



HAL
open science

L'Autriche vue à travers la "Relation de Voyage" de Friedrich Nicolai (1781-1785)

Hugues Morvan

► **To cite this version:**

Hugues Morvan. L'Autriche vue à travers la "Relation de Voyage" de Friedrich Nicolai (1781-1785). Littératures. Université Paul Verlaine - Metz, 1985. Français. NNT : 1985METZ002L . tel-01775672

HAL Id: tel-01775672

<https://hal.univ-lorraine.fr/tel-01775672>

Submitted on 24 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10

http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php

<http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm>

Hugues Morvan

L'Autriche vue à travers
la "Relation de Voyage"
de Friedrich Nicolai
(1781-1785)

THESE DE DOCTORAT
SOUS LA DIRECTION DE PIERRE GRAPPIN
UNIVERSITE DE METZ

1985

Hugues MORVAN

L'AUTRICHE VUE A TRAVERS LA RELATION DU VOYAGE
DE FRIEDRICH NICOLAI
(1781 - 1785)

BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE - METZ	
N° inv.	1985013L
Cote	L/M ₂ 85/2
Loc	

FACULTÉ DES LETTRES

Thèse de Doctorat
Préparée sous la direction de Pierre Grappin
Présentée à la Faculté des Lettres
de l'Université de Metz

1985

Au moment où ce travail est presque achevé et où je vais pouvoir enfin poser le point final, je tiens à ce que la première page soit, brièvement, mais de tout coeur, consacrée à l'expression de mes remerciements envers tous ceux qui m'ont guidé et aidé au cours de mes années de recherches, puis au moment de la rédaction.

C'est naturellement d'abord à M. le Professeur Pierre GRAPPIN que j'exprime ma profonde reconnaissance. Il me fit l'honneur de me confier l'étude d'une oeuvre importante et parfois difficile. Malgré mes hésitations et quelquefois mon découragement devant l'ampleur de la tâche, il a bien voulu me garder sa confiance et, d'une façon à la fois ferme et bienveillante, m'accompagner tout au long des années jusqu'à l'aboutissement de cette thèse.

Je voudrais aussi dire ici toute ma gratitude à M. le Professeur Hans-Gert SCHULTE, qui, avec toute sa spontanéité et toute sa compétence, s'est chargé de relire la première rédaction de ce travail et m'a fait ainsi bénéficier de son expérience. Ses critiques, mais surtout ses encouragements ont été pour moi un apport précieux au moment où je décidai d'achever cette étude.

Sans qu'il soit possible de citer les noms de tous ceux qui m'ont aidé dans mes recherches, je tiens à faire une place dans cette page au Dr. Hans Joachim KUHLMANN, alors directeur de la Stadtbücherei de Essen. Il m'a très généreusement permis d'utiliser longuement des ouvrages, des éditions originales, dont l'accès est souvent limité ou difficile.

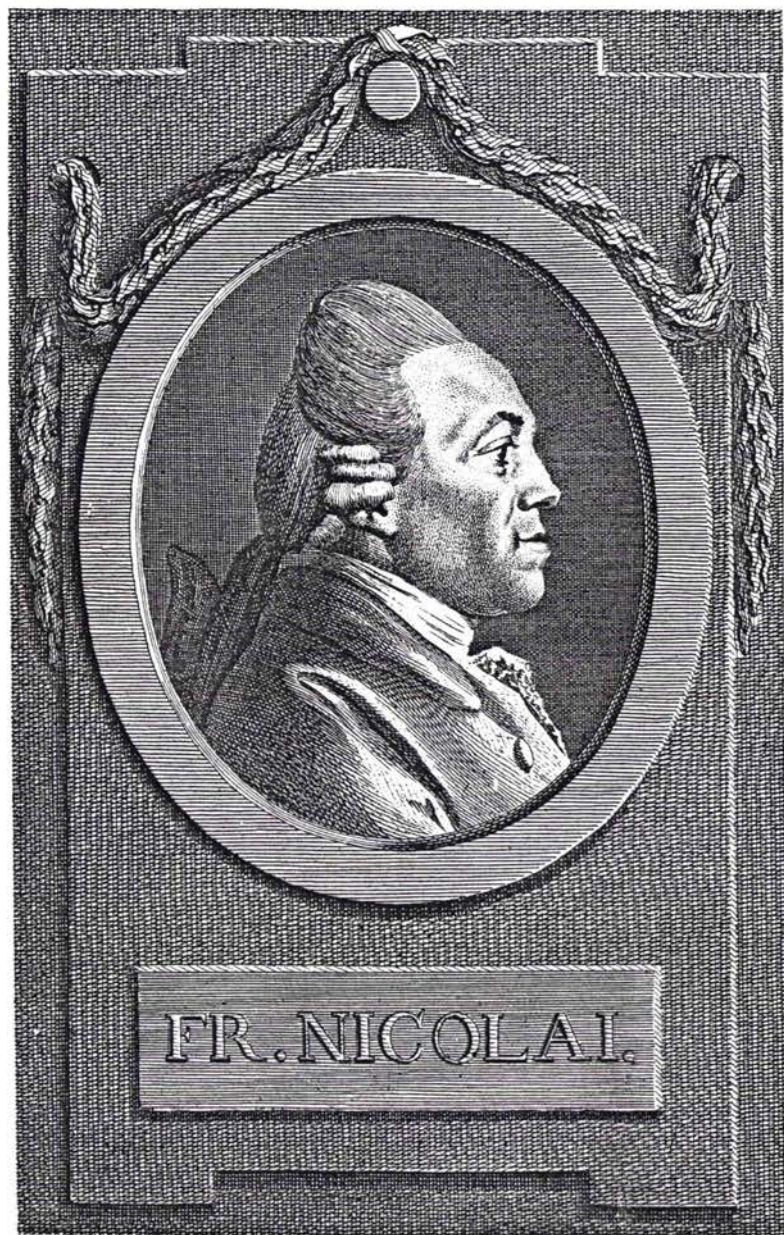
Un grand merci également au Dr. Christian SAPPER grâce auquel il m'a été possible de trouver des documents intéressants aux Archives d'Etat à Vienne ainsi que de faire le point sur l'existence ou la disparition de publications anciennes en Autriche.

Que tous ceux enfin que je ne peux citer nommément, parents et amis dont la liste serait longue, trouvent ici, eux aussi, l'expression de ma sincère reconnaissance. Leur concours et leur aide me furent précieux puisqu'ils me permirent à chaque fois d'avancer un peu plus jusqu'à l'achèvement de mes travaux. Maintenant qu'ils ont abouti à cette étude sur Friedrich Nicolai et son voyage à travers l'Allemagne, qu'elle soit l'expression concrète de mes remerciements.

Avertissement

La présente étude se réfère à l'édition originale de la Relation d'un voyage à travers l'Allemagne et la Suisse en 1781 telle qu'elle a été publiée entre 1783 et 1796 (exemplaires des Bibliothèques universitaires de Münster et de Graz). Cette oeuvre de Friedrich Nicolai n'a jamais été rééditée, même partiellement, du moins à notre connaissance. Nos recherches auprès du "Preussischer Kulturbesitz" de la "Staatsbibliothek - Handschriftenabteilung" à Berlin (Potsdamer Strasse 33) et auprès de la Bibliothèque universitaire de Tübingen ont été sans résultats concernant les manuscrits de Nicolai touchant l'oeuvre et la période qui nous intéressent. La "Deutsche Staatsbibliothek" à Berlin-Est (Unter den Linden 8) considère qu'une grande partie des manuscrits de Nicolai de cette époque ont été détruits pendant la dernière guerre.

Dans les notes en bas de pages, nous employons les abréviations suivantes : "Rb" pour "Reisebeschreibung", chiffres romains pour désigner le numéro d'un volume, chiffres arabes pour les pages; "Rb IV, p. 234" se lit donc page 234 du volume IV de la Relation. Eventuellement ces indications sont complétées par "P.a." (pièces annexes) si la citation se réfère aux "Beilagen" contenues dans différents volumes.



Itinéraire du voyage
de Nicolai à travers
l'Allemagne

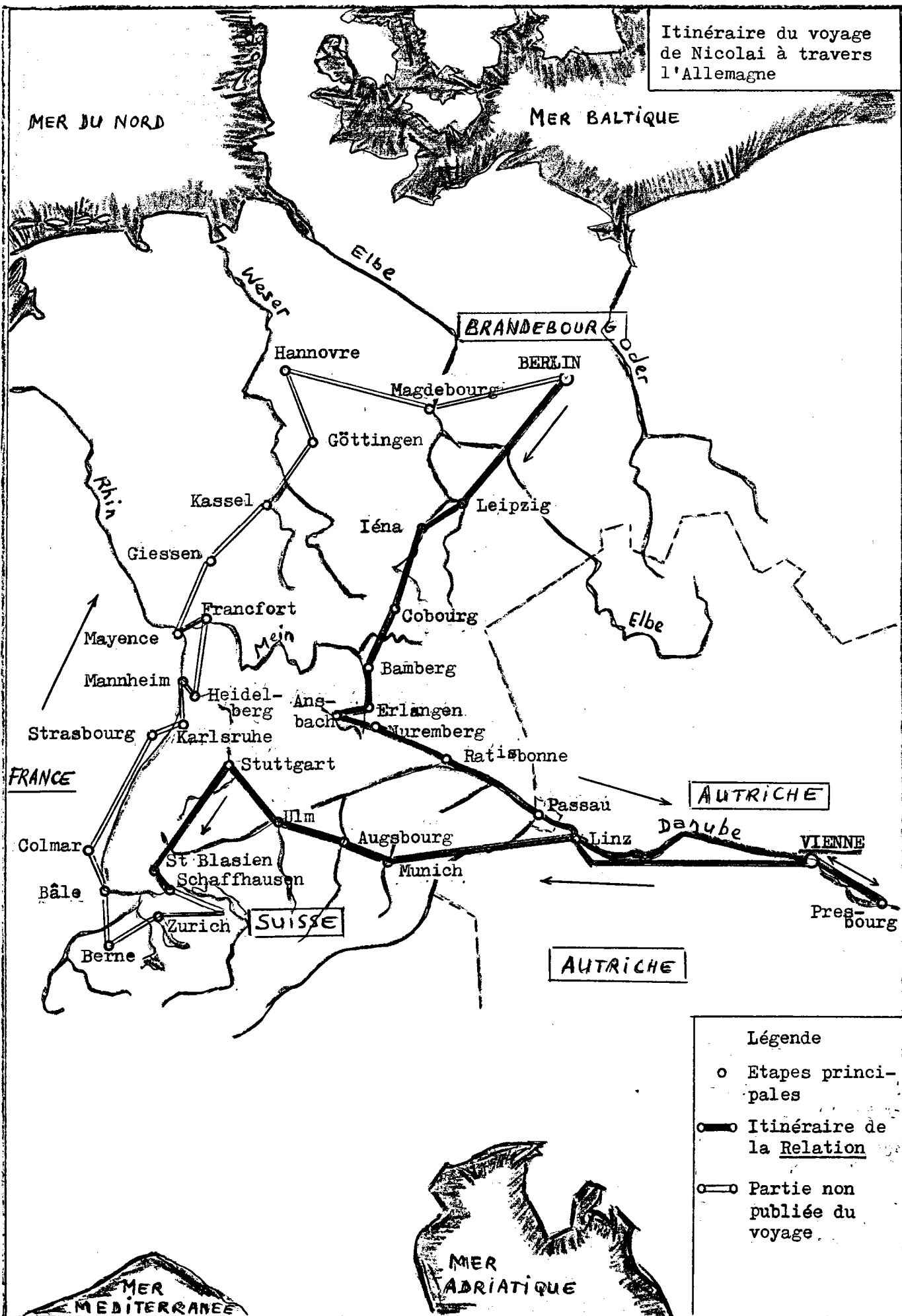


TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION

p. 7-17

1. La place particulière de l'Autriche dans la Relation (p. 7)
2. Le voyage et l'avènement de Joseph II (p. 9)
3. Plan de l'étude (p. 13).

CHAPITRE I : L'AUTRICHE DANS LA "RELATION"

p. 18-36

1. Chiffres et faits (p. 18)
2. Réactions au moment de la publication (p. 21)
3. La Relation vue par les critiques (p. 27).

CHAPITRE II : GENESE ET PRESENTATION DE L'OEUVRE

p. 37-100

1. Nicolai voyageur
Le goût des livres (p. 38) - L'auteur (p. 39) -
Le protestant (p. 42) - L'homme sensible (p. 44)
L'observateur (p. 46) - Le goût des statisti-
ques (p. 48).
2. Le voyage
Itinéraire et calendrier (p. 52) - Rencontres à
Vienne : Bretschneider (p. 56) - Gebler (p. 62)
Hommes politiques (p. 68) - Savants et écri-
vains (p. 72) - Gens d'église (p. 77).
3. Du voyage au livre
Le journal (p. 81) - La quête de documents (p.
82) - Les correspondants (p. 84) - Les sources
livresques (p. 85) - Dates de publication (p.
87) - Forme de l'oeuvre (p. 88).
4. Les intentions de Nicolai
Faire connaître l'Allemagne (p. 91) - Contre la
superstition (p. 92) - L'utilité (p. 93) - La
vérité et les vérités (p. 95) - L'Aufklärung
(p. 97).

CHAPITRE III : NICOLAI ET JOSEPH II

p. 101-112

1. Marie-Thérèse et son règne (p. 101)
2. Joseph II (p. 106).

CHAPITRE IV : VIENNE ET LES VIENNOIS

p. 113-145

1. Vienne
Impressions générales (p. 113) - Superficie et
nombre d'habitants (p. 114) - La "légende" de
Vindobona (p. 116) - La richesse de Vienne (p.
117) - Le concept de capitale (p. 119).

2. Les Viennois
Aspects positifs (p. 120) - Les plaisirs de la table (p. 121) - Les divertissements (p. 124) - La galanterie (p. 126) - Conséquences néfastes (p. 129).
3. Zônes d'ombre
Les mendiants (p. 132) - Les hôpitaux (p. 134)
Les enfants trouvés (p. 136).
4. La société viennoise et l'Aufklärung
Structures de la société (p. 137) - "Kultur",
"Politur" et Aufklärung (p. 140).

CHAPITRE V : ACTIVITES ECONOMIQUES

p. 146-172

1. Sources d'information de Nicolai (p. 146)
2. Rétrospective (p. 149)
3. Jugements de Nicolai sur l'économie autrichienne (p. 156) - Voies de communication (p. 156) - Obstacles administratifs (p. 157) - Les grandes compagnies (p. 158) - Le protectionnisme (p. 159) - Le machinisme (p. 161) - L'artisanat (p. 162) - La fiscalité (p. 164) - L'économie sous Joseph II (p. 168).

CHAPITRE VI : VIE SAVANTE ET EDUCATION

p. 173-203

1. La censure
Historique (p. 173) - L'interdiction de l'ADB (p. 175) - Les grands censeurs (p. 177) - Effets de la censure (p. 178) - Comment elle était détournée (p. 179) - Améliorations (p. 180).
2. L'enseignement dans les écoles et les lycées
L'influence des jésuites (p. 183) - Felbiger et la réforme de l'enseignement (p. 184) - La méthode littérale (p. 185) - La nouvelle pédagogie (p. 186) - Les lycées (p. 187) - Autres écoles (p. 188).
3. Points de vue de Nicolai sur l'éducation
L'éducation par des religieux (p. 189) - L'éducation des jeunes nobles (p. 190) - La véritable éducation (p. 191).
4. L'Université
Développement de la médecine et du droit (p. 193) - Les grands professeurs (p. 194) - Université catholique et université protestante (p. 198) - A la Faculté de Théologie (p. 199) - Professeurs et étudiants (p. 200).

CHAPITRE VII : LA VIE ARTISTIQUE ET LITTERAIRE

p. 204-255

1. L'architecture et les arts plastiques
Les châteaux et les palais (p. 206) - L'architecture sacrée (p. 209) - Les arts plastiques (p. 214) - Messerschmidt (p. 217).

2. La musique
L'expérience musicale de Nicolai (p. 218) -
J.J. Fux (p. 224) - J. Haydn (p. 225) - Gluck
(p. 226) - Les oubliés (p. 228) - W.A. Mozart
(p. 229).
3. La littérature
Introduction (p. 234) - J. von Sonnenfels (p.
238) - Le rôle de Vienne (p. 240) - Les petites
brochures (p. 243).
4. Le théâtre
Du "Hanswurst" à Ph. Hafner (p. 246) - Le théâ-
tre français (p. 252) - Le "Nationaltheater" de
Vienne (p. 253).

CHAPITRE VIII : LES QUESTIONS RELIGIEUSES

p. 256-296

1. Introduction (p. 256).
2. Le protestantisme
Les protestants en Autriche (p. 258) - L'Edit
de Tolérance (p. 259) - Les bienfaits du pro-
testantisme (p. 261).
3. L'Eglise romaine
Généralités (p. 264) - L'Eglise autrichienne
(p. 267) - Le clergé séculier (p. 268) - Le
clergé régulier (p. 269) - Les jésuites (p.
273) - Les fidèles et les pratiques (p. 279) -
Les réformes (p. 285) - Aufklärung et catholi-
cisme (p. 286) - L'impossible rapprochement
(p. 289).

CHAPITRE IX : PRESBOURG. REFLEXIONS DE NICOLAI SUR L'ETAT D'ESPRIT DES HONGROIS

p. 297-303

CONCLUSION

p. 304-308

ANNEXES

p. 309-326

1. Tableau chronologique (p. 309)
2. Graphique de la place de l'Autriche dans
la Relation (p. 311)
3. Bibliographie des oeuvres citées dans la
Relation (p. 312)
4. Plan des livres I et II (p. 325)
5. Reproduction de pages originales de la
Relation (p. 326)

BIBLIOGRAPHIE

p. 327-330

INDEX

p. 331-334

INTRODUCTION

1. La place particulière de l'Autriche dans la 'Relation'

Avec la Relation d'un voyage à travers l'Allemagne et la Suisse en 1781 ¹⁾, Nicolai offrait à ses lecteurs une oeuvre vaste et diverse dans laquelle étaient naturellement évoqués les pays et les villes qu'il avait visités, ainsi que de très nombreux aspects qui, généralement, dépassent le cadre d'une oeuvre de ce genre, mais auxquels le voyageur s'était intéressé et attaché. Après plusieurs lectures de l'ensemble du livre, il nous est apparu que l'un de ces pays, l'Autriche, occupait une place particulière dans le cadre du grand voyage entrepris. Bien que la partie autrichienne ne présente ni dans la forme de l'oeuvre, ni dans le discours général de l'auteur, de discontinuité avec les chapitres qui la précèdent, ni avec ceux qui lui font suite, il est ressorti à nos yeux qu'elle fut un moment très important du voyage, et même sans aucun doute le plus important, notamment la partie consacrée à Vienne. La découverte de la capitale autrichienne et l'avènement du jeune empereur Joseph II ²⁾ représentaient pour le voyageur berlinois un attrait particulier. Ainsi ces deux éléments furent indubitablement parmi les motifs essentiels de la longue pérégrination. Cela devint par conséquent un des thèmes majeurs de l'oeuvre et le séjour de Nicolai en Autriche nous parut donc mériter d'être l'objet d'une étude particulière.

L'importance de la Relation a été évoquée par la majorité des auteurs qui se sont intéressés au XVIIIème siècle en général, à l'Aufklärung, et évidemment à Nicolai lui-même. Que ce soit pour émettre des critiques ou pour souligner les mérites de l'oeuvre, souvent pour faire les deux choses à la fois, ou que ce soit simplement pour s'y référer, tous la considèrent comme une oeuvre originale et importante et voient en elle une

1) Beschreibung einer Reise durch Deutschland und die Schweiz im Jahre 1781. Nebst Bemerkungen über Gelehrsamkeit, Industrie, Religion und Sitten, von Friedrich Nicolai. Berlin & Stettin, 1783-1796. 12 volumes.

2) Voir le tableau chronologique, annexe n°1.

mine de renseignements sur la civilisation allemande au Siècle des Lumières. Mais aucun, à notre connaissance, ne s'est attaché à mettre en valeur par rapport à l'ensemble de l'ouvrage la partie spécifiquement consacrée à l'Autriche et à Vienne. ¹⁾

C'est la deuxième raison qui nous a conduit à nous intéresser particulièrement à ces pages dans lesquelles se reflètent les préoccupations et les réactions d'un Aufklärer berlinois à la découverte surprenante du monde allemand catholique et baroque.

En utilisant le canevas géographique d'un journal de voyage, Nicolai élaborera progressivement une oeuvre ample et complexe, aux intentions non moins complexes, et dont l'un des buts déclarés était de mieux faire connaître l'Allemagne aux Allemands et, par déduction, de faire mieux connaître à ses lecteurs du Nord l'Autriche et ses habitants. Selon ses propres termes, la vérité a guidé sa plume. Mais comment dire la vérité, et même des vérités, à un peuple étranger sans glisser dans la polémique? D'autre part, comment écrire une oeuvre polémique - genre que Nicolai affectionnait beaucoup - sans être taxé de partialité? C'est entre ces deux intentions difficilement conciliables qu'évolue le livre. Nous avons ainsi été conduit à considérer le tableau de l'Autriche peint par Nicolai, à l'observer en ses différentes parties et sous ses différents éclairages, à faire un bilan en tenant compte du modèle et du peintre, de ses analyses et de ses jugements, tout ceci pour tenter de répondre à la question qui apparaît comme le fil conducteur de cet ouvrage : Nicolai voulait être véridique et utile; l'a-t-il été?

1) L'ouvrage de Paul Wertheimer Des Berliners Freidenkers Friedrich Nicolai bedeutsame Aufzeichnungen über das katholische Deutschland 1781 (Leipzig-Vien 1921) n'est pas à proprement parler une étude sur l'Autriche mais une sorte de pastiche ou de collage constitué des phrases les plus marquantes de Nicolai sur l'Allemagne du Sud et l'Autriche. Beaucoup plus récemment, dans Ein Bürger auf Reisen (Un Bourgeois en voyage), Wolfgang Martens étudie plus particulièrement la relation de voyage de Nicolai et cite de nombreux ouvrages consacrés à ce genre (Voir Fabian, Bernhard : Friedrich Nicolai. Essays zum 250. Geburtstag (Berlin 1983), p. 99-123). Mais l'oeuvre est étudiée globalement et ne rend pas compte des aspects particuliers et des relations complexes qui existaient entre Vienne et Berlin tels qu'ils apparaissent dans l'oeuvre de Nicolai.

2. Le voyage et l'avènement de Joseph II

La Relation offre au lecteur une matière abondante et même surabondante. En n'en considérant qu'une partie, c'est-à-dire en s'en tenant à la seule Autriche, nous constatons que l'oeuvre ne perd pourtant rien de sa richesse. Les cinq volumes - sur douze - que nous avons plus particulièrement retenus ici, présentent un intérêt qui n'est pas entamé par la réduction que nous avons fait subir à l'oeuvre.

C'est d'abord Nicolai lui-même que nous découvrons ou redécouvrons à travers le voyageur. A chaque étape, et tout spécialement à Vienne, les portes sont largement ouvertes et l'accueil est bienveillant. Il est l'ami récent ou de longue date qui est partout reçu et dont les relations s'étendent; il est le grand libraire berlinois, il est l'auteur d'oeuvres connues et l'éditeur de grandes revues partout diffusées, et parfois censurées; il est avant tout l'un des représentants les plus engagés de l'Aufklärung telle qu'on la concevait à Berlin. A travers les pages de la Relation, nous voyons Nicolai ému par les grandes scènes de la nature et sensible à l'amitié; nous le voyons observateur attentif des réalités qu'il découvre au cours de ses visites et grand collectionneur de documents authentiques les plus divers. Il voyageait comme il vivait à Berlin : organisé, sévère ou cordial, toujours convaincu de son savoir. Et bien qu'il se mette très peu en scène, ce n'est pas l'un des moindres intérêts de l'ouvrage que de nous faire connaître davantage son auteur.

Si Nicolai ne voyageait pas incognito, il ne voyageait pas non plus sans bagages. Il apportait avec lui nombre d'idées dont il était convaincu au plus profond de son être et de convictions qu'il avait décidé de proclamer haut et fort, et pour lesquelles le voyage fournirait des arguments nouveaux. Le petit pavillon brandebourgeois qui flottait sur son bateau en descendant le Danube avait valeur de symbole. Dans la rencontre viennoise entre le voyageur du Nord et ses hôtes du Sud surgissent maintes conceptions qui se heurtent et maintes pensées chargées d'un passé toujours vivant : un protestantisme meurtri et pourtant dynamique, un catholicisme figé et pourtant puissant, voire même menaçant; l'Aufklärung et sa vraie définition, l'Aufklärung et sa diffusion, l'Aufklärung et ses adversaires

déclarés ou dissimulés; autant de thèmes constamment repris et assidûment traités. Dans sa partie consacrée à l'Autriche, la Relation illustre abondamment un des épisodes non négligeables de la lutte d'influence de deux grandes cultures du monde germanique dans les dernières décennies du XVIIIème siècle, ou plus simplement les espoirs que faisait naître la propagation des lumières et les obstacles qui y faisaient frein en Autriche.

L'avènement de Joseph II qui, en novembre 1780, succédait à sa mère Marie-Thérèse, fut perçu par ses contemporains comme un moment important de l'histoire autrichienne. Pendant les quarante années de son règne, l'impératrice ¹⁾ avait su, malgré des années de guerre, notamment contre la Prusse, maîtriser de nombreuses difficultés et en même temps introduire d'importantes réformes. Bien qu'ayant perdu la Silésie, elle transmettait à son fils un héritage finalement consolidé dans une période de paix. Mais probablement à cause de la très longue durée de son règne, l'accession du jeune empereur au trône des Habsbourg fut saluée comme le début d'une ère nouvelle pour l'Autriche. La personnalité de Joseph II s'était manifestée déjà au cours de la co-régence et l'on savait qu'il portait le plus grand intérêt à ses Etats. Ses idées étaient modernes et il voulait le bien de ses peuples. Dès les premiers mois de son règne, les réformes se succédèrent à un rythme accéléré. Presque au moment du voyage de Nicolai, c'est l'Edit de tolérance; un peu plus tard, c'est la suppression d'un très grand nombre de couvents, pour ne retenir ici que deux exemples particulièrement caractéristiques de la politique qui portera son nom, le "joséphisme". La coïncidence entre ce moment et le voyage n'est pas fortuit et la Relation en témoigne par la large place qu'elle fait aux réformes de Joseph II; elle les encourage et met en garde contre les réticences que le voyageur a pu déceler dans leurs applications. Nous voyons

1) Marie-Thérèse avait succédé à son père, l'empereur Charles VI, en 1740, en vertu de la Pragmatique Sanction. Régnant sur les Etats héréditaires d'Autriche, elle fut aussi couronnée reine de Hongrie en 1741 et reine de Bohême en 1743. Mais c'est son mari, Franz Stephan, qui fut couronné empereur germanique, comme elle le désirait. Ainsi, bien que généralement appelée "impératrice", Marie-Thérèse ne fut en fait que l'épouse de l'empereur François Ier.

ainsi Nicolai devenir un fervent supporter du nouvel empereur et lui prodiguer ses conseils.

Si cette oeuvre est engagée dans un combat d'idées, comme d'ailleurs la plupart des oeuvres de Nicolai, elle doit aussi être lue comme une authentique relation de voyage, c'est-à-dire un récit se rapportant à un ou des pays particuliers, à un moment donné de l'histoire et dans lequel le voyageur note ses impressions, des anecdotes vécues ou entendues, décrit des monuments, des paysages, évoque les moeurs et les coutumes des gens qu'il a vus, surtout dans des pays étrangers. Cette autre façon de lire la Relation, et spécialement là où elle se rapporte à l'Autriche et à Vienne, offre un intérêt tout particulier. A travers de nombreuses pages, et même si elles sont souvent discontinues, c'est un vivant tableau qui apparaît au lecteur. Prenons quelques exemples : Nicolai s'est beaucoup promené dans Vienne et dans les environs et il raconte ce qu'il a vu : les Autrichiens à table, dans les rues, au travail, au spectacle, à la messe et en procession. Il s'est aussi intéressé aux monuments, aux églises, aux musées, comme un touriste d'aujourd'hui ; avec lui nous entrons ainsi dans les hauts lieux de la civilisation autrichienne et de la vie artistique à Vienne. Il a visité des écoles, assisté à des cours dans les facultés, est entré dans les hôpitaux. Il a observé la production des ateliers et des fabriques, le travail d'artisans. Bref, il s'est intéressé à tout, justifiant bien ainsi son propre jugement sur lui-même selon lequel il fut un "observateur curieux". Mais au-delà de simples observations, déjà intéressantes en elles-mêmes, nous trouvons des préoccupations plus vastes. Nicolai est plus qu'un voyageur touche à tout. Son livre traduit son souci permanent : le bien-être, et même le mieux-être des hommes. Si parfois un détail est isolé dans le texte, tout les détails se rejoignent finalement autour de grands thèmes : conditions de vie des différentes couches de la société, relations entre ces diverses couches, moeurs et coutumes et leurs significations, croyances religieuses et pratiques populaires, etc. En lisant la Relation, nous assistons à toutes les manifestations de

la vie des Autrichiens il y a deux siècles, c'est-à-dire profondément ancrés dans une tradition lointaine, imprégnés de l'esprit du long règne thérésien et confrontés aux manifestations d'une période révolutionnaire mais... sans révolution.

Aujourd'hui, Friedrich Nicolai et son oeuvre jouissent à nouveau d'un grand intérêt, comme en témoignent certaines célébrations et surtout des publications telles que l'ouvrage collectif de B. Fabian paru à l'occasion du 250^e anniversaire de la naissance de l'écrivain. Si, comme la plupart du temps, la place que Nicolai occupa en Allemagne dans le mouvement d'idées de l'Aufklärung y est mise particulièrement en valeur, les auteurs s'attachent à des moments et des aspects moins connus de sa vie et de son oeuvre : les premières années du critique et du publiciste, puis de l'auteur-éditeur, ses relations et la place qu'il qu'il occupa dans la société berlinoise, la signification de son rôle d'historien, les relations de son oeuvre avec l'Angleterre, etc., mais aussi son expérience de voyageur et d'auteur de relation de voyage. Et puisque Nicolai se rendit à Vienne en 1781 et que les volumes consacrés à l'Autriche datent de 1783 à 1785, voilà qu'une nouvelle occasion de célébrer Nicolai nous est offerte. Mais plus que le simple jeu des coïncidences de dates et des commémorations littéraires, c'est la véritable richesse d'une oeuvre et l'étonnante personnalité de son auteur qui nous attachent à elle. La Relation restera ce miroir aux multiples facettes dans lequel se reflètent la vie et les habitudes, les idées et les mentalités dans l'Allemagne des années 80 du XVIII^e siècle, et plus particulièrement en ce qui nous concerne, un tableau unique en son genre de l'Autriche et surtout de Vienne à un des moments les plus marquants de leur histoire par un auteur qui ne ménagea ni sa peine, ni le papier, ni ses bonnes intentions, mais ne sut pas toujours rester l'observateur impartial qu'il voulait être en face de son modèle.

3. Plan de l'étude

Pour rendre compte de la façon la plus complète possible du riche contenu de la Relation dans la partie qui concerne l'Autriche, il semble à première vue qu'il suffise de reprendre les quatre grands points évoqués dans le sous-titre du livre : état des sciences et des connaissances ("Gelehrsamkeit"), de l'économie ("Industrie"), observations sur la religion et les moeurs ("Religion und Sitten"), le tout lié par un leitmotiv, la véritable situation des lumières dans le pays concerné. Or il apparaît vite que, pour des raisons sur lesquelles nous allons avoir l'occasion de revenir de façon plus approfondie ¹⁾, la structure de la Relation était beaucoup plus complexe que ne le fait ressortir, par exemple, l'ordonnance des quinze chapitres sur Vienne dans le Livre II. Cette complexité s'explique d'une part par la forme de l'oeuvre : répétitions systématiques, chevauchements et imbrications de thèmes, accumulations de documents, etc., et par le dessein de l'auteur d'autre part : son livre devait être un guide touristique, un récit de voyage, une oeuvre de combat, un ouvrage savant et didactique... L'inévitable conséquence est qu'aujourd'hui beaucoup de pages, sans doute intéressantes au moment de leur publication, ont perdu de leur intérêt, comme par exemple les longues "topographies" de Vienne et de ses environs, l'énumération des divers collèges administratifs de la monarchie autrichienne, les pages sur le dialecte viennois, etc. D'un autre côté, la fréquence des répétitions traduit l'importance attachée à un thème dispersé à travers les divers chapitres. Nous avons tenté de regrouper et de classer, sans pouvoir éviter toujours, à notre tour, des répétitions utilisant le biais des renvois d'un chapitre à l'autre, chapitres dans lesquels nous avons rassemblé ce qui nous a paru essentiel dans la présentation que Nicolai fait de l'Autriche, important pour l'époque étudiée, révélateur des intentions de l'auteur, ou simplement caractéristique de la personnalité de notre Aufklärer en voyage.

C'est ainsi que nous sommes parvenu à structurer notre étude en huit chapitres auxquels se joint un neuvième petit chapitre

1) Voir chap. II.3

consacré à l'excursion que Nicolai fit à Presbourg.

Le chapitre I, dont le rôle est encore introductif, situe la place qu'occupe l'Autriche dans l'ensemble de la Relation. Cette place apparaît à travers l'étude du texte d'une part, à travers les réactions que sa publication provoqua à Vienne d'autre part. Nous étudions ensuite quels aspects, tant de la personnalité de l'auteur que de l'oeuvre, furent soulignés par les critiques littéraires ou par les auteurs d'ouvrages consacrés à Nicolai.

Dans le chapitre II, "Genèse et présentation de la 'Relation'", nous accédons à l'étude de l'oeuvre, et ceci en quatre points. 1. Qui était Nicolai en tant que voyageur? Impossible en effet de comprendre l'oeuvre sans connaître la personnalité du voyageur. Il était également intéressant de découvrir certains traits à travers le journal de voyage. 2. Le voyage proprement dit : itinéraire, calendrier, villes visitées, abbayes, écoles, manufactures, etc. En anticipant quelque peu sur la chronologie du livre, nous faisons place dans ce sous-chapitre aux personnalités que Nicolai rencontra en Autriche et sans la connaissance desquelles la Relation ne serait pas ce qu'elle est. 3. Partie qui traite de la genèse de l'oeuvre : son élaboration à partir des divers matériaux rassemblés par le voyageur, sa publication, les différentes mises au point, et sa forme définitive jusqu'à nos jours. 4. Comme Nicolai le déclare à différentes reprises, il avait un certain nombre d'intentions en entreprenant son voyage et en rédigeant la relation de ce voyage. Un certain nombre de mots-clés donnent son sens profond à l'oeuvre.

La coïncidence entre la date du voyage à Vienne et le début du règne de Joseph II ne fut pas un hasard, nous l'avons brièvement évoqué. Le nouvel empereur occupe dans la Relation une place de premier ordre qui forme un contraste frappant avec celle attribuée à Marie-Thérèse. Ces deux moments de l'histoire autrichienne et les jugements de Nicolai à ce propos sont le sujet du chapitre III.

Le chapitre IV, "Vienne et les Viennois", regroupe les observations et les réflexions du voyageur sur la ville elle-même et sur la société viennoise. Dans le premier point, il ne s'agit que du cadre urbain, un peu de l'histoire de la ca-

pitale autrichienne, des principaux aspects de la vie quotidienne d'une grande ville, le domaine artistique (églises, palais, musées...) étant évoqué dans le chapitre VII. Dans le second sous-chapitre, ce sont les Viennois qui sont présentés, tels que Nicolai les a vus et les a jugés, avec leurs habitudes, leurs goûts et leurs défauts, l'ensemble formant le miroir révélateur du degré d'Aufklärung atteint par un peuple.

Dans le chapitre V, "Activités économiques", nous tentons d'analyser la présentation que Nicolai fait de l'industrie - au sens du XVIIIème siècle naturellement -, du commerce, des manufactures et de la politique financière et fiscale de la monarchie autrichienne au cours des siècles. A travers ses réflexions, nous découvrons aussi les propres vues de l'auteur sur les systèmes économiques pratiqués en Europe en cette fin du XVIIIème siècle, vues qui traduisent l'opposition naissante mais déjà très affirmée entre le capitalisme d'Etat et les aspirations du capitalisme privé.

Le chapitre VI reprend sous le titre "Vie savante et éducation" ce que Nicolai désigne globalement par "Gelehrsamkeit", c'est-à-dire le savoir, l'instruction, le développement des connaissances, mais aussi ce qui y faisait obstacle, la censure, le système scolaire et les traditions universitaires. Nous le suivons donc dans son enquête sur les écoles primaires et leurs méthodes, les lycées et autres établissements, l'université enfin. C'est alors que Nicolai proclame d'intéressantes idées sur l'éducation des enfants, sur le rôle éducatif de l'Etat et de la famille, sur les méthodes d'enseignement et sur la nouvelle pédagogie. Ce domaine était, on le sait, cher entre tous au coeur des gens éclairés, comme il l'avait d'ailleurs déjà été à celui des jésuites...

Dans le chapitre VIII, "La vie artistique et littéraire à Vienne", nous avons regroupé les réactions et les jugements de Nicolai sur ce qu'il vit et ce qu'il ressentit face aux productions de l'architecture autrichienne : églises, palais et châteaux, face aussi aux oeuvres de la peinture ou de la sculpture découvertes dans les collections des musées ou les

parcs. La vie musicale (compositeurs anciens ou contemporains, concerts, opéras, goûts musicaux du public viennois), tout cela est examiné par un homme qui se veut connaisseur. La littérature autrichienne et l'influence des grands auteurs allemands exercée sur elle, le rôle que Vienne désire jouer dans la République des Lettres, ce sont les questions qui, s'ajoutant à celles qui sont posées au sujet du théâtre viennois, de ses auteurs, de ses acteurs, de ses institutions, confirment Nicolai dans son opinion sur la véritable situation de l'Aufklärung à Vienne.

Les "Questions religieuses" abordées dans le chapitre VIII sont bien celles qui préoccupent l'auteur de la Relation, mais elles ont été ici regroupées et simplifiées autant que faire se pouvait, tâche rendue difficile par leur dispersion à travers les volumes et leur omniprésence dans l'esprit du voyageur. Elles ont été du reste le plus souvent évoquées par la plupart des études se référant à l'oeuvre. Nous avons donc retenu quatre points qui nous sont apparus comme essentiels : les attaques massives contre le catholicisme; l'affirmation des valeurs du protestantisme, mais aussi les dangers auxquels Nicolai le voyait exposé; l'appréciation des mesures religieuses de Joseph II; enfin, le point de vue de Nicolai sur les perspectives d'un rapprochement des deux confessions.

Bien que le chapitre que Nicolai consacre à son court voyage en Hongrie ressemble par son contenu beaucoup à la partie autrichienne de son récit par un grand nombre de thèmes traités de façon identique, nous avons tenu à rapporter un certain nombre de réflexions pertinentes qu'il fit sur les relations austro-hongroises.

Enfin nous achevons cette étude par un certain nombre de documents regroupés en annexe. Y figurent : 1. Un tableau chronologique permettant au lecteur de s'orienter sur le déroulement des événements les plus marquants du demi-siècle dans la mesure où ils sont plus ou moins directement en relation avec des faits évoqués par Nicolai dans son livre. 2. Une représentation graphique de la place de l'Autriche dans l'ensemble de l'oeuvre. 3. Une bibliographie des ouvrages cités dans la Relation. 4. Un plan des livres I et II. A la

bibliographie des ouvrages étudiés ou consultés fait suite
un index des personnages évoqués dans cette étude.

*
* * *
*

CHAPITRE I : L'AUTRICHE DANS LA "RELATION"

1. Chiffres et faits

Du voyage qu'entreprit donc Friedrich Nicolai en mai 1781 et de l'oeuvre qui en est issue, nous retiendrons ici trois données chiffrées : sept mois de déplacements, environ trois mille kilomètres parcourus et, pour le livre, douze volumes représentant quelque cinq mille pages. L'itinéraire peut être représenté schématiquement par un triangle dont Berlin, Vienne et Bâle seraient les trois points extrêmes. Deux années plus tard, paraissaient à Berlin les deux premiers volumes de la relation de ce voyage. Le dernier volume parut en 1796. Il s'agit pourtant d'une oeuvre inachevée. En effet, les dernières pages de la Relation, c'est-à-dire de la partie publiée de l'oeuvre, racontent l'arrivée du voyageur à la frontière suisse; mais le séjour dans ce pays, le retour par la vallée du Rhin et le reste de l'itinéraire vers Berlin sont restés à l'état de manuscrits. Ainsi, contrairement à ce qu'indique le titre, la Suisse ne figure pas dans la relation du voyage. En ce qui concerne l'Allemagne, il s'agit donc des pays que Nicolai traversa pour atteindre le Danube, essentiellement la Thuringe et la Franconie; puis de ceux qu'il visita après son séjour en Autriche, c'est-à-dire la Bavière, la Souabe et la Forêt Noire.

Par rapport à la durée totale du voyage, le séjour en Autriche est relativement court : un mois sur sept. Par rapport à la partie publiée, il est plus important : un mois sur trois. Pour se rendre à Vienne, Nicolai eut besoin d'un mois mais dont il convient de décompter deux semaines passées à Leipzig pour affaires. Il faut donc retenir quinze jours de voyage effectif pour le trajet Berlin-Vienne. Le deuxième mois fut consacré au séjour en Autriche, essentiellement à Vienne, et le troisième représente le trajet de la frontière austro-bavaroise à la frontière suisse. Le calendrier du voyageur fait également apparaître que Nicolai ne séjourna jamais plus de deux ou trois jours dans les villes importantes entre Leipzig et Ratisbonne et que son rythme de progression sera approximativement le même pour regagner Berlin. A Vienne par contre il séjourna plus longtemps que partout ailleurs, ce qui con-

fère à cette ville et à l'Autriche par conséquent une importance toute particulière dans le cadre du voyage, mais surtout dans celui de la Relation elle-même.

En effet, sur les douze volumes que compte l'oeuvre, cinq traitent de l'Autriche et de Vienne, les volumes II et VI en grande partie et les volumes III, IV et V entièrement. Cela représente en nombre de chapitres un tiers de l'ensemble et en nombre de pages environ 40% ¹⁾. Mais ce qui ressort de manière encore plus frappante, c'est l'organisation générale de l'oeuvre à travers les titres des trois grandes parties qu'elle compte : livre I, "Voyage de Berlin à Vienne", livre II "Séjour à Vienne", livre III, "Voyage de Vienne à St-Blasien. Vienne apparaît alors comme le but principal du voyage et occupe la place centrale dans une structure en trois volets.

Nous aurons à revenir sur les motivations du voyage à Vienne ²⁾. Pour le moment, il s'agit de constatations. L'une des premières, à la simple lecture de la table des matières de la Relation, est que Vienne est racontée, observée, recensée, analysée comme aucune autre ville; presque aucun domaine qui touche la vie d'un Etat et de ses populations n'y est omis : police, administrations diverses, commerce, manufactures, artisanat, peinture, architecture civile et religieuse, musique, spectacles divers, écoles, bibliothèques, Université, censure, production littéraire, presse, sciences, coutumes et traditions religieuses, scènes d'église ou de la rue, moeurs des gens à table et ailleurs, caractère, façon de parler... Bref, l'intérêt que Nicolai manifesta à Vienne et à la vie des Autrichiens fut immense et pratiquement unique dans toute la narration de ce voyage. A cela il y avait une raison. Dans l'Allemagne d'alors, deux villes avaient un nom : Berlin et Vienne; deux pays allemands, en cette fin du XVIIIème siècle, jouaient un rôle international, la Prusse et l'Autriche. Le sens profond de la Relation n'apparaît vraiment que s'il est tenu compte de cet arrière plan à la fois historique et culturel.

Comment ne pas penser, en lisant les pages de Nicolai, à

1) Voir annexe n°2

2) Voir chapitre II.4

définition que Paul Hazard donnait du voyage au XVIIIème siècle : "Voyager ... ce fut comparer les moeurs, les principes, les philosophies, les religions." 1) Or quel pays pouvait offrir au voyageur berlinois un champ d'observation aussi vaste et aussi contrastant que l'Autriche? A l'opposé géographique de la Prusse, elle représentait aussi par l'ancienneté de son histoire, par l'étendue de ses territoires, par le caractère propre de sa civilisation et, bien que Nicolai n'aborde jamais ce sujet, par les guerres qu'elle venait de mener pendant des décennies contre les armées de Frédéric II, l'autre grande monarchie à l'intérieur de l'Empire germanique. Elle était aussi le pays dans lequel la Réforme protestante n'avait pu prendre pied et, bien au contraire, avait été traitée sans ménagement au cours des siècles précédents, notamment par les jésuites qui y exerçaient un rôle tout-puissant. L'Eglise romaine y jouissait d'une influence prépondérante dans les institutions, dans les esprits, et même dans les coeurs. Les quarante années de règne de Marie-Thérèse avaient conduit l'Autriche, selon Nicolai, à une bien sombre situation, et l'arrivée sur le trône d'un souverain ouvert aux idées du siècle apparaissait alors comparable à un lever de soleil et signifiait le début d'une ère nouvelle. La liberté de pensée, le progrès, qui avaient depuis longtemps déjà pénétré en Prusse, allaient enfin faire leur entrée à Vienne. Il s'agissait pour le voyageur d'aller saluer l'événement, mais aussi d'aller constater sur place si les idées nouvelles étaient présentes, si elles pouvaient se développer, quels obstacles pouvaient s'opposer à leur croissance. Cette recherche, cette enquête est partout présente dans la Relation de façon générale, mais nulle part elle ne s'exprime mieux que dans le tableau de l'Autriche auquel s'accordent parfaitement ces lignes du fameux livre de Mounier et Labrousse à propos de ce siècle : "Dans quelques points, nos yeux sont frappés d'une lumière éclatante; mais d'épaisses ténèbres couvrent encore un immense horizon." 2) Comparant la Prusse et

1) Hazard, P. : La Crise de la Conscience européenne (Paris 1935), p. 15.

2) Mousnier, R. et Labrousse, E. : Le XVIIIe Siècle (Paris 1963), p. 3.

l'Autriche, Nicolai ne s'exprime pas autrement. Ainsi, l'attention toujours en éveil, le regard plus critique que jamais, Nicolai enquête autant qu'il voyage, jugeant et comparant tout à l'aune berlinoise. Le livre né de cette recherche ne sera donc pas une oeuvre littéraire au sens traditionnel du terme, mais bien plutôt, à travers la masse énorme d'informations et de documents qu'il collecta pour son livre, un épais dossier sur l'Autriche et sur sa capitale, la "véritable Vienne de 1781 vue à travers le tempérament très marqué d'un Allemand du Nord." 1)

2. Réactions au moment de la publication

Si au moment de la parution des deux premiers volumes, Nicolai se félicite de l'accueil fait à son livre tant en Autriche qu'en Allemagne, il reconnaît aussi avec beaucoup de franchise qu'ils ont provoqué des réactions hostiles dans la capitale autrichienne. Dès 1783, et donc avant la parution complète des pages consacrées à Vienne, un jeune écrivain, Aloys BLUMAUER 2), lançait ce qu'on appellerait maintenant une campagne de presse. Simultanément paraissait un petit ouvrage satirique portant le même titre qu'un article paru dans la Realzeitung de Vienne, Prologue à la Relation de voyage de M. Nicolai, le tout signé du pseudonyme Obermayer. Nicolai rapporte quelques-uns de ces propos : Blumauer lui contestait le

1) "Das ist Wien, das wirkliche Wien von 1781, geschaut durch ein heftig norddeutsches Temperament." Wertheimer, P. : Ed. cit., p. 14.

2) Comme Nicolai, A. Blumauer (1755-1798) fut à la fois écrivain, libraire et publiciste. Il entra jeune dans l'ordre des jésuites mais y resta peu de temps. Avec Alxinger, il fut considéré comme l'un des grands représentants de la jeune génération de poètes autrichiens de cette époque. Wieland, qu'il avait rencontré à Weimar, le tenait en estime. Ses oeuvres complètes en 8 vol. furent éditées à Leipzig (1801-03). La plus connue demeure son Enéide travestie (Die Abenteuer des frommen Äneas, 1786). Il édita pendant une dizaine d'années avec Ratschky le Wiener Musenalmanach et de 1782 à 1784 la Wiener Realzeitung. Surtout, contre Nicolai et la Relation, il publia le Prolog zu Herrn Nicolai's Reisebeschreibung ainsi que Prozess zwischen Nicolai und den 797 Pränumeranten auf seiner Reise (Vienne 1783).

titre de savant, sa relation était riche de mots mais pauvre de faits et, en la rédigeant, l'auteur s'était discrédité. L'article que nous avons pu lire ¹⁾ se présente, quant à lui, comme ayant été rédigé par un critique berlinois qui prendrait la défense de Nicolai contre les attaques de certains auteurs viennois. En une cinquantaine de lignes, le lecteur est appelé à se joindre aux quelque cinq cents souscripteurs déjà intéressés par le livre : il y apprendra sur Vienne des choses que personne n'avait ni n'aurait remarquées si Nicolai ne s'y était rendu pour les montrer du doigt. Le petit ouvrage en vers est beaucoup plus agressif et la satire fait place tout au long de quarante-quatre strophes de contenu fabuleux et mythologique, à une réelle malignité. Nicolai y apparaît sous les traits d'un chien enragé, dernier descendant d'une longue lignée de personnages atteints du même mal. Au cours des siècles, le poison insidieux se propage et, par la dent de Nicolai, vient empoisonner les poètes viennois. Rentré à Berlin, l'auteur de la Relation est encore plus enragé qu'avant et les médecins décident alors de vider cet abcès : c'est de la glande venimeuse que sont sortis les épais volumes consacrés à l'Autriche...

A quelles circonstances remonte l'antagonisme des deux écrivains? Blumauer fut jésuite, mais bien peu de temps, et Nicolai sait se montrer courtois avec nombre d'anciens jésuites qu'il rencontra à Vienne et ailleurs. Blumauer était aussi franc-maçon et cela aurait dû rapprocher les deux hommes, même si les relations entre frères n'étaient pas toujours dépourvues d'arrière-pensées. ²⁾ Il faut noter aussi que Blumauer était membre de la Commission de censure des livres; or Nicolai fit la connaissance de nombreux censeurs, et la jeunesse du Viennois d'autre part ne permet pas de penser qu'il ait pu jouer un rôle dans la condamnation qui avait frappé l'Allgemeine Deutsche Bibliothek et ulcéré Nicolai. Il reste donc à

1) Prolog zu Herrn Nicolai's neuester Reisebeschreibung, von Obermayer... Wiener Realzeitung, Jg 1783, 1.H. Oesterr. Nationalbibliothek. L'ouvrage en vers porte le même titre et les mêmes indications de date et compte 25 pages (Oesterr. Nationalbibliothek, Réf. 106784-A).

2) Voir chapitre II.2

constater la virulence des attaques de Blumauer contre Nicolai et la place qu'il occupa ainsi dans la campagne conduite contre la Relation bien avant les Xenien, donnant ainsi le ton.

Avec moins de passion, mais en touchant un point sensible, un autre auteur viennois jugea avec sévérité l'oeuvre de Nicolai. Ayant écrit lui-même divers ouvrages savants sur Vienne, DE LUCA ¹⁾ critiqua les topographies de la Relation, ce dont Nicolai fut très vexé, persuadé d'avoir été, dans ce domaine aussi, supérieur à ses prédécesseurs. ²⁾

Une lettre que lui adressa un ami viennois fait écho à d'autres protestations provoquées par la parution à Berlin en 1782 d'un écrit largement issu de l'oeuvre de voyage et qui faisait donc connaître d'avance les jugements de Nicolai sur l'une des créations les plus récentes dans le domaine de l'enseignement autrichien, les Ecoles normales. Nicolai apprend ainsi que des personnages importants de Vienne, tel Gottfried van SWIETEN ³⁾ étaient fortement courroucés contre lui. "J'étais hier chez lui, écrit cet ami. Pour vous dire la vérité, tout son propos était empreint d'une profonde irritation contre vous... Maintenant, au sujet de tout, on trouve chez vous une haine nationaliste bien enracinée, bref je n'ai jamais rien entendu de semblable à la façon dont on invective, menace et s'unit autant que possible contre vous pour porter préjudice à votre maison d'édition par le biais de la censure." ⁴⁾ Nicolai,

1) Ignaz de Luca (Lucca) est né et mort à Vienne (1746-1799). Professeur à l'Université, puis à la Savoyische-Theresianische Ritterakademie, professeur de sciences politiques à Linz, puis responsable de la censure dans cette ville, avant de revenir à Vienne. Il est l'auteur de nombreux ouvrages sur l'Autriche et sur Vienne : Das Gelehrte Oesterreich (premier volume paru en 1776), Beschreibung der k.k. Residenzstadt Wien (1785), Staatsanzeigen von den k.k. Staaten, Beytrag zur Topographie des Landes ob der Enns, ouvrages que Nicolai cite souvent. Dans la biographie de Wurzbach, de Luca est comparé à Schlötzer.

2) Voir les "Berechtigungen" du volume VI de la Relation.

3) Fils de Gerhard van Swieten et son successeur à la tête de la Commission de censure des livres.

4) "Gestern war ich bey ihm - Ihnen die Wahrheit zu sagen war sein ganzer Discours Grimm und Groll auf Sie ... Itzt zeigt man alles auff einen Ihnen eingewurzelten Nationalhass und kurz, ich habe nichts noch dergleichen gehört, als man auf Sie schimpft, droht, und sich vereinigt Ihnen so viel als möglich durch die Censur Ihres Verlags weh zu thun." Lettre de Bretschneider, dans Göckingk, L.F. : Reise des Herrn Bretschneider, (Berlin 1817), p. 153.

on s'en serait douté, a su répliquer à ces attaques. A Blumauer il répondit qu'il s'agissait de "grossières moqueries et d'offenses contre (sa personne)" et qu'"il ne s'agissait pas de vérité mais d'insultes." ¹⁾ Les réactions hostiles qui semblent l'avoir le plus touché furent celles provenant d'une loge maçonnique, comme le montre une lettre à Gebler, autre ami viennois : "Un fr(ère) en voyage m'a dit de quelle façon indigne on a parlé de mon livre, en provoquant l'occasion, et même dans la (loge) de la Vraie Concorde ... ce qui n'est certainement pas en accord avec les devoirs d'un maçon envers tout prochain et encore moins envers un fr(ère)." ²⁾

Disputes et polémiques de cet ordre n'offrent plus aujourd'hui d'intérêt particulier. Le fait que l'on peut retenir ici est que de nombreux Viennois se sont sentis offensés par la description que Nicolai faisait de leur ville et de ses habitants. Il vaut par contre de s'arrêter un peu plus longtemps sur un livre et sur son auteur, dans la mesure où il s'agit d'une réaction à la publication de l'oeuvre berlinoise beaucoup plus constructive. L'homme est Johann PEZZL ³⁾, Viennois d'adoption, voyageur lui aussi, et qui dans ses oeuvres exprima des idées et critiqua des faits d'une façon que n'aurait pas reniée Nicolai : vie peu édifiante d'un certain clergé régulier, abus divers pratiqués dans le monde religieux, superstition et intolérance, et partant, grand défenseur des idées éclairées et grand admirateur de Joseph II en qui il voyait, lui aussi, l'incarnation de l'esprit du siècle. Nicolai semble n'avoir jamais connu Pezzl et il ne mentionne nulle part son

1) "Aufsatz voll pöbelhafter Hohnneckerey und Beleidigung gegen mich... Kurz es ist ihm nicht um Wahrheit, sondern um Beschimpfung zu thun." (Rb III, p. IV-V)

2) "Ein reisender Br. hat mir gesagt, wie sehr unwürdig man, bey gesuchter Gelegenheit, sogar in der \square zur wahren Eintracht über mein Buch gesprochen worden... das doch gewiss nicht mit den Pflichten eines Maurers gegen jeden Nebenmenschen, noch weniger gegen einen Br." Lettre à Gebler du 2 mai 1784, dans Werner, R.M. : Aus dem Josephinischen Wien (Berlin 1888), p.119.

3) Né en Bavière en 1756, mort près de Vienne en 1823, J. Pezzl avait été appelé dans la capitale autrichienne par Kaunitz en 1784 et occupa les postes de lecteur, bibliothécaire et secrétaire à la Cour. Il est l'auteur d'une dizaine d'oeuvres dont Faustin, oder das philosophische Jahrhundert (1783) est considérée comme la plus importante.

livre Esquisse de Vienne ¹⁾. Il nous apparut pourtant intéressant d'en tenir compte. Si de nombreuses pages, notamment dirigées contre les jésuites ou les pratiques désuètes de la piété baroque, ne sont pas sans rappeler les idées de Nicolai, l'oeuvre de Pezzl est avant tout une défense de Vienne et des Autrichiens en général contre les attaques de l'auteur de Berlin et elle peut être considérée comme une anti-Relation, du moins en ce qui concerne les six premiers volumes. Pezzl aimait sans arrière-pensées le pays dans lequel il vivait ainsi que ses habitants, et il n'accepta pas de les voir dépeints d'une manière qu'il jugeait inexacte et même indigne, sans réagir. Il reprend en grande partie les différents points ou domaines traités dans la Relation et apporte à son tour des chiffres, des informations, des points de vue visant à rectifier ou à infirmer les jugements de Nicolai. Même si cet ouvrage ne constitue pas une oeuvre de première grandeur sur l'Autriche jéséphinienne, il représente à cette époque la réplique la mieux documentée aux pages de Nicolai consacrées à ce pays pour lequel Pezzl éprouvait une profonde sympathie. Aussi utilisons-nous bon nombre de passages caractéristiques lorsque ceux-ci ont valeur de réponse pertinente aux appréciations de Nicolai.

Mais si Pezzl eut le mérite d'écrire ainsi sur l'Autriche un livre constructif dans la mesure où il donnait d'autres façons de considérer les faits ou les problèmes existants, il ne se priva pas non plus de s'en prendre à l'auteur de la Relation en des termes dépourvus d'aménité. Nicolai est ainsi traité de commère, de barbouilleur de livres, d'espion bavard; et surtout il lui reproche d'être un voyageur rempli d'ingratitude envers un pays qui l'a bien accueilli et sur lequel il déverse à son retour railleries et blâmes; chaque fois qu'il le peut, il "donne une gifle supplémentaire aux Viennois." ²⁾ Il écrit aussi : "Celui qui est allé à Vienne et qui dénigre

1) Skizze von Wien. Ein Kultur- und Sittenbild aus der jéséphinischen Zeit, présenté par G. Gugitz et A. Schlossar (Graz 1923). Paru de 1786 à 1790.

2) Voir aussi les pages 4, 12, 520 de ce livre dans lesquelles Nicolai est fortement critiqué.

cette ville fait une satire de lui-même." 1) Quant à la Relation, écrit Pezzl, si elle apporte des informations utiles et contribue à faire mieux connaître un pays, elle a le tort de réduire et de simplifier à l'extrême : le Viennois n'a qu'un dieu, son ventre; les catholiques sont présentés comme des gens abrutis; les protestants sont constamment menacés par les jésuites. Mais surtout, Nicolai "parle de la situation culturelle et morale viennoise d'une façon désagréablement virulente plutôt qu'injuste, tout en étant particulièrement blessant parce qu'il plaçait sans cesse Berlin au premier plan en l'opposant à Vienne." 2) On voit ainsi très nettement apparaître à travers ces réactions la place particulière de l'Autriche et de Vienne dans le récit de voyage et comment cela fut perçu à Vienne dans des milieux pourtant éclairés. L'esprit des Lumières avait commencé à se manifester en Autriche, les leçons des philosophes et les efforts des Encyclopédistes n'étaient pas restés sans effet à Vienne et les décisions de Joseph II en faveur de la tolérance, de la liberté d'expression et contre certaines manifestations obscurantistes, tout cela traduisait une évolution satisfaisante. On acceptait donc mal les leçons d'un étranger dont l'oeuvre était très éloignée du dessein initialement déclaré, à savoir que les Allemands apprennent par la Relation à mieux se connaître et donc à mieux s'aimer. 3) Pezzl constate au contraire : "Depuis sa Relation de voyage, on est ici plus froid, plus indifférent et plus fermé, surtout envers les étrangers de l'Allemagne du Nord. Si ceux-ci ont à en souffrir, ils n'ont qu'à s'adresser à M. Nicolai à ce sujet." 4)

1) "Wer in Wien gewesen ist und darüber schmäh't, der macht eine Satire auf sich selbst." Pezzl, J. : Skizze von Wien (Ed.cit.), p. 179.

2) "Seine bereits mehrfach zitierte Reisebeschreibung, in welcher er die Wiener kulturellen und sittlichen Zustände mehr unangenehm scharf, als ungerecht besprach, wobei er besonders verletzend wirkte, weil er stets Berlin dagegen ausspielte." (id. p. 534).

3) Voir chapitre II.4

4) "Seit seiner Reisebeschreibung ist man hier, besonders gegen die Fremden aus dem nordlichen Deutschland, kälter, gleichgültiger und verschlossener. Wenn sie dieses schmerzt, so mögen sie sich darüber an H. Nicolai wenden." (id. p. 181).

Bien que d'intérêt secondaire aujourd'hui, les polémiques nées de la publication de la Relation font ressortir cependant deux considérations intéressantes. D'abord, les deux principaux auteurs que nous venons d'évoquer, Blumauer et Pezzl, avaient bien des points communs avec Nicolai ou du moins il existait en eux une certaine parenté d'idées : ils étaient tous acquis à l'Aufklärung, fortement critiques à l'égard des formes anciennes de la religion catholique et du poids de ses institutions, ils étaient tous les trois adeptes de la franc-maçonnerie. Mais les deux Autrichiens ont réagi d'abord en défenseurs du pays dans lequel ils vivaient. Ensuite, c'est très tôt que l'on cherchera à se défendre en mettant en doute les qualités intellectuelles de Nicolai et ses compétences d'écrivain. Le fameux passage des Xenien qui reprochait au voyageur d'avoir avalé des provinces entières sans en tirer profit ("Il voulait écrire et sa tête était vide, alors il alla voir l'Allemagne. Il rentra la tête toujours vide, mais son livre fut rempli" ¹⁾), est déjà en germe dans les ripostes autrichiennes. Il faudra longtemps pour que la réputation de l'homme et de l'auteur soit débarrassée de ces accusations et estimée à sa juste valeur, et pour que la Relation soit considérée et étudiée comme une oeuvre pleine d'intérêt.

3. La "Relation" vue par les critiques

Les ouvrages qui s'intéressent à l'oeuvre de Nicolai de façon plus constructive et plus sereine existent aussi, heureusement. En suivant l'ordre chronologique, nous allons tenter de voir quelle contribution ils ont apporté à la connaissance de Nicolai et plus particulièrement de sa relation de voyage.

C'est en 1820 à Berlin que parut la première biographie, Vie de Friedrich Nicolai et oeuvres posthumes, due à un ami très proche de l'auteur et de sa famille puisqu'il fut le par-

1) "Schreiben wollt er und leer war der Kopf, da besah er sich Deutschland. Leer kam der Kopf zurück, aber das Buch war gefüllt." Cité par Meyer, Friedrich : Friedrich Nicolai. Ein Bericht über die Goethe-Schillerschen Xenien (Leipzig 1938), p. 31.

rain de son petit-fils Gustav Parthey, et qui pouvait donc se référer dans son livre aux souvenirs de nombreuses années vécues ensemble et présenter ainsi à la postérité un Nicolai familier, avec ses défauts, mais aussi surtout avec ses réelles qualités. L'auteur de cette biographie fut Leopold Friedrich GÜCKINGK ¹⁾. Pour évoquer la Relation, il emprunte toutefois à un autre ami de Nicolai, Johann Friedrich BIESTER ²⁾, en soulignant que cette relation de voyage faisait preuve d'une grande richesse d'observation sur la culture, les sciences, les dialectes, la constitution, la religion, les arts, bref sur toute la vie du peuple allemand. ³⁾ Ainsi, peu à peu, le sens profond de l'oeuvre se fait jour et le chancelier de l'Université de Tübingen, Gustav RÜMELIN, se joint à son tour au nombre croissant des apologistes du voyageur qui avait su s'intéresser à tout et il voyait en lui "une tête tout à fait moderne": "On croit souvent entendre un économiste libéral d'aujourd'hui" écrit-il entre autres jugements. ⁴⁾ Presque tous les autres critiques lui emboîteront le pas à juste titre pour souligner combien Nicolai avait su comprendre quelles étroites relations existent entre les différents domaines de la vie d'un peuple, qu'il s'agisse d'économie ou de culture.

1) Conseiller des Finances et écrivain, L.F.G. Göckingk (1748-1828) fit paraître le récit du voyage à Londres et en France de l'ami de Nicolai H.G. Bretschneider (Reise des Herrn von Bretschneider nach London und Paris nebst Auszügen aus seinen Briefen an Herrn Friedrich Nicolai, Berlin 1817), puis le précieux ouvrage Friedrich Nicolai's Leben und literarischer Nachlass.

2) J.Fr. Biester (1749-1816), savant et ami intime de Nicolai, collabora à l'Allgemeine Deutsche Bibliothek et à la Berlinische Monatschrift. Il est l'auteur de Denkschrift auf Nicolai (1812-13). En 1784 il avait été nommé bibliothécaire à la Bibliothèque Royale à Berlin.

3) "Dass diese Reisebeschreibung einen grossen Reichthum von Beobachtungen über Kultur, Wissenschaften, Dialekte, Verfassung, Religion, Künste, Theater, über das ganze Leben unsers Volks..." Göckingk, L.F.G. : Friedrich Nicolai's Leben... (Ed. cit.), p. 43-44.

4) "Man glaubt oft, ganz einen der liberalen nationalökonomischen Schriftsteller der Gegenwart zu hören." Rümelin, cité par Sichelschmidt, G. : Friedrich Nicolai. Geschichte seines Lebens (Berlin 1971), p. 121.

Dans un article de la Biographie générale allemande, Franz MUNCKER souligne à son tour le caractère encyclopédique, mais aussi disparate de la Relation.¹⁾ Il ne faut pas chercher des aventures ou des événements personnels survenus au cours du voyage, écrit-il, mais on y trouve d'"innombrables remarques sur la topographie, la civilisation, la littérature, le langage, les statistiques qui se sont accumulées et dont certaines sont précieuses et d'autres sans valeur, faisant de (cette) oeuvre un compendium de tout son savoir et de toute sa pensée."²⁾ A travers l'auteur de ce récit de voyage, c'est donc l'homme qui transparaît et ceci confère à l'oeuvre un intérêt supplémentaire. Muncker indique encore que Nicolai parle bien entendu des villes qu'il avait visitées et surtout de Vienne, avec le même besoin de parler de tout qu'il avait manifesté déjà pour Berlin et Potsdam, "mais pas avec la même objectivité dépourvue de passion."³⁾

Mais le mérite d'avoir écrit le premier ouvrage important sur Nicolai revient à Karl ANER qui, dans son livre Der Aufklärer Friedrich Nicolai⁴⁾, présente une biographie et un portrait non seulement approfondis, mais surtout débarrassés des querelles précédentes. La Relation y apparaît comme une importante source de renseignements et occupe donc une place de premier plan dans ce livre. Publié dans le cadre d'une série d'études sur l'histoire du protestantisme moderne, le livre de Aner met l'accent sur les conceptions théologiques et spirituelles de Nicolai, en tant que protestant d'une part, et en tant que contestataire du catholicisme d'autre part; deux thèmes à propos desquel la Relation est très prolix et fournit donc à l'auteur d'abondantes références. L'ouvrage de Aner est ain-

1) Muncker, Franz : Allgemeine deutsche Biographie (Leipzig 1886), volume 23.

2) "Zahllose, werthvolle und werthlose, topographische, cultur-historische, litterarische, sprachliche, statistische Bemerkungen in seinem Reisewerk anhäuften und dasselbe so zu einem Compendium seines gesamten Wissens und Denkens erweiterte." Muncker, Fr. (Ed. cit.), p. 587.

3) "Nur nicht mit derselben leidenschaftslosen Objectivität." (Id.), p. 587.

4) Aner, Karl : Der Aufklärer F.N. (Giessen 1912) dans "Studien zur Geschichte des neueren Protestantismus". Voir notamment le chapitre II "Nicolais theologische Gedankenwelt" et le chapitre VIII de ce travail.

si une étude essentielle sur la personnalité de Nicolai et éclaire l'origine de certaines réactions du voyageur. Représentant d'une confession pénétrée des idées de l'Aufklärung et profondément attaché à l'oeuvre de Luther, considéré comme le premier libérateur des consciences, n'appartenant pas à l'orthodoxie protestante mais intimement convaincu de la supériorité morale de la confession luthérienne, Nicolai ne pouvait admettre que les catholiques pussent encore accepter la tutelle d'une Eglise et des représentants de sa hiérarchie; il ne pourra les voir que comme des prisonniers de leurs superstitions et des adeptes de l'immoralité tolérée par une religion de convenance. L'un des grands mérites de ce livre a été de faire comprendre pourquoi, à côté de certaines pages relativement neutres, la Relation est émaillée de passages violents et souvent malveillants envers certains aspects de la vie religieuse en Autriche.

Le livre de Paul WERTHEIMER, "Importantes notes du libre-penseur berlinois Friedrich Nicolai sur l'Allemagne catholique en 1781" ¹⁾, a déjà été évoqué. C'est un condensé de phrases choisies et caractéristiques empruntées aux volumes touchant l'Autriche. Le procédé renforce la violence de la peinture mais déforme aussi l'oeuvre de Nicolai. Dans son introduction, l'auteur, qui semble s'être surtout intéressé au style satirique de la Relation qu'il juge l'oeuvre la plus vraie de Nicolai dont il compare le style à celui d'un Lessing ou d'un Juvenal, écrit : "On vit avec frayeur le véritable visage de l'Autriche, des traits précocement amollis par le luxe, les plaisirs et l'opulence... C'est la véritable Vienne de 1781." ²⁾ Wertheimer remarque encore que Nicolai avait vu juste puisque les réformes joséphiniennes ne devaient déboucher sur rien; enfin qu'il s'y révèle comme un nordique insensible à la frivolité viennoise et comme un protestant imperméable aux aspects symboliques et profonds du catholicisme.

1) Déjà cité p. 8.

2) "Man sah erschreckt Österreichs echtes Gesicht; Züge, vorzeitig erschlaft in Wollust, Selbstbehagen und Üppigkeit... Das ist das wirkliche Wien von 1781." Wertheimer, P. : Éd. cit., p. 10 et 14.

Viennent alors deux autres études consacrées à Nicolai, l'une de Walter STRAUSS, en 1927, l'autre de Friedrich MEYER, en 1938. La première étudie essentiellement ses rapports avec la philosophie critique, la seconde l'affaire des Xenien.¹⁾ Si leur lecture ne saurait être négligée, l'époque à laquelle elles se réfèrent ne touche plus que de loin celle de la partie autrichienne de la Relation.

Enfin, l'importance de l'oeuvre de Nicolai est soulignée dans de nombreuses histoires de la littérature allemande de façon générale, et tout particulièrement, bien sûr, dans celles qui étudient spécialement l'époque de l'Aufklärung. Mais là encore, de par la nécessité de prendre tout en compte, ce n'est que globalement que le rôle et la signification de la Relation sont abordés. A titre d'exemple, Wilhelm KOSCH écrit à ce sujet : "Sa grande relation de voyage en Allemagne a aujourd'hui encore une valeur dans le domaine de l'histoire de la civilisation."²⁾ F.J. SCHNEIDER juge par ailleurs que l'attitude d'esprit du voyageur fermait celui-ci à toute découverte, évoque les "efforts de centralisation" du Nord et les dangers auxquels se sentait exposé le protestantisme de la part d'un Sud catholique et conservateur.³⁾ La plupart de ces ouvrages situent ainsi la Relation dans un vaste cadre politique aux dimensions de l'ensemble de l'Allemagne d'alors.⁴⁾

Avant d'aborder les auteurs des études les plus récentes sur Friedrich Nicolai, il nous faut encore évoquer un livre issu de

1) Strauss, Walter : Friedrich Nicolai und die kritische Philosophie (Stuttgart 1927). Meyer, Friedrich : voir p. 27.

2) "Kulturhistorischen Wert hat heute noch seine grosse deutsche Reisebeschreibung." Kosch, W. : Deutsches Literatur-Lexikon (Berne - Munich 1963), p. 298.

3) Schneider, F.J. : Die deutsche Dichtung der Aufklärungszeit (Stuttgart 1948).

4) Dans l'ordre chronologique : Köster, Albert : Die deutsche Literatur der Aufklärungszeit (Heidelberg 1925) - Hettner, Hermann : Geschichte der deutschen Literatur im 18. Jahrhundert (Leipzig 1928) - Scherer, Wilhelm : Geschichte der deutschen Literatur (Vienne 1949) - Martini, Fritz : Annalen der deutschen Literatur (Stuttgart 1962) - Wundt, Max : Die deutsche Schulphilosophie im Zeitalter der Aufklärung (Hildesheim 1964).

souvenirs de jeunesse, ceux du petit-fils de Nicolai Gustav PARTHEY, La Maison de la Brüderstrasse.¹⁾ Nous retrouvons l'auteur à la fois dans sa vie familiale et sociale, dans le cadre traditionnel de sa vie berlinoise. Sans que l'ouvrage soit d'ailleurs exclusivement consacré à l'illustre grand-père, ce dernier y occupe une position centrale, et de nombreux détails de première main qu'il rapporte en font une source non négligeable. Nicolai y apparaît avec des côtés humains qui contrastent agréablement avec des traits que les critiques formulées et souvent reprises par ses adversaires avaient fini par mettre au premier plan.

Mais ce n'est qu'en 1971 que paraît, sinon la première apologie, du moins le premier ouvrage dans lequel Nicolai est presque exclusivement l'objet d'éloges. Dans l'introduction à son livre Friedrich Nicolai. Histoire de sa vie²⁾, Gustav SICHELSCHMIDT oppose aux critiques nées du temps des Xenien et à la caricature qu'elles ont fait naître, les "mérites immortels" de celui qui dirigea l'Allgemeine Deutsche Bibliothek, le courage tranquille de celui qui, après la mort de Lessing, devint le plus grand représentant de l'Aufklärung, et il souhaite que la dette contractée envers lui par la postérité soit récompensée par une réhabilitation qui n'avait que trop tardé. Nicolai fut sans doute un écrivain sans prétentions littéraires, mais il avait confiance en lui-même et en la saine raison et ne craignait aucun adversaire lorsqu'il voyait celle-ci menacée. "On peut donc sans hésiter faire une place sûre à Nicolai dans le panthéon de nos grands hommes",³⁾ écrit-il alors.

1) G. Parthey est né à Berlin en 1798. Son père, Friedrich Parthey, introduit chez les Nicolai par Gückingk, épousa la fille aînée de Nicolai, Wilhelmine, en 1797. En 1825 il dirigea la "Nicolaische Buchhandlung" mais passionné d'archéologie, il fut surtout un grand voyageur. Il mourut en 1872 à Rome, où il est enterré. Son livre Das Haus in der Brüderstrasse évoque l'histoire de la maison achetée en 1787 par Fr. Nicolai à Berlin et celle des gens qui l'habitèrent ou la fréquentèrent. Elle est devenue un musée, "Nicolai-Lessing-Haus". (Voir l'introduction de Gabriele Koebel à le livre, édition non datée (Verlag Das Neue Berlin).

2) Voir page 28, note 4.

3) "Man kann Nicolai daher bedenkenlos einen gesicherten Platz im Pantheon unserer bedeutenden Männer einräumen." Sichel-schmidt, G. : Ed. cit., p. 16.

En ce qui concerne la Relation, G. Sichelschmidt donne un vue globale de l'oeuvre et cite surtout largement le texte de Rümelin et Nicolai lui-même.

C'est donc actuellement le grand ouvrage de Horst MÖLLER, L'Aufklärung en Prusse. L'éditeur, le publiciste et l'historien Friedrich Nicolai ¹⁾ qui représente l'étude la plus approfondie et la plus documentée à la fois dans son analyse de la personnalité de Nicolai et dans celle de la Relation. Il y est, en particulier, présenté comme un critique de son époque, critique original dans la mesure où il prit l'un des premiers en compte les facteurs sociaux, politiques, intellectuels et spirituels dans la vie de la société de son temps en les considérant dans leurs interactions. Dimension qu'avait déjà souligné Rümelin, mais soumise ici à une analyse rigoureuse qui met en valeur aussi bien les défauts que les qualités de l'homme et de l'écrivain. Il en ressort une présentation de l'Aufklärung qui dépasse le cadre strictement littéraire où elle est souvent reléguée et qui se réfère de façon très précise au texte de Nicolai. De l'oeuvre de voyage, Horst Möller écrit qu'elle offre une excellente matière (pour étudier) l'histoire culturelle, économique et sociale" de l'Allemagne de cette époque. ²⁾ Il souligne aussi l'importance de la partie du livre consacrée à l'Autriche et analyse l'origine et l'arrière-plan historique des réactions de Nicolai face au catholicisme. Mais l'Aufklärung ne se réduit pas à une attitude négative. Dans le chapitre IV consacré à "la dimension sociale de la critique" nicolaienne de son époque, ressortent aussi les exigences et les revendications d'un des plus typiques représentants de la bourgeoisie éclairée en Prusse. La Relation reflète ainsi à la fois son auteur, même s'il s'y met très peu en scène, et elle est en même temps le miroir de toute une période importante de la vie en Allemagne. Un important complément à ce livre a été publié dans l'ouvrage collectif édité par B. Fabian, du même auteur : Friedrich Nicolai historien, où est analysée notamment l'objectivité qu'il revendiquait et dont il voulait faire preuve. ³⁾

1) Möller, Horst : Aufklärung in Preussen. Der Verleger, Publizist und Geschichtsschreiber Friedrich Nicolai (Berlin 1974).

2) "... hervorragendes Material zur Kultur-, Wirtschafts- und Sozialgeschichte ..." (Id. p. 99).

3) Voir note p. 8 .

A l'occasion du 250^e anniversaire de la naissance de Nicolai vient donc de paraître cet Essai qui regroupe neuf études consacrées chacune à un aspect particulier de sa vie ou de son oeuvre et qui propose le premier une bibliographie complète et très précise des oeuvres de Nicolai établie par Marie-Luise Spickermann. Comme l'indique B. FABIAN dans l'avant-propos, ce livre s'inscrit dans le sens d'une révision de l'image traditionnelle de Nicolai en s'appuyant sur le fait que l'éditeur et le libraire qu'il était en font une des figures clés de l'Aufklärung dont l'histoire et la signification dépassent le cadre littéraire et la seule littérature allemande. Nicolai "fut le vrai Berlinois et en même temps quelqu'un dont le regard s'étendait bien au-delà de l'Allemagne." ¹⁾ Le nombre de ces études et leur qualité montrent à quel point les recherches sur lui se développent : Eva J. ENGEL consacre ainsi son travail aux premières années d'activité littéraire de Nicolai; Paul RAABE étudie le rôle de l'éditeur et "libraire prussien de l'Aufklärung", un domaine essentiel de son rayonnement, et aussi un éclairage intéressant sur sa façon de faire des livres à partir d'autres livres. Surtout P. Raabe écrit en conclusion: "Dans son ensemble, le programme d'édition de Friedrich Nicolai était divers et complexe. Il était marqué et orienté par des intérêts personnels et des passions, par des convictions morales et religieuses, par des idées éclairées et prussiennes." ²⁾ Impossible de comprendre à la fois l'importante position de Nicolai à Berlin ni les vastes relations dont il bénéficia au cours de son voyage sans se rappeler qui étaient ses amis ou les sociétés qu'il fréquentait. C'est là l'objet de l'étude de Rudolf VIERHAUS dans "Friedrich Nicolai et la société berlinoise", où figure aussi une intéressante explication à l'attitude de Nicolai vis-à-vis de la franc-maçonnerie. ³⁾

1) "Er war der echte Berliner und zugleich jemand, dessen Blick weit über Deutschland hinausging." Fabian, B. : Ed. cit., p.8.

2) "Aus Ganze gesehen war Friedrich Nicolais Verlagsprogramm vielfältig und vielschichtig. Es wurde von persönlichen Interessen und Leidenschaften, von sittlichen und religiösen Überzeugungen, von aufklärerischen und preussischen Gesinnungen geprägt und bestimmt." Raabe, Paul : Der Verleger Nicolai... dans Fabian, B. : Ed. cit., p. 84.

3) Les deux études citées sont encore : Engel, Eva J. : Vivida vis animi : Der Nicolai der frühen Jahre et Vierhaus, R. : Friedrich Nicolai und die Berliner Gesellschaft.

Comme y fait référence son titre "Un Bourgeois en voyage", c'est surtout à la Relation qu'est consacrée l'étude de Wolfgang MARTENS. Nous y avons trouvé de nombreux passages contigus avec certains de ce travail, d'autres qui se recourent, à propos notamment de la forme de l'oeuvre, des intentions du voyageur ou de son peu de disposition à accepter le catholicisme. Nous y avons découvert un encouragement et même des confirmations, de même que dans l'analyse que Helmut BÖRSCH-SUPPAN fait des "Relations de Nicolai à l'art", analyse qui nous a elle aussi confirmé dans notre propre conclusion sur les remarques de Nicolai face à l'art baroque autrichien. ¹⁾

Le grand nombre d'ouvrages qui ont traité de la Relation suffirait à montrer, s'il en était besoin, l'importance de cette oeuvre de Nicolai. Que ce soit pour le regretter ou seulement pour le constater, tous les auteurs soulignent la richesse de son contenu, même si tout n'est pas d'intérêt égal, et même si tout ce qu'elle contient n'a habituellement pas sa place dans un récit de voyage. Ils soulignent aussi qu'elle prend en compte tous les aspects de la vie ou presque et que par là, elle dépasse le cadre de la littérature au sens habituel; elle est un miroir de la civilisation allemande à l'époque de l'Aufklärung, et en même temps une oeuvre déjà moderne dans la mesure où Nicolai fait preuve d'une méthodologie qui, du moins dans certains cas, ne sera utilisée qu'au siècle suivant. Comme le montrent aussi les réactions des critiques les plus anciens, l'homme et l'oeuvre sont indissociables et les jugements négatifs sur Nicolai le furent aussi envers son livre, tandis que ceux qui étaient favorables à l'homme le sont aussi à l'oeuvre. Selon les analyses et ce qui a été retenu de la lecture du livre, Nicolai a été présenté comme un rationaliste étroit, et même borné, ou au contraire comme le héraut courageux d'un mouvement libérateur, comme un homme attardé dans le passé et dépassé par son temps, ou comme un précurseur. La plupart des critiques ont noté les traits profondément berlinois de sa personna-

1) Martens, W. : voir p. 8; Börsch-Suppan, H. : Bemerkungen zu Friedrich Nicolais Umgang mit der Kunst, dans Fabian, B. : Ed. cit. Dans cette étude ne sont considérés que les arts plastiques et l'architecture; nous avons inclus la musique.

lité dans la mesure où cela le situe dans un espace géographique et culturel bien déterminé. Enfin, que ce soit une constante de son caractère ou un effet de ses convictions, qui étaient vigoureuses, l'auteur Nicolai s'exprimait avec passion et ce n'était pas la condition la plus propice à l'impartialité dont il se réclamait. C'est que la Relation, comme la plupart des autres oeuvres de Nicolai, était une oeuvre engagée à travers laquelle, avec en arrière-plan le vaste tableau de l'Allemagne entière, Berlin était finalement mis en avant par rapport aux autres villes allemandes, et de façon plus générale, le Nord par rapport au Sud, et donc le monde protestant et éclairé par rapport au monde demeuré catholique et dépourvu de lumières. Mais en parlant du Sud ou de l'Allemagne du Sud, les auteurs englobent ainsi des pays certes voisins et proches par leur culture, mais qui formaient, historiquement et politiquement, des espaces différents les uns des autres. S'il est indéniable qu'entre les pratiques religieuses telles qu'elles existaient en Bavière et celles que Nicolai découvrit à Vienne, il n'y avait pas de véritable différence. Mais dès qu'il s'agissait du rôle de la capitale autrichienne dans les Etats des Habsburg et vis-à-vis du reste de l'Allemagne, il n'existe plus de points communs, avec Munich par exemple. Ce sont ces aspects particuliers et spécifiques de la Relation ainsi que les sentiments particuliers et personnels de son auteur envers l'autre grand pays de l'Empire, l'Autriche, que nous n'avons trouvés exposés dans aucune de ces études. Ils nous étaient pourtant apparus comme l'un des points les plus importants de l'oeuvre, comme ils avaient été l'un des temps forts du voyage.

*
* * *
*

CHAPITRE II : GENESE ET PRESENTATION DE LA "RELATION"

1. Nicolai voyageur

Pour bien comprendre la Relation, il est nécessaire d'avoir en mémoire quelques traits caractéristiques de la personnalité du voyageur et de ne pas oublier qu'il se considérait, sinon comme un ambassadeur itinérant, du moins comme un éminent représentant de sa ville natale et de tout ce qu'elle signifiait pour l'Allemagne. A la nuit que symbolisait le règne précédent, avait succédé celui de Frédéric II et des lumières. "Des savants libres se retrouvaient. Bientôt la capitale de la Prusse devenait le centre à partir duquel le mouvement intellectuel s'étendait à travers toute l'Allemagne." ¹⁾ Dans ce mouvement, Nicolai jouait depuis longtemps déjà un rôle considérable, comme cela a été souligné par tous les historiens de la littérature et comme l'illustrent très nettement quelques lignes d'une lettre de Friedrich Schiller à sa soeur Christophine en 1782 : "Dès que je serai à Berlin, je pourrai compter dans la première semaine sur un bon revenu parce que je suis bien recommandé auprès de Nicolai qui est là-bas en quelque sorte le souverain de la littérature et attire avec beaucoup de soin les gens d'esprit, m'estime d'avance et a une énorme influence dans tout l'empire allemand d'aujourd'hui." ²⁾ On sait ce qui est advenu des espoirs de Schiller, mais ils reflètent bien l'influence qu'exerçait Nicolai à Berlin et au-delà.

Au moment où il se mit en route, il avait 48 ans ³⁾ et une carrière déjà longue derrière lui, puisque le début de ses activités de libraire et d'écrivain remontait aux années 1752-53.

1) "Auf diese geistige Nacht (die Herrschaft Friedrich Wilhelms I.) war unter Friedrich II. die Zeit der Aufklärung gefolgt. Freigesinnte Gelehrte fanden sich in Berlin zusammen. Bald war Preussens Hauptstadt das Zentrum, von dem die geistige Strömung sich durch ganz Deutschland verbreitete." Duncker, Dora : Festschrift zur 200 Jahr-Feier der Nicolaischen Buchhandlung (Berlin 1913).

2) "Sobald ich in Berlin bin, kann ich in der ersten Woche auf festes Einkommen rechnen, weil ich vollgültig Empfehlung an Nicolai habe, der dort gleichsam der Souverain in der Literatur ist, aber Leute von Kopf sorfältig anzieht, mich schon im voraus schätzt, und einen ungeheuren Einfluss hat, beinah im ganzen deutschen Reiche der Gegenwart." Cité dans Meyer, Fr. : Ed. cit. p. 68.

3) Voir Tableau chronologique, annexe n°1.

Nous n'en évoquerons que les grandes lignes et surtout en fonction de leur rapport avec l'oeuvre qui nous intéresse.

Il faut d'abord faire un place au rôle capital que jouèrent les livres dans la vie de Nicolai. La "Nicolaische Buchhandlung", le monde dans lequel il a grandi, avait été prise en main par son grand-père Christoph Gottlieb Nicolai en 1713 et elle était devenue l'une des meilleures de Berlin. Lorsqu'à son tour Friedrich Nicolai dut assurer la gestion de l'entreprise familiale, grâce à son travail et aussi aux contacts qu'il avait déjà avec la plupart des écrivains de son temps, il sut la développer au point d'en faire l'une des toutes premières en Prusse. Le goût de Nicolai pour les livres ne se manifestait pas seulement d'ailleurs dans ses activités de libraire. Alors qu'il était jeune apprenti à Francfort-sur-Oder, il économisait sur ses maigres revenus pour pouvoir acheter des livres et acquérir les connaissances qui lui manquaient et apprendre le grec, le latin ou l'anglais. Beaucoup plus tard, il possédait une bibliothèque privée, écrit Göckingk, telle que personne probablement n'en avait à Berlin. ¹⁾ Une formation d'autodidacte et un immense goût pour tout ce qui était imprimé sont deux traits intéressants de sa personnalité : ils expliquent qu'au cours de son voyage, il n'hésitera à aborder aucun domaine et s'y montrera d'ailleurs un amateur averti dans presque chacun. D'autre part, l'immense quantité d'ouvrages les plus divers dont il dispose à Berlin, complétés par ceux qu'il rapportera de son voyage - il parle d'une véritable petite bibliothèque - lui permettront lors de la rédaction de son livre de puiser dans une masse d'informations complémentaires qui occupent une place très importante dans l'élaboration de la Relation. Une autre préoccupation qui est exprimée fréquemment dans cette oeuvre est celle de la diffusion des livres, et surtout de ceux édités en pays protestants.

Jusqu'à la date du voyage, Nicolai avait publié une centaine d'oeuvres diverses ²⁾ parmi lesquelles il convient ici de retenir surtout trois d'entre elles en raison du rôle qu'elles

1) Göckingk, L.F.G.: Ed. cit., p. 23. G. Parthey cite le chiffre de plus de 16 000 volumes, de 6 800 portraits et de partitions musicales.

2) Voir Spieckermann, M.L.: Verzeichnis der Schriften Friedrich Nicolais dans Fabian, B.: Ed. cit., p. 258 et s.

jouèrent dans le monde des idées en Allemagne - nous pensons aux revues - mais aussi parce que sous bien des aspects, elles présentent un certain nombre de points communs avec la relation du voyage.

Entre toutes les revues, c'est l'Allgemeine Deutsche Bibliothek que nous retiendrons. Biester en définit l'objectif en ces termes : "Faire entendre la voix d'une critique impartiale et mettre en place une façon de penser librement, ne rendant hommage qu'à la vérité et à la raison, à la place de préjugés partiels et superstitieux." ¹⁾ Les intentions exprimées dans la Relation sont exprimées en termes presque semblables mais de façon plus appuyée : "Dans tous mes écrits et tout particulièrement dans cette relation de voyage, je me suis fixé comme but de combattre constamment l'oppression hiérarchique, la bigoterie et la superstition, et de défendre les droits de la raison et de la liberté de penser de la façon la plus libre." ²⁾ A travers ces lignes apparaît l'importance attachée aux questions religieuses. Dans les revues, et surtout dans l'ADB, le déplacement progressif du centre d'intérêt des articles de littérature à proprement parler vers la littérature théologique pour s'orienter presque exclusivement vers la seule théologie et les problèmes de religion a été souligné, et si l'on se rappelle les lignes que Nicolai adressait à Lessing en 1771, cela semblait être devenu même l'essentiel de ses activités d'éditeur. Ainsi : "J'aimerais n'avoir plus à penser à la Deutsche Bibliothek. Bien des fois déjà j'ai voulu l'arrêter; savez-vous ce qui me retient? les articles théologiques. Ils ont provoqué une si curieuse révolution dans la tête des Allemands; ils ont éveillé le doute chez beaucoup de gens et rendu ainsi la recherche plus active." ³⁾

1) "Um die Stimme einer unpartheiischen Kritik laut werden zu lassen, und eine freimüthige, nur der Wahrheit und Vernunft huldigende Denkungsart, an die Stelle befangener, abergläubischer Vorurtheile zu setzen." Cité dans Göcking, L.F.G. : Ed. cit., p. 33.

2) Ich habe in allen meinen Schiften, besonders auch in dieser Reisebeschreibung es mir zum besonderen Zweck gemacht, hierarchische Unterdrückung, Bigotterie und Aberglauben unverrückt zu bestreiten und die Rechte der Vernunft und der Freyheit zu denken auf freymüthigste zu vertheidigen." (Rb VI, p. V).

3) Cité dans Mossé, F. : Histoire de la littérature allemande (Paris 1959), p. 365.

Dix ans plus tard, les pays catholiques seront pour le voyageur de nouveaux secteurs d'investigation.

La tendance encyclopédique de l'ADB et l'extrême diversité des sujets abordés se retrouvent également dans la Relation. Dans la revue, il était question de littérature, d'histoire, de théologie, de problèmes linguistiques, de médecine, d'art, de sciences naturelles, etc. Dans la relation de voyage, tous ces domaines et bien d'autres encore trouvent place.

Le dernier point commun entre les deux oeuvres est celui de l'utilisation de collaborateurs. Il est bien connu que la diversité des sujets abordés et l'ampleur du travail de critique et de rédaction des articles avaient rendu cette collaboration nécessaire. Dans la Relation, Nicolai est certes seul à rédiger le texte, mais nous retrouvons le même art qui consiste à mettre les compétences de ses amis, les anciens et les nouveaux, à contribution. Dans les diverses villes allemandes et à Vienne, Nicolai était déjà en correspondance avec des hommes politiques, des savants, des professeurs; lors de son retour à Berlin, ils continuent à lui faire parvenir statistiques, enquêtes, livres et autres documents dont beaucoup seront en partie intégrés à l'oeuvre de Nicolai. ¹⁾

En 1769 Nicolai publiait une Description des villes de résidence royales de Berlin et de Potsdam et de toutes les curiosités qui s'y trouvent. ²⁾ Cette oeuvre se présente déjà comme une sorte de guide qui offre au visiteur de ces villes des renseignements pratiques et quantité d'informations diverses : histoire, rues, places et édifices, habitants, institutions politiques, savants, artistes et artisans, commerce, services publics, etc. Lorsque Nicolai rédigea ses chapitres sur Vienne, il ne procède pas autrement. Une ville ne se réduit pas à sa topographie et à ses monuments, tous les aspects de la vie de ses habitants constituent un centre d'intérêt et concourent à

1) Aner cite un grand nombre d'hommes de confiance de Nicolai qui appartenaient à l'élite intellectuelle et à la franc-maçonnerie : Braun, Zaupfer, Ammon, Schmidt, Petersen, Korrodi, etc. (Ed. cit., p. 30 et s.). Mais à propos de ses correspondants en Autriche, voir chapitre II.2.

2) Beschreibung der Königlichen Residenzstädte Berlin und Potsdam und aller daselbst befindlicher Merkwürdigkeiten (Berlin 1769-86), 3 volumes.

à faire découvrir la réalité. Entre cette oeuvre et la relation de voyage, la démarche est commune même si les conclusions vont en sens opposés : le rapprochement établi entre le passé et le présent de Berlin aboutit à faire ressortir les progrès accomplis par les lumières sous le règne de Frédéric II; en ce qui concerne Vienne, le passé semble n'être pas révolu quelques soient les efforts déployés par Joseph II et les quelques hommes éclairés qui l'entourent.

La dernière oeuvre parmi celles qui ont précédé la Relation qui doit encore être évoquée, est le roman satirique Sebaldus Nothanker. Elle offre elle aussi un très large éventail des préoccupations de Nicolai quelques années avant son voyage. Le héros est aux prises avec toutes sortes d'ennemis, tout particulièrement les représentants de diverses sectes et chapelles, piétistes, luthériens orthodoxes notamment. A travers cette fiction, Nicolai règle ses comptes avec un certain milieu protestant berlinois qui lui est hostile. Toutes proportions gardées, et sous une forme plus directe, la Relation apparaît en partie comme un règlement de comptes avec les catholiques les plus traditionnels et surtout les jésuites qu'il faut démasquer, mais aussi les protestants naïfs et inconscients qui sont sensibles à l'idée d'un rapprochement des deux églises. ¹⁾

Bien que de moindre importance, un autre point commun aux deux oeuvres réside dans le sentiment d'hostilité envers tout ce qui était français. Nous lisons ainsi dans le roman que le goût de Wilhelmine pour ce qui venait de France rendait le pauvre Sebaldus très malheureux, lui qui "éprouvait déjà une très grande aversion pour tout ce qui était français. Dès sa jeunesse, à l'école, on l'avait imprégné d'une véritable haine bien allemande contre la couronne de France." ²⁾ Les diverses réflexions qui, à ce sujet, émaillent la relation du voyage, font penser que

1) Das Leben und die Meinungen des Herrn Magister Sebaldus Nothanker (Berlin & Stettin, 1773-76), 3 volumes.

2) "Wilhelmine war, als sie vom Hofe kam, sehr französisch gesinnt... Nun fügte es sich unglücklicher Weise, da der ehrliche Sebaldus schon vorher an allem, was französisch war, einen Überaus grossen Missfallen hegte. Es war ihm von Jugend auf in der Schule ein herzlicher deutscher Hass gegen die Krone Frankreichs eingeprägt worden." (Sebaldus Nothanker, vol. I, p. 9).

Nicolai éprouvait les mêmes sentiments : il s'insurge contre le port de la mode française et le goût pour les parures importées de Paris, il proteste contre la manie de déformer la nature en aménageant des jardins à la française, les idées des physiocrates sont mauvaises et les autres aussi, mis à part celles de quelques philosophes, il ne comprend pas qu'on accueille des troupes théâtrales françaises ou qu'on joue des pièces de notre répertoire, et les Français qui vivent à Vienne sont peu édifiants : ce sont de mauvais ecclésiastiques, des valets ou des coiffeurs...¹⁾ Sans doute faut-il voir là une réaction légitime à une trop forte influence française dans les pays allemands à cette époque et donc le besoin d'affirmer des valeurs essentiellement allemandes pour contrebalancer les valeurs importées et donc artificielles. Il ne faut pas oublier non plus que cette mode du goût français et l'engouement pour ce qui venait de France étaient avant tout le fait de l'aristocratie et des cours. Le bourgeois allemand veut là aussi se démarquer d'une société qu'il juge trop cosmopolite et pas assez tournée vers l'intérêt propre de l'Allemagne.

Après avoir séjourné un bon mois dans les régions catholiques, Nicolai pousse un soupir et note dans son journal : "Je reconnais que je me suis senti soulagé lorsque je fus à Ulm, de nouveau dans un pays entièrement protestant."²⁾ Ce cri du coeur illustre un autre trait important de la personnalité du voyageur : l'affirmation de son attachement profond au protestantisme. La Relation offre de nombreux exemples de cette attitude; à titre d'exemple, Nicolai évoquant ici des cérémonies catholiques écrit : "Moi, en tant que protestant, je ne dois ni ne veux croire à de telles farces."³⁾ Karl Aner a du reste bien mis en valeur cet aspect qui marqua si fortement sa psycho-

1) Voir à ce sujet Rb I, p. 66, 77, 121, 262, 265-66; Rb II, p. 403-04; Rb III, p. 91-92, 177; Rb IV, p. 608-09, etc.

2) "Ich bekenne, dass ich mich erleichtert fühlte, da ich in Ulm wieder in einem ganz protestantischen Lande war." (Rb IX, p. 115.

3) "Ich, als Protestant, darf und mag an solche Fratzen nicht glauben." (Rb II, p. 608).

logie et son comportement. Nicolai, dit-il, "s'est senti ... protestant au plus profond de son âme"; il parle ailleurs d'un "instinct protestant fortement marqué" ou du "protestantisme rigide de sa conscience". ¹⁾ Cela ne signifiait pas, nous l'avons évoqué, que Nicolai se rangeât dans ce qu'on appelle la stricte orthodoxie protestante aux yeux de laquelle il passait plutôt pour un hérétique - c'est contre elle qu'il tourna sa plume dans Sebaldus Nothanker - . Son protestantisme était plutôt à la fois traditionnel et très enraciné dans le plus fidèle attachement à la doctrine de Luther, personnage auquel il rend maintes fois un vibrant hommage dans son livre, et marqué par la philosophie du siècle et par l'Aufklärung. Un autre élément important parmi les composantes de sa sensibilité religieuse nous oblige à remonter quelque peu dans le cours de sa vie. Il s'agit de la période courte mais pour lui marquante qu'il passa à l'orphelinat de Halle, de 1746 à 1748. Il garda de cette école "archipiétiste", selon ses propres mots, une aversion permanente contre le piétisme bien sûr, mais aussi tout ce qui lui rappelait ce que Muncker nomme "l'exaltation pieuse". ²⁾ Au refus d'une dévotion trop imprégnée de sensibilité et de subjectivité, il associera toute sa vie le soupçon d'hypocrisie et l'attitude de soumission servile envers les maîtres qui encourageaient ainsi les faux dévots dont les actes peu édifiants contrastaient fortement avec les paroles pieuses et les sentiments soi-disants chrétiens. Cette critique du piétisme tel qu'il l'avait vécu enfant, explique ce que Nicolai écrit plus tard à propos de certaines pratiques catholiques, les exercices de piété "mécaniques", purement extérieurs et donc sans effets sur la morale. Nous aurons à y revenir plus longuement. ³⁾ Nous noterons ici seulement que la fierté avec laquelle Nicolai incarnait son protestantisme lui sert de mesure, de critère de jugement sur

1) "Nicolai hat sich... in tiefster Seele als Protestant gefühlt", "eines eminent ausgeprägten protestantischen Instinkts", ein stramm-protestantisches Bewusstsein". Aner, K. : Ed. cit., pages 79, 80 et 42.

2) "...wie die pietistischen Religionsübungen in Halle schon jetzt in ihm den Widerwillen gegen jegliche fromme Schwärmerei erregten." Muncker, F. : Ed. cit., p. 580.

3) Voir chapitre VIII.3

sur les autres pays, et c'est un des fils conducteurs dans l'immense relation du voyage, à savoir que ce serait "une comparaison intéressante si quelqu'un voulait chercher dans de vieux textes comment la partie catholique de l'Allemagne s'est comportée depuis cent ans par rapport à la partie protestante dans les domaines de l'industrie, des moeurs, des distractions, des spectacles; combien a été inégale la progression des deux parties, et on peut le dire, combien elle l'est encore." 1)

Si Nicolai n'a pas négligé les vieux textes, il a fait aussi ce bilan en voyageant et en jugeant à partir de ses critères protestants, ce qui est humain, mais en même temps, l'aspect exclusif de ce point de vue met en question l'impartialité du jugement.

Fort heureusement, la personnalité de Nicolai ne se réduit pas à des traits toujours aussi sévères. Il savait se montrer sensible et même chaleureux. Göckingk dit de lui qu'"il possédait réellement toutes les qualités nécessaires à la véritable amitié" 2) et, en effet, Nicolai a souvent été l'objet d'amitiés fidèles. Nous connaissons bien celle qui le lia à partir de 1755 et pour de longues années à Lessing et à Mendelssohn à propos desquels il écrivait de façon très caractéristique que leur amitié reposait sur une réciprocité de sentiments, mais aussi qu'elle était cimentée par "l'amour de la vérité et l'ardeur d'un esprit sans préjugés dont le but était de développer des idées savantes de toutes sortes." 3) Nous retrouvons la même attitude lors du voyage lorsque Nicolai évoque tel ou tel personnage dont les opinions étaient différentes des siennes mais chez lequel il avait découvert un idéal de recherche de la vérité et des compétences savantes. Ce sera souvent le cas de

1) "Es würde eine interessante Vergleichung seyn, wenn jemand aus alten Schriften herausuchen wollte, wie seit hundert Jahren der katholische Theil Deutschlands, in Industrie, in Sitten, in Belustigungen, in Schauspielen sich gegen den protestantischen Theil verhalten habe; wie ungleich die Fortschreitung in beiden gewesen, und man darf es wohl sagen, noch bis jetzt ist." (Rb IV, p. 565).

2) "Er besass wirklich alle zur wahren Freundschaft erforderlichen Eigenschaften." Göckingk, L.F.G. : Ed. cit., p. 85.

3) "Alle drey voll Wahrheitsliebe und Eifer, alle drey von unbefangenen Geiste, und hatten keine andere Absicht, als wissenschaftliche Ideen aller in uns zu entwickeln." Cité par Göckingk, L.F.G. : Ed. cit., p. 18.

religieux, comme l'expriment ces lignes écrites au moment où Nicolai venait de passer une matinée à l'abbaye bénédictine de Banz et de déjeuner avec les moines. Au moment de quitter le père abbé, une émotion le saisit et il la note. ¹⁾

Sensible aux mérites des hommes, Nicolai l'était aussi aux plaisirs simples. Nous le retrouvons ainsi fêtant l'anniversaire de son fils Samuel, qui l'accompagna au cours du voyage, sur le bateau qui descendait le Danube ²⁾, et il est effleuré par une sorte de pudeur en consignait ce souvenir dans son journal : "La description de cette petite fête a échappé à ma plume", écrit-il ³⁾. Parfois nous pouvons regretter que d'autres scènes aussi bien racontées aient échappé à sa plume... Le soleil se couche donc sur les eaux du Danube; la cuisinière Bärbel savait chanter et un des rameurs jouer de la trompette; les montagnes renvoyaient l'écho de la musique; Nicolai récita alors un poème latin, et tout le monde goûta au vin emporté tout exprès de Berlin en l'honneur de ce jour. "A travers la porte de notre abri, nous apercevions Venus, l'étoile rayonnante du soir; nous nous délections en pensant à cette étoile de la déesse de l'amour et de tout plaisir, de la déesse par laquelle tout vit." ⁴⁾ Mais Nicolai s'excuse encore : "Tout ceci faisait sur nous une impression que je ne peux ni ne veux décrire parce qu'on tiendrait cette description pour romanesque." ⁵⁾ Mais plus que les scènes de ce genre, ce sont les grands spectacles de la nature qui sont évoqués plus fréquemment dans la Relation, tout en reflétant eux aussi la sensibilité du voyageur. Entre Iena et Cobourg, on arrête la voiture et descend observer le "spectacle terriblement beau et sublime" d'un orage. Nicolai est tellement absorbé dans sa contemplation que ce sont les premières grosses gouttes qui le ramènent à la réalité. ⁶⁾ Un coucher de soleil dans les Alpes

1) Voir Rb I, p. 113.

2) Voir Rb II, p. 471 et s.

3) "Die Beschreibung dieses kleinen Festes, die mir aus der Feder geschlüpft ist..." (Rb II, p. 471).

4) Rb II, p. 471.

5) "Dies alles machte auf uns eine Wirkung, die ich nicht beschreiben kann, und nicht beschreiben mag, weil man die Beschreibung für romanhaft halten würde." (Rb II, p. 476).

6) Rb I, p. 61-62.

fait naître ces lignes : "Nous prenions plaisir à regarder les doux reflets qui apparaissaient sur les nuages devant nous, avec leurs couleurs complexes, violet, lilas, vert pâle, rouge florentin, etc. et nos âmes s'emplissaient de sentiments de gratitude envers celui dont la toute-puissance est visible dans le moindre effet de la nature qui s'offre à l'admiration et y a placé des sources de pur plaisir pour ceux qui savent les ressentir." ¹⁾ L'émotion s'élançe ici vers le divin. Parfois elle aiguise simplement le regard du naturaliste : "Les grandes scènes de la nature font une impression qu'aucun spectacle humain n'obtient; mais nulle part elles ne sont aussi majestueuses que dans les régions montagneuses et nulle part elles ne pourraient être plus riches d'enseignement pour les sciences de la nature, parce que les effets y sont si grands et extraordinaires. Mais chez peu de personnes seulement le coeur est ouvert à cette sensibilité et chez peu de personnes les yeux et l'esprit sont habitués à faire des observations précises." ²⁾ La nature apparaît donc à Nicolai, à travers les grandes scènes qu'elles offre, comme le lieu où résident le divin et le scientifique à la fois.

Que nous nous référions à ses biographes ou à ses propres déclarations, nous retiendrons aussi que Nicolai fut un observateur attentif du monde. Göckingk parle ainsi de "sa soif de savoir (qui) ne connaissait pas de limites" ³⁾, Muncker note aussi son "instinct d'observation", son "don d'observateur extraordinairement rapide et aigu", ce qui en fait reprend ce

1) "Wir vergnügten uns an den sanften Reflexen, welche sich an den Wolken vor uns, in mannigfaltig gebrochenen Farben, als Violet, Lila, blassgrün, Florentinerroth, u.s.w. zeigten, und unsere Seelen wurden voll von Empfindungen des Danks, gegen den, dessen Allmacht in der gering scheinendsten Wirkung der Natur zum Bewundern sichtbar ist, und der darinn Quellen des reinen Vergnügens für sie gelegt hat, die es zu empfinden wissen." (Rb VI, p. 499).

2) "Die grossen Scenen der Natur machen einen Eindruck, den kein menschliches Schauspiel erreicht : nirgends aber sind sie majestätischer, als in bergichen Ländern, und nirgends könnten sie für die Naturwissenschaft lehrreicher werden, und daselbst, weil ihre Wirkungen so gross und abstechend sind. Aber nur wenigen ist das Herz zu Empfindung geöffnet, und wenigen sind Augen und Geist zu Beobachtungen geschärft." (Rb VI, p. 465)

Voir encore Rb II, p. 440; Rb III, p. 110-13, Rb VIII, p. 174.

3) Göckingl, L.F.G. : Ed. cit., p. 99.

que Nicolai écrit de lui-même : il se présente comme "un observateur attentif" qui a "en tout lieu infatigablement observé." Il est vrai que la Relation en porte témoignage. Partout où le voyageur est passé, le long des routes et à travers les villages, dans les villes, les églises, les manufactures, les auberges, les écoles..., il a porté sur tout ce qu'il découvrait et sur tous les aspects de la vie un regard attentif et critique. Parfois on le voit même regretter de n'avoir pas été en mesure de croquer sur le vif, comme aurait su le faire son ami Daniel Chodowiecki, tel personnage pittoresque ou caractéristique qu'il avait sous les yeux.

Sur quoi a porté plus particulièrement cette observation? Nicolai indique que ce n'étaient ni les somptueuses églises, ni les luxueux châteaux qui l'intéressaient ou l'impressionnaient, mais les traces d'activité et prospérité des hommes. "Mon objectif principal fut d'observer les gens. Tout ce qui touche à l'activité des hommes, industrie, vie de l'esprit, mœurs, sciences, religion, etc. était pour moi la chose la plus importante." ¹⁾ Le livre apparaît ainsi comme un reportage, comme une enquête rapportant des faits, du vu et du vécu. Souvent Nicolai prévient le lecteur étonné qu'il ne peut s'agir de fiction ou d'un produit de son imagination : "Que l'on ne croie pas que cela soit exagéré, j'en ai été témoin plus d'une fois." ²⁾

Ces remarques et l'attitude intellectuelle qu'elles traduisent montrent combien Nicolai représente son siècle : partir des faits, de l'observation, analyser, déduire. Une volonté de rigueur dans l'exposé de la réalité, une exigence d'objectivité certainement sincère, mais en même temps une tendance à porter massivement toutes sortes de jugements marqués par la passion. Ce qui nous intéresse ici, c'est de prendre acte du fait que l'oeuvre est présentée comme celle d'un observateur attentif et

1) "Mein Hauptzweck war : Menschen zu beobachten. Alles was menschliche Thätigkeit, Industrie, Scharfsinn, Sitten, Gelehrsamkeit, Religion, usw. betrifft, war für mich das wichtigste." (Rb I, p. 87). Phrase qui n'est pas sans rappeler celle de Montesquieu qui, voyageant quelques années plus tôt à travers l'Europe, écrivait aussi : "J'ai d'abord examiné les hommes."

2) "Man glaube nicht, dass das etwan übertrieben ist, ich bin mehr als einmal Augenzeuge davon gewesen." (Rb II, ann., p. 39).

impartial de la société allemande. Si le terme de "sociologue" ou de "sociologie" avait existé ¹⁾, nul doute que Nicolai en aurait fait usage, tant était vive sa curiosité pour les moeurs et la façon de vivre des populations, en Autriche particulièrement, de même que l'importance qu'il attachait à la prise en compte dans son analyse des facteurs sociaux, économiques ou des connaissances en matière d'éducation, de religion. Par ce biais, Nicolai apparaît comme un précurseur, avec toutefois une restriction: il fut plus souvent empressé de tirer des conclusions que d'établir des constats véritablement scientifiques.

Une autre discipline moderne par contre est bien née au XVIIIème siècle, parfois désigné comme l'ère préstatistique, ²⁾ celle donc des statistiques. Dans son livre, Nicolai offre une parfaite illustration du goût porté aux chiffres dûment rassemblés et comparés. Qu'il s'agisse de démographie ou d'activités productrices, les chiffres sont le véritable miroir de la réalité, comme il est souvent devenu habituel de le considérer aujourd'hui. Le temps y joue un grand rôle: "On jette, écrit Nicolai, les vieux journaux et personne ne pense à les collectionner. Je me suis donné la peine de conserver les pages sur lesquelles figurent les listes de population de chaque année depuis trente ou quarante années, même recopiées... J'ai les listes depuis 1710 dans la mesure où j'ai pu les trouver et je les ai fait imprimer dans l'annexe V.2 pour avoir une vue d'ensemble." ³⁾ Il raconte ailleurs que chaque fois qu'il le pouvait, il se procurait ces précieux documents, car à travers eux il était possible de lire avec exactitude la vie gens, "le plus grand trésor que possèdent les souverains." ⁴⁾ Nous le verrons plus loin se plaindre des difficultés rencontrées en Autriche

1) La sociologie proprement dite est apparue au XIXème siècle et le terme est attribué à Auguste Comte.

2) Le mot "Statistik" a été employé pour la première fois en Allemagne en 1748 par Achenwall.

3) "Alte Zeitungen werden zerrissen, und niemand denkt daran sie zu sammeln. Ich habe mir Mühe gegeben, die Blätter, worauf die Bevölkerungslisten von jedem Jahre stehen, soit 30 oder 40 Jahren auch nur abschriftlich zu erhalten... Ich habe die Listen seit 1710, so gut ich sie zusammenfinden konnte, gesammelt, und sie, um die allgemeine Übersicht zu befördern, in der Beyl. V.2 abdrucken lassen." (Rb III, p. 185).

4) Voir Rb I, p. 73 et aussi Rb III, p. 183-85; Rb IV, p. 444; Rb VI, p. 349-50.

pour obtenir des indications chiffrées exactes sur la production des manufactures, notamment celle de Linz. ¹⁾

Les quelques traits de la personnalité de Nicolai que nous avons retenus ici sont loin de donner du voyageur et de l'auteur de la Relation un portrait complet : ils n'ont pour intérêt que de permettre de mieux saisir des attitudes et des réactions manifestées au cours du voyage et surtout dans l'oeuvre qui en est issue.

Si ces traits sont bien propres à Nicolai, ils se rattachent aussi, du moins pour certains, à un type caractéristique d'hommes de cette époque, à un milieu intellectuel et social incarné par le "bourgeois" et/ou "par le "savant", en Allemagne comme dans les autres pays européens. La vie savante avait pour cadres les académies, les sociétés de pensée, les loges maçonniques. A l'intérieur de ces lieux privilégiés de rencontres, et par-delà les frontières, les liens étaient vivants et nombreux comme en témoignent les innombrables échanges de correspondance, la circulation des livres, des brochures, des journaux et de tout ce qu'ils véhiculaient. Ouverts à toutes les curiosités, avides d'informations dans tous les domaines, souvent saisis par une frénésie de connaissances, grands collectionneurs d'oeuvres d'art ou d'objets naturels, et souvent aussi grands voyageurs, ces représentants typiques du XVIIIème siècle avaient fini par donner une apparence de réalité à la fameuse république des lettres. A Berlin, et de façon très frappante au cours de son voyage, Nicolai se manifeste comme un authentique représentant du style de son siècle, même s'il limite malgré tout ses activités à un cadre défini par les frontières allemandes.

L'importance du voyage à cette époque a été maintes fois soulignée et particulièrement été bien étudiée par Paul Hazard. Le nombre des récits de voyage est directement lié à ce goût des déplacements à travers l'Europe et le monde. La grande liberté de forme et de contenu des relations ou récits de voyages rend une définition de ce genre difficile. Et pourtant la Relation, quels que soient ses aspects particuliers et son originalité, porte de nombreuses marques de son époque. Que l'on se rappelle

1) Voir chapitre V.1

les grandes expéditions maritimes ou les voyages sur terre les plus célèbres, ceux de Bougainville, La Pérouse ou Cook, ou bien ceux de La Condamine ou Humboldt, ils furent entrepris pour la plupart avec un but, sinon de recherche comme nous l'entendons aujourd'hui, du moins de curiosité scientifique et ils visaient au développement des sciences, celles de la nature, la géographie, les connaissances sur les populations, celles de l'homme en général. Les incidences et les influences des voyages sur les idées furent en tout cas un facteur de progrès des connaissances. Si le voyage de Nicolai ne saurait se ranger dans la catégorie des grandes expéditions, il fut le point de départ d'une oeuvre qui reflète elle aussi les préoccupations de son siècle. Nous aurons l'occasion d'y revenir. Notons ici que la Relation exprime dans ses intentions et dans sa facture le plus grand intérêt pour les choses savantes. Observateur, collectionneur de faits et de documents, l'auteur rapporte de son voyage les preuves de ce qu'il écrit. Elle correspond en tout cas parfaitement aux bonnes définitions du voyage et de la relation de voyage au XVIIIème siècle que nous empruntons à des spécialistes. Le voyage à cette époque "revêt plus fréquemment que par le passé un caractère éducatif et scientifique", ¹⁾ écrit Pierre Chaunu, ce qui correspond bien aux intentions de Nicolai. Quant à l'oeuvre : "genre littéraire aux frontières indécises, commode parce qu'on pouvait tout y verser, les dissertations érudites, les catalogues de musées... (elle) pouvait être une relation pesante, toute chargée de science." ²⁾ Celle qui nous intéresse offre, là aussi, toutes ces caractéristiques et bien d'autres encore.

1) Chaunu, Pierre : La Civilisation de l'Europe des Lumières (Paris 1971), p. 610.

2) Hazard, Paul : Ed. cit., p. 7.

2. Le voyage

Les raisons qui ont poussé Nicolai à entreprendre ce long périple sont diverses. Selon ses propres déclarations, il ne connaissait pas vraiment d'autres contrées que le Brandebourg, ni d'autres grandes villes que Berlin et Leipzig. Voyager à travers l'Allemagne pour mieux la connaître et mieux la faire connaître était une raison suffisante pour le faire, explique-t-il dans la lettre à Dohm. ¹⁾ Nicolai écrit aussi que son fils Samuel avait vingt ans cette année-là et qu'il tenait à lui faire découvrir les pays allemands à cette occasion. En ce qui concerne plus précisément l'Autriche, il est possible que Lessing lui ait suggéré de se rendre à Vienne. Il y avait été reçu par Marie-Thérèse et Joseph en 1775, comme le rapporte une lettre de Gebler : "Jamais encore un savant allemand n'a été accueilli ici avec une telle distinction que notre excellent ami commun, et ceci à commencer par nos souverains et jusqu'au public de façon générale. Lorsque Emilia Galotti fut représentée en sa présence, on entendit la salle crier : Vive Lessing!" ²⁾ L'avènement de Joseph II était à lui seul un autre motif suffisant de se rendre à Vienne : comme nous le verrons, Nicolai souhaitait beaucoup être reçu par l'empereur. Bien qu'il s'en défende, il a été soupçonné d'aller à Vienne pour tenter d'y faire lever l'interdiction qui avait frappé l'Allgemeine Deutsche Bibliothek en 1778. ³⁾ Qu'il y ait songé n'a rien en soi d'anormal pour un éditeur auquel tenait à coeur la diffusion de ses publications. Mais après tout, peu importe aujourd'hui que l'une ou l'autre raison ait été le motif principal du voyage. Ce qui est certain, c'est que Nicolai avait envisagé depuis longtemps d'entreprendre son voyage, si

1) Voir "Schreiben an Dohm", en tête du volume I.

2) "Nie ist noch ein deutscher Gelehrter hier mit solcher Distinction aufgenommen worden, als unser treflicher gemeinschaftlicher Freund; und dies, von unsern Souverains angefangen, bis auf das allgemeine Publikum herab. Als Emilia Galotti in seiner Gegenwart vorgestellt wurde, erschallte der laute Ruff : Viva Lessing!" Werner, R.M. : Ed. cit., p. 67-68. Lessing, qui séjourna à Vienne du 31 mars au 10 avril 1775, y eut de nombreux contact avec le baron Gebler.

3) Voir chapitre VI.1

l'on en juge d'après les préparatifs auxquels il procéda et d'après la durée de son absence de Berlin, ce qui supposait qu'il avait dû prévoir de longue date des dispositions pour que son entreprise continuât à fonctionner.

Pour retrouver l'itinéraire emprunté par les voyageurs, il suffit en fait de se reporter aux titres des chapitres des livres II et III, les trajets et les haltes servant de découpage au texte. Quant aux indications chronologiques, elles sont notées presque régulièrement à propos des départs ou des arrivées avec une grande précision, puisque nous y trouvons même l'heure exacte de ce départ ou de cette arrivée. Ces indications sont naturellement directement issues du journal de bord que Nicolai avait dû rédiger avec le plus grand soin. Pour le séjour à Vienne, soit par manque de temps, soit parce que la durée du séjour rendait ces indications moins nécessaires, elles deviennent plus rares et ne sont pas exemptes d'erreurs ou du moins d'incompatibilité. Tout cela n'a d'ailleurs pas de conséquence sur la valeur du récit. ¹⁾

C'est donc le 1er mai 1781 au soir que l'équipage se met en route en direction de LEIPZIG. Les voyageurs sont installés dans une "voiture viennoise" (Wiener Wagen) que Nicolai s'était fait construire à Berlin. Ces voitures pouvaient transporter quatre voyageurs, étaient confortables, adaptées aux mauvaises routes, légères et rapides. Tirées par deux chevaux seulement, elles étaient aussi économiques. Le système de l'"Extrapost" évitait au voyageur d'être tributaire des horaires et des trajets des diligences; les chevaux étaient loués à chaque relais. Nicolai séjourne donc à Leipzig jusqu'au 19 mai pour y régler des affaires concernant son entreprise. Il se dirige alors vers IENA où il arrive le 20 mai à midi, et c'est ici que débute véritablement le voyage à travers l'Allemagne. De Iena où il passe le reste de la journée, il se rend à COBOURG qu'il quitte le 23 mai à 6 heures du matin. Il déjeune à l'abbaye bénédictine de BANZ, en Haute-Franconie et arrive à BAMBERG à 20 heures 30. Le 24 mai, jour de l'Ascension, les voyageurs assistent

1) Nicolai indique ainsi qu'il assista à une représentation de l'Orphée de Gluck le 30 juin à Vienne. Il note par ailleurs qu'il avait quitté Vienne le 29 juin pour se rendre à Presbourg où il séjourna au moins trois jours.

à la messe dans cette ville qu'ils quittent le 25 mai à 5 heures du matin. Dans la soirée, ils sont à POMMERSFELDEN d'où ils repartent à 18 heures 30 en direction d'ERLANGEN, où ils passent la nuit. Après avoir fait étape à ANSBACH et à l'abbaye de HEILSBRONN, le 26 mai au soir Nicolai arrive à NUREMBERG où il séjourne jusqu'au 30 mai. Le 1er juin à 5 heures du matin, c'est le départ pour ALTDORF d'où le voyage continue vers RATISBONNE. Nicolai y reste jusqu'au 5 juin. Les 3 et 4 juin, fêtes de la Pentecôte, il assiste aux offices religieux à l'abbaye de ST-EMMERAN. C'est toute cette partie du voyage qui est la matière des chapitres I à XIV du livre I.

Nicolai ayant choisi d'effectuer le trajet Ratisbonne-Vienne en descendant le Danube en bateau, la voiture et les voyageurs prennent place sur une "Plätte", embarcation à fond plat qui offrait assez de place pour tout le monde : les Nicolai, une cuisinière recrutée sur place ainsi qu'un batelier, son commis et six rameurs. Le 5 juin à 16 heures, le bateau est préparé, à 20 heures il quitte les quais de Ratisbonne et arrive le lendemain à 23 heures au poste frontière austro-bavarois situé sur le fleuve, à ENGELDHARTSZELL. Le 7 juin à 7 heures, les formalités douanières étant réglées, le bateau continue sa descente du Danube : vers 11 heures, ASCHAU, puis OTTENHEIM, et à 14 heures ils arrivent à LINZ. Après de nouvelles formalités douanières, la récupération des livres au Bureau de la censure des livres, la "Büchermauth", les voyageurs peuvent repartir. A 18 heures ils sont à MAUTHAUSEN; vers minuit, le dangereux "Strudel", un tourbillon dû à l'affleurement de rochers, est passé sans dommages. Le 8 juin vers 7 heures 30, DÜRRENSTEIN est en vue, puis STEIN, et à 15 heures TULN. Un fort orage oblige l'embarcation à chercher refuge à KLOSTER NEUBURG où l'on passe la soirée et une partie de la nuit. Le 9 juin à 3 heures du matin, la descente du fleuve reprend son cours et dans les premières lueurs du matin, les flèches de la cathédrale St-Etienne sont en vue, le bateau accoste à 4 heures 30 au "Schanzel". A 7 heures, les nouvelles formalités douanières étant achevées, le bateau étant revendu, la voiture remise, Nicolai peut alors se rendre au "Graben" où est situé le logis qu'on lui a procuré en plein centre de VIENNE.

Nicolai séjourne à Vienne presque un mois. Une seule excursion lui fait quitter cette ville deux ou trois jours : il s'agit du court voyage en Hongrie, c'est-à-dire plus exactement à PRESBOURG. L'emploi du temps de Nicolai à Vienne fut sans aucun doute très chargé et riche en activités de toutes sortes. Les ajouts ultérieurs à la rédaction du journal ont couvert et fait disparaître beaucoup d'indications de date, celles-ci ne figurant plus que par hasard : on sait ainsi que Nicolai assista à la procession de la Fête-Dieu le 14 juin; que le 22 juin il était présent à la soutenance de thèse d'un jeune Viennois; que le 1er juillet il avait visité le célèbre orphelinat du père Parhammer; quelques sorties dans les environs de Vienne sont également datées : celle du 25 juin à Cobenzl et celle du 2 juillet à Dornbach chez le comte Lascy.

En reprenant le chemin du retour, Nicolai reprend ses habitudes et note avec précision à nouveau heures et dates de départ et d'arrivée. Il quitte donc Vienne le 5 juillet au soir, traverse ST-PÜLTEN la nuit et nous le retrouvons au déjeuner le lendemain à l'abbaye bénédictine de MELK où il passe le reste de l'après-midi. Le soir il est à ENNS qu'il quitte tôt le 7 juillet pour repasser par LINZ, ayant parcouru ainsi par la route un trajet à peu près parallèle à celui de son trajet sur l'eau. Passant encore par WELS, TRAUNSTEIN et traversant l'INNVIERTEL, il quitte l'Autriche le 8 juillet à 8 heures du matin au poste frontière de BRAUNAU.

Du 9 au 12 juillet, il est à MUNICH, du 13 au 16 à AUGSBOURG et les 17 et 18 à ULM. Il visite encore à STUTTGART, ESSLINGEN, LUDWIGSBOURG et ST-BLASIEN. De la Forêt-Noire, il se dirige vers la Suisse. La rédaction imprimée de la Relation s'achève alors à la fin du mois de juillet au moment où les voyageurs atteignent SCHAFFHAUSEN. 1)

1) La partie suisse du voyage est marquée par les étapes suivantes : St-Gall, Appenzell, Wintertur, Zurich, Berne, puis Bâle. Après avoir traversé l'Alsace, Nicolai visite encore le Palatinat, la Hesse, passant par Karlsruhe, Bruchsal, Spire, Mannheim, Heidelberg, Darmstadt, Francfort, Mayence, Hanau, Giessen, Fulda, Gotha, Gössingen, Kassel. Il rentre à Berlin en novembre après avoir traversé encore Hannovre, Osnabrück, Brunswick, Wolfenbüttel, Helmstedt et Magdebourg (Voir Rb I, préface, p. IX).

Un rapide coup d'oeil sur la carte du voyage fait ressortir la modeste proportion du trajet proprement autrichien par rapport à l'ensemble du périple, de même qu'inversement la grande place de l'Autriche dans l'ensemble de la Relation nous avait frappé. Vienne mise à part, Nicolai n'a vu finalement que deux villes relativement importantes, Linz et Presbourg. De tous les territoires des Etats autrichiens, il n'a vu que la vallée du Danube. Sur quoi s'est-il donc appuyé pour écrire une relation si fournie sur ces pays? Il y a d'abord le fait que le long séjour dans la capitale avait permis au voyageur de connaître la réalité autrichienne, qui y était en quelque sorte concentrée, de la même façon que le très bref séjour à Presbourg lui sert de point de départ pour un relativement long exposé sur la Hongrie. Il ne s'agissait pas d'avoir tout vu, mais plutôt de tout savoir. Les conversations avec quelques importants personnages dans ces villes et l'information écrite ont pourvu au reste. Les livres et autres documents imprimés rapportés du voyage, reçus à Berlin après le voyage, tout cela représente l'important complément aux observations notées ou enregistrées sur place. Tout aussi essentielles que les visites des villes et des régions, les rencontres et les entretiens avec les très nombreuses personnalités de la vie politique ou savante, souvent les deux à la fois, ont occupé une place particulière dans l'emploi du temps de Nicolai. Il l'écrit d'ailleurs lui-même : "Pour moi, la partie la plus intéressante de mon voyage fut de pouvoir m'entretenir avec de nombreuses personnes remarquables et intéressantes, et j'en ai fait l'usage qui convient dans cette relation de voyage." ¹⁾ Avant son départ, il avait fait établir par son fils "une liste de savants et autres personnages remarquables" qu'il avait l'intention de rencontrer. Il avait en effet "la chance d'être en relation épistolaire avec des hommes (qui se distinguaient) par leur savoir et leurs talents dans presque toutes les villes importantes d'Allemagne." ²⁾ Faire leur connaissance ou retrouver ceux qu'il connaissait déjà fut un des buts essentiels du voyage.

2) "Da ich das Glück habe, fast in allen beträchtlichen Städten Deutschlands mit Männern von Kenntnissen und Talenten in Korrespondenz zu stehen..." (Rb I, préface p. 13-14).

1) "Für mich war der interessanteste Theil meiner Reise, die Unterredung mit so vielen merkwürdigen und vortreflichen Leuten und von manchen habe ich auch in dieser Reisebeschreibung gehörigen Gebrauch gemacht." (Rb III, p. XXV).

C'est en vain cependant qu'on cherchera dans la Relation la moindre anecdote personnelle se rapportant à une de ces conversations. Nicolai évoque de façon très générale les heures "agréables" qu'il a passées chez son hôte, l'atmosphère "amicale" dans laquelle se sont déroulés les entretiens, parfois le sujet est vaguement effleuré, mais toujours il garde une très grande discrétion et ne rapporte jamais la moindre parole prononcée. Nous pouvons le regretter pour notre curiosité, mais nous devons admettre, comme il l'écrit lui-même, que jamais il n'a fait "un mauvais usage" de la confiance qu'on lui avait témoignée au cours de conversations privées.

Les personnages que Nicolai rencontra sont extrêmement nombreux. Certains sont restés illustres, ou du moins leur rôle et leurs mérites ou leurs talents sont encore reconnus. D'autres sont aujourd'hui oubliés. Ils sont pourtant intéressants, pour la plupart, à différents égards. D'abord leur nombre témoigne du vaste réseau de relations dont disposait Nicolai avant son départ ou qui s'étendit au cours du voyage. Ensuite, leur variété d'origine, de compétence, de classe, etc. montre que Nicolai sut effectivement "échanger activement des idées avec des hommes de tous les milieux." ¹⁾ Enfin nous remarquons qu'à travers la plupart de ces hommes dont l'auteur souligne la distinction et le savoir, il rencontra la classe éclairée et influente qui incarnait à Vienne et ailleurs une authentique présence des idées de l'Aufklärung. Il le note souvent à titre de compliment individuel.

En allant à Vienne, Nicolai était attendu par deux amis de longue date que nous allons évoquer avant tous les autres, étant donné le rôle important qu'il jouèrent pendant le séjour viennois et après, comme le montre la correspondance qu'il entretenait avec eux. Il s'agit d'abord de Heinrich Gottfried von BRETSCHNEIDER, puis du conseiller d'Etat, le baron Tobias Philipp von GEBLER.

Ce n'est que tout à fait incidemment, à propos de l'excursion en Hongrie, que le nom de son très vieil ami qui l'accompagna

1) "Fleißig mit Menschen aller Stände Gedanken zu wechseln..." (Rb XI, p. 236).

tout au long du séjour en Autriche est évoqué. Les relations entre Nicolai et BRETSCHEIDER ¹⁾ remontaient en effet aux environs de l'année 1767 et furent immédiatement très chaleureuses si l'on en juge par ces lignes extraites d'une lettre adressée peu après leur première rencontre à Nicolai : "Je n'ai jamais rencontré un homme qui corresponde comme vous si parfaitement à l'idée que je me fais d'un ami." ²⁾ Cette amitié dura jusqu'à la mort et surtout se manifesta de façon concrète dans le soutien apporté à Nicolai au moment de la parution de la Relation et de sa diffusion à Vienne, attitude qui ne fut pas sans conséquences sur la carrière de Bretschneider, puisque ce dernier était depuis quelques années au service de l'administration autrichienne.

1) H.G. von Bretschneider (né à Gera en 1739, mort près de Pilsen en 1810), était une personnalité complexe et sa vie fut assez mouvementée. Après une carrière militaire, commencée à l'âge de 16 ans et qui l'amena à combattre tantôt pour l'Autriche, tantôt pour la Prusse, et qu'il abandonna avec le grade de major, Bretschneider entreprit des voyages à travers la France, la Hollande et l'Angleterre (1772-73) dont il fit le récit dans le livre intitulé Reise des Herrn von Bretschneider nach London und Paris et que Göckingk fit éditer à Berlin en 1817 en y ajoutant les précieuses lettres adressées à Nicolai. A Vienne, où il arriva en 1771, il fit la connaissance de Gebler, conseiller au gouvernement, et fut nommé à différents postes : gouverneur adjoint à Werschez dans le Banat, bibliothécaire à l'Université de Ofen en Hongrie. Il termina sa carrière à l'École supérieure de Lemberg (aujourd'hui en Ukraine). Malade, il dut quitter son dernier poste en 1809, et après un dernier voyage en Allemagne, il mourut près de Pilsen chez un ami qui l'avait recueilli. Par le côté aventureux de sa vie, Wurzbach le compare quelque peu au célèbre Major Trenk. L'expérience qu'il avait accumulée l'avait fait considérer avec intérêt par Joseph II pendant un certain temps, mais sa rude franchise et surtout son appartenance déclarée au mouvement éclairé lui avaient créé beaucoup d'ennemis dont il eu à subir les chicanes ou même les attaques, notamment de la part des jésuites alors qu'il était en poste en Hongrie. Bretschneider fut aussi un écrivain fécond auquel on doit : Die entsetzliche Mordgeschichte von dem jungen Werther (1774), Familiengeschichte und Abenteuer des Junkers Ferdinand von Thon (1775-76), Fabeln, Romanzen und Sinngedichte (1781), Beiträge zur philosophischen Geschichte der heutigen geheimen Gesellschaften, Wallers Leben und Sitten (1792), Theodor (1804)... et il collabora à divers périodiques, le Deutscher Merkur, l'ADB, le Berliner Monatschrift et le Frankfurter Gelehrten Zeitung.

2) Voir Göckingk, L.F.G. : Reise des Herrn Bretschneider, p. 2.

C'est ainsi Bretschneider qui conseilla Nicolai sur la meilleure façon de se rendre à Vienne : c'est lui qui lui conseilla de prendre le bateau et qui lui communiqua horaires, prix, adresses utiles. C'est lui aussi qui le prépara à son séjour à Vienne et à l'atmosphère de ripailles à laquelle il devait s'attendre : "Vous allez tomber dans un étourdissement de réceptions, que vous en aurez mal à la tête et à l'estomac" car chacun veut "se glorifier d'avoir servi à l'auteur du Sebaldus Nothanker un faisan à la choucroute, ce qui est très à la mode à Vienne." ¹⁾ Bien que la Relation n'évoque pas les retrouvailles des deux amis, nous pouvons penser qu'elles furent très chaleureuses à en juger par une lettre à Nicolai : "J'étais avant (votre voyage) votre ami au superlatif; mais maintenant je dis avec le patriarche : ton amour est plus doux que l'amour d'une femme!" ²⁾ Mais ce sont surtout les lettres postérieures au voyage, et particulièrement celles touchant la parution du livre de Nicolai sur Vienne qui offrent les passages les plus intéressants.

A travers cette correspondance, nous découvrons de nombreux problèmes dont beaucoup furent à l'arrière-plan de la parution de la Relation à Vienne. Au cours années qui suivirent immédiatement le séjour de Nicolai en Autriche, Bretschneider se trouva dans une situation complexe et parfois difficile. Il jouissait à Vienne d'une estime certaine et de relations solides. Depuis longtemps il pouvait compter sur le soutien du baron Gebler, devenu entre temps vice-chancelier de Bohême; si l'on en juge par ces lettres, il fut reçu en audience par Joseph II une douzaine de fois; un poème écrit par lui en l'honneur du chancelier Kaunitz lui valut un certain succès et lui procura le soutien de puissants amis dans le milieu politique viennois. ³⁾ Mais il apparaît d'autre part qu'il fut de façon permanente en

1) Sie werden in einen Taumel von Gastereien gerathen, dass Ihnen Kopf und Magen wehe thun... (Jeder will) sich rühmen, dass man dem Verfasser des Sebaldus Nothanker einen Fasan mit Sauerkraut zu essen gegeben hat, das gehört in Wien zum Modeton." Lettre du 12 avril 1781, dans Göckingk, L.F.G. : Ed. cit., p. 277.

2) Ich war zuvor Ihr Freund im Superlativ; aber nun sage ich mit dem Patriarchen : Deine Liebe ist köstlicher als Frauenliebe." Lettre du 19 juin 1781, id. p. 278.

3) Voir Göckingk, L.F.G. : id., p. 48.

butte aux jésuites qui, en Hongrie notamment, ne cessèrent de le persécuter. Oppression intellectuelle que reflètent ces lignes : "Hypocrisie et esprit de persécution ... orgueil, avarice et barbarie, ce sont les furies ... qui ici, sous le nom de muses, veulent qu'on les adore" ¹⁾, chicanes et menaces concrètes furent alors son lot. Il fut ainsi remplacé à son poste, alors qu'il était en voyage, par un ex-jésuite; à Lemberg, où il venait d'obtenir de nouvelles responsabilités, il fut à nouveau victime de cabales et de luttes d'influence; au cours d'un autre voyage à Vienne en 1783, son domicile fut fouillé et il se vit alors obligé d'utiliser des pseudonymes et des codes pour continuer à correspondre avec Nicolai. Si l'une des raisons de ces persécutions était sans aucun doute son appartenance au "parti" moderne et son ouverture aux idées nouvelles dans un milieu qui ne les admettait pas, ses étroits contacts avec l'éditeur berlinois provoquèrent une suspicion réelle dans la haute administration viennoise, comme le montrent ces lignes de L.F.G. Göckingk ; parlant de Gottfried van Swieten, il écrit : "Son aversion envers Bretschneider venait sans doute du fait qu'il fut extrêmement irrité par Nicolai et sa relation de voyage et qu'il savait que Bretschneider, qui était son ami, lui avait communiqué de nombreux articles concernant Vienne et les Etats héréditaires." ²⁾ Quelque temps plus tard, Bretschneider apprenait aussi par un ami "qu'on lui reprochait de toutes parts à Vienne d'avoir des sentiments prussiens." ³⁾ Pour l'essentiel, les informations que Bretschneider faisait parvenir à Nicolai portaient sur les jésuites, les gens qui les protégeaient et leurs adeptes, sur la situation des protestants de Hongrie, sur Vienne de façon générale et sur les relations qu'il entretenait avec des personnages importants à Vienne, et dont certains étaient d'ailleurs des amis communs. Les lieux de rencontre favoris

1) "Heucheley und Verfolgungsgeist... Stolz, Geiz und Barbarei, das sind die Furien... die hier unter dem Namen der Musen angebetet seyn wollen." Dans Göckingk, L.F.G. : Ed. cit., p. 11.

2) "Seine Abneigung gegen Bretschneider mochte wohl auch daher rühren, weil er über Nicolai und seine Reisebeschreibung höchst aufgebracht war, wusste, dass Bretschneider, dessen Freund er sey... Nicolai viele Artikel, Wien und die Kaiserlichen Erblände betreffend, mitgetheilt zu haben." Göckingk : Ed. cit., p. 13-14.

3) "Dieser (Freund) sagte ihm freimüthig, dass man an allen Orten in Wien ihm preussische Gesinnungen zu Last hegte." Id., p. 16.

semblent avoir été les loges maçonniques où Bretschneider retrouvait Gebler, Sonnenfels, Blumauer, von Born, etc. Mais on constate que les liens qui unissaient les frères maçons ne représentaient pas toujours une garantie suffisante pour Nicolai. Nous avons déjà évoqué à ce propos les violentes réactions de Blumauer au moment de la parution de la Relation. Autre exemple: Nicolai avait désiré faire parvenir son livre à Joseph II et l'avait à cet effet confié à von Born qui lui avait rendu visite à Berlin. Après un certain temps, Bretschneider entreprit des recherches pour savoir quelles étaient les raisons du silence de l'empereur. La lumière est faite le jour où il apprend que von Born "appartenait au clan de Florus", écrit Bretschneider, le pseudonyme cachant en fait Blumauer lui-même. ¹⁾ Apparemment le malentendu entre Nicolai et von Born ne fut pas dissipé, Bretschneider n'osa pas se risquer davantage et l'oeuvre de Nicolai ne parvint jamais à la Hofburg, ou du moins entre les mains de Joseph II. ²⁾ Pour se consoler, Nicolai pouvait par contre se réjouir - il le fait du reste dans les pages de son livre - de l'accueil fait à son exposé sur Vienne par le chancelier Kaunitz. Bretschneider rapporte à son ami : "Vous avez en Stoll le plus grand admirateur et un homme actif qui n'eut de cesse jusqu'à ce que le prince Kaunitz se fit lire le livre." ³⁾ Quelques années plus tard, Nicolai savait pouvoir compter encore sur eux : "Le prince Kaunitz, Stoll et quelques autres personnes éclairées sont plus que jamais vos amis" ⁴⁾ lui communique-t-il en 1787.

Bretschneider ne se contenta d'ailleurs pas de soutenir Nicolai et de mettre ses relations à son service. Souvent il est intervenu avec une franchise que lui permettaient d'avoir les liens amicaux qui unissaient les deux hommes, ceci pour redres-

1) Lettre à Nicolai du 2 octobre 1784, dans Göckingk, L.F.G. : Ed. cit., p. 158.

2) Lettre du 6 mars 1785, id. Sur Gebler, Sonnenfels, von Born, Stoll et Kaunitz, voir respectivement p.62, 196, 73, 194, 69.

3) "Den grössten Bewunderer und zugleich thätigen Mann, der nicht ruhte bis der Fürst Kaunitz sich das Buch vorlesen liess, haben Sie am Stoll." Lettre du 24 juin 1784, dans Göckingk, id. p. 158.

4) "Der Fürst Kaunitz, Stoll und noch einige von den Erweckten sind mehr als jemals Ihre Freunde." Lettre du 19 janvier 1787, id. p. 158.

ser quelques maladresses commises. Nicolai avait jugé bon de parler dans son livre des caractéristiques du dialecte viennois; la réaction de Bretschneider à ce sujet est directe et même sévère : " C'est une abomination pour tout honnête Autrichien de voir sa langue ainsi défigurée." ¹⁾ Nicolai avait glissé aussi quelques remarques sur les talents d'une demoiselle de la bonne société viennoise : "Voilà à quoi peut conduire d'avoir offensé une jolie fille. Je ne la connais pas, mais Gebler et tous les autres me disent que (ce que vous avez écrit) n'est absolument pas vrai... Je vous en prie, mon ami, faites confiance à mon discernement et à ma connaissance, corrigez ou arrangez cela d'une autre façon... A quoi vous sert la haine générale des Viennois?" ²⁾ écrit encore Bretschneider.

Nicolai a-t-il beaucoup tenu compte des conseils de son ami et quelles sont les corrections effectivement apportées à la rédaction du livre, nous ne pouvons pas en juger en l'absence des manuscrits. Mais ce qui est de beaucoup le plus important, ce sont les faits et les jugements personnels qu'il communiqua à Nicolai au sujet des jésuites. Qui pouvait mieux que lui fournir à l'auteur des faits précis, des situations vécues, bref, des informations concrètes? Il nous semble que là est la source des innombrables attaques contenues dans la Relation contre l'ordre des jésuites : Nicolai ne pouvait, en effet, avoir après un séjour d'un mois à Vienne, une information qui justifie l'envergure de son intervention. Rappelons enfin que Joseph II, qui avait pourtant longtemps apprécié ce conseiller, n'hésita pas à l'exiler à Lemberg au lieu de le nommer membre de la Commission des Etudes ("Studienhofkommission") à Vienne : il le soupçonnait, à juste titre d'ailleurs, d'avoir fourni trop de renseignements à l'auteur berlinois.

1) Es ist dem Ohr eines jeden honetten Oesterreichers ein Gräuel, wenn er seine Sprache so verstümmelt sehen muss." Dans Göcking, L.F.G. : Ed. cit., p. 59.

2) "So weit kann es eine Beleidigung eines hübschen Mädgens bringen.. Ich kenne sie nicht - aber Gebler und alle sagen mir, dass es platte Unwahrheit seyn soll, dass das Mädgen so redet... Ich bitte Sie Freund! trauen Sie meine Einsicht und Übersicht - und verbessern oder lenken Sie das Ding auf eine Art ein... Was nutzt Ihnen der allg. Hass der Wiener?" Lettre du 2 janvier 1783, dans Göcking, L.F.G., id. p. 154.

Les passages de la Relation concernant GEBLER ¹⁾ sont bien plus nombreux et plus explicites. Nicolai rappelle : "J'avais la chance d'être en correspondance savante avec cet excellent homme depuis plusieurs années." ²⁾ A un autre endroit, il met en valeur que cet ami était un représentant des véritables idées de l'Aufklärung et qu'il avait eu, dès son enfance, connaissance des bons écrits protestants. Il le félicite de ses mérites envers l'Etat autrichien, mais encore davantage pour ceux qu'il s'est acquis envers l'humanité : "On peut dire que c'est à partir du moment où van Swieten et Gebler commencèrent à avoir de l'influence que débute vraiment la nouvelle époque de l'Aufklärung en Autriche." ³⁾

Pendant son séjour à Vienne, Nicolai fut accueilli "avec une bonté pleine d'attention". Gebler était en effet connu pour sa générosité et son sens de l'hospitalité, et dans sa maison Nicolai eut l'occasion de venir souvent et de rencontrer de nombreuses autres personnalités viennoises : "Il m'invita à venir chez lui aussi souvent que je le désirais, si je n'avais pas d'autre occupation, pour m'entretenir avec lui de littérature, de statistiques et autres sujets." ⁴⁾

L'analyse des relations qui existaient entre les deux hommes nous oblige à revenir quelque peu en arrière. En effet, à côté de ses fonctions officielles, le baron Gebler s'intéressait au théâtre et il déplorait le niveau lamentable de la scène viennoise. Afin d'en relever le niveau, il n'hésita pas à écrire plusieurs pièces, dont la plus connue est Der Minister (1771),

1) Après avoir beaucoup voyagé, T.Ph. Gebler (1726-1786) devint secrétaire de légation à Berlin en 1748, puis il entra au service de l'Autriche en 1753. Il occupa de nombreux postes dans l'administration viennoise, devint conseiller d'Etat, puis, en 1782, vice-chancelier d'Autriche-Bohême.

2) "Ich hatte schon seit mehreren Jahren das Glück gehabt, mit diesem vortrefflichen Manne in einem gelehrten Briefwechsel zu stehen." (Rb III, p. 337) Cette correspondance a été éditée par Richard Maria Werner sous le titre Aus dem josephinischen Wien (Berlin 1888).

3) "Man kann sagen, dass von der Zeit an, da Swieten und Gebler anfangen Einfluss zu haben, die neue Epoche für die Aufklärung Oestreichs eigentlich angeht." (Rb III, p. 337).

4) "(Er) ersuchte mich, wenn ich um diese Zeit keine andere Beschäftigung hätte, so oft ich wollte zu ihm zu kommen, um mit ihm über litterarische, statistische und andere Sachen zu reden; welches oft geschah." Cité dans Werner, R.M.: Ed. cit., p. 10.

ou à en traduire. Après avoir connu quelques déconvenues dans la presse allemande, il garda une grande reconnaissance à l'Allgemeine Deutsche Bibliothek qui, dans un premier temps du moins, lui prodigua des encouragements. Les lettres de cette époque, adressées à Nicolai, témoignent de l'humilité du dramaturge amateur en face du critique tout-puissant. Un peu plus tard, cette même revue était interdite en Autriche : c'est au tour de Nicolai de solliciter le soutien de l'homme d'Etat pour que celui-ci use de son influence et tente de faire diminuer la sévérité de la décision : "J'ose ainsi espérer que, adorateur de la vérité comme vous l'êtes, vous ne désapprouverez pas ma démarche. J'ai parlé pour la cause de la saine raison et de la liberté de penser, qui est limitée de façon irresponsable par la puissance des grands. Mais j'espère m'être tenu dans des limites telles que je ne bafoue pas le respect que l'on doit aux ordres des souverains en disant la vérité. D'une personne telle que vous, Excellence, qui encourage le développement des sciences, je peux espérer que vous ferez ce qui est possible pour apporter votre soutien à mon intention qui est bonne." 1)

Quand Nicolai sera rentré à Berlin, Gebler lui fera parvenir des informations et des nouvelles concernant l'Autriche, comme très certainement Nicolai le lui avait demandé. Elles portent sur les dernières constructions, sur la production littéraire et la vogue des petits écrits qui foisonnent à Vienne depuis les mesures de libération de la censure; Gebler lui envoie également un nouveau plan de la ville. Certaines lettres montrent aussi que Gebler se permettait d'exprimer, sinon des critiques directes, du moins des remarques sur certains passages des volumes qu'il venait de recevoir de Berlin. Nicolai fait alors preu-

1) "Ich darf also hoffen, dass Verehrer der Wahrheit, wie Sie sind, Sie meinen Schritt nicht missbilligen werden. Ich habe für die Sache der gesunden Vernunft und Freyheit zu denken, gesprochen, welche durch die Macht der Grossen unverantwortlich beeinträchtigt wird. Aber doch hoffe ich mich in solchen Schranken gehalten zu haben, dass die Ehrfurcht, die man den Anordnungen der Regenten schuldig ist, nicht verletze, indem ich die Wahrheit sage... Von einem einsichtsvollen Beförderer der Wissenschaften wie Ew. Hochwohlgebohr. sind, darf ich mir gewiss versprechen, dass Sie thun werden, was möglich ist, um meine gute Absicht zu befördern." Lettre du 5 octobre 1780, dans Werner, R.M.: Ed. cit., p. 101-02. Au sujet de l'interdiction de l'ADB à Vienne, voir chapitre VI.1

ve de compréhension et répond : "En même temps que je remercie beaucoup votre Excellence pour les rectifications, j'en tiendrai compte de façon certaine à l'avenir." ¹⁾ Mais ce que les lettres de Nicolai traduisent le plus directement, ce sont les inquiétudes qu'il ressentait au moment de la parution des premiers volumes de la Relation et les incertitudes qu'il avait au sujet de l'accueil qui leur serait fait à la Cour. Nicolai tente d'une part d'atténuer la portée de certaines critiques qu'il formule et celle des réactions provoquées en Autriche en demandant à Gebler d'intervenir personnellement auprès des personnages les plus irrités. Se défendant d'avoir été mu par la "haine nationaliste" (Nationalhass) qu'on lui reproche, ou par le seul besoin de blâmer, il compte sur la compréhension des gens raisonnables : "Je cherche à faire progresser l'Aufklärung et la liberté de penser. J'espère que les gens sensés de Vienne, que j'honore tant, me comprendront. Je compte particulièrement, en ces circonstances sur la protection de Votre Excellence." ²⁾ A cette occasion, Nicolai révisé, du moins dans la lettre, ce que son jugement sur l'état des lumières en Autriche pouvait avoir eu de sévère : "Votre Excellence a entièrement raison (en écrivant que depuis 30 ans un incroyable progrès de l'Aufklärung a eu lieu en Autriche... Ce que je voulais principalement blâmer, ce seraient les abus du clergé et quelques préjugés en littérature." ³⁾ En mai 1784, Nicolai annonce à Gebler l'envoi des volumes III et IV de son livre en l'assurant qu'il n'a pas manqué de tenir compte de ses remarques, ni d'évoquer ses mérites. Il

1) "Ew. Excellenz danke ich zugleich sehr für die mir mitgetheilten Berichtigungen, wovon ich künftig gewiss Gebrauch machen werde." Lettre du 28 septembre 1784, dans Werner, R.M. : Ed. cit., p. 121.

2) "Ich suche Aufklärung und Freyheit zu denken zu befördern. Ich hoffe diess soll auch von den verständigen Leuten in Wien, die ich so verehere, eingesehen werden. Ich rechne hierbey auch besonders auf Ew. Excellenz Schutz." Lettre du 15 février 1783, id., p. 109.

3) "Ew. Excellenz haben vollkommen Recht, dass seit 30 Jahren ein unbeschreiblicher Fortgang in der Aufklärung in Oe. geschehen ist... Was ich hauptsächlich etwan möchte zu tadeln haben, möchten die Missbräuche in der Pfafferey und einige Vorurtheile in der Litteratur seyn." (id.)

écrit : "Je me suis fait un devoir d'indiquer dans plusieurs passages la part que Votre Excellence a eue, et de façon si remarquable, dans le développement progressif de l'Aufklärung." 1) Nicolai redit en même temps combien il compte sur l'aide de cet ami au moment où des réactions hostiles à son égard lui font craindre un mauvais accueil fait à son livre et un mauvais coup porté à sa réputation : "Je suis très éloigné de vouloir insinuer le moins du monde que je désirerais que Votre Excellenz use de l'autorité que lui confèrent ses fonctions pour empêcher quoi que ce soit que l'on voudrait publier contre moi, même si cela était le pire qui soit... Mais peut-être que Votre Excellence, qui est un des plus grands savants de Vienne, pourrait en tant que véritable patriote autrichien, contribuer par ses conseils à effacer la tache qui a tout simplement pour but de couvrir de honte celui qui parle avec franchise et sincérité de Vienne." 2)

Le deuxième grand souci de Nicolai qui apparaît dans les lettres adressées à Gebler, comme dans sa correspondance avec Bretschneider, fut de faire parvenir son livre à Joseph II. Nous retiendrons trois passages : "Et si je parle de maints abus qui existaient encore lors de mon séjour, j'écris aussi en partie l'éloge du règne glorieux de l'empereur, car au moment où j'écris, il a déjà supprimé une partie de ces abus. Que j'aime et que j'honore ce monarque, je n'ai pas besoin d'en assurer Votre Excellence." 3) Dans une autre lettre du 8 décembre 1783, il fait

1) "Ich habe es mir dabey zur Pflicht gemacht, den Antheil, den Ew. Excellenz auf eine so ruhmwürdige Weise an der successiven Aufklärung gehabt haben, an mehreren Stellen anzuzeigen." Lettre du 2 mai 1784, dans Werner, R.M. : Ed. cit., p. 117.

2) "Ich bin weit entfernt, Ew. Excellenz auch nur im mindesten zu insinuieren, als ob ich wünschte, Sie möchte Ihre Autorität gebrauchen, um irgend etwas, was man dort wider mich herausgeben wollte, und wenn es das schlimmste wäre... Aber vielleicht kann Ew. Excellenz, als eines der grössten Gelehrten in Wien, als eines wahren Oesterreichischen Patrioten Rath etwas beytragen, den Fleck von Wien abzuwischen, dass derjenige, der über Wien freymüthig redet, schlechterdings geschändet werden müsse." (id. p. 117-18).

3) "Und wenn ich von manchen Missbräuchen rede, die noch bey meinem Daseyn waren, so schreibe ich zum Theil das Lob der glorreichen Regierung des Kaisers; denn indem ich schreibe, hat Er einen Theil der Missbräuche schon abgeschafft. Dass ich diesen Monarchen liebe und verehere, darf ich nicht Ew. Excellenz nicht versichern." Lettre du 15 février 1783 (id. p. 110).

part à Gebler de son étonnement du fait que les deux premiers volumes de la Relation adressés personnellement à l'empereur ne lui soient pas parvenus. Dix mois plus tard, Nicolai n'a pas abandonné l'espoir de faire livrer son livre par Joseph II, mais il doit constater que ses tentatives sont restées vaines : "J'ai déposé aux pieds de Sa Majesté Impériale le premier et le deuxième volumes, puis les troisième et quatrième, et j'en ai envoyé d'autres exemplaires par la poste. Je n'ai pas eu le bonheur de recevoir de réponse et suppose qu'ils ne sont pas parvenus, les deux fois, entre les mains du monarque." 1) Nous avons déjà vu qu'en confiant les livres destinés à l'empereur à von Born, Nicolai n'avait pas trouvé un messenger très sûr, quant à ceux envoyés par la poste...

Cette correspondance nous montre finalement deux choses importantes. La première est que Nicolai était beaucoup plus sensible qu'il ne le déclare dans la Relation et ses différentes préfaces à l'accueil réservé à son livre en Autriche, et notamment à la Cour. Légitime préoccupation d'auteur ou souci de libraire, peu importe; comme dans le cas de l'ADB, il n'hésitait pas à demander à un important personnage d'intervenir en sa faveur, ou du moins en celle de ses oeuvres. La flatterie trouve alors sa place de façon assez appuyée. La seconde remarque porte sur l'attitude de Gebler envers l'auteur de la relation de voyage. De nombreuses affinités existaient entre les deux hommes et les liens étaient anciens : ceux qu'avaient tissés la correspondance concernant les oeuvres dramatiques de Gebler, les idées communes sur la nécessité de faire progresser les lumières, le protestantisme de la jeunesse, la franc-maçonnerie, et puis aussi les contacts fréquents et certainement chaleureux à Vienne. Pourtant, après avoir pris connaissance des pages de Nicolai sur l'Autriche, les relations entre les deux hommes semblent ne plus avoir été tout à fait les mêmes. Leur analyse sur les progrès de l'Aufklärung dans les territoires autrichiens divergeait. Même s'ils voyaient d'un même oeil critique les dé-

1) "Ich habe den 1 und 2ten Band, und nachher den 3 und 4ten Band auch Sr. Kaiserl. Majestät zu Füßen gelegt, und ein Exemplar auf der Post übersendet. Ich bin nicht so glücklich gewesen eine Antwort zu erhalten, und vermuthe dass das Exemplar beide mahl nicht in des Monarchen Hände gekommen ist." Lettre du 28 septembre 1784, dans Werner, R.M., Ed. cit., p. 122.

fauts et les déviations superstitieuses qui s'étaient glissées au cours des temps dans certaines pratiques du culte catholique en Autriche, même si les deux hommes manifestaient vis-à-vis des jésuites, ou de ce qu'ils étaient devenus après la suppression de l'ordre, la même méfiance, ils portaient pourtant un regard différent. Tandis que Nicolai soulignait à gros traits et sans craindre d'insister tout le retard que l'Autriche, en tant que pays catholique, avait pris par rapport aux pays protestants, et sans lui accorder grand espoir d'une évolution plus rapide dans un proche avenir, Gebler, qui avait investi pendant des années son esprit et ses compétences pour améliorer progressivement la situation et pour provoquer des réformes là où c'était possible, se réjouissait des résultats déjà obtenus et de l'oeuvre accomplie. Nicolai semble, dans les lettres qu'il lui adressait alors, comme il le fait du reste dans la Relation au sujet de Joseph II ou de quelque autre grand homme de mérite, le détacher de son pays, l'isoler en quelque sorte du reste des Viennois et des Autrichiens. De part et d'autre, les points de vue resteront alors divergents.

Si Gebler et Bretschneider occupent une place particulière dans les relations dont Nicolai disposait à Vienne, de par leur ancienneté et surtout de par la correspondance qu'elles ont fait naître, de très nombreux personnages, à Vienne et ailleurs, ont joué un rôle important, même s'il fut indirect, dans la Relation. Il n'est pas possible de les citer tous ici, et certains le seront dans d'autres chapitres. Nous retiendrons donc ceux à propos desquels il fit d'intéressantes remarques et ceux, qui sont parfois les mêmes, qui illustrent la très grande variété des relations qu'il noua en Autriche et par conséquent celle des sources d'information dont il put disposer.

Nicolai écrit que ce ne fut jamais son habitude de se précipiter chez les grands ¹⁾, mais il faut bien constater qu'il a pourtant rencontré ou été reçu chez nombre de grands person-

1) "Weil es nie meine Art gewesen ist, mich zu den Grossen zu drängen..." (Rb III, p. 289).

nages : Joseph von BARTENSTEIN, Joachim Albert von HESS, Johann Ludwig COBENZL, Karl PALLFY, par exemple; tous pourvus du titre de conseillers d'Etat, chargés de hautes fonctions, comme il était traditionnel dans ces vieilles familles nobles qui étaient souvent depuis des générations au service de la monarchie habsbourgeoise. 1) De façon générale, ces grands serviteurs de l'Etat autrichien évoqués par Nicolai se distinguent surtout par leur savoir, l'élévation de leur pensée et leur engagement pour que les idées de l'Aufklärung se développent dans leur pays, ce qui sera du reste le compliment le plus souvent exprimé par l'auteur aux Autrichiens de mérite. 2) Mais il en est un qui semble avoir fait naître chez Nicolai des sentiments profonds et à la mort duquel, survenue peu après son séjour à Vienne, il ne put s'empêcher de verser des larmes. Il s'agit du diplomate, en même temps écrivain, le baron Friedrich BINDER 3). Nicolai rapporte qu'ils s'entretinrent de nombreux sujets, entre autres des effets de l'ADB et que son hôte était sincèrement convaincu que Nicolai cherchait à faire avancer la vérité et les lumières. Grâce à

1) Joseph von Bartenstein était un descendant du jurisconsulte et diplomate Johann Christoph von Bartenstein (1689-1767) qui avait été conseiller de Charles VI et de Marie-Thérèse. J.A. von Hess était conseiller d'Empire mais son nom ne figure dans aucune des biographies consultées. J.L. Cobenzl (1753-1809), dont la famille donna plusieurs grands serviteurs à l'Etat autrichien, joua un rôle dans la diplomatie et notamment à la cour de Catherine II. Son frère Philipp (1741-1810) commença sa carrière politique à partir de 1792, prenant la relève avec le baron Spielmann, dont Nicolai fit aussi la connaissance, lorsque le vieux chancelier Kaunitz se retira. Nicolai a-t-il confondu les prénoms? La grande famille hongroise Palffy compte une quarantaine de noms plus ou moins connus. Nicolai évoque sans doute Karl Hieronymus (1735-1816) qui était devenu vice-chancelier de Hongrie en 1776.

2) Voir, par exemple, Rb III, p.129, p. 343, p. 352.

3) Fr. Binder von Kriegelstein (1708-1782) avait fait des études de droit à Giessen (il était originaire de Wetzlar), puis il était entré au service de la diplomatie autrichienne. Il accompagna le chancelier Kaunitz dans de nombreuses missions. Conseiller aulique en 1753, conseiller d'Etat en 1769, il fait partie, lui aussi, de ces grands serviteurs de la monarchie autrichienne. Il fut l'auteur d'un livre auquel Nicolai rend hommage, les Philosophische Schriften (1783) et il eut, entre autres mérites, celui d'encourager la publication d'ouvrages scientifiques, comme par exemple le Lexikon arabico-persico-turcicum de Meninski (1782-84).

lui, Nicolai a eu la possibilité de consulter les archives d'Etat, faveur rarement accordée à un étranger. Il lui en fut reconnaissant. Enfin, les activités savantes auxquelles Binder passait ce qui lui restait de temps lui valaient reconnaissance et respect, comme en témoigne Nicolai. ¹⁾ Le conseiller Franz Karl KRESSEL était un autre de ces personnages de la haute administration viennoise; il était alors directeur de la Commission des Affaires religieuses. Très estimé par Joseph II, il fut chargé de la mise en pratique de ses réformes dans ce domaine. Nicolai l'évoque avec beaucoup de sympathie, comme un homme "digne du plus grand respect", et il souligne la simplicité de sa vie domestique, la noblesse de ses pensées et la générosité de son caractère. ²⁾ Mais le plus élevé dans la hiérarchie, puisqu'il était le deuxième personnage de l'Etat après l'empereur, était le chancelier KAUNITZ ³⁾. Nicolai fut reçu en audience à sa résidence d'été de Mariahilf : "L'accueil bienveillant de ce prince, grand par son nom et par ses mérites, restera inoubliable pour moi," ⁴⁾ écrit-il à ce sujet. Du long passage qui énumère ces mérites, il faut constater que l'analyse de Nicolai correspond dans ses grandes lignes à celle qu'en feront les historiens. C'est à Kaunitz que revient, en effet, la paternité des nombreuses réformes qui marquèrent le règne de Joseph II, mais aussi de beaucoup de celles déjà entreprises pendant celui de Marie-Thérèse, les secondes étant souvent la continuation des premières, et Kaunitz incarnant alors une continuité politique qui contredit l'idée de rupture que certains ont

1) "Ich hatte das Glück, dass dieser würdige Mann gegen mich ein Zutrauen bezeugte. Es gründete sich, wie er sich selbst gegen mich verbindlicher Weise erklärte, auf seine Überzeugung, dass ich Wahrheit und aufgeklärte Dankungsart zu befördern suchte. Unsere Unterredung betraf theils die ADB, und die dadurch verursachte theologische philosophische Revolution." (Rb III, p. 289-90).

2) F.K. Kressel (ou Kressl) von Qualtenberg (1720-1801) était issu d'une vieille famille noble de Bohême. Il fut appelé à Vienne par Marie-Thérèse, nommé conseiller aulique à la Chancellerie de Bohême. Voir Rb III, p. 336.

3) Le prince Wenzel Anton von Kaunitz-Rietberg (1711-1794) fut au service de la diplomatie autrichienne à partir de 1735. Il se fit remarquer aux négociations de la paix d'Aix-la-Chapelle (1748). De 1753 à 1792, il fut sans interruption chancelier d'Etat et donc l'artisan des grandes orientations de la politique intérieure et extérieure de l'Autriche pendant 40 années.

4) "Die sehr würdige Aufnahme dieses an Range und Verdiensten grossen Fürsten wird mir unvergesslich seyn." (Rb III, p. 62).

voulu voir entre les deux règnes, Nicolai le premier. De toutes les réformes entreprises, ce sont celles qui portaient sur les questions religieuses qui furent le plus mises en valeur par Nicolai : Kaunitz a joué un rôle décisif dans la suppression des jésuites en Autriche et donc rendu possible les progrès de l'Aufklärung dans ce pays; c'est lui qui introduisit la "sage tolérance" à un degré qui n'avait jamais existé avant, etc. Mais comme il le fait volontiers, Nicolai n'hésite pas à prodiguer quelques encouragements et quelques conseils. Ici il exhorte Kaunitz à continuer dans la voie choisie : "Espérons que la superstition sera encore davantage extirpée et que les écoles seront enfin améliorées selon des principes utiles. Ainsi il ne fait aucun doute que peu à peu les lumières progresseront d'autant, surtout si l'on prend les moyens les plus utiles et si on les applique avec constance. Toutes les heureuses conséquences de cela, l'Autriche les devra à son Kaunitz auquel elle doit déjà tant." ¹⁾ Kaunitz fut-il sensible aux éloges de Nicolai, ou tout simplement existait-il entre les deux hommes une réelle communauté dans l'appréciation? Différents passages de la correspondance déjà évoquée, mais aussi de la Relation, font ressortir que le chancelier avait beaucoup apprécié le livre de Nicolai sur l'Autriche. Celui-ci écrit, par exemple à Gebler : "La nouvelle selon laquelle le prince Kaunitz a exprimé un jugement aussi avantageux sur mon oeuvre est très important pour moi." Bretschneider rapporte par ailleurs des signes encourageants à son ami : il regrettait, ce prince Kaunitz, de n'avoir pas prêté davantage attention à Nicolai lors de son séjour à

1) "Hoffentlich wird auch der Aberglauben noch mehr ausgetilgt, und die Schulen endlich nach richtigen Principien verbessert werden: so dass nicht zu zweifeln ist, es werde nun nach und nach die Aufklärung um soviel mehr zunehmen, jemehr man die dazu dienstlichen Mittel ergreifen und standhaft durchsetzen wird. Alle glücklichen Folgen davon wird Oestreich seinem Kaunitz danken, dem es schon so viel zu danken hat." (Rb III, p. 62).

2) "Die Nachricht, dass des Fürsten von Kaunitz Durchl. von meinem Werke so vorteilhaft geurtheilt haben, ist mir äusserst wichtig." Lettre du 28 septembre 1784, dans Werner, R.M. : Ed. cit., p. 121.

Vienne, et il était tellement satisfait par la manière de traiter les choses qu'il riait de plaisir à certains passages qui correspondaient à sa façon de voir." ¹⁾ Nicolai fait écho à cette satisfaction réciproque dans son livre : "J'ai été très heureux d'obtenir l'approbation du plus grand homme d'Etat autrichien, du chancelier Kaunitz - Gloire à son nom!" ²⁾ Les passages qui plurent tant à Kaunitz ont certainement été nombreux, mais il est probable qu'il dut lire sans déplaisir ceux qui contenaient les massives attaques contre l'Eglise et le pape. On sait que Kaunitz fut un adversaire déclaré du cardinal Migazzi qui représentait à Vienne les exigences de la Curie romaine. Nul doute que c'est lui qui influença Joseph II fortement lors de l'accueil à la limite de la politesse qu'il réserva au pape en 1782, et surtout dans la mise au service de l'Etat du clergé autrichien, mesure qui diminuait d'autant les positions romaines dans ses Etats. L'accueil que fit Kaunitz à la Relation fut la source d'une satisfaction légitime pour son auteur, mais aussi une consolation pour lui qui était fort soucieux de faire lire son oeuvre à l'empereur, en vain, nous l'avons vu.

A des échelons moins élevés de la hiérarchie politique, mais également engagés dans le processus de rénovation de l'Autriche par le biais des commissions dont ils étaient membres, ou par leurs travaux et leur enseignement, bien d'autres personnages sont évoqués par Nicolai, avec plus ou moins de précisions là aussi. L'histoire ou les biographies n'ont pas retenu le nom de tous et nous n'évoquerons donc que ceux par l'intermédiaire desquels Nicolai aura pu connaître les aspects essentiels d'un domaine dans lequel les réformes voulues par Joseph II et issues des idées de l'Aufklärung, celui de l'enseignement, des sciences et de la médecine.

1) "Er war so zufrieden mit der Art die Gegenstände zu behandeln, dass er oft bey Stellen die seine Meinung rechtfertigten in ein freudiges Lächeln ausbrach." Lettre non datée, reçue par Nicolai le 2 octobre 1784, dans Göckingk, L.F.G., Ed. cit., p. 158.

2) "Ja ich bin so glücklich gewesen, den Beyfall des grössten Östreichischen Staatsmanns des Fürsten Kaunitz - ipsum nomen gloria - zu erhalten." (Rb VI, p. XII).

Ainsi Johann Melchior von BIRKENSTOCK ¹⁾ "auquel l'Autriche doit l'amélioration survenue dans les écoles", écrit Nicolai, tout en contestant plus loin cette amélioration. Président de la Commission des Etudes et assesseur à la Commission de Censure des livres, il fut aussi conseiller à l'Académie des Beaux-Arts de Vienne. Birkenstock comptait parmi les représentants actifs de l'Aufklärung autrichienne. Egalement membre de la Commission des Etudes, Joseph Anton NAGEL ²⁾, mathématicien et grand voyageur. Anton von STÖRK ³⁾, qui fut un élève de van Swieten et son successeur en tant que médecin personnel de Marie-Thérèse, à laquelle il ferma les yeux le 28 novembre 1780; Nicolai qualifie l'entretien qu'il eut avec lui de "très instructif". La médecine pouvait, en effet, passer pour un des fleurons de l'Université de Vienne, et Nicolai, qui eut l'occasion de connaître plusieurs grands noms de cette discipline, le reconnaît en partie. Ainsi le professeur Maximilian STOLL ⁴⁾, "un des savants les plus importants et des hommes les plus parfaits" qu'il ait rencontrés. Sans se douter apparemment qu'il faisait la connaissance d'un autre célèbre médecin - mais il est vrai que sa découverte ne sera reconnue à sa juste valeur que bien plus tard - il évoque à propos d'un concert privé, comme il y en avait beaucoup à Vienne le dimanche, le père de deux jeunes filles dont il admira les talents musicaux, mais un peu comme

1) J.M. von Birkenstock (1738-1809), après avoir étudié à Erfurt et Göttingen, fut appelé à Vienne par Marie-Thérèse et nommé membre de la chancellerie d'Etat. Joseph II et Kaunitz lui manifestèrent beaucoup de considération. Il devint le beau-frère de Sonnenfels. Il fut également nommé membre de l'Académie des Sciences de Prusse.

2) J.A. Nagel (1717-1800), originaire de Westphalie, vint à Vienne à l'âge de 23 ans. Après avoir entrepris un grand voyage à travers la France, la Hollande, l'Angleterre, puis la Hongrie, il se consacra à l'étude des tremblements de terre et des phénomènes naturels. Il est l'auteur de Grundriss der k.k. Residenzstadt Wien (1770-71).

3) A. von Störk (1731-1788) fut directeur de l'Hôpital général de Vienne, le célèbre "Allgemeines Krankenhaus" institué par Joseph II. (Voir Rb III, p. 359-60).

4) M. Stoll (1742-1788), originaire du Bade, il vint à Vienne où il fut le chef de la médecine générale du Dreifaltigkeitsspital et successeur de de Haen à l'Université. (Voir Rb III, p. 73 s.).

par hasard, et montrant ainsi combien les mérites de ce grand médecin semblaient ignorés des Viennois, il s'agit de Johann Leopold AUENBRUGGER ¹⁾. Il rencontra aussi Maximilian HELL ²⁾; qu'il évoque rapidement. Cet astronome fut pourtant très connu par ses travaux, mais aussi par ses grandes qualités humaines : il se dévoua pour les pauvres, manifesta beaucoup d'idées tolérantes envers les protestants tout en restant fidèle à l'ordre jésuite, auquel il avait appartenu. Ignaz von BORN ³⁾ adéjà été évoqué dans la correspondance avec Bretschneider et nous avons vu que c'est en partie grâce à lui, si l'on peut dire, que le livre de Nicolai sur Vienne ne parvint pas entre les mains de l'empereur. Dans la Relation, il est cité, à juste

1) J.L. von Auenbrugger (1722-1809), élève de van Swieten, médecin-chef de l'Hôpital espagnol de Vienne, est l'auteur d'une oeuvre capitale dans l'histoire de la médecine, l'Inventum novum ex percussione thoracis humani pectoris morto detegendi (1761-63). Elle rapporte sa découverte du diagnostic des maladies de poitrine par percussion, qui demeurera longtemps ignoré, et ceci par la mise en pratique de quelques médecins comme Stoll. C'est à Corvisart, le médecin de Napoléon, que revient le mérite d'avoir traduit l'oeuvre en français en 1808, faisant ainsi connaître le principe de la découverte à partir de laquelle René Laennec développera l'auscultation au stéthoscope.

2) M. Hell (ou Höll), (1720-1792), jésuite auteur de nombreux travaux scientifiques, notamment en astronomie. C'est grâce à lui que fut créé l'Observatoire de Vienne. Il effectua le calcul de la distance de la Terre au soleil en 1768 qu'il détermina à une décimale près. Il fut membre de plusieurs académies des sciences européennes (Paris, Copenhague, Stockholm, Bologne et Göttingen) et l'auteur des importantes Ephemerides astronomicae ad meridianum Vindobonensem.

3) I. von Born (1742-1791) reçut la formation jésuite mais ne fut membre de l'ordre que seize mois. Après des études de droit à Prague, il voyagea en Allemagne, aux Pays-Bas et en France, puis en Hongrie, Siebenbürgen et en Carniole où il s'intéressa à la minéralogie et à l'exploitation des mines. A la suite de ses travaux, il fut nommé membre de nombreuses académies des sciences (Stockholm, Sienna, Padoue, Rome, Londres...) Appelé à Vienne par Marie-Thérèse, il fut chargé en 1776 du Cabinet d'Histoire naturelle. Il publia aussi les travaux de la loge que fréquentaient Denis, Alxinger, Blumauer, Rautenstrauch. Son livre Jo. Physiophili opera (1783-84) fut ressenti comme une provocation dans les milieux bourgeois et par l'Eglise, ce qui provoqua l'intervention du cardinal Migazzi auprès de Joseph II. Sonnenfels, qui l'estimait beaucoup, lui dédia son périodique Eleonore und Theresia (1780).

titre, comme l'"un des premiers minéralogistes d'Allemagne". Au moment du séjour de Nicolai à Vienne, il était déjà célèbre par les résultats de ses travaux qui firent l'objet du livre de J.J. Ferber sur les minéraux ¹⁾ et par son Index rerum naturalium Musei Caes. Vindob. P.I. Testacea paru en 1780 et que Nicolai se procura. Mais c'est surtout à partir de 1784 qu'il connut la célébrité en découvrant - ou redécouvrant - le procédé d'extraction des métaux par amalgamation, procédé qui sera repris dans toute l'Europe. Les relations que Nicolai avec un autre savant, le professeur Benedikt Franz HERMANN ²⁾ se prolongèrent longtemps après le voyage. La Relation évoque ses cours de technologie à l'Université de Vienne que Nicolai appelle des "ateliers du labour et de l'industrie". Hermann quitta cependant Vienne pour Saint-Petersbourg, Vienne préférant davantage la théologie dogmatique ou le droit canon aux sciences utiles à l'homme... C'est à Nicolai que revint l'honneur de publier ses dernières oeuvres. Par l'intermédiaire de Binder, Nicolai rencontra aussi un grand spécialiste de l'Orient, Bernhard von IENISCH ³⁾ auquel il rend hommage dans son livre pour la "grande obligeance et la bonté que cet homme avait manifesté à (son) égard." C'est grâce à lui qu'il avait pu visiter la fameuse Académie orientale dont nous reparlerons. ⁴⁾ Mais avant d'aborder le groupe des écrivains proprement dits, il faut encore évoquer le grand numismaticien, inventeur d'un nouveau

1) Briefe Über mineral. Gegenstände auf seiner Reise durch Temesvar ... (Francfort & Leipzig 1774)

2) B.F. Hermann (1755-1815) s'intéressa très tôt à l'exploitation minière, notamment celle des mines de sel de Aussee. Il étudia la physique et la mécanique à Graz et à Vienne. En 1781 il entreprit des voyages en Allemagne, en Italie et en Hongrie. Chargé de cours de technologie à Vienne, il entretenait des contacts avec Born, Haidinger et Stütz. Il fut nommé directeur du Cabinet d'Histoire naturelle. Mais sa rencontre avec Harosi, au cours de ses voyages, détermina le reste de sa carrière : il se rendit à Varsovie, puis à Saint-Petersbourg où Catherine II le chargea de créer une aciérie dans l'Oural. Il écrivit beaucoup : Ueber die Einführung der Technologie (Vienne 1781), Reisen durch Oesterreich, Steiermark, Kärnthen (1780-83), Abriss der physikalischen Beschaffenheit der öst. Staaten (Saint-Petersbourg - Leipzig 1783), Honeck's Bemerkungen Über die öst. Staatsökonomie (Berlin & Stettin 1784), oeuvres que Nicolai cite abondamment.

3) B. von Ienisch (1734-1807) fut lui-même en poste à Constantinople; à son retour à Vienne, il publia une Anthologia Persica (1778) et fit publier le Lexique de Meninski.

4) Voir chapitre VI.2

système de classement des monnaies anciennes, et guida personnellement Nicolai au cours de ses visites dans les cabinets de collections, Johann Joseph ECKHEL ¹⁾).

Il y avait plusieurs années que Nicolai avait des contacts épistolaires avec un homme pour lequel il éprouvait une véritable sympathie, Johann Michael DENIS ²⁾. "C'est un ancien jésuite, écrit Nicolai de lui, mais très différent de tant d'autres anciens jésuites... (c'est) un écrivain de talent et un brave Bavaois." Il fut un bibliographe renommé, mais c'est naturellement à l'influence qu'il exerça sur les poètes de son temps que Nicolai rend surtout hommage : "Les nouveaux bons écrivains viennois qui font espérer de l'avenir se sont formés, pour la plupart, sous sa direction et avec ses encouragements." ³⁾ Il est très frappant de voir, par cet exemple, combien Nicolai savait ne pas être sectaire dès qu'il parlait de l'individu, surtout s'il l'avait connu et s'il avait trouvé en lui des qualités, même lorsque celui-ci était ou avait été jésuite... Denis est un de ceux dont il parlera avec le plus de chaleur. A qui pensait-il lorsqu'il faisait allusion aux jeunes écrivains formés à l'école de Denis? Peut-être à Johann Baptist ALXINGER ⁴⁾ puisqu'il avait fréquenté

1) J.J. Eckhel (1737-1798) fit ses études chez les jésuites à Vienne et devint lui-même jésuite et professeur au Theresianum. Chargé en 1772 du Cabinet des Monnaies de leur Collège, il fit un voyage à Florence où il trouva l'idée de son nouveau système de classement. Il est l'auteur de Numi veteres anecdoti ex musei Caesaro Vindobonensis (Vienne 1775) et du Catalogus musei Caesarei numerorum veterum (Vienne 1779).

2) J.M. Denis (1729-1800) fut ordonné en 1756 et occupa alors divers postes à Passau, Klagenfurt, Graz notamment, et devint préfet du Theresianum et professeur de rhétorique. A la suppression de l'ordre, il devint bibliothécaire à la Gallerische Bibliothek. Il écrivit des pièces de théâtre jésuite pour ses élèves, publia une oeuvre de bibliographie, Einleitung in die Bücherkunde, mais surtout il fut le traducteur d'Ossian à partir de 1768. S'inspirant du style de Klopstock, il écrivit les Lieder Sineds des Barden, son oeuvre la plus connue, mais aussi des chants d'église, et il publia le premier livre de lecture scolaire autrichien en 1762. A son sujet dans la Relation, voir Rb II, p. 508; Rb III, p. 47 et Rb IV, p. 783.

3) "Die neuern Wienerischen guten Dichter, und die aufs künftige Hofnung geben, haben sich meistens unter seiner Anführung und Ermunterung gebildet." (Rb IV, p. 786).

4) J.A. Alxinger (1755-1797) entretenait de nombreuses relations avec les écrivains allemands et prit modèle sur Wieland pour écrire ses poèmes épiques Bliomberis et Doolin von Mainz... Adelung l'estimait beaucoup.

le Theresianum et suivi les cours de Denis. Il n'est évoqué que rapidement par Nicolai, bien qu'il ait dû bien le connaître puisqu'il l'accueillit à Berlin, comme le révèle une lettre de Bretschneider : "Alxinger vante partout votre hospitalité, même s'il ne parle pas qu'en bien de Berlin." ¹⁾ Si Alxinger était viennois d'origine, Franz Joseph BOB ²⁾ faisait partie de ce grand nombre de savants de toutes les disciplines que Gerhard van Swieten avait invités à venir travailler à Vienne. Bob devint membre de la "Deutsche Gesellschaft" ³⁾ et exerça une influence importante dans les domaines de la linguistique, de l'esthétique, et aussi du droit. Sur les questions qui touchaient davantage le théâtre, Nicolai a pu s'entretenir avec au moins deux membres de la Commission de censure, mais auxquels il reconnaît le mérite d'être des partisans de l'Aufklärung : Franz Karl HÄGELIN et Franz HEUFELD ⁴⁾. Le second était un de ceux qui, selon les propres mots de Nicolai, "s'efforcèrent les premiers d'arracher l'Autriche à la profonde barbarie dans laquelle elle se trouvait en littérature." ⁵⁾ Il était en effet l'auteur de la première bonne et véritable comédie viennoise, Die Haushaltung nach der Mode (1762) et avait essayé ainsi d'offrir au répertoire une alternative au "Hanswurst-Theater", certes très populaire mais souvent très grossier et causera bien des soucis aux

1) "Alxinger rühmt Überall Ihre Gastfreyheit, ob er gleich sonst von Berlin nicht zum Besten redet." Lettre du 19 janvier 1787, dans Göckingk, L.F.G. : Ed. cit., p. 159.

2) F.J. Bob (1733-1802) avait étudié le droit à Vienne puis entrepris une carrière universitaire à Fribourg où il devint recteur de l'Université en 1776. De retour à Vienne, il y fut promu conseiller aulique. Il est l'auteur de nombreux ouvrages dont nous citerons surtout ceux destinés à une amélioration de la langue allemande : Anleitung zur deutschen Rechtschreibung (Vienne 1768), Die nothwendigen Grundsätze der deutschen Sprachkunst (Fribourg 1771) ainsi qu'un Wörterbuch (1780).

3) Voir chapitre VII.3

4) F.K. von Hägelin (+ 1809), conseiller du gouvernement, fut le traducteur du livre de Des Mahis Die aus der heiligen Schrift erwiesene Wahrheit der katholischen Religion (Vienne 1768).

F. von Heufeld (1731-1795) écrivit une douzaine de pièces en s'inspirant des moeurs locales viennoises et fut l'éditeur du Theateralmanach von Wien.

5) "Er gehört zu den Männern, die sich um 1764 zuerst in einigen Wochenblättern bemühten, Oestreich aus der tiefen Barbarey, in welcher es damals in Absicht deutscher Litteratur lag zu reissen." (Rb III, p. 331).

réformateurs de la scène viennoise.

Nous avons pu remarquer précédemment que parmi les nombreux savants et professeurs que Nicolai avait rencontrés à Vienne figuraient de nombreux prêtres dont il souligna à différentes reprises l'ouverture aux idées de l'Aufklärung et l'influence bénéfique sur le développement des connaissances. Il convient ici de compléter cette déjà longue énumération par encore quelques autres pour le simple fait que Nicolai rend un hommage sincère à leurs mérites.

Dès son arrivée à Vienne, Nicolai fit la connaissance de Michael Ignaz SCHMIDT ¹⁾, dont il appréciait beaucoup le livre Histoire des Allemands : il y exprimait une attitude conciliante vis-à-vis des protestants et surtout il s'attachait à raconter l'histoire, contrairement à ses prédécesseurs, non pas comme une suite de règnes et de batailles, mais comme l'histoire d'un peuple. Il avait la responsabilité des Archives d'Etat que Nicolai put visiter avec lui. "Le contact que j'ai eu le bonheur d'avoir dès le premier jour de mon arrivée à Vienne avec un homme aussi savant et aussi amical reste pour moi inoubliable" ²⁾, peut-on lire dans la Relation. De même trouva-t-il en Franz de Paula ROSALINO ³⁾, théologien, professeur et membre de la Commission de Censure des livres, "un homme de pensée et de labeur", soucieux de "faire progresser une libre réflexion." ⁴⁾ Avec lui et Gebler, Nicolai s'est rendu assez régulièrement à des réunions savantes organisées le dimanche au couvent de Ste-Dorothee et auxquelles participaient les grands personnages qui avaient été proches

1) M.I. Schmidt (1736-1794) était originaire de Würzburg. Marie-Thérèse le nomma conseiller aulique et lui confia le "Hof- und Staatsarchiv". Geschichte der Deutschen (Ulm & Vienne, 1778-85) fut traduit en français et en néerlandais.

2) "Der Umgang mit diesem so gelehrten und so freundschaftlichen Manne welchen ich das Glück gehabt habe, von dem ersten Tage meines Aufenthaltes in Wien an, zu geniessen, ist mir unvergesslich." (Rb III, p. 293). Son rôle est largement évoqué dans le livre d'Eduard Winter Der Josefinismus und seine Geschichte (Brunn-Vienne 1943).

3) F. Paula de Rosalino (1736-1793) enseigna les mathématiques, la philosophie et la littérature. Très estimé par Joseph II et van Swieten, il fut un des véritables Aufklärer viennois. Nicolai ne cite pas son ouvrage Litterarische Nachrichten...

4) "Ein denkender fleissiger Mann... (Er sucht) eine freymüthige Denkungsart zu befördern." (Rb III, p. 365).

de van Swieten. Il s'agit du père Ignaz MÜLLER ¹⁾, le confesseur de Marie-Thérèse, augustin placé là pour évincer les jésuites et diminuer ainsi leur influence à la Cour. Nicolai l'appelle un "homme honnête et désintéressé" et note à juste titre qu'il était un représentant du "jansénisme fervent" qui s'était en effet développé à Vienne autour de van Swieten. Il était en tout cas l'un de ces grands prélats réformateurs à côté de l'abbé bénédictin Franz Stephan RAUTENSTRAUCH ²⁾, personnalité de premier plan par l'action qu'il fut amené à diriger à Prague et à Vienne, en tant que directeur de l'Enseignement de la théologie, et comme partisan déclaré de profondes réformes dans l'Eglise. Nicolai écrit à son sujet : "Il possède parfaitement de vastes connaissances sur les bons ouvrages philosophiques et théologiques protestants comme je ne l'ai jamais vu chez un savant catholique, et il juge ces ouvrages de façon très juste et raisonnable... Ce fut pour moi le plaisir le plus profond que de faire la connaissance d'un homme qui possède de telles qualités, et de m'entretenir avec lui." ³⁾ En effet, l'abbaye de Braunau, dont Rautenstrauch avait été abbé avant de venir à Vienne, était alors proche de la frontière de la Saxe ⁴⁾ et était donc relativement ouvert aux influences de l'Aufklärung protestante. Pour réaliser les réformes de l'enseignement de la théologie, Rautenstrauch montra vis-à-vis des ordres qui dominaient traditionnellement les facultés du même nom, jésuites, dominicains et autres, une indépendance d'esprit peu habituelle avant lui et une grande ouverture aux idées éclairées, ainsi qu'une affinité certaine avec le jansénisme, lui aussi.

1) Le P. Müller (+ 1782) est souvent évoqué dans la Relation : Rb II, p. 637; Rb III, p. 359-61; Rb IV, p. 624. Voir aussi Winter, E. : Ed. cit., p. 45-48.

2) F.S. Rautenstrauch (1735-1785) est l'auteur du plan de réforme intitulé Entwurf zur Einrichtung der theologischen Schulen in den k.k. Erblanden (1782) dont Nicolai parle beaucoup.

3) "Vorzüglich besitzt er eine ausgebreitete Kenntniss guter philosophischer und theologischer Schriften der Protestanten, so wie ich sie noch nie bey einem katholischen Gelehrten gefunden habe; und beurtheilt diese Schriften sehr richtig und billig... Es war für mich das innigste Vergnügen, einen Mann von solchen Eigenschaften kennen zu lernen, und mich mit ihm zu unterhalten." (Rb III, p. 361-62).

4) Aujourd'hui en Tchécoslovaquie.

Enfin, ce n'est pas seulement à Vienne, mais aussi tout au long de son voyage que Nicolai fit la connaissance d'intéressantes personnes. Toujours en Autriche, notons rapidement le père SCHIFFERMÜLLER ¹⁾ à Linz et auquel il avait été recommandé par M. Denis; il lui fit visiter notamment le "Nordisches Stift", un séminaire qui préoccupera beaucoup Nicolai ²⁾. A l'abbaye de Melk, il rencontra aussi de "nombreux savants qui méritent la considération", tels que le P. Gregor MAYER, professeur de philosophie, "homme de pensée et véritable amateur de sciences" : il possédait en effet dans sa propre bibliothèque les oeuvres de Descartes, de Leibniz, mais aussi d'Iselin, de Pope et de Shaftesbury (ce qui laisse penser que la censure savait se montrer assez souple...). Avec le P. Maximilian STADLER, professeur de théologie, il passa d'agréables moments en interprétant avec d'autres moines des quatuors de Haydn. Nicolai évoquera toujours les abbayes bénédictines avec une sympathie particulière, peut-être à cause de l'ouverture de ses religieux à toutes les idées, et surtout aussi parce qu'on y travaillait beaucoup. ³⁾

Le nombre et la variété de tous ces personnages, importants par leurs fonctions ou qui se distinguaient par leurs activités savantes, et que Nicolai a donc rencontrés au cours de son voyage en Autriche, ne manquent pas d'impressionner. Grands seigneurs, hauts fonctionnaires, professeurs, savants de toutes disciplines, écrivains, religieux ou laïcs, ils furent pour le voyageur des interlocuteurs par l'intermédiaire desquels il eut accès à toutes les informations possibles et furent la source d'un enrichissement et d'un élargissement certains de l'oeuvre; Nicolai en témoigne souvent. La mesure dans laquelle ils influencèrent le jugement général de l'auteur sur l'Autriche reste toutefois difficile à déterminer. Si la grande majorité d'entre eux a pour caractéristique de participer au développement des sciences et à l'essor des idées de l'Aufklärung, comme le reconnaît Nicolai dans

1) I. Schiffermüller (1727-1806), spécialiste de minéralogie et de numismatique, avait été professeur au Theresianum avant de venir à Linz. Il est l'auteur d'un ouvrage sur les couleurs, Versuch eines Farbensystems (1772), et d'un sur les papillons, Verzeichnis der Schmetterlinge der Wiener Gegend (1776).

2) Voir chapitre VIII.3

3) Voir Rb VI, p. 460 s.

son livre : "L'Aufklärung existe certes chez quelques excellents hommes" à Vienne ¹⁾, ils apparaissent toutefois comme un cercle restreint, comme le petit nombre des gens éclairés en face d'une immense masse plongée dans l'obscurantisme. Malgré leur nombre - et tous n'ont pu être cités -, ils font figure d'individualités, sont présentés comme une élite qui se signalent par des mérites particuliers; mais cela ne saurait signifier qu'un vaste mouvement comparable à celui que connaissait l'Allemagne du Nord existe en Autriche. Notre dernière réflexion sera à ce sujet que Nicolai semble n'avoir pas rencontré à Vienne de personnages dont il n'ait partagé ou admis les idées, du moins si l'on en juge d'après le texte de la Relation, et que quelques soient les reproches qu'il adressera aux institutions, telle la censure, tel l'ordre des jésuites, par exemple, il saura toujours reconnaître avec chaleur et sincérité les qualités personnelles et intellectuelles d'un membre de ces institutions, les sentiments humains l'emportant alors sur les jugements généraux.

3. Du voyage au livre

Sans que le texte de la Relation puisse être considéré comme un amalgame, des éléments d'origine diverse la composent : à la base, naturellement, nous trouvons ce que le voyageur a vu, appris au cours de ses entretiens, ce qu'il a ressenti, ses réflexions personnelles, bref ce qu'il a vraiment vécu pendant son voyage. Par ailleurs, une très grande place a été faite à des documents écrits variés que Nicolai a rassemblés avant, pendant et après son voyage et dont certains ont été intégrés dans la Relation, en partie du moins : manuscrits reçus de ses correspondants, journaux et publications diverses, listes et statistiques, et naturellement un nombre impressionnant de livres simplement cités en référence ou largement reproduits par passages en-

1) "Aufklärung ist bey einzelnen treflichen Männern allerdings vorhanden." (Rb V, p. 207).

tiers. Si nous suivons maintenant la chronologie de ses informations, et donc la manière donc le livre fut peu à peu élaboré, nous pouvons distinguer trois grands moments. Comme Nicolai l'indique lui-même ²⁾, il se prépara intellectuellement à son voyage en lisant d'autres récits de voyage, des descriptions de villes et de régions, nous dirions des guides, et des petits ouvrages ou bien des encyclopédies traitant de curiosités architecturales ou "industrielles". Il raconte aussi que pendant tout son voyage, il avait une géographie de Büsching sous la main ³⁾. "Mon intention était dès le début de relire et de comparer ce que d'autres avaient écrit, mais non pas pour simplement recopier, mais pour présenter les choses telles que je les avais vues moi-même ou en les comparant aux meilleures informations" ⁴⁾, écrit-il dans une préface.

Une fois en voyage, Nicolai entreprit de rédiger un journal auquel il fait fréquemment allusion. D'ailleurs, afin de pouvoir rédiger même en roulant s'il en avait envie, il s'était muni d'"une plume qui peut se porter dans la poche et qui contient de l'encre", bref d'un stylographe. Grâce à cela il pouvait noter sur le moment ses réflexions, ses sentiments, ou tout simplement les indications horaires ou de distances telles que nous les retrouvons au fil du texte. La voiture étant aussi équipée d'un compteur, le voyageur pouvait ainsi relever immédiatement les chiffres qu'il indiquait. Mais surtout, c'est sans doute grâce à ce stylo que nous devons de pouvoir lire dans toute leur spontanéité les passages où l'émotion est immédiate, tels ceux déjà évoqués de la descente du Danube au soleil couchant. L'on pourra toujours regretter de ne pas pouvoir lire ce journal dans son état premier et qui contenait peut-être d'intéressantes remarques faites sur le moment, puis supprimées au moment de la rédaction définitive.

1) Voir annexe n° 3

2) Voir par exemple Rb I, p. 14, Rb III, p. XV

3) Anton Friedrich Büsching (1724-1793), géographe et professeur à Göttingen, publia le Magazin für die neue Historie u. Geographie, et Nicolai cite fréquemment sa Geographie (Hamburg 1776) ainsi que ses Wöchentliche Nachrichten.

4) "Meine Absicht war vom Anfange an... so viel nachzulesen und zu vergleichen, was andere geschrieben haben, aber nicht bloss nachzuschreiben, sondern alles so darzustellen, wie ich es selbst ... gefunden hatte." (Rb III, Préf. p. XIV-XV).

Ce qui est certain, c'est que Nicolai n'avait pas eu l'intention de publier son journal de voyage tel quel, et il va même jusqu'à reprocher à certains voyageurs de l'avoir fait, écrivant pas exemple : "Généralement chacun donne ce qu'il a, écrit son journal superficiellement et le fait imprimer tel qu'il a été écrit sans vérifier s'il y a dedans des erreurs ou des omissions." ¹⁾ Ailleurs il nomme un de ces amateurs de relations de voyage vite imprimées, Sander, dont il dit qu'"il écrivait dans son journal ce qui lui venait à l'esprit, en se fiant à la première impression, sans réfléchir..." ²⁾ Plus tard, méditant sur les difficultés qu'il avait rencontrées pour rédiger et publier son livre, Nicolai explique en quelque sorte le mal qu'il a à achever son oeuvre : "Si j'avais voulu travailler comme le font la plupart des auteurs de récits de voyage, je me serais épargné certainement beaucoup de peine." ³⁾ Une fois encore, il est impossible de juger si l'état original de l'oeuvre méritait d'être publié et si la Relation a vraiment gagné à être si longuement élaborée. Telle était en tout cas la volonté de l'auteur.

Quand il fut en route, Nicolai collectionna une grande quantité de documents dans toutes les villes où il s'arrêtait. Leur diffusion était en général limitée aux besoins locaux, mais justement du plus grand intérêt pour le voyageur qui avait en tête un grand reportage touchant l'Allemagne et tout ce qu'on ignorait d'une région à l'autre. "Dès que j'étais arrivé dans une ville, ma première question était de savoir où trouver ce qui existait comme descriptions, gravures, plans, journaux, feuilles d'annonces, listes de décès, tarifs, etc... J'en ai rapporté de mon voyage une véritable petite bibliothèque." ⁴⁾ Les églises des pays catholiques ou leurs

1) "Gewöhnlich giebt jeder was er hat, schreibt sein Tagebuch flüchtig und lässt es, so flüchtig es geschrieben ist, abdrucken, und sieht nicht nach, ob etwas falsch ist oder ob etwas fehlt." (Rb III, p. XV).

2) Voir Rb V, p. 237.

3) "Hätte ich nur zu Werke gehen wollen wie die meisten Reisebeschreiber, so hätte ich mir freylich sehr viel mühe sparen können." (Rb IX, p. V).

4) "Sobald ich in eine Stadt gekommen bin, ist meine erste Frage nach den vorhandenen Beschreibungen, Grundrissen, Prospekten, Zeitungen, Intelligenzblättern, Anzeigen, Taxen, usw. gewesen... Ich habe auf meiner Reise eine kleine Bibliothek davon zurückgebracht." (Rb I, p. 15-16).

librairies lui permirent de se fournir en documents authentiques tels que litanies, images pieuses et livres de prières, dont beaucoup figureront dans les "Beilagen", les annexes de la Relation, reproduits in extenso.

De retour à Berlin, Nicolai s'est livré à un travail qui lui coûta beaucoup de peine et dont il se plaignait souvent. Mais il avait choisi, "par amour de la vérité...la méthode la plus difficile." ¹⁾ En quoi résidait la principale difficulté? Il s'agissait d'une part de lire ou de relire les ouvrages qui traitaient non seulement des pays visités, mais aussi de toutes les questions abordées à leur sujet, et le catalogue en est vaste, nous l'avons vu. A côté de ce désir encyclopédique ou presque, il y avait le facteur temps. A Vienne particulièrement, les choses allaient vite, et pour suivre l'actualité sans trop de retard ni d'erreurs, Nicolai devait sans cesse lire les journaux, les ouvrages qui venaient de paraître, et sans cesse demander des confirmations ou des précisions à ses correspondants. Prenons un exemple : au sujet des hôpitaux de Vienne ou des Maisons des Pauvres, se chevauchent au moins quatre sources d'informations : ce qu'il avait vu ou entendu dire à Vienne, mais aussi les rapports d'un médecin auquel il avait demandé d'enquêter pour lui, et un livre qui venait de paraître. Il ressort des remarques nombreuses que Nicolai fait au sujet de ses informations qu'il ajoutait plus souvent foi à des faits que lui rapportaient d'autres voyageurs ou des amis sûrs qu'à ceux que rapportait la presse, surtout en ce qui concernait les nouvelles venues d'Autriche : "L'expérience m'a montré que sur les nombreuses informations qui figurent dans les journaux sous la rubrique Vienne, au moins neuf dixièmes sont faux ou bien très inexacts," ²⁾ ce qui ne l'empêche d'ailleurs de reprendre les chiffres qui indiquent la consommation et la production de vin dans les couvents que Joseph II venait de

1) "Ich habe nun einmal die viel schwierigere Methode gewählt, und aus Liebe zur Wahrheit bleibe ich bey derselben." (Rb III, p. XVII).

2) "Die Erfahrung hat mich gelehrt, dass von den vielen Nachrichten, die unter der Rubrik Wien in allen Zeitungen stehen, wenigstens neun Zehntel entweder ganz falsch oder doch sehr unrichtig sind." (Rb III, p. XIX).

fermer et dont les réserves étaient alors mises en vente aux enchères, ce que publiait aussi la presse viennoise... Nicolai se tournait donc vers des sources en lesquelles il pouvait avoir confiance, ses amis et correspondants viennois. Certains sont nommément cités, comme le professeur Hermann, mais cela est rare. Le plus souvent Nicolai demande au lecteur de se fier à lui comme il se fie à ses informateurs qu'il appelle de "très bonnes sources".¹⁾ La raison de cette discrétion fut, nous l'avons vu à travers sa correspondance avec Bretschneider, le risque relatif auquel s'exposait le correspondant en communiquant des informations trop précises à ce qu'était finalement Nicolai, un étranger, qui de plus ne se gênait pas pour les publier à pleines pages. La timidité de certains Viennois à le renseigner, le conduit parfois à se plaindre : "Je compte, écrit-il deux ans après son voyage, sur le soutien de divers hommes dignes de confiance à Vienne, bien que je doive dire aussi qu'il est plus difficile de recevoir des nouvelles sûres de Vienne que de n'importe quel autre endroit. La lenteur et une peur exagérée ont peut-être leur part dans le fait que je n'aie pas reçu de réponses de différentes personnes de là-bas à mes questions qui n'étaient pas du tout indiscrettes."²⁾ Si Nicolai considérait l'Allemagne comme un tout, il oubliait que politiquement l'Autriche était une entité à part et que les Viennois n'étaient pas forcément empressés de transmettre à l'auteur de la Relation des nouvelles car, à en juger par la publication des premiers volumes, il leur voulait du bien, mais il n'hésitait pas à leur dire tout le mal qu'il pensait d'eux.

Ce qui ressort en tout cas, c'est que Nicolai n'a pas ménagé sa peine pour donner à son livre ce qui manquait, à son goût, aux autres relations de voyage. La recherche et la comparaison des informations étaient pour lui la condition de l'objectivi-

1) "Was ich gesagt habe, habe ich aus Quellen geschöpft, die ich für sehr sicher zu halten Ursach habe." (Rb III, p. 201) Voir encore Rb III, p. 300, p. 307; Rb VI, p. 350.

2) (Ich) "rechne noch auf die Unterstützung verschiedener würdigen Männer in Wien; ob ich gleich auch sagen muss, dass es schwerer als von irgend einem Orte ist, zuverlässige Nachrichten von Wien zu erhalten. Gemächlichkeit und Übertriebene Ängstlichkeit haben vielleicht gleichen Antheil daran, dass ich von verschiedenen Personen daselbst auf meine gar nicht indiskrete Anfragen keine Antwort erhalten habe." (Rb I, Préf. p. VI).

té et la garantie de la vérité, sans qu'il soit pour autant certain de récolter la reconnaissance de ses lecteurs :

"Peut-être que beaucoup ne me remercieront pas pour l'indescriptible et rude peine que je me suis donnée." ¹⁾ Notons aussi que simultanément Nicolai travaillait à la rédaction et à la publication d'autres ouvrages ²⁾ et qu'après sept mois d'absence, la reprise en main des affaires de la librairie s'ajoutait à toutes ces tâches.

Le nombre des auteurs que Nicolai a donc lus ou consultés pour rédiger sa Relation est en effet impressionnant et témoigne à lui seul de l'importance des recherches entreprises. Nous n'en comptons pas moins de 180, certes d'intérêt inégal, mais qui illustrent l'étendue des écrits divers que Nicolai utilisa ou le nombre des auteurs qu'il consulta. A cela il convient d'ajouter environ 75 titres d'oeuvres citées sans noms d'auteurs, soit qu'elles aient été publiées de façon anonyme, soit qu'il s'agisse de périodiques et de revues diverses. Si l'on tient compte du fait que certains écrivains sont les auteurs de plusieurs livres cités, nous parvenons à quelque 280 titres dont un tiers approximativement - l'année de parution n'est pas toujours indiquée - a été publié après 1781.

Il n'est pas toujours aisé d'établir le répertoire exact du contenu de ces ouvrages, soit que le titre en soit très large et englobe un immense programme, soit qu'au contraire il soit très vague. Nous avons pu toutefois établir de façon globale que ce sont les livres de voyages et de géographie, les descriptions de villes ou de sites, les topographies de Merian par exemple, qui arrivent en tête avec environ 80 titres cités. La deuxième grande catégorie, avec à peu près le même nombre de titres, est celle des ouvrages traitant de religion, ce qui correspond en effet à une préoccupation essentielle de la Relation. Nous comptons ensuite une quarantaine

1) "Vielleicht wird mir mancher Leser die unbeschreiblich saure Mühe nicht danken, die ich mir dabey gegeben habe."
(Rb II, p. 586).

2) En 1782 paraissaient Versuch Über die Beschuldigungen welche dem Tempelherrenorden gemacht worden..., Thomas Abbt ... Vermischte Schriften, des articles pour le Göttingisches Magazin der Wissenschaften und Literatur, et pour l'ADB naturellement.

d'ouvrages historiques au sens le plus large du mot : histoire des institutions, de la société. Si nous comptons ensemble les livres traitant de l'industrie, du commerce, de statistiques, bref d'économie, se dessine alors une autre importante catégorie d'ouvrages, avec une cinquantaine de titres, suivie de près par ceux consacrés aux techniques et aux sciences, au sens le plus large des mots, avec une quarantaine de titres. Cela exprime aussi un des intérêts majeurs de Nicolai : le développement des sciences et des techniques par l'intermédiaire de la vulgarisation lui tenait à coeur et représente un des soucis de la Relation. Retenons encore une vingtaine de titres pour le domaine de l'éducation et de l'enseignement, et environ autant pour celui des arts. Il reste toutefois bien entendu que ce découpage ne rend pas compte de la diversité, ni de l'importance respective de chaque domaine abordé. De la même façon, tel auteur ou tel ouvrage ne sont cités qu'une fois, plus ou moins rapidement, comme par exemple tel auteur d'une relation de voyage; d'autres le sont fréquemment, tels Schlötzer ou de Luca. Les auteurs cités le sont soit pour être contredits, soit pour appuyer l'auteur : à titre d'exemple, Burney "parle dans son voyage de beaucoup de choses de façon insipide et irréfléchie" alors que Sander "écrit avec beaucoup de sincérité." ¹⁾ De l'auteur anonyme des Lettres d'un Français en voyage, il écrit qu'il n'avait pas visité les pays dont il parle et qu'il recopiait tout dans des livres, qu'il citait des statistiques de tête, mais aussi qu'il y trouvait d'"excellentes remarques" et que l'auteur était "un bon écrivain" ²⁾. Les auteurs d'ouvrages sur Vienne et son histoire auront eux aussi droit à des jugements variés, nous aurons l'occasion de le voir.

Deux ans après son retour à Berlin, Nicolai publiait les deux premiers volumes de la Relation, suivis à un rythme régulier des volumes suivants jusqu'au septième qui paraissait en

1) Respectivement dans Rb II, p. 654 et Rb IV, p. 667. Le musicologue anglais Charles Burney (1726-1814) fut aussi un grand voyageur et précéda Nicolai à Vienne. Il est l'auteur de plusieurs histoires de la musique. Sander écrivit aussi une relation de voyage à travers l'Europe.

2) Il s'agit de Briefe eines reisenden Franzosen (Voir Rb III, p. 178 et p. 215), publiées sous le nom de Riesbeck (ou Risbeck).

1787. Après une interruption de huit années (1787-1795), paraissaient enfin les quatre derniers volumes ¹⁾, soit sous forme de tableau :

parus en	1783	vol. I & II	(préf. du 4 avril 1783)
"	1784	" III & IV	" 15 mars 1784
"	1785	" V & VI	" 19 mars 1785
"	1786	" VII	" 12 avril 1786
"	1787	" VIII	" 7 avril 1787
"	1795/96	" IX à XII	(" 7 mars 1795)

Les deux premiers volumes comptent 15 chapitres qui forment le livre I, c'est-à-dire le voyage de Berlin à Vienne. Chaque chapitre correspond à une partie du trajet ou à un séjour dans une ville d'étape ²⁾. Les volumes III et IV, dans douze chapitres, traitent les grands thèmes concernant Vienne : topographies, administrations impériales et institutions diverses, commerce et industrie, arts et spectacles, écoles, Université, sciences, littérature. Les volumes V et VI complètent la présentation de l'Autriche avec les trois derniers chapitres en abordant les questions religieuses, les moeurs et le caractère des Viennois; l'excursion à Presbourg en fait aussi partie. Le livre II comporte donc aussi 15 chapitres, comme le premier et le troisième livres. Cette ordonnance apparemment bien équilibrée est pourtant plus complexe et ne rend qu'imparfaitement compte des structures de la Relation. On constate d'abord qu'il existe plusieurs textes que l'on peut regrouper en deux grandes catégories : la relation de voyage proprement dite qui représente approximativement 60% du contenu des différents volumes, et les autres textes qui représentent le reste sous forme de préfaces, introduction, corrections et rectificatifs, listes des souscripteurs, très nombreuses annexes. A l'intérieur du texte même de la relation, Nicolai ajoute d'innombrables notes destinées à compléter, expliquer davantage, prouver, intégrer d'autres textes, parfois de sa plume, souvent empruntés à d'autres ouvrages; citations et notes au bas des pages occupent, si nécessaire, plus de place que le texte propre de la relation. Cet-

1) Il ne nous est guère possible ici de traiter le point concernant cette longue interruption de la publication. Elle ne touche du reste pas la partie autrichienne de la Relation qui est entièrement incluse dans les six premiers volumes.

2) Voir annexe n° 4.

te compilation parfois excessive rend la lecture de l'ensemble souvent malaisée et l'amalgame des textes divers autant par l'intérêt qu'ils offrent que par leurs dimensions, illustre la façon selon laquelle Nicolai rédigea son livre, en ne ménageant ni longueurs, ni répétitions.

L'une des critiques le plus souvent relevées à propos de la forme de la Relation est, en effet, celle concernant les longueurs. Cette oeuvre "a le défaut d'être trop longue et de comporter maintes choses qui n'ont pas vraiment leur place dans une relation de voyage", écrivait déjà Göckingk, et Aner dira plus tard que "la lecture de ces livres n'offr(ait) pas un plaisir esthétique" à cause du déséquilibre entre le récit trop long et maigrement parsemé d'anecdotes amusantes, sans parler des abondantes statistiques. Les études modernes emboîtent le pas ¹⁾. Nicolai savait probablement qu'on lui ferait cette critique, et certainement qu'il l'a entendue de ses contemporains : il a répondu d'avance à cette objection des amateurs de concision : "Quand j'ai des choses à dire qui sont utiles, je ne peux pas m'orienter d'après le nombre de pages", annonce-t-il d'entrée ²⁾. En rédigeant son oeuvre, les longueurs, loin d'être pour lui des faiblesses de style, procédaient d'une intention pédagogique et didactique : "Si j'avais voulu me mettre à l'oeuvre comme la plupart des auteurs de voyages, j'aurais pu m'épargner beaucoup de peine. Amuser le lecteur est assez facile pour celui qui a quelque talent pour le faire, et j'ai peut-être donné des preuves que je le pouvais aussi... Mais j'ai placé l'essentiel (vérité et enseignement) au premier plan, par contre j'ai fait de l'amusement une chose secondaire." ³⁾ Comme il le reconnaît du reste très sincère-

1) "So hat sie ... den Fehler, dass sie zu weitläufig ist, und manches enthält, was eigentlich nicht in die Beschreibung einer Reise gehört." Göckingk, L.F.G. : Ed.cit., p. 43. "Einen ästhetischen Genuss gewährt die Lektüre dieser Bücher freilich nicht. Die Darstellung ist ungemein weitschweifig." Aner, K. : Ed. cit., p. 27. Voir aussi Möller, H. : Ed. cit., p. 323.

2) "Wenn ich nützliche Sachen zu sagen habe, kann ich mich nicht nach der Anzahl der Bogen richten." (Rb I, p. VI)

3) "Hätte ich nur zu Werke gehen wollen wie die meisten Reisebeschreiber, so hätte ich mir freylich sehr viel Mühe sparen können. Den Leser bloss zu amüsieren, ist dem ziemlich leicht der einiges Talent dazu hat; und ich habe vielleicht Proben gegeben, dass ich es allenfalls auch könnte... Ich habe mir beide (Wahrheit und Unterricht) zur Hauptsache, hingegen die Unterhaltung nur zur Nebensache gemacht." (Rb IX, p. VI).

ment, il était pressé par le temps et sans doute aussi par la quantité de documents mis en oeuvre : "J'écrivais toujours à la va-vite, mais Biester me soulagea énormément par ses corrections et la deuxième lecture du manuscrit." ¹⁾ Nicolai souffrait alors déjà d'une affection de la vue. Qu'il n'ait pas trouvé le temps de faire plus court est une excuse qui doit lui être accordée; même si les critiques sont unanimes pour le lui reprocher, cela n'était pas son premier souci.

L'autre critique fréquemment relevée s'adresse à son goût des répétitions. Là encore, c'est Göckingk qui nous donne une explication : Nicolai "croyait que le public lisait de façon trop superficielle et ne faisait attention qu'à ce qui était répété. Son but était bien plus d'être utile que de plaire." ²⁾ En tant que genre, la relation de voyage a donc essentiellement servi de schéma très libre qui permettait de disposer des pages et des chapitres au gré des besoins de l'exposé. Le cadre très souple de la chronologie et de la géographie offrait aux souvenirs du voyageur, enrichis d'innombrables lectures, la possibilité d'innombrables reprises d'une idée ou d'un thème qui lui tenaient à coeur. Mais au-delà de la facilité formelle, s'affirme une intention délibérée : des phrases identiques, la plupart du temps chargées d'intentions polémiques, finissent par se graver dans la mémoire du lecteur comme autant de signaux réitérés. Serait-il tenté de sauter quelques pages ou même un chapitre, il ne pourrait échapper au propos de l'auteur. Le procédé de la répétition, car c'en est un, bien plus qu'une faiblesse du style, là encore, procède lui aussi de l'intention didactique. Nicolai voulait informer, mais surtout il voulait instruire. S'il n'a pas eu le temps, comme il le dit lui-même, de se consacrer à la seule rédaction de ce livre, c'est, pensons-nous, sans importance; l'aurait-il eu que la Relation n'en aurait pas été beaucoup changée. Nicolai ne nourrissait pas, en écrivant cette oeuvre, d'ambitions d'homme de lettres amateur d'un grand style; il s'y montre davantage comme

1) "Denn ich schrieb ja immer alles, wie die Hunde aus dem Nil saufen, Biester aber erleichterte mich ungemein mit seiner Correctur und zweiten Durchsicht des Mspts." Dans Göckingk, L.F.: Ed. cit., p. 152.

2) "Das Publikum, glaubte er, lese zu flüchtig, und beachte nur das, was wiederholt werde. Sein Zweck war weit mehr, zu nutzen, als zu gefallen." (id. p. 44).

un publiciste pressé : le livre doit être présenté au lecteur comme un reflet direct et immédiat de la réalité dans laquelle il vit; les problèmes traités sont issus du contact direct de l'auteur avec la réalité et l'actualité. En ce sens, la Relation présente un indéniable air de famille avec les revues nicolaiennes. Il ne s'agissait pas d'offrir au lecteur des siècles à venir un livre parfait par sa forme et par son style, lentement mûri au cours d'une longue réflexion; il s'agissait de faire connaître vite et comme on le pouvait, les résultats d'une enquête, d'un voyage d'étude, et de proclamer fort et aussi souvent qu'il le faudrait des réflexions, des avertissements destinés à alerter le lecteur. Comme il arrive dans la presse, il fallait aussi pouvoir tenir compte de la contradiction de l'adversaire et y réagir, accepter le dialogue avec le lecteur, et même le provoquer : c'est de la controverse que naît la vérité, écrit Nicolai à différentes reprises. Aussi nous paraît-il superflu maintenant de parler davantage de la forme de la Relation, au sens normatif : elle est telle que Nicolai a voulu qu'elle soit et non le fait d'une incapacité réelle à composer une oeuvre au sens traditionnel. La relation de voyage est du reste un genre indéfini. A la limite, nous pouvons dire que dans le cas de celle de Nicolai, la forme et le fond du livre sont finalement en harmonie.

4. Les intentions de Nicolai

A travers le texte de la Relation et plus particulièrement dans les préfaces, Nicolai déclare ouvertement les intentions qu'il avait en publiant son oeuvre. A chaque fois, des objectifs particuliers sont plus ou moins accentués, mais tous sont reliés par une même finalité.

Ainsi, dans la Lettre au conseiller Dohm ¹⁾ en date du 18 février 1783, est exposé une première fois le sens de l'entreprise.

1) Schreiben an Herrn Kriegs Rath Dohm a été publié dans le Deutsches Museum (mars 1783) puis intégré à la Relation (Rb I, p. p. XI-XXII). Chr. Wilhelm Dohm (1751-1820) a été précepteur des enfants de Ferdinand de Prusse, frère de Frédéric II. Il devint ensuite conseiller aux Affaires étrangères en 1779. En 1807 il deviendra ministre de Jérôme Bonaparte à Dresde.

Contrairement à la plupart des voyageurs qui ne manifestent d'intérêt que pour les pays étrangers, peut-on y lire, il a choisi, lui, "de faire de l'Allemagne le but principal de son voyage et d'observer avec objectivité ce qui se passe en Allemagne." ¹⁾ Elle est composée de nombreux pays, différents par leur superficie, leur situation géographique, leur climat, leurs habitants qui, à leur tout, diffèrent par leur caractère, leur physionomie, le niveau de leur culture, etc. Dans tous les domaines, les préjugés, les lacunes dans les connaissances, les particularismes qui existent d'un Etat à l'autre, et même d'une ville à l'autre, font que souvent on ignore le voisin, quand on ne le "hait" pas purement et simplement, sans du reste trop savoir pourquoi. Il serait donc bon, estime Nicolai, que les Allemands apprennent à connaître le pays dans lequel ils vivent et que, se connaissant mieux, ils soient en mesure de juger plus correctement. L'un des grands objectifs que l'auteur assigne donc à sa relation de voyage est "que les Allemands soient rendus plus attentifs à l'Allemagne." ²⁾

Dans une lettre à Gebler, Nicolai reprend ses explications en indiquant que son "but principal" avait été de faire progresser l'esprit des lumières : "Je serai satisfait si j'ai oeuvré de façon utile pour l'Aufklärung, ceci est mon principal objectif," ³⁾ intention que l'on retrouve formulée en des termes presque identiques dans la préface du volume XI en 1796. Très tôt, ce qui pourrait être un simple constat sur la situation de l'Aufklärung en Allemagne se révèle être en fait une oeuvre de combat : dans les pays catholiques, Bavière, Autriche, Hongrie notamment, les neuf dixièmes des abus contre lesquels les protestants avaient combattu pendant deux siècles existaient encore. Aussi le livre devient-il porteur d'une autre intention qui le place dans le droit fil d'oeuvres précédentes : "Je me suis fixé comme but particulier dans tous mes écrits, et particulièrement dans cette relation de voyage, de lutter inébranla-

1) "Eine Reise durch Deutschland zum Hauptzwecke zu machen und unpartheyisch zu beobachten, wie es in Deutschland aussiehet." (Rb I, p. XII).

2) "... dass Deutsche auf Deutschland mehr aufmerksam gemacht werden." (Rb I, p. XXII).

3) "Ich bin zufrieden, wenn ich einigen Nutzen zur Aufklärung gestiftet habe, diess ist mein Hauptzweck." Lettre du 28 septembre 1784, dans Werner, R.M. : Ed. cit., p. 121.

blement contre l'oppression hiérarchique, la bigoterie et la superstition, et de défendre de la façon la plus libre les droits de la raison et de la liberté de penser." 1) Dénoncer pour libérer, attaquer pour défendre, il reste à savoir qui et contre qui : il y a naturellement l'Eglise catholique en général, et à l'intérieur de celle-ci, de façon très précise "une puissance secrète" aux agissements dangereux au-delà même des frontières géographiques du catholicisme, l'ordre des jésuites. "J'ai parlé, écrit Nicolai pour justifier ses attaques et ses révélations, pour le bien de l'humanité en m'opposant à un ordre qui, d'après toute sa constitution, s'attache à sa propre prospérité au détriment de celle de celle de l'humanité." 2) Cet objectif est repris dans les préfaces successives en termes identiques : le livre a voulu être une description "exacte et vivante" des pays visités avec en particulier pour les pays catholiques la mise en valeur de leurs caractéristiques : "superstition", "bigoterie", "oppression" ... ce par quoi ils s'opposent à l'idéal de "raison", de "liberté" et de "bien de l'humanité". 3)

Quelque soit la fréquence d'utilisation de ces mots, ils ne sauraient à eux seuls rendre compte des intentions profondes de la Relation. Même si elle peut être effectivement considérée comme une oeuvre si typique de l'époque engagée dans l'offensive contre le catholicisme, elle ne se réduit pas à cela. Il y a dans l'oeuvre un grand nombre de termes aussi fréquemment répétés que ceux du répertoire polémique, et ils traduisent eux aussi, autant que les déclarations des préfaces, les intentions de l'auteur. Quatre d'entre eux nous ont paru être particulièrement chargés de signification, étroite-

1) "Ich habe in allen meinen Schriften, besonders auch in dieser Reisebeschreibung es mir zum besonderen Zwecke gemacht, hierarchische Unterdrückung, Bigotterie und Aberglauben unverrückt zu bestreiten, und die Rechte der Vernunft und der Freyheit zu denken aufs freymüthigste zu vertheidigen." (Rb VI, p. V).

2) "Ich (habe) für das Wohl der Menschheit gesprochen, indem ich mich einem Orden widersetzt habe, der nach seiner ganzen Verfassung, sein Wohl dem Wohl der Menschheit entgegenstellt." (Rb VI, p. XV).

3) Par exemple : "Ich wenigstens an meinem Theile, will nicht aufhören hierarchische Unterdrückung, Schwärmerey, Aberglauben und Bigotterie zu bestreiten..." (Rb VII, p. VIII).

ment liés dans le texte, mais que nous séparons pour la facilité de l'exposé : il s'agit des concepts "utilité", "vérité", "sincérité" et "Aufklärung", ce dernier englobant finalement les trois autres.

Dans Sebaldu Nothanker, Nicolai écrivait déjà : "Un écrivain est un savant qui cherche à communiquer au monde des connaissances utiles, qui veut faire progresser la vérité et la science." ¹⁾ Attitude chère à la majorité des écrivains de l'époque et à Nicolai, et que développe, entre autres, Aner : "Il faut agir pour s'améliorer soi-même et pour améliorer la société humaine... Une telle tâche devient le devoir spécifique de l'écrivain. Cette exigence le met en accord avec la grande tendance de son siècle." ²⁾ Pendant son voyage et après, Nicolai a voulu être utile à la société allemande et rendre profitables au lecteur les découvertes effectuées, les expériences vécues et les réflexions qui en sont nées. C'est là un des premiers buts de la Relation.

Nicolai pense ainsi d'abord mettre son expérience de voyageur au service de ceux qui se mettront en route après lui. ³⁾ L'introduction du volume I contient à cet égard de nombreux détails techniques sur le choix d'un véhicule, sur les divers instruments dont on peut se munir, sur les préparatifs avant le départ de façon générale. Nicolai voulait également rendre service à la géographie dans un pays où les unités de mesures variaient d'une frontière à l'autre : c'est dans ce sens qu'il fait équiper sa voiture d'un compteur de distance dont il fait régulièrement le relevé, et qu'il emporte un podomètre pour les trajets parcourus à pied dans les montagnes. ⁴⁾ Il fut peu

1) "Ein Schriftsteller ist ein Gelehrter, der der Welt nützliche Kenntnisse mitzuteilen sucht, der Wahrheit und Weisheit befördern will." (Seb. Nothanker, Ed. cit., p. 87).

2) "Wir müssen handeln und wirken, damit wir besser werden und die menschliche Gesellschaft auch verbessert werde... Speziell dem Schriftsteller wird solche gemeinützige Arbeit zur Pflicht gemacht. Mit dieser Forderung stimmt er in die grosse literarische Tendenz seines Jahrhunderts." Aner, K.: Ed. cit., p. 87.

3) "Da ich zum Nutzen künftiger Reisenden schreibe..." (Comme j'écris pour être utile à de futurs voyageurs...) Rb I, p. 4. "Da ich zugleich in Rücksicht auf zukünftige Reisende schreibe..." (Comme j'écris en même temps en pensant à de futurs voyageurs...) Rb II, p. 586. Id. dans Rb VI, p. IV.

4) "Mit einer geringen Mühe kann man dadurch der Geographie nützlich werden." (Rb I, p. 16).

satisfait des plans de la ville de Vienne qui existaient, aussi décide-t-il d'en faire établir un nouveau avec l'aide d'un ami : cette fois-ci périmètre et surface seraient calculés exactement. Bien qu'il existât de nombreuses topographies de la ville, mais aucune n'étant satisfaisante à ses yeux, il entreprend d'en écrire une nouvelle, comme il l'exprime dans ces lignes : "C'est seulement l'utilité et la nécessité d'une description topographique qui m'ont poussé à tenter de livrer quelque chose de meilleur et de mieux ordonné que ce qu'on trouve dans les livres imprimés jusqu'à maintenant... sans doute maint futur voyageur qui veut s'orienter rapidement dans cette grande ville et ne pas perdre son temps (m'en remerciera)." 1)

Le concept d'utilité ne se limite cependant pas à ce sens immédiat et concret et la Relation n'est pas seulement un guide pratique pour les amateurs de voyages. Il prend au cours de l'exposé un sens beaucoup plus vaste, même s'il se réfère à des détails concrets, et définit l'auteur comme "celui qui, connaissant bien les choses, guide l'attention vers les sujets d'intérêt public." 2) Nicolai réagit ainsi en observant les gestes et les habitudes des gens : en sollicitant le paysan par ses processions et ses pèlerinages, par exemple, la religion catholique lui fait perdre un temps précieux; il serait plus utile dans ses champs. En enseignant la théologie, l'Université de Vienne, autre exemple, néglige le développement des sciences utiles à l'homme. "L'utilité est un principe qui accompagne à chaque pas l'Aufklärer bourgeois. De même que toute la relation de voyage tire sa légitimité de l'intérêt public de ses exposés, de même Nicolai soumet tout ce qu'il note et vit au cours de son voyage au critère de l'utilité ou de la nocivité pour la société humaine." 3)

1) "Bloss der Nutzen und die Nothwendigkeit einer topographischen Beschreibung hat mich bewogen zu versuchen, etwas besseres und ordentlicheres zu liefern, als was man in gedruckten Büchern hat..." (Rb II, p. 585-86).

2) "Der mit Kenntniss der Sachen die Aufmerksamkeit auf gemeinnützige Gegenstände lenkt." (Rb III, p. XXIV).

3) "Nützlichkeit ist ein Prinzip, das die Gedanken des bürgerlichen Aufklärers auf Schritt und Tritt leitet. So wie die ganze Reisebeschreibung ihre Legitimation aus der Gemeinnützigkeit ihrer Darstellungen bezieht, so unterwirft Nicolai im einzelnen alles, was er auf seiner Reise notiert und erfährt, dem Kriterium des Nutzens oder Schadens für die Allgemeinheit." Martens, W. : Ed. cit., p. 102.

Mais il reste que l'acte le plus utile que puisse accomplir l'écrivain consiste à présenter la vérité. Les deux termes sont en effet le plus souvent rattachés l'un à l'autre : "faire oeuvre utile en montrant la vérité", "on voit davantage que la vérité est utile", "comme mes objectifs étaient la vérité et l'intérêt général", par exemple. Il ne s'agit naturellement pas de la "vérité absolue" qui serait bien contraire à l'esprit de l'Aufklärung pour laquelle la recherche importait plus que la possession de celle-ci. La vérité de Nicolai signifie tout d'abord le résultat d'une observation exacte, la conformité du récit à la réalité, comme alors le traduit le foisonnement d'expressions telles que : "décrire la véritable situation des choses", "obtenir et donner des informations exactes", "chercher à vérifier le plus possible", "observer avec impartialité", "s'appuyer sur les faits", "mettre en lumière le véritable état des choses", etc. ¹⁾ La vérité est la connaissance du réel perçu par un observateur qui se réclame de l'objectivité et qui, par la critique, dégage la vérité des faits et donc la connaissance de la réalité. A propos encore du plan de Vienne qu'il fit dessiner à partir de mesures plus exactes, il écrit : "On approche de cette façon la vérité et on n'écrit pas sans raison et en faisant des estimations. Il n'arrive que trop souvent qu'en négligeant une vérité aussi petite soit-elle, cela a une influence sur la recherche d'une (vérité) plus importante." ²⁾

Quelque soit l'acuité de l'observation, quelque soit le soin apporté à la relation des faits observés, le voyageur ne pouvait pas tout avoir vu, ni surtout ne pas commettre quelques erreurs. Nicolai reconnaît ces inévitables limites et

1) Pour l'utilité : "durch Wahrheit Nutzen stiften" (Rb I, p. XV); "Man siehet auch mehr ein, dass Wahrheit nützlich ist" (Rb I, p. XIX); "Da ich Wahrheit und Gemeinnützlichkeit... zum Zwecke... hatte" (Rb III, p. III). - Pour la vérité : "Den wahren Zustand der Dinge schildern" (Rb I, p. XV); "richtige Nachrichten erlangen und geben" (Rb I, p. XIV); "alles möglichst zu verificiren suchen" (Rb I, p. XIII); "unpartheyisch beobachten" (Rb I, p. XII); "die wahre Beschaffenheit der Sachen ans Licht bringen" (Rb VI, p. V).

2) "Man kommt auf solche Art der Wahrheit näher, und schreibt nicht bloss ohne Grund und nach Gutdünken. Es findet sich nur zu oft, dass die Vernachlässigung auch einer kleinern Wahrheit auf die Erforschung einer wichtigern, Einfluss hat." (Rb III, p. 168).

répond de deux façons à cette objection. Il a d'une part, tout au long de la publication des volumes successifs, ajouté une grande quantité de "mises au point et d'informations complémentaires", de "rectifications" destinées à corriger surtout des chiffres ou des détails. Mais par ailleurs, il attribue à ses erreurs une vertu essentielle : "Même pour des nouvelles de cet ordre, écrit-il à propos d'une affaire sans grande importance, l'erreur est l'accoucheuse de la vérité." ¹⁾ Et dès le volume II, il écrivait : "Je considérerais la grande peine que m'a coûtée ma relation de voyage comme utile, même si elle devait contenir beaucoup d'erreurs, si par ce biais l'occasion était donnée à la vérité de paraître au grand jour." ²⁾ Car c'est par la controverse que celle-ci se développe, par les échanges que provoquent les avis différents que se fortifie la réflexion. La véritable réalité est comparable au grain de blé, la contradiction à l'effet du fléau sur l'épi : "Plus la balle s'envole quand on la secoue, plus pur apparaît le froment." ³⁾ Ramenée au niveau de la Relation, la vérité consiste à présenter avec la garantie de l'observation scrupuleuse et d'une vaste documentation à l'appui un tableau de l'Allemagne, modéré par le droit à l'erreur dont peut bénéficier le voyageur, ou du moins de droit aux erreurs, celles-ci étant finalement le ferment de la vérité.

Mais entre "dire la vérité" et "dire des vérités", la séparation est ténue. L'intention d'être objectif se double d'une inévitable nécessité de parler ouvertement, librement, bref d'une intention délibérée de critiquer. Nicolai prévient de façon réitérée son lecteur : la franchise, la sincérité sont des traits essentiels de son caractère et une constante de son activité d'écrivain : "Mon sort a été, dès ma première jeunesse, de dire publiquement des vérités importunes, et il semble qu'à la fin de ma carrière, il n'en aille pas autrement ... Je sens

1) "Auch bey solchen Nachrichten ist Irrthum die Hebamme der Wahrheit." (Rb III, p. XXXVI). Voir encore Rb III, p. XX et Rb XI, p. VIII.

2) "Ich würde überhaupt die viele Mühe, die mir meine Reisebeschreibung gekostet hat, selbst wenn sie viele Fehler haben sollte, dennoch für sehr nützlich halten, wenn dadurch Gelegenheit gegeben würde, vermittelt welcher Wahrheit an den Tag käme." (Rb II, p. 587).

3) "Je mehr durch Umschütteln die Spreu verfliegt, desto reiner kommt der Weizen zum Vorschein." (Rb I, p. 104).

que, malgré ma longue expérience des conséquences (que l'on subit) quand on révèle la vérité, je ne peux me déshabituer de mon amour importun de la vérité." ¹⁾ Ailleurs : "Je suis un ami de la vérité et un ennemi de l'apparence et des illusions." ²⁾ Le lecteur étant ainsi averti, l'auteur va donc "parler sans détours", "juger sans prendre de gants", dire ce qu'il pense "avec (son) habituelle franchise." ³⁾

Ce faisant, Nicolai est conscient du fait que "toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire." ⁴⁾ Il sait qu'il va provoquer la contradiction et même des réactions hostiles, car la plupart de ses contemporains "tiennent fermement à la tradition et n'ont vraiment aucun sens pour l'exercice d'un raisonnement libre au sujet de tout et sans détours." ⁵⁾ Il semble que parmi ces contemporains non désignés figurent en bonne place et même au premier rang les gens les plus ancrés dans leurs habitudes, ceux des pays du sud catholique. Tout en se défendant de vouloir les offenser, dans la mesure où ne s'en prend qu'à leurs préjugés, il va tenter de les éveiller de leur assoupissement insupportable, de leur ouvrir les yeux sur les lumières de l'Aufklärung; comment procéder sinon en leur montrant, comme en tenant un miroir devant eux, la vérité sur leur état. Une nouvelle imbrication de termes apparaît, exprimant l'enchaînement des intentions. Nicolai déclare son "amour de la franchise et de tout ce qui est vérité et Aufklärung", ou parle ailleurs de son cœur qui bat "pour la vérité et l'Aufklärung." ⁶⁾

1) "Es ist mein Schicksal schon von meiner ersten Jugend an gewesen, öffentlich importune Wahrheiten zu sagen, und am Ende meiner Laufbahn scheint es noch eben dasselbe zu seyn... Ich fühle es, dass ich, ungeachtet meiner langen Erfahrung der Folgen des offenherzigen Entdeckens der Wahrheit, mir meine importune Wahrheitsliebe noch nicht abgewöhnen kann." (Rb I, p. XIX).

2) "Ich bin ein Freund der Wahrheit und ein Feind des Scheines und der Vorspiegelungen." (Rb VI, p. 434).

3) "So muss man freymüthig reden" (Rb I, p. XV); "freymüthig zu urtheilen wagen" (id. p. XVIII); "mit meiner gewöhnlichen Offenherzigkeit" (Rb IV, p. 605). Id. Rb III, p. XV, Rb IV, p. 408.

4) Rb I, p. XIX (en français dans le texte).

5) (Unsere Zeitgenossen) "welche an dem Herkommen fest halten, und wahrhaftig noch keinen Sinn dafür haben, dass über alle Gegenstände frey und ohne Umschweife dürfe räsonnirt werden." (Rb I, p. XVII).

6) "Liebe zur Freymüthigkeit, und zu dem was Wahrheit und Aufklärung ist" (Rb I, p. XIX); "Wenn das Herz für Wahrheit und Aufklärung schlägt" (id.).

Le plus souvent, le terme "Aufklärung" est associé à "pensée", "réflexion", "raison", "philosophie" ou "culture", ¹⁾ et se comprend essentiellement comme un processus dynamique, devenant synonyme d'extension de la "saine raison" ²⁾. Elle apparaît souvent aussi comme une conséquence du développement du savoir, des sciences utiles à l'homme. Parlant d'un gentilhomme campagnard rencontré en Franconie, Nicolai le présente comme "un homme à l'esprit éclairé, qui aime particulièrement les sciences. Il a très à coeur de faire progresser dans ses domaines Aufklärung, bonnes moeurs et industrie." ³⁾ Elle est évoquée ailleurs comme une réflexion qui se juge sur les résultats concrets qu'elle apporte aux hommes, et donc au pays tout entier, parlant alors du "développement des forces de l'esprit humain et par conséquent de l'Aufklärung des nations." ⁴⁾

En septembre 1784, Moses Mendelssohn avait fait paraître dans la Berlinische Monatschrift un article traitant du sens du mot "Aufklärung" ⁵⁾. Dans sa tentative de le définir, il établissait une relation entre celui-ci et les deux autres concepts "Bildung" et "Kultur". Si deux mots ont aujourd'hui pratiquement le même sens de "culture" et de "civilisation", dans l'article de Mendelssohn, "Bildung" apparaît comme un concept supérieur s'appuyant et se développant sur les deux autres, "Kultur" et "Aufklärung". De façon générale, le premier recouvre l'aspect pratique de la vie : qualité, élégance, beauté des oeuvres artisanales et artistiques, mais aussi des moeurs et habitudes sociales, dextérité, ardeur au travail, penchants du peuple dans son ensemble. Le second représente plutôt l'aspect théorique, c'est-à-dire une réflexion raisonnable sur les cho-

1) Voir Rb II, p. 504, p. 510; Rb IV, p. 878, p. 888; Rb V, p. 206.

2) Voir Rb II, p. 609.

3) "Es ist ein Herr von aufgeklärtem Geiste, und der besonders die Wissenschaften liebt; er besitzt warmen Eifer, in seinen Herrschaften Aufklärung, gute Sitten und Industrie zu befördern." (Rb I, p. 159).

4) "Die Entwicklung menschlicher Geisteskräfte und folglich die Aufklärung der Nationen." (Rb II, p. 368)

5) "Über die Frage: was heisst aufklären?", prise de position à la question soulevée en décembre 1783 par Joh. Fr. Zöllner qui se plaignait de l'emploi toujours plus fréquent des mots "aufklären" et "Aufklärung" sans que leur signification soit davantage précisée. La célèbre réponse de Kant sur le même thème paraîtra dans la même publication en décembre 1784.

ses de la vie des hommes selon la place de leur importance et de leur influence sur la destination de l'homme." ¹⁾ Enfin, l'aspect "extérieur" de la culture est appelé "Politur", qui est, dans le cas idéal, une conséquence de la culture et de l'Aufklärung réunie dans une même nation. "Les Grecs avaient les deux, culture et Aufklärung" ²⁾ écrit encore l'auteur pour illustrer son propos.

Nicolai fait très explicitement référence à l'analyse de son ami et en expose en quatre pages ³⁾ les grandes lignes, en en paraphrasant une partie et en leur fournissant un point d'application concret, moins lointain que la Grèce ancienne, l'Autriche, et plus particulièrement sa capitale. Comme Mendelssohn, Nicolai insiste sur la nécessité ne n'employer ces termes qu'après avoir réfléchi sur leur véritable sens, sur la nécessité d'une relation équilibrée entre culture et Aufklärung ⁴⁾. La "réflexion sur tous les domaines de la vie humaine, dans la mesure où ils ont une influence sur le bonheur individuel et sur le bien être général... montre le degré d'Aufklärung atteint par une nation." ⁵⁾ Si la réflexion est la condition nécessaire à l'existence de l'Aufklärung, une réflexion largement répandue dans l'ensemble de la nation, la culture quant à elle, ne progresse que comme la nature : de même qu'il n'y a pas d'effet sans cause, il ne peut y avoir de culture sans mise en valeur de "forces intérieures", mais seulement un vernis, une "Politur", ou un effet de l'imagination...

Ainsi apparaît un des aspects fondamentaux de l'entreprise

1) "Bildung zerfällt in Kultur und Aufklärung. Jene scheint mehr auf das Praktische zu gehen... Aufklärung hingegen scheint sich mehr auf das Theoretische zu beziehen. Auch vernünftige Erkenntnis (objekt.) und Fertigkeit (subj.) zum vernünftigen Nachdenken über Dinge des menschlichen Lebens nach Massgebung ihrer Wichtigkeit und ihres Einflusses in die Bestimmung des Menschen." M. Mendelssohn, dans Bahr, E. : Was ist Aufklärung? (Stuttgart 1974), p. 4.

2) "Kultur im Äusserlichen heisst Politur. Heil der Nation, deren Politur Wirkung der Kultur und Aufklärung ist... Die Griechen hatten beides, Kultur und Aufklärung." (id., p. 5)

3) Voir Rb V, p. 205-08.

4) Mendelssohn parle de la nécessité d'une "Harmonie", Nicolai écrit : "beide müssen im gehörigen Verhältnisse untereinander ... wirken". (Rb V, p. 205).

5) "Nachdenken über alle Gegenstände des menschlichen Lebens, in sofern sie Einfluss auf das Wohl eines jeden Individuum, auf das allgemeine Wohl haben ... zeigt den Grad der Aufklärung einer Nation." (Rb V, p. 206-07).

du voyageur, puis de l'auteur : est-ce que les pays traversés, et en ce qui nous concerne, l'Autriche, sont porteurs de culture, au sens défini plus haut: quelles sont les qualités (ou quelle est la qualité) des activités pratiques et utiles? quel est le niveau des relations sociales? que vaut leur travail? L'"Aufklärung" dont ils se réclament reflète-t-elle un degré de réflexion et une diffusion de celle-ci dans l'ensemble de la population? Le développement de la raison, le libre exercice de la pensée n'y sont-ils pas entravés par de nombreux obstacles? C'est l'ensemble de ces réflexions et des constats sur lesquels elles s'appuient qui forment en fin de compte le sens de la Relation dans sa partie autrichienne.

A travers une certaine complexité des diverses déclarations concernant ses intentions, le but principal du livre se dessine ainsi assez clairement. Il demeure celui des ouvrages précédents et celui de toute sa vie, mais appliqué ici à une forme particulière d'une relation de voyage. A côté des descriptions ou des observations sur les contrées lointaines et mal connues, prennent place les intentions philosophiques, au sens de ce siècle. Par son immense reportage sur l'Allemagne et ce que les Allemands ignorent, il fait oeuvre d'utilité publique en les instruisant, ou en ouvrant les yeux de ceux qui ne voyagent pas comme lui l'a fait. En disant la vérité, c'est-à-dire en montrant la réalité, et en disant des vérités, c'est-à-dire en n'hésitant pas à fustiger ceux qui le méritent, l'auteur prend délibérément le risque de provoquer des réactions de mauvaise humeur et même de mécontentement. Mais c'est à ce prix que progressent les lumières et que s'étendent les bienfaits de l'"Aufklärung".

*
* * *
*

CHAPITRE III : NICOLAI ET JOSEPH II

Quand, dans une lettre personnelle au vice-chancelier Gebler, Nicolai l'assurait qu'il aimait et honorait Joseph II ¹⁾, il exprimait un sentiment sincère auquel de très nombreux passages de la Relation font écho. Nous avons également remarqué que si le voyage à Vienne se situe en l'année 1781, ce n'est pas le fruit du hasard : le début du règne personnel de l'empereur fut perçu par beaucoup de ses contemporains comme le point de départ d'une ère nouvelle, et Nicolai le dit explicitement dans son livre. Le jeune souverain montant sur le trône après le long règne de sa mère symbolisait l'entrée officielle de l'Aufklärung dans le gouvernement des Etats autrichiens. Rien d'étonnant donc que Joseph II occupe dans le livre une place de premier ordre, ce qui a été assez peu mis en valeur d'ailleurs par les critiques qui ont étudié cette oeuvre. Mais de nombreuses considérations rétrospectives de l'auteur nous ont conduit à tenir compte aussi du règne de Marie-Thérèse, puisque dans son tableau de l'Autriche, Nicolai l'évoque fréquemment, rendant ainsi les contrastes plus saisissants.

1. Marie-Thérèse et son règne

Pour le lecteur qui ne connaîtrait de Marie-Thérèse d'Autriche qu'à travers ce qu'en dit la Relation, elle resterait surtout la représentante d'une piété "sincère et fervente plutôt qu'éclairée." ²⁾ Ayant subi l'éducation des jésuites, manifestant toute sa vie un penchant pour les dévotions traditionnelles dans son pays, elle n'avait donc pas pu ou pas voulu exercer une influence bénéfique sur les territoires de son empire. Nicolai écrit : "Sous le règne précédent, la bigoterie et la peur à courte vue des hérésies n'avaient que trop de force pour empêcher le bien de se développer." ³⁾ Il

1) Voir chapitre II.2, p. 65

2) "Diese Dame, welche mehr einer aufrichtigen und eifrigen, als einer aufgeklärten Frömmigkeit wegen berühmt ist..." (Rb III, p. 86).

3) "Unter der vorigen Regierung hatte Bigotterie und kurz-sichtige Furcht von Ketzereien nur allzuviel Macht, das Gute zu hintertreiben." (Rb III, p. 284).

s'agissait bien sûr, à propos d'"hérésies", des protestants, pour lesquels il est vrai que Marie-Thérèse ne manifesta pas de sympathie particulière : "Cette crainte à courte vue déclenche partout les poursuites les plus honteuses contre ceux qui veulent faire progresser la saine raison." ¹⁾ Les ressentiments légitimes de Nicolai envers un souverain qui avait eu cette attitude envers ses coreligionnaires sont fondés. La plupart des historiens l'ont noté; Erich Zöllner, par exemple lorsqu'il écrit que "Marie-Thérèse s'adonnait à une piété de style encore assez ancien, sans la moindre note éclairée et - bien que fille d'une princesse protestante - elle pouvait être intolérante envers les protestants et les juifs." ²⁾ La politique de tolérance de Joseph II se présentera à l'opinion générale comme un contraste d'autant plus frappant. Mais les historiens ne réduisent pas, comme le fait un peu rapidement Nicolai, la personnalité de l'impératrice au seul aspect de sa sensibilité religieuse, ni les quarante années de son règne à une longue période d'obscurantisme. Prenons quelques faits. Même si Marie-Thérèse resta toute sa vie attachée à des habitudes religieuses traditionnelles et à une foi catholique intransigeante, elle ne s'opposa pas à de nombreuses mesures, comme celle de la suppression de l'ordre des jésuites ou la limitation des transferts de fonds des couvents autrichiens vers Rome; c'est-à-dire que malgré ses convictions personnelles, elle accepta de réduire l'influence de l'Eglise romaine à l'intérieur de ses Etats. ³⁾ Par ailleurs, elle laissa ses conseillers, et notamment des hommes comme van Swieten ou Kaunitz, jouer le rôle que l'on sait pour développer en Autriche les idées nouvelles et donner à l'Aufklärung une place importante, et par contre coup diminuer finalement l'importance des jésuites. Sonnenfels en est un autre exemple. Même si le poids des habitudes et des tra-

1) "Diese kurzsichtige Furcht giebt allenthalben die Losung zu den schändlichsten Verfolgungen derer, welche die gesunde Vernunft emporbringen wollen." (Rb III, p. 285).

2) "Maria Theresia persönlich noch ganz einer Kirchenfrömmigkeit älteren Stiles, ohne jede aufklärerische Note, huldigte und - obgleich Tochter einer Fürstin aus protestantischem Hause - gegen Protestanten und Juden recht intolerant sein konnte." Zöllner, E.: Geschichte Österreichs (Wien 1966), p. 316.

3) Voir Vallotton, Henry : Maria Theresia (Munich 1978), p. 244 s.

ditions historiques autrichiennes font que l'analyse de Nicolai comporte des éléments vrais, elle néglige d'autres aspects. Sur le plan des idées, "le règne de Marie-Thérèse porte en tout le caractère d'une époque de transition. Elle conserve autant que possible les formes anciennes mais il y coule un esprit nouveau." 1) C'est cet esprit nouveau qui va se manifester de manière particulièrement éclatante sous le règne de Joseph II, mais le "joséphisme" n'aurait pas pu exister s'il n'avait eu de profondes racines dans le règne précédent.

Comme le règne de Joseph II, celui de Marie-Thérèse fut marqué par de grandes réformes mises en valeur par tous les historiens, et pas uniquement sur le plan administratif. Là aussi apparaît une continuité que la lecture de la Relation ne fait pas ressortir explicitement. Si celles entreprises par Joseph II sont indiscutablement son oeuvre et si le mérite de les avoir mises en place lui revient sans aucun doute, elles s'inscrivent, elles aussi, dans un processus ancien dont les premières grandes manifestations datent du règne thérésien; notamment dans des domaines importants pour l'ensemble des sujets : premières tentatives pour améliorer le sort des paysans, réforme du système scolaire et création d'écoles, réforme de la justice et abolition de la torture; mesures aussi touchant la vie économique dans les secteurs financiers, industriels ou professionnels. Si leurs effets bénéfiques ont mis du temps à se faire sentir, c'est que le cadre géographique et politique qu'était à cette époque l'empire des Habsbourg, par son étendue et la complexité des relations politiques et administratives internes qui y prévalaient, ne facilitaient pas l'application de ces réformes. Élément d'appréciation dont ne tient pas compte le point de vue de Nicolai.

Ce qu'on appelle par commodité "l'Autriche" représentait en cette fin du XVIIIème siècle un immense empire. Il y avait d'une part les Etats héréditaires qui formaient un ensemble relativement homogène et représentaient approximativement les régions dont se compose l'Autriche d'aujourd'hui. Il y avait

1) L. Eisenmann, cité dans Tapié, V.-L. : L'Europe de Marie-Thérèse, du baroque aux Lumières (Paris 1973), p. 227.

d'autre part un certain nombre de royaumes et possessions diverses, dont surtout la Bohême et la Hongrie, qui formaient un territoire politique de quelque 600 000 km² habité par une population estimée à environ 18 millions de sujets. ¹⁾ La capitale de cet empire, Vienne, devait compter presque 200 000 habitants, ce qui la plaçait au quatrième rang des grandes villes européennes. Mais il faut aussi se rappeler que sur cet ensemble de territoires, la population allemande proprement dite - allemande par la langue et par des points communs de leur culture - ne représentait qu'un tiers des sujets de la monarchie habsbourgeoise. ²⁾

Cette situation particulière explique la politique menée depuis des générations pour tenter de réunir tous ces pays autour de la couronne, ce qui se concrétisera par la concentration à Vienne des grandes institutions gouvernementales et administratives nécessaires à l'exercice du pouvoir centralisateur et leurs fréquentes adaptations aux situations changeantes. Ainsi toute la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle y fut-elle marquée par la création, la transformation d'institutions centrales auxquelles restent attachés les noms des grands réformateurs tels que Haugwitz (1749) et Kaunitz (1761). Si le but des grandes réformes administratives était, il faut bien le dire, de pouvoir mieux lever l'impôt et d'être en mesure de recruter plus rapidement les troupes nécessaires

1) Les Etats héréditaires comprenaient Haute et Basse Autriche, Styrie, Carinthie, Carniole, Tyrol et Vorarlberg. La Hongrie englobait de nombreux territoires : Esclavonie, Croatie, Dalmatie, banat de Temesvar, Transylvanie. L'Autriche possédait en Italie l'Istrie et la Lombardie, puis la Toscane. S'ajoutaient à ces possessions les Pays-Bas espagnols (Brabant, Luxembourg, Flandre), les Vorländer (ou Vorderösterreich) et des enclaves au bord du Rhin. En ce qui concerne la population, P. Chaunu donne les chiffres suivants : pour l'Autriche-Hongrie, 12 300 000 h. en 1772, 16 900 000 h. en 1789. Pour Vienne : 100 000 h. aux alentours de 1700 et près du double à la fin du siècle. Chaunu, P.: La Civilisation de l'Europe classique (Paris 1970), p. 264, 320 et 650. Nous trouvons aussi : 22 400 000 h. en 1789, pour Vienne 175 000 h. en 1754, 235 000 h. en 1796. Soboul-Lemarchand-Fogel : Le Siècle des Lumières (Paris 1977), p. 283-84 et p. 287.

2) Autrichiens et Hongrois représentaient environ la moitié de la population, l'autre moitié étant composée de Tchèques, d'Italiens, d'Ukrainiens, de Roumains, de Slovaques, de Juifs et de Tziganes. Soboul-Lemarchand-Fogel : Ed. cit., p. 817-818.

aux nombreuses guerres menées contre la Prusse ou l'empire ottoman, elles permirent aussi d'introduire de nombreuses réformes bénéfiques aux populations, et dont l'énumération serait longue : diminution du pouvoir des états de différents pays ("Stände"), réduction du nombre des journées de servage, impôt sur la fortune, essai d'unification de l'exercice de la justice et principe de l'égalité devant la loi ¹⁾. En vue du développement de l'enseignement primaire et de la création d'écoles nouvelles, venue de Felbiger à Vienne. ²⁾ Ce fut aussi sous le règne de Marie-Thérèse que démarra, avec plus ou moins de succès il est vrai, l'industrialisation de l'Autriche et que se développa le commerce international avec la création de grandes compagnies maritimes ³⁾. Il appartient aux historiens d'établir le bilan complet de toutes ces réformes et des multiples actions menées par la souveraine plus qu'à un voyageur dont les possibilités étaient finalement réduites pour juger l'ensemble de cette politique. Mais puisqu'il s'y est risqué, il nous est apparu nécessaire de s'y arrêter un moment. Pour conclure, nous empruntons quelques lignes à l'un de ceux qui étudièrent ce règne d'un oeil critique tout en reconnaissant les mérites de l'impératrice, Victor-Louis Tapié : tout en s'efforçant de défendre son patrimoine et de donner une cohésion à ses Etats, elle se soucia beaucoup de l'amélioration du sort de ses sujets et "réussit à transformer en ensemble de possessions médiévales en un Etat relativement moderne; même si la mutation des mentalités fut plus lente." Si Nicolai tient compte, dans la Relation, de cette inévitable lenteur de l'évolution des mentalités en admettant qu'il faudra compter plusieurs générations pour que les idées de Joseph II puissent porter leurs fruits, il ignore superbement ce facteur lorsqu'il s'agit du règne de Marie-Thérèse.

1) Les peines infligées aux coupables d'après la "Nemesis Theresiana" (1768) furent très dures, mais Joseph von Sonnenfels réussit à introduire des améliorations (1776). C'est sous le règne de Marie-Thérèse que débutèrent les travaux qui aboutiront à la création du Code civil autrichien au début du siècle suivant.

2) Voir chapitre VI.2 - 3) Voir chapitre V.2

2. Joseph II

L'un des grands regrets de Nicolai pendant son voyage en Autriche aura été sans aucun doute de n'avoir pu être reçu en audience par Joseph II qui, par un malheureux hasard, fut justement absent de Vienne pendant toute la durée du séjour de Nicolai. Comme il ressort d'une note de la Relation ¹⁾, l'empereur était alors en route vers les Pays-Bas. A défaut d'avoir pu se présenter à lui personnellement, Nicolai souhaitait ardemment, nous l'avons vu, qu'au moins son livre soit lu par le souverain autrichien.

Les raisons des sentiments que Nicolai nourrissait à son égard sont diverses. Alors que la rigide étiquette espagnole avait marqué la cour de Vienne pendant longtemps, Joseph II voulait ne se distinguer par aucun signe particulier et il n'était pas rare de le voir se promener parmi ses sujets et s'entretenir avec eux sans autres formalités. Il avait du plaisir à les voir librement rassemblés à l'occasion de fêtes et n'aimait pas qu'ils s'agenouillent devant lui. ²⁾ "On croira aisément que j'ai ardemment souhaité (me présenter devant Lui)", écrit Nicolai ³⁾. Mais si l'abandon de l'étiquette rendait le souverain plus accessible à ses sujets, il traduisait aussi une qualité dont n'avaient pas fait preuve ses prédécesseurs, Marie-Thérèse cependant mise à part, juge encore Nicolai. En même temps que le lourd cérémonial reflétait l'orgueil d'un monarque, il le rendait vulnérable : non seulement il devenait ainsi prisonnier de ses courtisans, mais il devenait aussi la proie d'un clergé sous le joug duquel il se laissait facilement placer. ⁴⁾ A cet égard, Joseph II sut manifester une indépen-

1) Joseph II, qui voyageait volontiers incognito sous le nom de comte de Falkenstein, avait quitté Vienne le 22 mai, faisant étape à Ratisbonne le 24 mai pour repartir le 25 vers Nuremberg et Würzburg. A ces dates, Nicolai quittait Bamberg en direction de Erlangen et Nuremberg... (Voir, Rb II, annexe XIV.1 et Rb III, p. 16).

2) "Wenn dieser Monarch in Wien anwesend ist, so siehet man ihn sehr oft ohne einige Unterscheidung, unter seinen Unterthanen spazieren, und sich mit ihnen unterhalten. Er setzt ein grosses Vergnügen darinn, hier eine Versammlung von freyen Menschen zu sehen. Er sieht es nicht gern, wenn jemand stehen bleibt, und das Knie beugt." (Rb III, p. 16)

3) "Dass ich diess eifrig gewünscht habe, wird man mir leicht glauben." (id.).

4) Voir Rb V, p. 197-98 et p. 202.

dance d'esprit qui lui vaut l'admiration de Nicolai : "Ce qui prouve le plus la grandeur de son esprit, c'est que, élevé dans le plaisir et la bigoterie, il reconnut très tôt la fausseté de préjugés enracinés et que, de sa propre initiative, il sut apprécier la modération, l'activité et la tolérance, et les exercer lui-même." ¹⁾ A l'opposé des pratiques religieuses de sa mère, Joseph II manifeste une piété très stricte. Nicolai note : "L'empereur cherche, autant que cela est possible, à amener la religion à une noble simplicité et ne tolère dans sa propre chapelle, comme les nouvelles officielles le rapportent, que le crucifix." ²⁾ Cette rigueur dans la piété personnelle a son importance dans la mesure où elle est la source de dispositions qui toucheront l'ensemble de la vie religieuse autrichienne. "Joseph II, qui cherche à distinguer dans la religion l'essentiel et les choses secondaires inutiles ainsi que les abus superstitieux qui s'y sont glissés, supprime peu à peu les abus les plus grossiers." ³⁾ Nicolai rend hommage à diverses reprises à un rôle aussi remarquable : "L'image vivante de l'abîme de superstition dans lequel la plus grande partie de la nation était encore plongée il y a peu de temps, peut réchauffer le cœur de reconnaissance envers l'empereur qui osa le premier l'en arracher." ⁴⁾ Si, au cours des années suivantes - ces lignes figurant toutes ou presque dans le volume II, donc écrites immédiatement après le retour de Vienne - les résistances opposées parfois aux mesures de Joseph II rendront les espérances de Nicolai mitigées; mais il n'en continuera pas moins à célébrer les mérites de ses réformes, car c'est

1) "Was die Grösse seines Geistes am meisten beweiset, ist, dass er mitten unter Sinnlichkeit und Bigotterie erzogen, schon früh die Falschheit eingewurzelter Vorurtheile einsah, und, aus eigenem Trieb, Mässigkeit, Thätigkeit und Toleranz zu schätzen und selbst auszuüben wusste." (Rb III, p. 380)

2) "Der Kaiser sucht, so viel es seyn kann, die Religion zur edlen Simplizität zu bringen, und leidet, wie die öffentlichen Nachrichten versichern, in seiner eignen Kapelle kein Bild, als das Krucifix." (Rb II, p. 609).

3) "Joseph II, der das wesentliche der Religion von unnützen Nebendingen, und von eingeschlichenen abergläubischen Missbräuchen zu unterscheiden sucht, schafft nach und nach die grössten Missbräuche ab." (Rb II, p. 608-09).

4) "Das lebhafteste Bild, in welchem Abgründe von Aberglauben der grösste Theil der Nation noch vor kurzem steckte, kann das Herz zur Dankbarkeit gegen den Regenten erwärmen, der es zuerst wagte, sie daraus zu reissen." (Rb II, p. 610). Voir encore Rb II, p. 495, 544 ou 665.

par elles que devaient passer la nécessaire évolution du catholicisme et l'indispensable développement de l'Aufklärung. Elles étaient le ressort, insuffisant à lui seul, mais sans lequel il ne pouvait être question de changer les habitudes séculaires.

Sur un autre plan, mais avec une appréciation similaire de Nicolai, Joseph II se voit décerner d'autres éloges dans la Relation : grâce à des réformes, mais aussi surtout grâce à son propre exemple, son règne va être marqué par un développement jusqu'ici inconnu des activités économiques, des sciences, du travail de toute la population de façon générale. "Grâce à l'esprit bienfaisant du monarque qui cherche à réveiller ses sujets du sommeil dans lequel ils étaient plongés jusqu'ici et provoque diverses améliorations" ¹⁾, l'Autriche va enfin se mettre au travail, suivant alors l'exemple de son souverain. "Il a tout fait, depuis qu'il règne seul ... pour chasser de son vaste empire l'inactivité et la paresse et pour encourager de toutes parts l'industrie et l'esprit d'entreprise." ²⁾ Nicolai exhorte ainsi les Autrichiens, qui semblent n'avoir pas mis le travail au premier rang de leurs préoccupations, à imiter l'exemple de leur empereur et de lui manifester leur admiration et leur reconnaissance. ³⁾ "L'esprit de l'empereur se répand sur tout" et grâce à ses "sages dispositions, l'Autriche est à une époque où la liberté de penser commence à croître et donc plus de place est faite au développement des sciences." ⁴⁾ Toute cette activité dont il faisait preuve montrait qu'il "aimait son peuple et cherchait à faire progresser son véritable bien être." ⁵⁾ Mais là encore, au

1) "Durch den Geist des wohlthätigen Monarchen, der seine Unterthanen aus dem Schlummer in welchem sie bisher gelegen hatten, zu erwecken sucht, und Verbesserungen von aller Art veranlasst..." (Rb II, p. 567).

2) "Er hat seit seiner Alleinregierung alles gethan... um in seinem weiten Reiche... Unthätigkeit und Müßiggang zu vertreiben und Industrie und Betriebsamkeit allenthalben aufzumuntern." (Rb II, p. 380).

3) Voir Rb III, p. 377, 380, 358; Rb IV, p. 877-78, 444.

4) "Der Geist des Kaisers verbreitet sich über alles" (Rb III, p. 375) - "Zu einer Zeit, wo durch die weisen Veranstaltungen des Kaisers die Freyheit zu denken in Oestreich anfängt empor zu kommen, und folglich zum Fortgang der Wissenschaften mehr Raum gemacht ist..." (Rb III, p. 328).

4) "... dass Joseph II sein Volk liebte und dessen wahrer Wohl zu befördern suchte." (Rb III, p. 381).

fur et à mesure des volumes, l'optimisme de Nicolai se modère. Quelques soient les mérites du souverain et la valeur de ses réformes, pas plus dans la vie économique que dans la vie religieuse, la garantie de l'efficacité n'est pas acquise. Les anciennes habitudes fortement enracinées, les traditions et en un mot, les résistances, sont nombreuses et rien ne sera définitivement assuré si la plus grande partie de la population ne participe pas à l'oeuvre réformatrice. Le rôle du souverain est capital, mais il ne peut suffir à lui seul. Nicolai le met en valeur, mais il en appelle aussi à une participation nécessaire : "Il y a des gens qui attendent tout du monarque, qui mettent en avant le monarque dans tous les domaines et semblent s'imaginer que de toute façon toutes les améliorations doivent venir d'en haut. Autant on doit se montrer reconnaissant envers ce qu'un monarque entreprend pour améliorer la situation, autant on ne pense pas assez, dans tous les pays, que chaque amélioration qui vient des classes inférieures, de leur propre impulsion, est incomparablement plus générale et plus sûre. Tout ne peut être résolu avec seulement des ordres, des institutions, des dépenses (engagées par le) souverain. On voit cela de façon très caractéristique en Autriche." 1) Intéressante définition du rôle de l'Etat et de celui du citoyen, et qui trace déjà les limites de l'absolutisme éclairé.

Le jugement que Nicolai porte sur les premières années du règne de Joseph II est à l'unisson de ce que diront avec lui nombre de ses contemporains. En Autriche notamment, l'avènement du jeune empereur fut salué avec le même enthousiasme par Joseph von Sonnenfels qui ne disait finalement pas autre chose que Nicolai - ou bien Nicolai ne disait pas autre chose que lui - quand il déclarait dans un discours inaugural pro-

1) "Es giebt Leute, welche alles von dem Monarchen erwarten, in allen Dingen den Monarchen vorschreiben, und überhaupt sich einzubilden scheinen, dass alle Verbesserung von oben herab kommen müsse. So sehr man alles, was ein Monarch zur Verbesserung thut, dankbar erkennen muss; so wird doch in allen Ländern zu wenig daran gedacht, dass jede Verbesserung, welche von den unteren Ständen, aus eigenem Triebe, den Anfang nimmt, ungleich ausgebreiteter und sicherer ist. Bloss mit Befehlen, mit Anstalten, mit Befehlen, mit Anstalten, mit Aufwand des Regenten, kann keineswegs alles ausgerichtet werden. Diess siehet man deutlich in Oestreich." (Rb IV, p. 642-43).

noncé à l'Université de Vienne en 1782 : " L'oeil de toute l'Europe est maintenant dirigé sur les Etats d'un monarque qui a commencé à mettre à exécution, avec détermination, un plan profondément pensé, qui s'appuie sur les observations recueillies, et mûri au cours des années. La première année de son règne est déjà plus fertile en lois remarquables que la vie entière de souverains qui ne furent pas peu célèbres dans l'histoire..." ¹⁾ Les historiens sont en effet unanimes pour souligner la densité des réformes voulues et entreprises à cette époque, ainsi que leur diversité. Joseph II mérite bien à ce titre le nom de "Reformfanatiker", car il s'occupa vraiment de tout : grands travaux dans Vienne, aménagement des parcs, mesures de police concernant le balayage des rues ou la vitesse autorisée pour les voitures, mise au travail de tous les inactifs, prisonniers et mendiants les premiers... Il s'engageait personnellement dans les plus petits détails de la vie quotidienne et exigeait le même engagement de tous ses fonctionnaires. C'est à ce style nouveau, à cet exemple inattendu d'un souverain traditionnel que pensait Nicolai en mettant en valeur dans son livre ces qualités qui caractérisaient "l'esprit de l'empereur".

En ce qui concerne maintenant le résultat effectif des réformes joséphiniennes, Nicolai ne disposait évidemment pas du recul dont bénéficient les historiens. Mais il faut bien admettre que malgré cela, il fait preuve d'une justesse d'analyse, ou du moins d'une intuition remarquable. La partie concernant les premières années du règne, telle que nous la découvrons dans la Relation, correspond bien à ce qu'ont retenu les historiens : abrogation du servage et amélioration du sort des paysans furent une des préoccupations importantes de Joseph II, continuant ainsi l'oeuvre entreprise par sa mère; encore que sur ce point Nicolai soit très discret. Les mesures visant à instituer une plus grande égalité devant la loi

1) "Das Auge von ganz Europa ist jetzt auf die Staaten eines Monarchen gerichtet, der einen tiefüberdachten, durch gesammelte Beobachtungen, durch Jahre gereiften Plan zur Wohlfahrt seiner Untertanen mit Entschlossenheit auszuführen, den Anfang gemacht hat. Das erste Jahr seiner Regierung ist bereits an merkwürdigen Gesetzen fruchtbarer als ganze Lebenszeiten in der Geschichte auch nicht unberühmter Regenten." Cité dans Pollak, W. : Tausend Jahre Österreich (Vienne 1973), p. 302.

telles que la suppression des pensions de faveur dont Marie-Thérèse avait été prodigue, risque encouru par les nobles de se voir enchaînés au carcan comme n'importe quel autre condamné, mesures visant à établir une plus juste répartition des charges fiscales, diminution des prérogatives traditionnelles des classes privilégiées, efforts importants pour améliorer le sort des pauvres, des malades, des veuves et des orphelins... tout cela est davantage mis en valeur dans la Relation qui préfère voir ces tâches entre les mains de l'Etat qu'entre celles des ordres religieux. Enfin, les mesures prises en faveur de la tolérance des protestants et autres non-catholiques y sont célébrées, du moins au début, de façon éclatante. Le livre de Nicolai correspond à une vue généralement partagée sur les débuts du règne, tels que les évoque, par exemple Hans Wagner : "L'oeuvre réformatrice de l'empereur Joseph II est un des chapitres les plus excitants et des plus intéressants de toute l'histoire autrichienne... Joseph II a tenté de mettre en oeuvre avec une ampleur inconnue jusqu'ici les idées des Lumières... A une politique extérieure ambitieuse, venait s'ajouter un changement radical à l'intérieur. Une réforme chassait l'autre. De la façon la plus profonde, les innovations s'attaquaient à la vie des populations dans les domaines religieux, social et économique." 1)

Et pourtant de nombreuses parties de ces réformes durent être abandonnées ou fortement réduites dans leur application, et la restriction que faisait Nicolai en notant qu'un souverain ne pouvait à lui seul rien réaliser de durable, qu'il lui fallait l'assentiment profond de son peuple, a été pratiquement confirmée, encore que l'analyse de ces échecs soit plus complexe. En prenant lui-même toutes les décisions et en excluant les intermédiaires traditionnels, seigneurs, gouvernements provinciaux et états, Joseph II put imposer en partie,

1) Das Reformwerk Josephs II. ist eines der erregendsten und interessantesten Kapitel der gesamten österreichischen Geschichte... (Er hat) versucht, die Ideen der Aufklärung... in bisher unerhörtem Ausmass in die Tat umzusetzen... Zu einer ambitionierten Aussenpolitik... kam eine radikale Umwälzung im Inneren. Eine Reform jagte die andere. Im tiefsten griffen die Neuerungen auf kirchlichem, auf sozialem und wirtschaftlichem Gebiet in das Leben der Bevölkerung ein." Wagner, H. : Introduction à Kaiser Joseph der Zweite de Joseph Richter (Vienne 1967).

ses réformes, mais non les faire accepter de façon durable. En s'en prenant de façon trop soudaine et systématique aux vieux privilèges, il perdit l'appui de ceux qui en bénéficiaient. En choisissant pour principe de "tout généraliser, simplifier et normaliser", il donnait à l'Etat et à ses fonctionnaires la possibilité de limiter l'arbitraire, mais également aux sujets d'une vieille monarchie le sentiment d'une limite imposée à leurs libertés traditionnelles et les plus quotidiennes. En s'attaquant de front à de vieilles traditions, en sécularisant trop brutalement, en imposant une tolérance à laquelle beaucoup n'étaient pas préparés, il froissa la conscience de beaucoup de ses sujets. ¹⁾ C'est ce bilan que l'on retrouve à propos de la fin du règne de Joseph II dans le livre d'Erich Zöllner : "Sans doute toutes les réformes étaient-elles destinées à profiter au peuple", mais "la manière brutalement autoritaire dont les ordonnances et les lois étaient promulguées rendit tout à fait impopulaires bien des mesures josephistes, même pleinement justifiées et avantageuses en soi." ²⁾

1) Voir à ce sujet Mayer-Kaindl-Pirchegger : Geschichte und Kulturleben Oesterreichs von 1493 bis 1792 (Vienne 1960), p. 293 s.

2) Zöllner, E. : Histoire d'Autriche (Lyon 1976), p. 302.

*
* * *
*

CHAPITRE IV : VIENNE ET LES VIENNOIS

1. Vienne

"Vers 1780 Vienne était comme un des centres de culture allemande les plus vivants", écrit Henry Vallotton ¹⁾, et il en attribue le mérite à Marie-Thérèse. Pierre Laffue voit cette ville "comme un vaste théâtre où se célèbrent avec éclat les rites d'une civilisation originale", ayant noté toutefois à propos du règne finissant, qu'il était devenu "un brillant trompe-l'oeil qui n'abuse plus ... les observateurs avisés." ²⁾ Nicolai, dans ses propos sur Vienne, peut-il être rangé parmi les observateurs avisés? Avant de répondre à cette question, il nous faut tenter de regrouper ici les passages les plus marquants relevés dans les très nombreuses pages de la Relation consacrées à Vienne elle-même et à tout ce que représentait cette ville, à la fois pour le voyageur qui la découvrait et pour l'homme dont la réflexion portait sur la place et sur le rôle que pouvait prétendre occuper dans l'Allemagne d'alors la capitale de l'Autriche.

En considérant l'efficacité des diverses institutions chargées de veiller à l'entretien de la ville et au bon fonctionnement des services municipaux, Vienne pouvait être prise comme modèle par toutes les autres villes allemandes, constate Nicolai. Les rues y sont éclairées la nuit, en été comme en hiver. Elles sont parfaitement entretenues; chaque trou dans le pavage est immédiatement rebouché, tâche qui est confiée à un service spécialisé dont les membres sont dispensés du recrutement militaire. Ou bien, si dans une maison du centre de la ville une personne est gravement malade, les rues avoisinantes sont recouvertes de paille afin d'atténuer le bruit de la circulation, toujours importante à Vienne et à propos de laquelle Nicolai décerne un compliment aux cochers, qui sont aussi habiles que rapides. Un corps de trois cents policiers, dont chacun porte un numéro matricule sur son képi, veille strictement à la sécurité des habitants, mais aussi à la circulation des voitures, assurent le service d'ordre lors des diverses processions et interviennent énergiquement en cas de

1) Vallotton, H. : Ed. cit., p. 244.

2) Laffue, P. : Marie-Thérèse, impératrice et reine (Paris 1957), p. 6.

vacarme dans les débits de boissons. 1) Les rues grouillent de gens : nobles accompagnés de leurs serviteurs, artisans et journaliers, beau monde et soubrettes, Autrichiens de toutes les régions portant leurs costumes traditionnels, étrangers de tous les pays de l'empire en costumes nationaux, tout cela donnant à la ville beaucoup de couleurs. Le va-et-vient y est permanent, et lorsque les occasions se présentent - et elles ne manquent pas à Vienne -, toute cette foule se met en mouvement vers les fêtes, solennités religieuses, spectacles, feux d'artifice et mascarades de toutes sortes. On voit aussi les gens "riches et distingués" se promener accompagnés de gros chiens, pure imitation des modes de Paris ou de Londres, note Nicolai, et où cela est sans doute nécessaire pour se protéger de mauvaises rencontres, "mais à quoi ces gros chiens à Vienne ou à Berlin peuvent-ils servir? Voilà une des mauvaises conséquences de voyages à l'étranger." 2)

Quant à la ville elle-même, elle est empreinte de "variété" et de "charme" 3), mais ses rues sont tortueuses et irrégulières. Elle manque de belles perspectives. Les maisons y sont bien construites, mais vieilles et donc sombres et peu confortables. Naturellement, Nicolai donne aussi dans sa topographie de Vienne la place qui leur revient aux nombreuses et belles constructions viennoises, maisons bourgeoises, palais, églises ainsi qu'aux grands parcs royaux ouverts depuis un certain temps au public.

Mais pour la Relation, les impressions ne suffisent pas. Une ville doit être exactement mesurée. Selon le plan qu'il avait fait établir lui-même, la superficie de Vienne était de 5.315.855 toises carrées 4) Mais déterminer avec exactitude le nombre

1) A ce propos, Nicolai se déclare partisan d'une plus grande tolérance envers "les explosions de gaieté, surtout celles de l'homme du peuple." Ayant vu un dimanche soir un jeune homme pris de boisson emmené rudement par la police, il s'insurge contre le fait qu'une faiblesse de cette sorte tombe sous le coup de la discipline militaire (Voir Rb III, p. 217).

2) "Aber wozu sollen die grossen Hunde in Wien oder Berlin? Da ist es leere Nachahmungssucht; eine von den vielen schlechten Früchten ausländischer Reisen." (Rb III, p. 245).

3) Il écrit "Mannichfaltigkeit" et "Anmuth" (Voir Rb III, p. 130).

4) Nicolai prend comme unité les "Quadrat-Klafter" ou compte 1.328.964 "Quadrat-Ruthen" (Voir annexes IV.2 du volume III.).

d'habitants de la capitale autrichienne représentait une entreprise plus difficile. A quelles sources se fier? Faute de pouvoir faire réaliser un recensement, Nicolai tranche à partir de ses propres estimations. Les listes établies à partir des registres et annales divers sont incomplètes, puisqu'il n'est pas certain que les enfants nés de familles non-catholiques y soient enregistrés; les différents auteurs indiquent des chiffres variables en ajoutant leurs propres calculs aux chiffres du recensement de 1772. A quoi bon flatter la vanité des gens, écrit-il : s'appuyant sur le taux de mortalité et sur le nombre des décès enregistrés, il admet une population se situant entre 120 et 150 000 habitants. ¹⁾ Si l'on compare certains chiffres, sans doute exagérés, de l'époque et les estimations d'aujourd'hui, Nicolai donne l'impression d'avoir quand même arrondi vers le bas. Mais s'il était effectivement peu aisé de dénombrer les habitants de Vienne, il était plus aisé pour le voyageur d'en énumérer des traits particuliers.

D'abord parce que résidence des empereurs germaniques, siège du "Reichshofrath", Conseil de l'empire, siège et résidence de la monarchie autrichienne et donc de toutes les grandes instances gouvernementales, Vienne comptait plus de nobles qu'aucune autre ville d'Allemagne. D'autres institutions, comme l'Université, mais aussi les nombreux ordres religieux, et puis enfin l'attrait que Vienne exerçait sur toute l'Europe, tous ces facteurs y avaient attiré depuis de longues dates de nombreux étrangers. Parmi eux, il y avait de grands savants venus d'Italie ou des Pays-Bas, tels le juriste Martini ou le médecin van Swieten; mais l'Italie avait en particulier envoyé nombre de "faiseurs d'hérétiques" ("Ketzermacher") qui avaient

1) Nicolai refuse le chiffre de 200 000 h. Pezzl parle à ce sujet de l'éternelle dispute qui existait et cite le chiffre de de Luca, assez récent, soit 254 261 h., et qu'il juge trop bas. Il avance le chiffre de 265 000 au minimum (Skizze von Wien, p. 18-19), mais il indique par ailleurs "au moins 250 000 personnes" (p. 28). Les historiens modernes admettent en moyenne 200 000 habitants pour la période envisagée (Voir p. 104). Dans Wien anno 1786 (Vienne 1947), Karl Reinhöhl compte également en gros 250 000 habitants dont 50 000 dans le ville même. Il complète ses chiffres par quelques autres : 40 000 gens de maison et 3 000 tailleurs, 20 000 chevaux de selle ou d'attelage, et 30 000 chiens qui gardent les maisons ou "trainent dans les salons" (p. 22).

le plus souvent un poste à la Faculté de théologie. Il y avait aussi à Vienne "un assez grand nombre de Français, mais où ne les trouve-t-on pas?" 1) La plupart étaient prêtres diseurs de messes, informateurs, "mamselles", valets de chambre, coiffeurs cuisiniers, aventuriers ou écrivains...

Certains auteurs viennois racontent, et Nicolai juge avec une ironie et un scepticisme non dissimulés leurs "fables" ou leurs "légendes" qui prétendaient que Vienne aurait un passé deux fois millénaire, et surtout qu'à l'emplacement de l'actuelle cité avait existé une ville romaine dont il y aurait des traces; elle se serait appelé Vindobona et l'empereur Marc-Aurèle y serait décédé. Nicolai leur accorde tout au plus qu'une légion romaine aurait pu prendre ses quartiers d'hiver dans la région. 2) Pour s'en tenir à des dates sûres, Nicolai retient celle de la consécration de la première église édiflée sur l'emplacement de celle qui deviendra la cathédrale de Vienne, le "Stephansdom", soit le milieu du XIIème siècle. Attitude qui reflète bien l'exigence nicolaienne de documents sûrs et certifiés. Et pourtant, s'il est vrai que le sort de la cité romaine après l'effondrement de l'empire est inconnu et que ses vestiges ne furent mis à jour qu'après la dernière guerre, il n'en reste pas moins troublant de lire que des historiens viennois avaient soupçonné l'existence de cette Vindobona dont plus personne ne doute aujourd'hui et qui confère bien à Vienne le passé séculaire que Nicolai refusait. Ce passé avait-il une signification particulière, aurait-il conférer quelque prééminence à la ville autrichienne? Nicolai

1) "Franzosen finden sich in ziemlicher Anzahl in Wien, wo finden sich die nicht?" (Rb III, p. 172).

2) Les auteurs dont Nicolai évoque les textes sur le passé de Vienne sont Fuhrmann et Taube. Aujourd'hui nous pouvons lire : "De nombreux objets préhistoriques trouvés dans le sol prouvent que Vienne doit son origine à une bourgade celtique. Dès le Ier s., Vindobona devient station militaire à l'extrême frontière N. de l'Empire romain; les légionnaires de Domitien (mort en 96) y laissent des traces de leurs constructions et elle est mentionnée comme lieu de décès de l'empereur philosophe Marc-Aurèle en l'an 180." Les Guides bleus Autriche (Paris 1975), p. 435). Voir aussi p. 455.

Quant à la basilique romane à partir de laquelle a été édiflée la cathédrale Saint-Etienne, elle fut consacrée en 1147, et l'édifice gothique tel que nous le connaissons aujourd'hui, en 1263.

avait une aversion marquée envers toutes les hypothèses vagues et les faits non prouvés. Rien de plus naturel chez un rationaliste de sa sorte. Mais à propos de l'ancienneté du passé de Vienne, les vieux textes avient raison face à son scepticisme. Ou bien, dans la comparaison implicite qu'il faisait souvent entre sa ville natale et Vienne, aurait-il ainsi concédé un avantage à cette dernière, contre son gré?

Mais s'il est un domaine dans lequel Nicolai ne conteste en aucune façon la prééminence de Vienne, c'est bien dans celui de la richesse. Il y revient sans cesse. D'abord, les constatations : "Le luxe a existé très tôt à Vienne et il y existe maintenant de façon bien plus forte et bien plus vaste que dans n'importe quelle autre ville allemande." ¹⁾ Vienne possède "la cour la plus somptueuse, les vassaux les plus fortunés, les oisifs les plus nombreux, les passe-temps les plus variés, les festins les plus exquis." ²⁾ Et vu sous l'angle de la morale : "Vienne est une ville ancienne et depuis les temps anciens, elle a été célébrée pour le bien-être et la richesse de ses habitants, et pour toutes les bonnes ou mauvaises conséquences de la richesse." ³⁾ Ce luxe se traduisait par le faste déployé par les grandes familles de la haute aristocratie et le train de vie qu'elles menaient, par exemple à l'occasion des fêtes et des bals, mais, toutes proportions gardées, le même goût du luxe et de la dépense se retrouvait aussi dans les couches moins fortunées de la société autrichienne, couches séparées par l'étiquette, mais réunies par le même plaisir de dépenser leur argent. Au lieu d'être, comme elle le devrait, "la force motrice de l'industrie", la classe moyenne s'enrichit des dépenses des grands et entretient à son tour équipages, serviteurs, etc. ; garde-robres et bijoux traduisent les mêmes penchants. Les femmes des classes moyennes ou même inférieures ,

1) "Der Luxus... (und er ist in Wien sehr viel früher gewesen und noch jetzt ungleich stärker und ausgebreiteter als in irgend einer andern deutschen Stadt)..." (Rb III, p. 147).

2) "Der prächtigste Hof, die reichsten Vasallen, die zahlreichsten Müssiggänger, die mannigfaltigsten Zeitvertreiber, die leckersten Schmausereyen..." (Rb IV, p. 923).

3) "Wien... schon seit alten Zeiten wegen des Wohlstandes und Reichthums ihrer Einwohner, und wegen aller guten und schlimmen Folgen des Reichthums, berühmt gewesen." (Rb V, p. 187).

Voir encore Rb III, p. 190 et Rb V, p. 235-36.

note Nicolai, portent des vêtements luxueux, soie, tissus brodés d'or et d'argent, comme il a pu l'observer chez les jolies femmes de chambre viennoises, les "Stubenmädchen" qui avaient beaucoup d'allure; de plus elles se fardent beaucoup pour cacher, explique-t-il, les traces des fatigues de la nuit, passée souvent à danser ou à jouer. Il y voit une influence néfaste que la noblesse exerce ainsi sur les classes les plus modestes de la société viennoise. De même que les grandes familles qui fréquentent la cour dépensent des fortunes à mener un luxueux train de vie, de même voit-on dans les classes moyennes des gens acquérir de leurs revenus maison et jardin et vivre, au bout de quelques années, avec une certaine aisance du rapport de leur argent investi dans la pierre. D'autre part, les prix exorbitants des loyers en ville, dûs à différentes raisons mais surtout à la présence de gens très fortunés, obligent artisans et journaliers à s'installer dans les faubourgs et donc à parcourir de longs trajets pour aller gagner leur vie et pour rentrer chez eux. Montants exagérés des loyers en ville, spéculation foncière dans les faubourgs, c'étaient autant de signes d'un déséquilibre du développement de Vienne, même si d'autre part le luxe élevé dans lequel vivaient certaines classes avait des retombées sur d'autres classes moins fortunées. ¹⁾

Si l'observateur étranger note les défauts, le Viennois semble, à ses yeux, ne voir que les splendeurs. Les gens de Vienne font preuve vis-à-vis de leur ville et d'eux-mêmes

1) Selon les indications de la Relation, un appartement d'une dizaine de pièces, situé au 4ème étage, coûtait un loyer annuel d'environ 800 florins. Entre 1766 et 1783, Vienne comptait environ 1300 maisons, les faubourgs 3700. A titre indicatif, nous citerons J. Pezzl : il indique qu'une douzaine de familles princières (dont les Liechtenstein, Esterhazy, Schwarzenberg, Dietrichstein, Lobkowitz), dépensaient en moyenne entre 300 et 700 000 fl. par an. D'autres familles (il cite les Auersperg, Batthyany, Clary, Colloredo, Czartoryski, Kaunitz, Khevenhüller, Kinsky, Ligue, Palm, Poniatowski, Starhemberg ou Sulkowski), dépensaient entre 80 et 150 000 fl. Avec 20 000 fl. on vivait encore à l'aise, écrit-il, mais on n'était plus considéré comme faisant partie de la haute société viennoise. Ces dépenses allaient aux plaisirs de la table, à la garde-robe, aux chevaux, au personnel et aux fêtes. Pezzl rapporte encore une réflexion selon laquelle, dans la course au gaspillage de l'argent, la noblesse des autres pays réussissait à avoir une certaine avance, mais qu'aucune n'arrivait à courir si longtemps que la noblesse viennoise..." (Skizze von Wien (Ed.cit.), p. 71-75.

d'une autosatisfaction ("Selbstenügsamkeit") dont Nicolai ne comprend pas les raisons, et d'une vanité prétentieuse due au fait qu'ils vivent dans une capitale. "Les Viennois, dit-il, rattachent toujours à Vienne la notion de capitale de l'Allemagne. Ils devraient dire que Vienne est la capitale des Etats héréditaires d'Autriche." ¹⁾ Ou bien : "Les Viennois ne connaissant principalement que leur pays... ils ont de leur patrie une opinion vraiment exagérée." ²⁾ Or, a pu constaté Nicolai, très éloignés du reste de l'Allemagne, dont ils ne connaissent rien, privés depuis des siècles par une sévère censure des meilleurs produits de l'art et de l'industrie des autres pays, si Vienne était vraiment cette capitale, "on devrait (y) trouver plus qu'ailleurs et de façon parfaite tout ce qui est issu de la manière et de l'art allemand." ³⁾ Or les Viennois se préoccupent pourtant très peu de ces choses et, avant tout "de boire et de manger. Ils demeurent ainsi très heureux dans leur autosatisfaction; de savoir si cela est très sage est une autre question." ⁴⁾ Question posée ici, mais à laquelle il va répondre très largement. Il est à retenir ici surtout cette analyse du rôle de capitale que certains attribuaient à Vienne. Nicolai s'y oppose ici avec les arguments que l'on vient de voir. Nous aurons l'occasion d'y revenir. ⁵⁾

1) "Dazu kommt, dass die Wiener immer mit Wien den Begriff der Hauptstadt Deutschlands verbinden. Sie sollten sagen, dass Wien die Hauptstadt der oestreichischen Erblande ist." (Rb V, p. 210).

2) "Die Wiener kennen hauptsächlich nur ihr Land... Für ihr Vaterland (sind sie) gar sehr und wirklich übermässig eingenommen." (Rb V, p. 317-18).

3) "Alles was von deutscher Art und Kunst sey, müsse in Wien in vorzüglicher Vollkommenheit zu finden seyn." (Rb V, p. 210).

4) "Freilich bekümmert sich der grösste Theil der Einwohner Wiens um alle diese Sachen sehr wenig, sondern allein um Essen und Trinken. Er bleibt also glücklich in seiner Selbstzufriedenheit; ob aber auch sehr weise, ist eine andere Frage." (Rb V, p. 211).

5) Voir chapitre VII.3.

2. Les Viennois

Au moment d'aborder le chapitre qu'il consacre aux Viennois, Nicolai déclare qu'il est conscient de la complexité de son sujet et tente de donner une certaine relativité à ses jugements. Il ne rapporte donc dans ces pages que ce qui l'a frappé en tant qu'étranger et quelques réflexions afférentes. Aux gens impartiaux de juger : "Déterminer le caractère général des habitants d'un pays ou d'une ville est une entreprise très difficile et, lorsqu'il s'agit de contemporains, très délicate. C'est pourquoi je ne veux pas me lancer dans une telle entreprise en ce qui concerne Vienne. Je veux seulement livrer quelques remarques sur des sujets qui m'ont paru curieux du point de vue des mœurs et des habitudes par rapport à d'autres villes allemandes caractéristiques; j'y ajouterai quelques considérations directement issues de ces remarques. Que des observateurs attentifs et impartiaux qui ont connu Vienne sous différents aspects veuillent bien juger si mes observations sont justes et mes réflexions pertinentes." ¹⁾ Ces précautions oratoires étant prises, Nicolai souligne encore la qualité de l'accueil qui lui fut réservé et l'hospitalité dont on fit preuve à son égard et il évoque de façon générale les amitiés qu'il y noua. Son séjour dans cette ville a été "en tous points très agréable", note-t-il et il aurait volontiers ces moments s'il en avait eu le temps. Aucune remarque n'apparaît, en effet, dans la Relation qui relate des expériences désagréables. "Le caractère paisible et en même temps léger du peuple autrichien le rend doux, aimable et agréable... Ils aiment jouir de la vie, mais ils aiment aussi que d'autres en jouissent." ²⁾

1) "Den allgemeinen Charakter der Einwohner eines Landes oder einer Stadt zu bestimmen, ist ein Unternehmen von grosser Schwierigkeit, und wenn es Zeitverwandte betrifft, von grosser Bedenklichkeit. Auch will ich dieses in Absicht auf Wien nicht unternehmen. Ich will nur einzelne Bemerkungen über solche Gegenstände mittheilen, die mir in Ansehung von Sitten und Gewohnheiten merkwürdig, und gegen andere Städte Deutschlands gerechnet, charakteristisch schienen; wozu ich eine Betrachtungen hinzufügen werde, welche unmittelbar aus jenen Bemerkungen entstanden. Aufmerksame und unpartheyische Beobachter, welche Wien von mehreren Seiten haben kennen lernen, mögen entscheiden, ob meine Bemerkungen richtig und meine Betrachtungen darüber treffend sind." (Rb V, p. 186-87).

2) "Der sanfte und dabey leichte Charakter des österreichischen Volkes macht dasselbe gutherzig, artig und angenehm... Sie lieben selbst zu geniessen, aber sie mögen auch gern, dass andere geniessen." (Rb V, p. 316).

A ces qualités du coeur s'ajoute leur charme particulier auquel Nicolai rend hommage à différentes reprises : "La nation autrichienne est l'une des plus belles d'Allemagne," ¹⁾ écrit-il, et c'est naturellement aux Autrichiennes que sont adressés les compliments les plus appuyés: "Je rends honneur au joli sexe de Vienne, qui est aussi beau et charmant qu'il est agréable en société et dont je n'ai rien vu que de bon," écrit-il encore ²⁾ en soulignant le charme et la douceur qu'il remarqua souvent dans leurs grands yeux, ou plus encore dans ceux, pétillants, des Hongroises. Et pourtant Nicolai est loin d'adopter à propos de la physionomie d'un peuple les conclusions de Lavater : la beauté d'une nation ne traduit pas forcément sa perfection : "Moi aussi, qui aime et honore cette nation, même si je ne veux pas la flatter, j'ai remarqué avec impartialité combien elle est encore loin de la perfection." ³⁾ C'est en effet un ensemble d'observations et de remarques qui sont très éloignées de la flatterie, et qui finalement forment un jugement, même s'il se défend de juger, à travers lequel bien peu de Viennois ont du trouver plaisir à se reconnaître.

Si les deux aspirations générales des peuples sont de pouvoir se nourrir et de pouvoir se distraire, "panem et circenses", le peuple autrichien dispose et jouit des deux comme aucun autre. Les gens "vivent dans un beau pays fertile, ils ont tout ce que leur coeur, naturellement porté aux plaisirs, désire : la bonne chère et la distraction de façon permanente." ⁴⁾ Observer les Viennois à table fut pour Nicolai une révélation et un sujet permanent d'étonnement. Dans les jardins de Vienne, en fin d'après-midi, tandis qu'une partie des gens se distrait en jouant aux quilles, l'autre mange : "Ils

1) "Die österreichische Nation gehört zu den schönsten in Deutschland." (Rb V, p. 300).

2) "Ich verehere das schöne Geschlecht in Wien, das so schön und liebreizend als gesellig ist, und habe nichts als Gutes von demselben gesehen." (Rb V, p. 266).

3) "Auch ich, der ich diese Nation liebe und verehere, wenn ich ihr gleich nicht (so wie keiner) schmeicheln will, habe unpartheyisch bemerkt, wie grosse Schritte zur Vollkommenheit ihr noch fehlen." (Rb V, p. 300).

4) "Sie leben in einem schönen fruchtbaren Lande, haben alles was ihr sinnliches Herz wünscht : beständiges Wohlleben und Zerstreung." (Rb V, p. 209). Voir aussi Rb II, p. 523 et Rb IV, p. 560.

sont assis là comme il n'avaient été créés que pour manger. On ne peut voir manger nulle part ailleurs comme à Vienne." 1) Les jours de fêtes et les dimanches, il fait les mêmes constatations au Prater : "Manger est bien leur principal plaisir." 2) Toutes ces observations sur l'appétit des Autrichiens sont soulignées par l'emploi d'un vocabulaire glouton dont la fréquence montre combien le voyageur a dû être frappé : ils placent donc leur plus grand plaisir à "faire bonne chère", à "banqueter", à "faire ripailles", à "se gaver", à "manger avec voracité" ou "avec volupté". 3) Ces observations s'appuient aussi sur celles d'auteurs qui ont précédé Nicolai et sont confirmées par les statistiques : la consommation de boeuf à Vienne est d'un quart supérieure à celle de Berlin, sans compter les autres viandes, la volaille et le gibier. 4) Il est vrai, et Nicolai le note aussi, que la plupart des régions étaient fertiles et que Vienne était abondamment approvisionnée par tous les pays de l'empire qui en faisaient un véritable pays de cocagne. Voilà pour les observations. Quant aux remarques au sujet de ce penchant très marqué pour les plaisirs du ventre et de la table, elles sont de trois ordres. Nicolai réagit d'abord en tant que Berlinoïse. La cuisine autrichienne n'est pas à son goût, elle est grasse, peu assaisonnée et donc fade, elle est à l'image du caractère des gens, sans relief ("weichlich"), écrit-il. Et comme il ne buvait pas

1) "Sie sitzen da, als ob sie bloss zum Essen geschaffen wären. Man kann an keinem Orte so essen sehen, wie in Wien." (Rb V, p. 254).

2) "Essen ist doch das Hauptvergnügen." (Rb V, p. 256).

3) "Die Neigung der Wiener zur Schleckerey" (Rb III, p. 253); "Die Begierde der Oestreicher zu Schmausereyen" (Rb III, p. 128); "Das Schmausen und Wohlleben in Wien ist weltbekannt" (id., p. 189). Voir encore Rb III, p. 115; Rb V, p. 218-19, p. 253-254, etc.

4) Il cite Schlötzer, Küchelbecker et Briefe eines reisenden Franzosen. Dans les annexes (N° VI.1 du vol. III), il donne des chiffres comparatifs sur la consommation de viandes à Vienne et Berlin. J. Pezzl écrit à ce propos : la population de Vienne et le nombre des gens de passage sont importants, mais "à supposer que cent mille Viennois mangent dans l'année vingt boeufs de plus que cent mille Berlinoïse, ce serait pousser la plaisanterie trop loin que de vouloir faire des estomacs berlinois la norme de tous les estomacs d'Allemagne." Pezzl, J. : Ed. cit., p. 347. Pezzl cite encore la variété des ressources alimentaires de Vienne, tant en provenance des régions autrichiennes qu'en provenance de Bohême, d'Italie ou de Hongrie.

de bière, il ne veut pas juger de sa qualité, mais en ce qui concerne les vins, ce sont des "tord-boyaux". Seuls ceux de Hongrie sont buvables; et les Viennois ne connaissent ni les bordeaux, ni les vins du Rhin ou d'Espagne que l'on déguste à Berlin. Mais il est surtout blessé par une réflexion entendue sans doute à Vienne, qui l'a piqué au vif : "La plupart des Viennois croient que celui qui ne mange pas autant qu'eux est un homme misérable, un meurt-de-faim. En particulier, on fait très souvent à Vienne l'honneur à mon pays de Brandebourg de le nommer le pays de la faim." ¹⁾ C'est en effet peu agréable à entendre, mais Nicolai, dans un passage bien antérieur, et à propos d'un autre sujet, répond à ce genre de réflexion offensante : c'est un "pays qui n'a pas grande allure, mais qui est bon! Un pays qui ne donne pas de grains au paresseux mais qui, amendé par le travail, récompense l'effort, modestement certes, mais en quantité suffisante et proportionnellement au travail fourni." ²⁾ Fièbre réponse à ceux qui vivent dans des contrées naturellement fertiles. Et glissant au passage quelques lignes de Sébastien Mercier : "Des sensations que nous pouvons éprouver, la plus grossière est celle que nous procure notre palais" ³⁾, il élève le débat issu des comparaisons entre les appétits autrichiens et berlinois à un niveau de réflexion plus élevé : "Il y a des gens qui, remplis d'une autosatisfaction insensée, ne remarquant pas qu'il existe au monde des choses dont il est plus méritoire de pouvoir se passer que d'en avoir besoin. Une nation qui peut se passer de choses superflues dépasse de loin une nation qui s'invente encore des besoins immodérés." ⁴⁾

1) "Die meisten Wiener... glauben, wer nicht so viel esse wie sie, sey ein elender Mensch, ein Hungerleider. Besonders thut man meinem Vaterlande Brandenburg in Wien sehr oft die Ehre, es das Hungerland zu nennen." (Rb V, p. 221).

2) "Land, das nicht scheinbar, doch gut ist! Land, das dem Faulen kein Getraide trägt, aber durch Fleiss gedüngt, die Arbeit zwar mässig, doch hinlänglich und im Verhältnisse des Fleisses belohnt!" (Rb I, p. 160).

3) En français dans le texte (Rb V, p. 223-24).

4) "Es giebt Leute, welche von thörrichter Selbstliebe erfüllt, nicht merken... dass es Dinge in der Welt giebt, welche entbehren zu können, ein grösseres Verdienst ist, als sie zu bedürfen. Eine Nation, welche überflüssige Sachen entbehren kann, sieht weit über die Nation weg, welche noch sich übermässige Bedürfnisse erdenkt." (Rb V, p. 225).

De cette vaste considération sur l'évolution historique et politique des peuples en fonction de la hiérarchie des valeurs matérielles ou morales qu'ils se donnent, nous retiendrons que pour Nicolai, les Autrichiens ignorent les vertus que sont la sobriété et la frugalité, et qu'ils négligent ainsi le développement des connaissances, de l'art et de l'industrie. La bonne chère ne peut harmoniser avec le goût du travail et les activités de la pensée. La troisième remarque importante au sujet de la gourmandise des Autrichiens est celle de l'homme soucieux du bien de l'humanité : une nourriture trop copieuse a des conséquences néfastes sur la santé d'un peuple. Celui qui a observé les Viennois a noté "les nombreux visages replets, les nombreux adolescents bien en chair, le nombre de joues pendantes chez les gens d'un certain âge", la pâleur et plus souvent la rougeur du teint, bref assez de signes "pour se convaincre combien ici la plus grande partie de la population tend à avoir de l'embonpoint et un air fâné qui en est la conséquence." ¹⁾ Comme un médecin le lui a confirmé, la plupart des Viennois meurent de cet embonpoint, fait qu'illustrent également les listes de décès consultées. ²⁾

Dans la suite des plaisirs, après la bonne chère, vient le besoin de divertissements. Si la nourriture ne manquait pas à Vienne, les distractions y étaient aussi nombreuses : "Plaisirs et amusements de toutes sortes existent à Vienne à tous les moments du jour et de l'année, et ceci en une telle quantité qu'il n'est pas possible d'en trouver seulement le quart dans aucune autre ville d'Allemagne." ³⁾ Cela saute au yeux de celui qui étudie un calendrier des fêtes et autres réjouissances dans cette ville, mais aussi de celui qui tout simplement se promène dans les rues, au Graben, que Nicolai pouvait voir de ses fenêtres, ou au Kohlmarkt : le beau monde y déjeune dans les nombreux cafés, y lit les journaux ou bavarde en dé-

1) "Wer ist Wien ist, darf nur auf die vielen benedeyten Gesichter, auf die vielen wohlbeleibten Jünglinge, auf die vielen hängenden Backen bey Leuten von mittlern Alter Achtung geben, um sich zu überzeugen, wie sehr sich der grösste Theil zur Repletion und zum Welken nach der Repletion neigt." (Rb III, p. 191).

2) Voir Rb III, p. 190. Nicolay cite ici Eyerell.

3) "Lustbarkeiten und Zerstreungen aller Art hat Wien zu allen Zeiten des Tages und Jahres, und in solcher Menge, dass in keiner einzigen andern Stadt in Deutschland auch nur der vierte Theil davon zu finden ist." (Rb V, p. 235).

gustant des glaces. Au Casino, les jeux de cartes ou le billard vont bon train. Tout au long de la journée, dans les parcs du Prater ou de l'Augarten, et surtout le soir, la foule se promène tranquillement, ou bien se précipite vers les feux d'artifices, spectacles dont les Viennois raffolent. Dans les auberges campagnardes du Kahlenberg, de Wäring ou de Herrenals, le peuple s'amuse et danse. "C'est un agréable spectacle de voir avec quel plaisir l'homme du commun s'amuse", note Nicolai; ou bien, regardant valser les couples : "Comme les femmes à Vienne, et ceci même dans les couches inférieures de la société, sont bien faites et ont un beau visage, et qu'ellesont dans leur comportement une sorte de gaieté retenue, une telle danse est vraiment un très agréable spectacle pour celui qui les regarde." ¹⁾ On danse toujours à Vienne, et surtout en hiver quand commence la saison des bals, du Fasching et des redoutes. Les spectacles sont innombrables. En plus de ceux qu'offrent l'opéra et les grands théâtres, l'amateur peut voir ceux de la "comédie à quatre sous" qu'on donne dans des auberges, ou le fameux "Kasperltheater", quitte à se masquer un peu pour ne pas être reconnu, si l'on est noble. Il existe aussi les combats d'animaux qui, à juste titre, scandalisent le voyageur, mais vers lesquels tous les Viennois se hâtent, peuple et meilleure société confondus, et pour lesquels Nicolai écrira les lignes les plus virulentes de son livre. Enfin, et sans avoir épuisé la liste des divertissements profanes, viennent s'ajouter ce que Nicolai appelle les "passe-temps cléricaux", les pèlerinages et les processions, les offices solennels et autres célébrations.

Comme l'abus des plaisirs de la table, l'exagération du goût trop prononcé pour les distractions est néfaste. Elles sont un frein à l'activité productrice et au goût du travail. Reproche qui sera lui aussi fréquemment repris par Nicolai à l'adresse des Autrichiens : " L'homme du commun à Vienne n'est pas l'ami d'un travail soutenu. Il lui faut des passe-temps et de la distraction." Ce sont deux penchants néfastes pour la vie de

1) "Da das weibliche Geschlecht in Wien, auch von den untern Ständen, wohl gewachsen und schön von Gesicht ist, und in seinem Betragen eine gewisse gemässigte Munterkeit hat, so ist ein solcher Tanz für die Zuschauer wirklich ein sehr angenehmes Schauspiel." (Rb. V, p. 258).

2) Voir Rb V, p. 253.

l'esprit qu'ils "endorment nécessairement", et finalement, ils "produisent la mort de l'âme et l'ennui." Ailleurs il note encore : "Ce constant tourbillon de plaisirs éniivrants, la distraction permanente, doit empêcher fortement les habitants de Vienne de penser et d'agir sérieusement... sans oublier que le goût pour les plaisirs constants et éniivrants nous détourne des plus nobles et des plus doux plaisirs de l'esprit." ¹⁾ Au lieu de se tourner vers eux, et par un fatal enchaînement, les Viennois s'adonnent à d'autres jouissances.

"La galanterie entre les deux sexes va très loin à Vienne, au bon, mais aussi au mauvais sens du terme... Il est vrai qu'avec tant de bonne chère et d'oisiveté, on ne pouvait pas attendre autre chose." ²⁾ Dans un domaine aussi délicat que celui-ci, Nicolai prend quelques précautions, du moins pour ce qu'il a pu observer. Nous avons noté son hommage au charme et à la beauté des Viennoises dont il n'avait vu "rien que de bon"; et si "les relations entre les deux sexes sont certes très libres", "ce serait aller trop vite que de vouloir déduire quelque chose de mal de cette seule liberté." ³⁾ Mais il y a aussi ce qu'il a entendu dire et surtout ce qu'il a lu. La courtoisie prudente des propos précédents est alors bien vite noyée par une vaste masse d'informations rassemblées autour du thème de la "Lutèce allemande", dénomination empruntée à un auteur ancien (XV^{ème} siècle), et que la Relation ne manque pas de citer, lui donnant ainsi une forme d'actualité. La référence à Paris n'augure jamais rien de bon chez Nicolai. Il établit d'abord que Vienne est, depuis toujours, une ville de plaisirs. Les témoins du passé

1) "Dieser beständige Wirbel rauschender Lustbarkeiten, beständige Zerstreung muss die Einwohner Wiens gar sehr am ernsthaften Denken und Handeln hindern... nicht zu erwähnen, dass der Geschmack an beständigen rauschenden Vergnügungen uns von den edlern und sanfteren Vergnügungen des Geistes endlich abwendet." (Rb V, p. 248-49).

2) "Die Galanterie zwischen beiden Geschlechtern gehet in Wien sehr weit, im guten, aber auch im schlimmen Verstande... Bey so sehr vielen Schmausen und Wohlleben, bey so sehr vielem Müsiggang und Zerstreung, liess sich auch wohl nichts anders vermuthen." (Rb V, p. 259).

3) "Der Umgang beider Geschlechter ist in Wien zwar sehr frey. Aber es wäre zu schnell; wenn man bloss aus dieser Freyheit etwas übles folgern wollte." (Rb V, p. 266).

sur lesquels Nicolai s'appuie sont un inconnu et une célébrité. Le premier, Aeneas Sylvius, avait en 1450 fait des observations que Nicolai reprend trois siècles plus tard. Le second, Shakespeare, avait placé dans la bouche d'un duc au Vème acte d'une pièce : "J'ai vu combien la corruption des moeurs bouillonne et tourbillonne jusqu'à ce que le chaudron déborde", et ceci en pensant à Vienne. ¹⁾ Mais d'autres auteurs sont cités à l'appui : de Küchebecker il retient "avec quelle force les ripailles et les amusements de toutes sortes étaient en vogue" à Vienne au début de ce siècle; des Lettres de Lady Montaguë il rappelle qu'elle avait été "très frappée par l'extrême liberté du genre de vie des dames" de cette ville dans laquelle elles "sont respectées bien davantage d'après le rang de leurs amants que d'après celui de leur mari." ²⁾ Nicolai relativise d'une part, mais insiste d'autre part. Si l'étude de bien d'autres auteurs permet d'établir que ces sortes de débordements étaient caractéristiques de la plupart des grandes villes de façon générale, il n'en reste pas moins que Vienne méritait quand même la première place dans ce domaine. Dans un passé plus récent, sous le règne de Marie-Thérèse, comment ne pas rappeler la "Commission de chasteté" ("Keuschheitskommission") mise en place par l'impératrice "pour introduire dans ses Etats la piété et les bonnes moeurs". Emue de la dissipation sexuelle de ses sujets, elle avait cru changer les habitudes par les visites domiciliaires et leurs suites, le chantage, la dénonciation, les libérations contre paiement, etc. - car ces attributions faisaient partie des moyens de répression de ladite commission, quand ce n'étaient pas certains abus facilités par ses fonctions. C'est aussi à cette époque, rappelle Nicolai, qu'on alla jusqu'à raser les taillis du Prater et autres parcs pu-

1) Nicolai cite une Lettre sur l'état de Vienne (Brief über den damaligen Zustand Wiens) d'Aeneas Sylvius. Dans Measure for Measure, Shakespeare fait dire à son personnage : "Ich habe gesehen, wie Verderbniss der Sitten siedet und strudelt, bis der Kessel überläuft." (Rb V, p. 192)

2) "Wie stark die Schmausereyen und Lustbarkeiten aller Art daselbst im Schwange gewesen..." Dans Mémoires sur la Cour de Vienne (Cologne 1705). Lady Montaguë, dont les Lettres remontent au début du siècle, avait écrit : "... durch die höchstfreye Lebensart der Damen zu Wien sehr frappirt... Die Damen würden vielmehr nach dem Range ihrer Liebhaber, als nach dem Range ihrer Männer respektirt." (Rb V, p. 193-94).

blics, et même à fermer les églises après le coucher du soleil et en dehors des offices. Au sujet de ces mesures sans aucun doute inefficaces et ridicules, mais qui traduisaient bien l'inquiétude de la souveraine et des évêques, Nicolai fait deux analyses de portée générale. S'agissant de la fameuse commission : "Jamais une aussi basse inquisition ne peut améliorer le caractère moral d'une nation. Ce n'est pas par des mesures coercitives que le gouvernement peut supprimer les causes du vice, mais par une amélioration morale, tâche de longue haleine." ¹⁾ La morale publique n'est pas une tâche politique, elle a ses racines dans la religion : "On peut voir, écrit-il, combien le fait de prier tout le temps et d'aller souvent à confesse a peu d'effet sur le cœur et que cela n'empêche pas les débordements les plus grossiers d'une pulsion bestiale." ²⁾ Les protestants n'ont pas besoin, eux, de recourir à de telles mesures ni qu'on ferme leurs églises. Après cet aperçu sur les moeurs viennoises à travers les siècles, Nicolai en arrive au présent. En 1781, la triste commission appartenait au passé et ses efforts avaient abouti en fait à ce que "chacun menât son jeu dans le plus extrême secret", Nicolai relève dans un écrit publié en 1784 ³⁾ que dix mille femmes étaient à la disposition de tout le monde et que quatre mille d'entre elles étaient entretenues et changeaient fréquemment d'amants. Vienne souffrait ainsi des maux caractéristiques de toutes les grandes villes et le goût de certains plaisirs n'y diminuait pas avec le temps. Mais surtout, la légèreté des moeurs y était imputable à certaines catégories de la population chez lesquelles l'observateur trouve l'explication de cette forte propension au libertinage. Moins qu'à l'importante garnison stationnée à Vienne ou qu'aux innombrables étrangers qui y vivent, c'est à deux groupes particuliers de la société

1) "Nimmermehr kann eine solche niedrige Inquisition den moralischen Charakter einer Nation verbessern. Die Ursachen der Laster sollte die Regierung... nicht durch Strafgesetze, sondern von weitem her, durch moralische Verbesserung" (heben). (Rb V, p. 261). Voir encore Rb III, p. 215, 21 ou 193.

2) "Man siehet daraus, wie wenig das beständige Beten und öftere Beichten aufs Herz wirkt, und dass es die grössten Ausbrüche viehischer Leidenschaft nicht einmal hindert." (Rb V, p. 113).

3) Nicolai emprunte ici ses informations à Schwachheiten der Wiener (Faiblesses des Viennois) publié sous le pseudonyme Arnold.

viennoise : "Je voudrais évoquer le très grand nombre de jeunes ecclésiastiques, habitués dès leur jeunesse à jouir de la vie, pourvus de bénéfices qui leurs offrent les moyens de profiter de la vie, vivant tous à Vienne où tous les milieux cherchent à jouir de la vie, tous languissants et assoiffés de plaisirs. Que l'on considère d'autre part le très grand nombre de jeunes et jolies soubrettes qui gagnent toutes entre 18 et 24 florins par an et sont vêtues de soie et de brocart de la tête aux pieds", ¹⁾ et l'on aura l'une des clés du problème du libertinage dans la société viennoise. Mais par delà ce deuxième coup à l'adresse des Viennois, Nicolai va s'attacher à montrer surtout le danger couru par la société dans son ensemble et élever le débat à nouveau en mettant en avant les conséquences de cette dissolution des mœurs sur la santé de la population : "Je prie mes lecteurs d'écarter toute pensée frivole dans une affaire de la plus haute importance pour le genre humain", écrit-il en évoquant les suites des excès du libertinage, car "on peut faire au sujet des plaisirs extraconjugaux et des naissances illégitimes des considérations de la plus haute importance pour le bien de l'humanité. On sait hélas que la conception n'est pas toujours suivie de la naissance, comme cela devrait être le cas selon les lois de la nature." Avortements, vies brisées, maladies dissimulées à l'abri du silence des couvents, voilà en quoi Vienne se distingue d'autres grandes villes allemandes ²⁾. Ainsi, malgré le luxe apparent, les richesses et l'abondance distribuées à profusion,

1) "Ich will... nur die überaus grosse Menge junger Geistlicher erwähnen, alle von Jugend auf zum Genusse des Lebens gewöhnt, alle mit Beneficien versehen, welche zum Genusse des Lebens Mittel darbieten, alle lebend in Wien, wo alle Stände Genuss des Lebens suchen, alle in ihrem Cölibate lechzend und durstend nach Genuss. Man sehe auf der andern Seite die überaus grosse Menge junger und schöner Stubenmädchen, welche alle um 18 oder 24 Fl. jährlicher Lohn dienen, und alle vom Kopfe bis auf die Füsse in Seide und goldenen Spitzen geputzt erscheinen..." (Rb III, p. 197).

2) "Ich bitte meine Leser, in einer für das menschliche Geschlecht höchst wichtigen Sache, jeden leichtsinnigen Gedanken zu entfernen... Es lassen sich über uneheliche Wollust und über uneheliche Geburten Betrachtungen machen, die für das Wohl der Menschheit höchst wichtig sind... Man weiss, dass leider! empfangen und gebären nicht allemahl so aufeinander folgen als es dem Laufe der Natur seyn sollte." (Rb III, p. 198-200). Nicolai ajoute qu'à Munich, Iena ou Göttingen les enfants nés de relations extraconjugales naissaient, à Vienne pas.

ou bien plutôt à cause d'eux, la société viennoise offre à l'observateur attentif bien des sujets de réflexion et fait apparaître bien des zones d'ombre dans un tableau qui se voudrait éminent. Il ne fait aucun doute que Nicolai était sincère lorsqu'il évoquait les difficiles problèmes sociaux et moraux en question; il n'en reste pas moins qu'il devait être peu agréable pour les Viennois en particulier et les Autrichiens en général de lire dans les pages d'un étranger que leur ville l'emportait sur toutes les autres dans des domaines délicats. Pezzl, qui connaissait bien Vienne et ses habitants, réagit à ce sujet. Il écrit ainsi à propos du caractère de ce peuple : "Son humeur est dans son ensemble faite de joie, de franchise et de bonté. Certes cela n'est pas toujours une vertu consciente, issue de principes, mais la plupart du temps seulement l'effet d'un tempérament heureux et d'une aisance relative qui se retrouve ici même dans les couches les plus simples de la population. Et alors cette disposition du tempérament est mêlée d'une forte dose d'insouciance, de mollesse, de goût de la volupté et d'amour de ses aises." ¹⁾ Comme Nicolai et comme n'importe qui a pu le constater, le peuple autrichien aime les bons repas, la danse, les spectacles et les distractions; mais c'est normal, continue Pezzl, puisque la nourriture est abondante et bon marché et que les gens simples peuvent, eux aussi, vivre dans l'aisance. "Je trouve ridicule, écrit-il, qu'un redresseur de torts veuille interdire à une nation ou prendre mal qu'elle jouisse de la richesse de son pays." ²⁾ Il admet qu'on prêche de vivre modestement aux habitants de pays pauvres, "mais qu'on accorde au Viennois, qui vit dans l'abondance, sa table; elle fait de

1) "Seine Laune ist im ganzen sehr zur Freude, Offenheit und Gutmütigkeit gemacht. Freilich ist dies nicht immer Überlegte, aus Grundsätzen hergeleitete Tugend, sondern meistens nur Wirkung eines glücklichen Temperaments und eines verhältnismässig guten Wohlstandes, der hier selbst unter dem letzten Pöbel sich findet. Und dann ist diese Temperamentsstimmung auch mit einer derben Dosis von Sorglosigkeit, Weichlichkeit, Schwelgesucht und Bequemlichkeitsliebe versetzt." J. Pezzl : Ed. cit., p. 46.

2) "Aber lächerlich dünkt es mir immer, wenn ein theoretischer Länderverbesserer es einer Nation verbieten oder Übel nehmen will, dass sie den Reichtum ihres Vaterlandes genießt." (Id. p. 44).

lui un sujet heureux et de bonne humeur, et que voulez-vous de plus?" 1) A partir de constatations semblables, combien divergent les jugements. Il est vrai que Pezzl aimait les gens de Vienne et éprouvait donc une sympathie que Nicolai ne dut jamais ressentir. En ce qui concerne maintenant les moeurs, Pezzl ironise sur ce qu'il appelle ce "tribunal de morts" rassemblé par Nicolai "dans son zèle pour la chasteté", et il riposte sur deux points : selon lui, ni Aeneas Sylvius, ni Lady Montaguë n'étaient les mieux placés pour donner aux Viennois des leçons de moralité; ensuite, si une oeuvre dramatique de Shaskespeare pouvait servir de preuve pour montrer l'immoralité d'une ville, il suffisait de lire Minna von Barnhelm, le Spectateur François à Berlin ou les Lettres sur les Galanteries de Berlin. 2) C'était de bonne guerre, mais le problème n'en était pas avancé pour autant. La réaction de Pezzl illustre bien cependant combien les réflexions du voyageur berlinois n'avaient pas été toujours ressenties, comme le souhaitait Nicolai, en fonction de leurs bonnes intentions : amélioration du genre humain et tout ce que cela signifie, mais comme des leçons de morale venant d'un étranger duquel on ne les acceptait pas.

1) "Aber gönnt dem im Überfluss lebenden Wiener seine Tafel, sie macht ihm zum glücklichen und gutlaunigen Untertan und was wollt ihr mehr?" Pezzl, J. : Ed. cit., p. 152.

2) Id. p. 134.

3. Zônes d'ombre

Outre les conséquences des plaisirs de toutes sortes et leurs conséquences sur la santé de la population, la Relation fait une large place aux problèmes sociaux qui existaient à Vienne, comme dans la plupart des autres grandes villes allemandes, mais qui ici, en raison du luxe et des richesses dans lesquels vivait la majeure partie de la société, formaient un contraste peut-être plus frappant qu'ailleurs. Vienne avait donc ses pauvres et ses mendiants, ses enfants abandonnés et ses malades de toutes sortes. Certaines de ces plaies étaient anciennes et l'on était toujours à la recherche de nouveaux remèdes, et ceci tout particulièrement sous le règne de Joseph II dont l'un des premiers soucis avait été d'améliorer le sort de ses sujets les plus mal lotis. Avec un intérêt sincère pour les questions les plus délicates de la vie sociale, mais aussi en envisageant du point de vue critique et la situation dans les années 80 et les mesures prises pour les régler, Nicolai apporte un important témoignage sur des aspects de la société le plus souvent entièrement négligés dans une relation de voyage, où on n'attend généralement ce genre de considérations.

Depuis un siècle, le nombre des mendiants n'avait cessé d'augmenter en Autriche. Le dernier siège de Vienne par les Turcs, en 1683, mais aussi les nombreuses guerres qui s'étaient succédées depuis, étaient à l'origine de ce fléau. Pour y faire face, et pour calmer l'inquiétude des classes riches ou simplement aisées, une "quête générale" avait été organisée en 1692 ("Universalsammlung der Almosen"), et un peu plus tard, un généreux bienfaiteur avait mis une maison avec jardin à la disposition des malheureux; c'est ce qui allait devenir peu à peu la "Grande Maison des Pauvres" (Das Grosse Armenhaus) de Währing. Depuis le début du siècle, plus d'un millier de mendiants y avaient été hébergés, nourris, vêtus et soignés. Les fonds nécessaires étaient prélevés sur certains impôts, puis, lorsque Joseph II supprima les confréries, les sommes récupérées par la sécularisation des biens leurs furent attribuées. Les pensionnaires pouvaient travailler et conserver leur salaire. Une trentaine d'étudiants nécessiteux avaient aussi la possibilité d'y bénéficier du gîte et du couvert, et même recevoir des vêtements et des livres. Cette institution de bienfaisance d'Etat

n'empêchait pas celui-ci d'être confronté avec l'existence d'innombrables mendiants qui ne pouvaient ou ne voulaient trouver refuge dans la Grande Maison. Déjà sous le règne de Marie-Thérèse, ces errants tombaient sous le coup de diverses "patentes sur la mendicité". Ils étaient alors ramassés par la police et repoussés hors des villes ou simplement mis en prison. Nicolai jugeait cette dernière mesure malsaine : les mendiants y subissaient alors la contagion des moeurs carcérales en y perdant peu à peu le sens de la pudeur et de la morale. Sous Joseph II, si la police procédait encore à des coups de filet, les mendiants étaient expulsés vers leur lieu de naissance ou, s'ils étaient Viennois, enfermés dans un dépôt, la "Policeystockhaus". Si un passant apitoyé donnait l'aumône à un mendiant, il était passible d'une amende de dix florins. De telles mesures n'empêchaient pas les mendiants d'être partout, dans les faubourgs, mais aussi en ville, à la porte des églises, et même jusque devant les confessionnaux. Nicolai évoque plusieurs fois ce pullement de mendiants et raconte, alors qu'il venait de quitter Vienne, qu'il s'était senti presque assiégé à St-Pölten par tous les miséreux qui attendaient l'aumône des voyageurs, comme au bord de toutes les routes, ou comme dans le parc de Schönbrunn. ¹⁾

Se pose alors la question de savoir s'il faut ou non accorder des aumônes aux mendiants, ou les leur refuser. Nicolai répond très nettement, en ayant en mémoire le commandement de l'Eglise au sujet de la pratique de la charité envers les pauvres : "Donner des aumônes n'est pas une affaire de religion, mais d'humanité et de police" ²⁾, étant bien entendu que ce dernier mot signifiait institution sociale chargée de procurer du travail. Recevoir des aumônes est, selon Nicolai, humiliant. "On doit faire naître le goût du travail, écrit-il plus loin, procurer de nouvelles ressources alimentaires, on doit faire exécuter des travaux publics par les pauvres, ne pas donner d'aumônes sans contrepartie à celui qui peut travailler, mais au contraire, donner à chacun la possibilité de gagner un salaire", car, ardent défenseur de la noblesse et de la vertu du

1) Voir Rb III, p. 219 s.

2) "Almosen geben (ist) nicht Religionssache sondern der Menschenliebe und der Policey." (Rb VI, p. 565).

travail de façon générale, il l'est aussi dans ce cas bien particulier où l'homme est diminué moralement. Nicolai est aussi partisan d'une prise en charge par l'Etat de la mise en place des mesures adéquates et conteste en même temps à l'Eglise le rôle qu'elle avait été amenée à jouer depuis des siècles dans le domaine de la charité et du soulagement des problèmes sociaux. C'est le même point de vue qui prévaut à propos de la situation dans les hôpitaux de Vienne. ¹⁾

Pour parler de ce domaine, Nicolai se réfère à ce qu'il a pu voir sur place, mais aussi à des renseignements qu'il avait obtenu ultérieurement d'un médecin qui avait longtemps séjourné à Vienne. ²⁾ Comme il était traditionnel, de nombreux hôpitaux étaient tenus par des ordres religieux, à Vienne comme partout. Si celui des "Elisabetherinnen" mérite un compliment, - "elles sont diligentes et compatissantes, leur hôpital est bien tenu" ³⁾ -, les "Barmherzigen Brüder", les frères de la Charité, pourtant de vocation hospitalière, n'ont droit qu'aux critiques les plus vives. Certes, "un moine qui soigne les malades est plus utile à la société humaine que s'il mendie ou chante les heures" ⁴⁾, mais dans l'hôpital des frères en question seul un quart d'entre eux travaille tandis que les autres sont aussi inutiles que des moines contemplatifs. Ne faisant pas honneur au mot "charité" qui figure dans le nom de leur ordre, ils sont bien peu charitables, Nicolai peut en témoigner, et "sous prétexte de soigner les malades, ils s'engraissent." ⁵⁾ Les patients sont mal couchés et mal nourris (ils reçoivent de l'eau de vaisselle, un maigre brouet de farine noire, sans sel ni graisse) quand ils ne meurent pas tout simplement de faim. ⁶⁾ Il est possible que l'a-

1) "Man muss Fleiss erwecken, man muss neue Nahrungsquellen eröffnen, man muss öffentliche Arbeiten von den Armen verrichten lassen, dem der arbeiten kann, nicht Almosen umsonst, sondern jedem Gelegenheit Lohn zu verdienen geben." (Rb VI, p. 72) Voir aussi annexes 14 dans Rb VIII.

2) Voir Rb III, p. 221 et annexes p. 45-52.

3) "Den Elisabetherinnen bin ich gut. Sie sind ämsig und mitleidig. Ihr Spital ist reinlich." (Rb III, p. 47).

4) Voir Rb III, p. 222.

5) "Die Barmherzigen Brüder, die unter dem Vorwande der Krankenpflege sich mästen..." (Rb III, annexes p. 46).

6) Voir Rb III, p. 225.

crimonia dont fait preuve Nicolai envers les frères de la Charité s'explique aussi par le fait qu'ils acceptaient dans leurs hôpitaux des malades protestants et avaient donc l'autorisation de collecter des aumônes en pays luthériens; ils avaient ainsi la possibilité d'obtenir des conversions. Mais il y avait aussi d'autres hôpitaux tenus par des laïcs, et Nicolai les juge de façon plus positive : ainsi l'Hôpital espagnol où étaient admis gratuitement les malades originaires d'Espagne, de Naples et des Pays-Bas, et contre un modeste paiement les autres; ils y étaient répartis en trois classes et disposaient de chambres particulières. ¹⁾ Nicolai relève aussi les qualités de la construction, l'ordre qui régnait à l'Hôpital de la Trinité; une trentaine de malades y étaient soignés par une dizaine d'infirmières et recevaient chaque jour la visite d'un médecin. Chaque lit était pourvu d'une fiche tenue au jour le jour. Il faut dire que ces médecins avaient pour noms DE HAEN et STOLL. ²⁾ Mais à côté de ces hôpitaux de taille moyenne, et surtout à cause de la tendance de Joseph II à vouloir créer de grands ensembles sociaux (Nicolai note : "Ici règne la devise générale de tout généraliser, de tout simplifier, de tout normaliser, etc." ³⁾, on assista au cours des premières années du règne à la création de très grands hôpitaux comme le "General Spital", le "Militärspital" qui vinrent s'ajouter au déjà grand Hôpital civil, le "Bürger-Spital". ⁴⁾ C'est une constante chez Nicolai, et ici en particulier, que de s'opposer à de trop grandes unités; plusieurs petits hôpitaux lui paraissent préférables à de grands établissements hospitaliers. La raison en est le plus fort taux de mortalité dans ces derniers ⁵⁾, ce qui vient s'ajouter à celui déjà

1) Voir Rb III, annexes p. 64 s. Nicolai y indique qu'en 1780 290 malades y avaient été soignés.

2) Anton de Haen (né en Hollande en 1704, mort à Vienne en 1776), avait été appelé en Autriche par van Swieten. Comme M. Störk et comme M. Stoll, il fait partie de ces médecins qui créèrent la fameuse Ecole de Médecine de Vienne.

3) "Überhaupt herrscht jetzt hier die Maxime, alles zu generalisiren, zu simplificiren, zu normalisiren, u.d.g." (Rb III, annexes, p. 45). En même temps fut ouvert un cimetière général où plus de 10 000 morts étaient enterrés chaque année.

4) "La très forte mortalité dans les grands hôpitaux est prouvée depuis longtemps", écrit Nicolai qui cite des chiffres empruntés à de Luca : entre 1772 et 1781, sur 10 229 enfants admis au "Bürgerspital", 8 445 y seraient morts (Rb III, "Zusätze p. 238).

élevé des grandes villes prises dans leur ensemble. Mais Vienne tient là aussi une place particulière, Vienne où "tout ce que le luxe et la luxure peuvent causer de pernicieux en affaiblissant les forces humaines, est en plein essor, et encore plus qu'à Paris ou à Londres." ¹⁾

Parmi les mesures prises par Joseph II pour subvenir aux besoins des plus malheureux de ses sujets, figurait aussi la création d'une Maison des Enfants trouvés ("Findlingshaus") dans laquelle Nicolai voit un de ces "établissements louables" et "remplis de bonnes intentions" qui témoignaient de la générosité des préoccupations de l'empereur, mais qui étaient aussi la conséquence et l'origine de bien des maux. Comme dans les hôpitaux, les maisons d'enfants trouvés connaissaient un très fort taux de mortalité. Selon Nicolai, qui prend Paris comme exemple, la moitié des enfants confiés à ces établissements y mouraient : "Dieu nous garde qu'il advienne la même chose quelque part en Allemagne!" s'écrie-t-il ²⁾, et il voit dans la création à Vienne de cette Maison un signe de mauvais augure. L'existence de semblables institutions ne fait qu'encourager l'irresponsabilité des procréateurs "et en particulier par cela les liens de la sollicitude paternelle et maternelle, qui en notre siècle sont déjà assez relâchés, ne s'en trouvent que davantage distendus." ³⁾ L'intérêt des statistiques apparaît ici avec toute son importance. Nicolai, qui en a consulté beaucoup, appelle à oeuvrer pour le bien de l'espèce humaine et à "compter le nombre des (malades) admis, la façon dont ils sont traités, les diverses maladies et causes de décès", et le faire connaître. ⁴⁾ A travers les réflexions d'un voyageur sur les divers aspects d'une grande ville comme Vienne, et à travers

1) "Ich befürchte..., dass alles was Luxus und Luxuria zur Schwächung menschlicher Kräfte nur verderbliches hervorbringen kann, in Wien eben so sehr, und noch mehr als in Paris und London im Schwange ist." (Rb III, p. 187). Selon lui, le taux de mortalité dans ces deux dernières villes est de 24 ou 25 ("chaque 24e ou 25e personne meurt"), à Vienne "chaque 19 ou 20e.

2) "Gott behüte, dass es irgendwo in Deutschland bis dahin käme!" (Rb III, p. 238).

3) "Und besonders werden dadurch die Bande väterlichen und mütterlichen Sorgfalt, die in unserm jetzigen Jahrhundert ohnediess gelöst genug sind, noch mehr getrennet." (id.).

4) Nicolai se réfère aux Göttingischen Anzeigen de 1783, au Tableau de Paris de S. Mercier, au Traité sur les Enfants trouvés de Meisner et à l'Encyclopädie de Krünitz.

nombre d'exemples bien mis en relief, même si la capitale autrichienne tient un mauvais rôle, c'est un cri d'alarme sincère que Nicolai adresse aux Allemands au sujets de menaces concrètes contre leur bien-être et leur santé.

4. La société viennoise et l'Aufklärung

Comme nous l'avons pu constater au cours des pages précédentes au sujet du goût du luxe et du penchant prononcé pour les plaisirs de toutes sortes, Nicolai fait apparaître à l'intérieur de la société viennoise des points communs, des affinités identiques, des habitudes quotidiennes assez proches, toutes proportions gardées. Si des distinctions traditionnelles et bien tranchées existaient entre les différentes couches de cette société, quelques traits qui lui étaient propres rendaient, à certains égards, ces distinctions moins sensibles peut-être que dans d'autres pays. Il ne faut pas en déduire pour autant que Nicolai aurait pu voir en cela les signes d'une évolution qu'il pourrait approuver, les signes d'un progrès. Mais avant d'aller plus avant, il est nécessaire de s'arrêter un instant sur deux éléments essentiels de cette analyse : cette société elle-même, et les conditions nécessaires à la pénétration de l'Aufklärung dans une société.

La noblesse représentait à Vienne une classe importante, tant par le nombre de familles qu'elle regroupait que par l'attrait qu'elle exerçait avec beaucoup de force sur l'ensemble du reste de la société. Devenir noble semblait être devenu le rêve, l'aspiration de chacun. Cette classe comprenait la noblesse traditionnelle mais aussi y était incluse une indéfinissable quantité de gentilshommes qui représentaient presque toute la classe moyenne, nous allons voir pourquoi. Selon une hiérarchie bien établie venaient d'abord les grandes et anciennes familles déjà évoquées. Elles formaient un monde à part tout en assumant les plus hautes fonctions à l'intérieur du gouvernement impérial. Suivait une noblesse moins ancienne, et moins riche, mais aussi respectée; beaucoup de ses membres étaient également responsables d'importants postes politiques. Il y avait enfin la noblesse léonine, avec

ceux qui avaient accédé plus récemment aux honneurs et aux charges. Prise dans son ensemble, note Nicolai, si cette noblesse tenait à ses prérogatives, elle était beaucoup moins "raide et fière", c'est-à-dire moins orgueilleuse, que celle de bien d'autres pays allemands, et elle savait faire preuve de beaucoup de politesse et de courtoisie envers le commun des mortels. Et puis venaient en dernier lieu d'innombrables gentilshommes qui, à défaut d'authentiques titres de noblesse, étaient simplement considérés nobles : en effet, toute personne qui n'était pas artisan ou n'exerçait pas de métier particulier avait droit au titre de "Votre Grâce" ou de "Monsieur de". Toute personne "bien élevée" était supposée noble. Il est évident qu'à ces conditions, une catégorie importante de la population était rapidement anoblie. L'effet bénéfique que relève Nicolai est qu'ainsi, dans un monde dans lequel tout le monde est plus ou moins noble, les relations sont plus libres et plus faciles. L'aspect critiquable qu'il décèle est que le titre de noblesse lui apparaît un peu comme l'équivalent d'un masque dans un bal costumé : il forme écran et empêche de rencontrer l'homme tel qu'il est réellement. Mais finalement, cette profusion de titres, déjà si typiquement autrichienne, facilitait les relations sociales : "Les classes se mélangent beaucoup plus entre elles dans la vie de société. Dans les sociétés les plus distinguées, tout le monde est traité sur le même pied." ¹⁾ Nicolai en fait du reste revenir le mérite à l'influence exercée par le jeune empereur qui "estime les hommes non pas selon leur naissance, mais selon leurs mérites." ²⁾

Cependant, quelque sympathique que soit cette sorte de démocratisation des titres de noblesse, et quels que soient les agréments d'une société dans laquelle les barrières habituellement infranchissables soient plus ou moins estompées, l'importance exagérée donnée à l'accès au monde nobiliaire apparaît aux yeux de Nicolai pleine de danger. La classe moyenne, la bourgeoisie en un mot, en désirant tellement accéder à la clas-

1) "Die Stände vermischen sich im gesellschaftlichen Leben viel mehr untereinander. In den vornehmsten Gesellschaften wird alles auf gleichem Fuss traktirt." (Rb V, p. 285). Voir encore Rb V, p. 274.

2) (Er schätzt) "die Menschen nicht nach ihrer Geburt, sondern nach ihren Verdiensten." (Rb V, p. 290).

se supérieure risque de perdre le sens des vraies valeurs. Ne voit-on pas à Vienne des domestiques dans certaines maisons imiter leurs maîtres et engager des dépenses inimaginables à leur rang : ils ont deux voitures, des chevaux, argenterie et porcelaine, tapisseries et garde-robe à la mode. Loin de les admirer, Nicolai considère alors ces gens qui préfèrent devoir leur aisance aux faveurs d'un prince plutôt qu'aux fruits de leur travail, abandonnent ce qui fait leur véritable valeur, avec inquiétude. Ce qui est grave à ses yeux, c'est que parvenues à une telle situation, les classes moyennes "chez lesquelles pourtant dans toutes les nations on doit chercher les ressorts de l'industrie qui doit animer le peuple, s'assoupissent incroyablement." ¹⁾ Nous lisons plus loin : "L'habitude selon laquelle celui qui ne fait pas partie de la classe supérieure veut être gentilhomme, indique qu'il s'agit d'un pays dans lequel, ou bien le tiers-état n'existe pas, ou bien qu'il n'y jouit pas de la considération qui lui est due. Là où la noblesse est exagérément considérée, l'humanité a automatiquement moins de valeur. Ceci a des conséquences plus graves qu'on ne l'imagine généralement sur la prospérité et sur l'état de l'Aufklärung dans un pays." ²⁾ Le contenu politique de telles affirmations est sans ambiguïté : la bourgeoisie est pourvue de valeurs et de qualités suffisantes pour éviter à celui qui en fait partie de rêver à une assimilation avec une noblesse qui les lui ferait perdre au grand détriment de l'Etat.

Voyons maintenant le second élément dans l'analyse nicolaienne de la société viennoise et autrichienne, c'est-à-dire la place qu'y occupe réellement l'Aufklärung. D'abord qu'entendent les Autrichiens par ce mot? "C'est là-bas le mot à la mode! Que ne signifie pas actuellement le mot Aufklärung à Vienne!" ³⁾ On se

1) "Aber dass dadurch die mittlern Stände bey welchen man doch unter allen Nationen die Triebfedern der Industrie, die das Volk beleben sollen, suchen muss, ausserordentlich erschlafft... ist auch gewiss." (Rb V, p. 275-76).

2) "Die Sitte, dass jeder, der nicht zum niedrigen Stande gehört, ein Edelmann seyn will, deutet auf ein Land, wo der tiers-état entweder nicht vorhanden, oder nicht in der Achtung ist in der er billig seyn sollte. Wo der Adel über die Maassen erhoben wird, muss die Menschheit weniger gelten. Diess hat auf Wohlstand und Aufklärung in einem Staate wichtigere Folgen, als man sich insgeheim vorstellt." (Rb V, p. 282-83).

3) Voir Rb V, p. 204.

croit éclairé pour des foules de raisons : parce qu'on "tolère les hérétiques" ou parce qu'on publie des pamphlets sur les moines, parce qu'on encourage le commerce des produits autrichiens ou qu'on impose l'emploi de l'allemand dans les universités hongroises; on se croit éclairé parce qu'on se moque de la religion en public dans les cafés ou parce qu'on peut faire monter dans sa chambre une "nymphé" du Graben... A partir de tels exemples, on peut en effet conclure : "Tout ceci n'est pas de l'Aufklärung, c'est de l'imagination!" ¹⁾, pour ne pas dire une perversion de sa signification. Souvenons-nous du sens des mots : la culture ("Bildung") recouvre un domaine pratique et un domaine théorique. Le domaine pratique, appelé "Kultur", est la masse des activités d'une nation; son niveau est déterminé, entre autres facteurs, par les moeurs, les habitudes et les efforts pratiqués dans la vie sociale; elle peut être confondue avec la "Politur", vernis du savoir-vivre, apparence de culture. "Aufklärung" recouvre le domaine théorique, elle est "une réflexion sur tous les sujets de la vie humaine pour autant qu'ils jouent un rôle sur le bonheur de l'homme et de l'humanité". L'existence d'une forme d'Aufklärung suppose l'existence d'une réflexion étendue; dans le cas contraire, il ne s'agit que d'une apparence, une fois de plus, d'une "Politur". ²⁾ Appliquées à la société viennoise, ces définitions font ressortir les confusions et les illusions qui y règnent. A Vienne, "l'imagination voltige, agit à sa guise, veut avoir des effets avant que les causes n'existent... Pendant ce temps-là, la nature suit sa route et ne produit pas plus d'effets qu'il n'y a de causes." ³⁾ La culture qui existe certes à Vienne y est fragmentaire, et dans la vie de cette société, marquée

1) "Die alles ist Einbildung, nicht Aufklärung." (Rb V, p. 205).

2) "Kultur bezieht sich auf die ganze Masse der Thätigkeit einer Nation... Sitten, gesellschaftliche Bemühungen, gesellschaftliche Vergnügungen bestimmt den Grad der Kultur, und das Aeusserliche an allen diesen den Grad der Politur einer Nation... Hingegen Nachdenken über alle Gegenstände des menschlichen Lebens, in sofern sie Einfluss auf das Wohl eines jeden Individuum, auf das allgemeine Wohl haben... zeigt den Grad der Aufklärung einer Nation... Ohne weitverbreitetes Nachdenken kann Aufklärung nicht da seyn, wohl aber Politur." (Rb V, p. 205 à 207).

3) "Die Einbildungskraft springt, schafft nach Belieben, will Wirkungen haben, ehe die Ursachen da sind... Unterdessen geht die Natur ihren Weg, und bringt nicht mehr Wirkungen hervor, als Ursachen vorhanden sind." (Rb V, p. 208).



Joseph II.

par un vernis superficiel, la "Politur" avant toute chose. "L'Aufklärung existe bien sûr chez quelques hommes excellents", reconnaît Nicolai, mais justement ceux qui sont les plus éclairés ne s'adonnent pas à la dissipation et aux plaisirs caractéristiques de cette ville. Voilà ce à quoi la grande masse n'a pas réfléchi. ¹⁾ Reste à voir maintenant quelles conditions doivent être réunies afin que les lumières ne restent pas le fait de quelques uns mais profitent à l'ensemble de la société, pour que l'Aufklärung soit étendue à tous. C'était, ne l'oublions pas, le but essentiel que poursuivait finalement le livre.

Nicolai conçoit le développement de l'Aufklärung comme une évolution touchant l'intérieur d'une société prise comme un ensemble structuré en trois grandes parties. Selon un processus interne, une sorte d'osmose dans le corps social, elle se répand du milieu, où elle a sa source, vers le bas, puis remonte vers le haut. Plus concrètement Nicolai écrit : "En partant des classes moyennes, la culture et l'Aufklärung s'étendront bientôt dans les classes inférieures du peuple si leur esprit n'est pas écrasé par la pauvreté, la superstition, la paresse et les plaisirs sensuels qui l'émoussent; et à partir de là, elles gagneront les classes supérieures si celles-ci, par l'orgueil, la richesse, la superstition, la paresse et les plaisirs raffinés des sens, ne sont pas devenus insensibles à ce qui est important pour l'humanité." ²⁾ Des trois grandes catégories sociales envisagées, c'est donc aux classes moyennes, à la bourgeoisie, que revient le mérite et le privilège d'être le dépositaire des lumières, et c'est à elles qu'incombe la responsabilité de les faire progresser. Exemptes des défauts évoqués à propos des autres classes, instruits et actifs et

1) "Aufklärung ist bey einzelnen trefflichen Männern allerdings vorhanden." (Rb V, p. 208). Ces quelques hommes éclairés, c'est-à-dire qui font usage de leur raison et réfléchissent, sont opposés à la masse, "der gemeine Haufen".

2) "Aus den mittlern Klasse werden sich Kultur und Aufklärung sehr bald in die untern Klasse des Volks ausbreiten, wenn deren Geist nicht durch Armuth, Aberglauben, Faulheit und stumpfe Sinnlichkeit, niedergedrückt ist; und sie werden sich von da aus auch in die höhern Stände verbreiten, wenn diese nicht durch Stolz, Reichthum, Aberglauben, Faulheit und verfeinerte Sinnlichkeit, für das was der Menschheit wichtig ist, unempfindlich worden sind." (Rb IV, p. 924).

"pris dans leur ensemble, les bourgeois sont ceux qui exécutent les tâches les plus importantes de l'Etat", écrira-t-il plus tard ¹⁾, mais en 1784, la Relation disait déjà : "En ce qui concerne le savoir, toutes les classes sont égales, ou plutôt les classes inférieures ont dans ce domaine une supériorité sensible sur les plus élevées" ²⁾, étant bien entendu qu'ici les classes inférieures incluaient l'ensemble de tous ceux qui n'étaient pas nobles. La deuxième étape de l'évolution est donc de faire accéder aux bienfaits des lumières ceux qui en sont empêchés par les conditions matérielles de leur vie et par tout ce qui pèse sur leur esprit. A ce niveau, le rôle bienfaisant du souverain peut être décisif en libérant ces gens "des besoins du corps les plus nécessaires et en leur permettant ainsi d'être prêts à exercer leur réflexion et à vouloir et pouvoir agir." Et plus que par des décrets ou des ordonnances, c'est en gouvernant de cette façon qu'un souverain fait preuve de ses vraies qualités et qu'il "favorise le bien-être durable d'une nation." ³⁾ La dernière bénéficiaire de l'essor des lumières est, on l'a remarqué, la noblesse, à condition encore qu'elle renonce à ce qui fait écran : la richesse et l'orgueil, et qu'elle renonce aussi aux défauts qu'elle a en commun avec le simple peuple - Nicolai s'adresse toujours aux Autrichiens - à savoir la paresse et la superstition et, avec quelques différences dans leur qualité, les plaisirs matériels.

Cette analyse des conditions nécessaires au développement d'une véritable Aufklärung et le processus d'évolution dans le corps social peut être comprise de façon générale. Mais il est évident que Nicolai pensait ici très précisément à l'Autriche, pays de la superstition et des plaisirs. Elle indique déjà dans quel sens ira la conclusion du livre sur Vienne. La

1) "Denn im ganzen genommen sind die bürgerlichen diejenigen, welche die wichtigsten Geschäfte des Staats besorgen". (Rb X, annexes p. 15).

2) "In Absicht auf Wissenschaft sind alle Stände gleich, oder vielmehr die untern Stände haben gleich einen merklichen Vorzug vor den obern." (Rb IV, p. 781).

3) "Diese wohlthätigen Verbesserungen... werden am sichersten aus der mittlern Klasse des Volks entstehen, wenn diese für die nöthigsten Bedürfnisse des Körpers zu sorgen nicht nöthig hat, und so vorbereitet ist, dass sie nachdenken und thätig seyn will und kann..." (Rb IV, p. 923).

période envisagée fait apparaître l'existence d'une petite minorité d'hommes éclairés à Vienne, notamment ceux que Nicolai a rencontrés et qui ont une place dans la Relation, mais l'immense majorité ignorait tout du sens des mots et de la réalité qu'ils désignaient : à partir de la définition et des mises au point de Nicolai, la véritable Aufklärung n'existe donc pas à Vienne. La condition essentielle de son essor, c'est-à-dire l'existence d'une classe moyenne avec ses vertus caractéristiques, celle d'une bourgeoisie consciente de sa propre valeur, n'étant pas remplie, aucun progrès n'est envisageable : "Les imperfections sont là, enracinées depuis des siècles" ¹⁾, et avant qu'elles ne disparaissent, étant bien entendu qu'il s'agit de moeurs, d'habitudes, de traits de caractère de tout un peuple, "deux générations futures ne suffiront certainement pas. Il faudrait non seulement changer l'état d'esprit de la plupart des gens, mais aussi leur situation. Quelle entreprise!" ²⁾ Le retard que Nicolai souligne à maintes reprises lorsqu'il compare l'Autriche et les pays protestants, est donc loin d'être comblé, et les Autrichiens resteront attardés tant qu'ils resteront comme ils sont.

Nous concluerons en retenant deux points de cette analyse. D'abord le grand malentendu inévitable entre des gens visiblement heureux et auxquels on veut apporter un autre bonheur, et un homme certes guidé par "l'amour de la vérité" et et le désir de faire le bien, mais qui fustige sans précautions - il était Allemand, mais quand même étranger - tout un peuple. Il désire les conduire à une réflexion sur l'ampleur de leur état, et les amener à ne pas se contenter d'attendre les mesures venues d'en haut : "Joseph II a en peu de temps déjà incroyablement agi, et c'est le devoir de ses sujets de faire ce qui ne peut être réalisé que par eux." ³⁾ Nicolai avait raison : on sait à quels échecs et à quelles résistances

1) "Die Mängel sind einmal da, sind seit Jahrhunderten eingewurzelt." (Rb V, p. 319).

2) "Zwey künftige Generationen (werden) gewiss nicht hinlänglich seyn. Man müßte nicht allein die Gesinnung, sondern auch die Lage der meisten Menschen ändern. Wie viel gehört dazu!" (Rb V, p. 204).

3) (Er hat) "schon in kurzer Zeit ungemein viel gethan, und es ist die Pflicht seiner Unterthanen, das was durch sie nur geschehen kann, auch zu thun." (Rv V, p. 319).

se heurtèrent les réformes entreprises sans l'assentiment de la majorité des Autrichiens; belle illustration du fait de gouverner pour le peuple, mais sans le peuple.

Le second point frappant est que cette analyse et les déclarations qu'elle fait ressortir sont aussi une illustration nette et caractéristique, dans le contexte allemand, mais avec une dimension européenne, de la grande revendication de la bourgeoisie de la période pré-révolutionnaire : affirmation de ses compétences intellectuelles, économiques et politiques, sans toutefois sur ce dernier point mettre en cause le rôle joué par le souverain monarchique. Il a pour tâche primordiale de créer les conditions favorables à l'épanouissement de ses sujets, l'exécution des autres tâches étant confiées aux hommes les mieux placés pour le faire.

A travers les critiques formulées au sujet d'un Etat étranger, transparaisent les idées politiques de Nicolai qui se fait le porte-parole de la bourgeoisie éclairée allemande. La garantie du progrès de l'Aufklärung et du progrès en général, ce qui était son idéologie, passait par une participation plus importante au pouvoir, participation réclamée de façon pacifique mais ferme, en raison du poids qu'elle avait acquis dans les domaines essentiels à la vie d'une nation: économie, enseignement notamment.

*
* * *
*

CHAPITRE V : ACTIVITES ECONOMIQUES

1. Les informations de Nicolai

Dans les secteurs de "l'industrie, des manufactures et du commerce" ¹⁾, Nicolai se réfère à différentes sources d'information, selon son habitude dans la Relation. Nous trouvons donc des impressions, des constatations notées au cours du voyage ou pendant la visite de telle ou telle entreprise. Mais pour aborder de façon plus approfondie des secteurs difficilement accessibles à un voyageur, ou pour évoquer simplement un passé déjà ancien, Nicolai a dû emprunter à de nombreux ouvrages économiques. Voyons d'abord les expériences du voyageur.

Descendant le Danube, il est ainsi frappé par une impression qu'il trouvera confirmée au cours de son séjour : l'absence d'activité en général, caractérisée ici par l'absence de véritable trafic commercial sur le fleuve : "C'est vraiment un contraste étrange quand on voit le calme mortel qui règne sur les rives du Danube et qu'on le compare avec le remueménage des rives du Rhin, du Mein, de l'Elbe, de l'Oder, et même celles de la Spree et de la Havel." ²⁾ Il s'étonne également de constater que le chargement et le déchargement des marchandises sont effectués à dos d'hommes alors que ce travail pénible pourrait être facilité par l'utilisation de grues. Il n'en a vu qu'une seule à Engelhartzell. ³⁾ Pendant le temps d'une escale à Stein, les voyageurs sont admis à visiter un atelier de fabrication d'équipements militaires ("Militar-Oekonomie-Haus"). Soldats, ouvriers, ouvrières, 350 au total, produisent des uniformes, des montures, des sabres, etc. ⁴⁾

1) Volume IV, chapitre VIII, p. 387-487.

2) "Es ist wirklich ein sonderbarer Kontrast, wenn man die todtte Stille, welche an den Ufern der Donau herrscht, mit dem Gewühle vergleicht, welches an den Ufern des Rheins, des Mayns, der Elbe, der Oder, ja selbst der Spree und Havel zu finden ist." (Rb II, p. 557-58).

3) Nicolai renvoie à l'ouvrage d'un officier de la marine fluviale autrichienne, Bärtling, recommande l'utilisation des grues et en propose un nouveau modèle (1768).

4) Sous l'impulsion du comte Franz Moritz Lascy, un des grands chefs de la Guerre de Sept ans, plusieurs de ces ateliers d'équipements pour l'armée avaient été créés en Autriche, à Stockerau, Ybbs, Stein et Vienne notamment.

Nicolai est impressionné par la bonne organisation de cette fabrique et par l'ordre qui y règne. Mais la concentration de nombreux ouvriers dans une grande entreprise de l'Etat ne lui paraissent pas être un cadre favorable à l'épanouissement de l'homme au travail. Réflexion que nous aurons l'occasion de retrouver.

Vienne offrait tout naturellement au voyageur un très bon point d'observation de la vie économique de l'Autriche dans son ensemble. Sièges des instances de décision gouvernementales, centre important d'activités productrices et de consommation de biens, favorablement située sur les rives du Danube et bien reliée à l'Adriatique par la route, toute proche de la Hongrie et de ses productions, la vie commerciale y était très développée. Nicolai y visita plusieurs fabriques et ateliers divers. Par exemple, la Manufacture de céramiques travaillant depuis 1744 pour le compte de l'Etat, elle employait dans les années 80 environ trois cents ouvriers et quatre-vingt peintres décorateurs. Sa production était essentiellement destinée à l'exportation vers l'empire ottoman. Nicolai note que la qualité des produits n'atteignait pas celle des manufactures prussiennes. ¹⁾ Autre remarque intéressante à propos d'une autre visite : on fabriquait à Vienne des pierres précieuses simili utilisées dans la bijouterie Strass, du nom de l'inventeur du procédé; la fabrique était autrefois installée en Haute-Autriche. Pourquoi avait-on déplacé cette entreprise, alors que la concentration industrielle était déjà forte à Vienne? En province, les ouvriers vivent mieux et à meilleur marché. Mais les pages les plus nombreuses au sujet d'entreprises autrichiennes sont celles consacrées à la Manufacture de Linz, la célèbre "K.K. Wollenzeugmanufaktur". Travaillant alors pour l'Etat, ses filatures et tissages occupaient entre 2000 et 2700 ouvriers à Linz, et dix fois davantage si l'on tenait compte des sous-traitants de toute la région. Mais ce qui laisse le visiteur sceptique, ce sont les chiffres concernant la production. Il ne fait aucune confiance aux renseignements obtenus et met systématiquement en doute les chiffres qu'on lui a donnés. Il écrit : "J'ai souvent re-

1) Il s'agit de la célèbre Manufacture de porcelaine de Augarten, fondée à Vienne en 1717.

marqué que dans ce pays... on aime les chiffres ronds", "on préfère raconter de vagues histoires et des mots qui ne veulent rien dire". ¹⁾ Et non seulement Nicolai voulait des chiffres exacts, mais il les voulait tous et il s'indigne qu'on ne les lui ait pas fournis : "Il est vraiment difficile d'indiquer des sommes semblables dans un pays où les tableaux chiffrés sont tenus secrets de façon systématique." ²⁾ Nicolai ne dit pas si les manufactures prussiennes diffusaient leurs informations chiffrées à qui les demandait; toujours est-il qu'il va tout mettre en oeuvre pour établir la vérité à partir d'entretiens avec des négociants viennois ou allemands, à partir de chiffres de production de manufactures identiques du Brandebourg, mesurant notamment la différence de largeur des pièces d'étoffe. Dans le textile aussi la vérité doit être établie. Les annexes incluses dans la Relation donnent un aperçu des efforts déployés pour ce faire. Nicolai cite certains documents pour les rejeter ou les mettre en doute : c'est le cas pour les articles de presse, parfois brillants mais eux aussi fort portés sur les chiffres ronds; c'est aussi celui de SCHWAIGHOFER, auteur d'un essai sur le commerce maritime autrichien; il est optimiste et ne cite pas ses sources. Du côté des auteurs dignes de foi, Nicolai cite BÜSCH, analyste de la circulation monétaire et auteur d'un traité sur les compagnies de commerce maritime; SINAPIUS qui "fait partie des bons auteurs spécialisés dans les questions commerciales"; HERMANN, parce qu'il exprime très librement ses critiques - et qu'il faisait partie des correspondants de Nicolai - et enfin WEINBRENNER, un "patriote" dont il apprécie la valeur du jugement et l'impartialité. ³⁾ Il s'agit là d'auteurs contemporains de Nicolai; mais avant d'aborder la période moderne, il nous faut aussi, pour suivre Nicolai, revenir quelque en arrière pour évoquer les noms d'auteurs et d'économistes plus anciens, ceux des grands mercantilistes du siècle précédent.

1) "Ich habe oft bemerkt, dass man in diesem Lande... die runden Zahlen liebt." (Rb IV, p. 468). "Man behilft sich lieber mit allgemeinen Erzählungen und leeren Worten." (id. p. 389).

2) "Es ist wirklich schwer, dergleichen Summen anzugeben in einem Lande, wo die Tabellen über Manufakturen und alle statistischen Nachrichten überhaupt so geheim gehalten werden." (Rb II, p. 512).

3) Voir Annexe N°3.

2. Rétrospective

Si les idées mercantilistes firent leur apparition et commencèrent à être mises en oeuvre par les souverains habsbourgeois surtout dans les dernières décennies du XVII^e siècle, elles méritent cependant d'être évoquées car elles continuèrent à inspirer la plus grande partie de la politique économique autrichienne pendant tout le XVIII^e siècle également. Les jugements de Nicolai dans ce domaine ne se comprennent bien que si l'on a en tête cet aspect important de la vie économique, mais donc aussi politique, avec ses corollaires sociaux, politique menée dans les Etats autrichiens avec des hauts et des bas, mais aussi avec une continuité frappante.

L'apparition du mercantilisme en Autriche est née de la conjonction entre la volonté d'un souverain, l'empereur Léopold Ier ¹⁾, désireux d'appliquer dans tous ses pays une politique aussi commune que possible, et la venue à Vienne, sur son invitation, de trois économistes qui furent sans conteste les représentants les plus éminents du mercantilisme dans les pays allemands. Il s'agit de Johann Joachim BECHER, de Philipp Wilhelm von HÖRNIGK et de Wilhelm von SCHRÖDER. ²⁾ Non seulement leurs oeuvres furent très lues - et Nicolai les connaissait bien -, mais surtout leurs idées furent concrétisées par la création des premières manufactures autrichiennes et par la mise en valeur des ressources du pays. Surtout, c'est en s'appuyant sur ces idées que vont se manifester de façon sensible les interventions de plus en plus nombreuses de l'Etat dans la vie économique de la nation. La monarchie

1) Léopold Ier (1640-1705), empereur romain germanique à partir de 1658, est le premier grand souverain de la nouvelle puissance que représente alors l'Autriche.

2) J.J. Becher (1635-1682) ne passa que quatre années au service de l'Autriche (1672-1676), mais il rédigea pour l'empereur un Politischer Discurs très instructif et créa à Vienne la "Kunst- und Werkhaus" qui regroupait sept secteurs de l'activité industrielle. Elle fut incendiée en 1683 lors du siège de Vienne par les Turcs. P.W. Hörnigk (1640-1714), beau-frère de Becher, venu à Vienne à sa suite, est surtout connu pour son fameux Oesterreich Über alles wann es nur will

(L'Autriche au premier rang si elle le veut) paru en 1684. W. von Schröder (1640-1688) fut un grand voyageur à travers l'Europe avant d'offrir ses services à Léopold Ier. Il est l'auteur de Fürstliche Schatz- und Rentkammer (1686).

autrichienne considérée comme un ensemble économique global, les débuts du mouvement de centralisation de la politique financière, l'ambition de l'Autriche d'assurer son indépendance économique et de se tailler une place dans le commerce mondial, toutes ces idées ont leur source dans la pensée des trois mercantilistes allemands qui s'étaient mis au service de la cour de Vienne. Que retenir de cette période? C'est celle des débuts de l'industrialisation, modeste certes, mais qui voit la création de manufactures et fabriques qui connaîtront des fortunes diverses : la soierie de Walpersdorf disparaît, la manufacture de textiles de Linz se maintient; c'est l'époque du développement de l'exploitation des ressources minières et de la création d'entreprises métallurgiques à Erzberg, Eisenerz, Hüttenberg, Radmer, dont certaines existent aujourd'hui encore. Parallèlement on entreprend la prospection des données économiques existantes : Hörnigk voyage à travers tout le pays dans ce but; Becher veut réunir des statistiques sur les entreprises artisanales ou manufacturières autrichiennes; Schröder, fort de ses bonnes relations avec l'Angleterre, est chargé d'aller étudier les nouvelles techniques qui rendent l'industrie de ce pays si florissante et de revenir les appliquer en Autriche. C'est à cette époque aussi que l'on crée à Vienne un "Kommerzkolleg" sous l'impulsion de Becher qui pense aussi à introduire une sorte de TVA (Umsatzsteuer) sur les produits finis, revenu qu'il estime alors à un million de gulden par an. Cet organisme financier devait avoir pour mission de centraliser la gestion des finances de l'Etat, soumises jusqu'alors à un système très disparate. C'est enfin le début des grands projets commerciaux qui occuperont longtemps encore les souverains autrichiens : création de grandes compagnies commerciales, et donc ouvertures de routes vers les côtes, aménagement des voies fluviales, développement des ports de l'Adriatique. ¹⁾ Mais si le mercantilisme se manifesta par des tentatives de développement de l'industrie et du commerce, et par l'amorce de réformes des institutions financières qui expriment la suprématie de l'Etat, il s'exprima aussi par

1) Becher envisageait la création d'une Compagnie commerciale de l'Occident et l'ouverture ou l'amélioration de grands axes tels que Vienne-Hambourg, Vienne-Amsterdam, Danube-Rhin.

une série de mesures protectionnistes : pour protéger les nouvelles manufactures et lutter contre la dépendance de l'étranger dans de nombreux domaines, les interdictions d'importation de certains produits, ou du moins la limitation de ces importations, devinrent une tradition qui marquera longtemps la politique commerciale autrichienne avec d'autres pays. ¹⁾ Enfin nous évoquerons, pour terminer cet aperçu sur les débuts du mercantilisme en Autriche, le fameux livre de Hörnigk, Oesterreich Über alles wann es nur will qui aura été dans le secteur économique un bestseller en son temps; mais surtout, il aura servi de référence constante à la politique économique autrichienne pendant un siècle. Se basant sur la conception selon laquelle les Etats traditionnels de la Maison d'Autriche et la Hongrie formaient un ensemble qui, bien exploité, pouvait se suffire à lui-même et même vivre dans l'abondance, l'ouvrage encourageait l'Etat à mettre l'économie à son service, l'assurant de l'indépendance économique. L'Autriche pourrait ainsi servir de modèle dans l'empire germanique et y affermir sa propre puissance. Outre les perspectives ouvertes aux souverains, le livre ne manquait pas d'encourager l'esprit d'entreprise chez les particuliers qu'il exhortait à se mettre, eux aussi, au service du développement de l'économie nationale. Il faut bien reconnaître que ces idées, aussi séduisantes fussent-elles pour les souverains successifs, ne conduisirent pas le pays au miracle économique. Il y avait à cela de nombreuses raisons : traditions profondément ancrées dans les régions et les divers Etats de la monarchie, traditions attachées à l'ordre médiéval toujours vivant; spéculations hasardeuses et pas toujours désintéressées des entrepreneurs; enfin, les nombreuses guerres menées sans discontinuer soit contre les Turcs, soit contre la Prusse et ses alliés, guerres qui assurément vidaient les caisses de l'Etat que les recettes mer-

1) La liste est longue : en 1712, Charles VI prohibe l'importation de certains textiles de luxe. En 1748, des mesures semblables sont prises et accentuées à l'encontre des produits provenant de Prusse, de Silésie et de l'empire ottoman. En 1753, la prohibition et de lourdes taxes frappent encore davantage les marchandises en provenance de Silésie. En 1784, Joseph II continue à interdire certaines importations ou à augmenter les droits frappant l'entrée des textiles en Autriche.

cantilistes ne parvenaient pas vraiment à remplir.

Sous le règne de Marie-Thérèse, ces idées étaient toujours vivantes et "continuaient à donner l'impulsion à une politique économique dont on attendait de grands résultats" ¹⁾ et l'on continuait à arrêter les marchandises de luxe aux frontières, à produire plus pour acheter le moins possible à l'étranger, et donc à encourager le développement des manufactures. Si certaines devaient leur création à l'initiative de grands seigneurs sur leurs propres domaines, la part essentielle revenait à l'Etat. Et même si "l'entrepreneur bourgeois demeurait l'exception" ²⁾, les nombreux intermédiaires qui oeuvraient dans ces domaines devenaient toujours plus influents et formaient progressivement une nouvelle couche de la bourgeoisie.

Sans qu'il soit possible ici de donner un bilan valable de la quantité et de la qualité des entreprises industrielles - il s'agissait la plupart du temps d'ateliers familiaux ou de petites entreprises artisanales - ni un tableau de leur exacte répartition géographique, le plus grand nombre était concentré à Vienne ou dans ses environs - nous retiendrons que, malgré la modestie de cette tentative d'industrialisation, les fondements de celle-ci étaient posés et que l'essor ne pouvait être méconnu. ³⁾ Outre les fabriques ou manufactures déjà évoquées, il en existait, à l'époque du voyage, de nombreuses en pleine activité : elles produisaient des soieries, des tafetas, filaient et tissaient pour la bonneterie viennoise les fils d'or et d'argent, et exportaient aussi leurs produits vers la Styrie, le Tyrol et Laibach; la manufacture de Schwechat, fondée en 1722, connaissait une grande expansion de sa production grâce aux facilités d'importation de coton par les ports de l'Adriatique et elle était devenue exportatrice à partir de 1763. Dans d'autres secteurs, pour fournir le marché local et concurrencer la production étrangère, on avait créé également d'autres fabriques, comme par exemple celle de Neuhaus qui produisait de la verrerie et de la miroiterie d'inspiration vénitienne, ou celle de Leopoldstadt, spécialisée dans

1) Tapié, V.L. : Ed. cit., p. 131.

2) id. p. 183.

3) G. Tremel, cité par Tapié, V.L. : Ed. cit., p. 267.

la production de machines et de produits métalliques. ¹⁾

Après la paix de Passarowitz ²⁾, l'Autriche vit ses territoires agrandis, mais surtout à partir de 1720 elle se tourna vers de vastes projets commerciaux vers la Méditerranée et les pays balkaniques. De nombreuses routes furent ouvertes ou aménagées pour relier les ports de l'Adriatique à Vienne et à l'intérieur du pays : Vienne-Karlstadt (Croatie) fut construite; des travaux furent entrepris vers la Styrie par le Semmering, vers Laibach et Linz par le Schoberpass. La perte de la Silésie et les hostilités avec la Prusse ne feront qu'accentuer cette orientation du commerce autrichien vers les régions du Sud. La régularisation des cours d'eau sera également l'objet d'un effort surtout à partir de 1782.

En même temps l'Autriche se lança dans la fondation de grandes compagnies de commerce dont l'histoire est d'ailleurs complexe, mais qui eurent en commun d'être orientées elles aussi, et pour les mêmes raisons, vers l'Adriatique et la Méditerranée, et de connaître soit le déclin, soit la faillite. La concurrence des pays balkaniques, les guerres, et sans doute aussi des maladresses, ne leur permirent pas de jouer le rôle essentiel qu'elles auraient dû avoir pour le commerce autrichien. C'est toutefois de ces tentatives que date le développement des ports de Trieste et de Fiume. ³⁾

Mais la condition essentielle à l'extension des manufactures et au développement du commerce dans les différents Etats de la monarchie restait liée à l'argent. Les jugements portés

1) Dans son livre Wien von Jahrhundert zu Jahrhundert, Reinhard Petermann indique l'existence de 30 fabriques à Vienne en 1750, de 72 en 1784 et de 122 en 1794.

2) Paix signée le 21 juillet 1718 entre la Turquie et l'Autriche et qui donnait à cette dernière la Valachie, le Banat, certaines parties de la Serbie avec Belgrad et la Bosnie. En même temps était signé un important traité de commerce avec la Turquie et avec Venise.

3) Soboul-Lemarchand-Fogel donnent à ce sujet des chiffres sur le trafic du port de Trieste : 890 bateaux en 1750, 6000 vers 1775; 7000 hab. en 1750, 20.000 en 1789: (Ed. cit. p. 143 et 149-50). C'est du 22 mai 1719 que date la création par Charles VI de la "Privilegierte Orientalische Kompagnie" et l'autorisation de faire du commerce avec les pays de l'empire ottoman. Trieste et Fiume avaient été déclarées ports francs peu de temps avant.

par les historiens sur la conduite des finances de l'Autriche concordent tous pour souligner le manque d'ordre de la gestion, les entreprises hasardeuses destinées à éponger les énormes dettes de l'Etat (mise en gage des bijoux de la Couronne, lotteries et autres expédients). A l'origine de cette situation, il y avait des raisons propres à l'administration complexe des finances, à la disparité du système fiscal, mais aussi les nombreuses guerres et en particulier celle de Sept ans. C'est surtout à Marie-Thérèse que revient l'initiative d'une réforme des finances qui, si les résultats se sont fait attendre longtemps, a laissé des traces concrètes dans l'histoire autrichienne. C'est d'une part la création d'une "Chambre des Finances" (la Hofrechnungskammer) à laquelle seront soumises la "Ministerial-Banco-Deputation" et la Banque de Vienne. Fondée en 1705, la "Wiener Stadtbank" s'était vu confier le soin d'éponger en quinze ans les vieilles dettes de la monarchie; en 1762, c'est à elle que revient l'honneur de mettre en circulation les "Bancozettel", première monnaie fiduciaire en Europe centrale. ¹⁾ C'est d'autre part, dans le sens de l'unification de la monnaie, le lancement du fameux Thaler thérésien, le "Maria-Theresien-Thaler" en 1751 et dont le succès et la valeur se perpétueront jusqu'en 1858. ²⁾

Ces quelques aspects positifs ne sauraient toutefois faire oublier que la politique économique menée par les souverains autrichiens au XVIIIème siècle, même si elle ne fut pas un échec complet, fut loin d'apporter à leurs population un progrès sensible de leur condition. Entre la volonté du monarque

1) L'idée d'utiliser le papier-monnaie en Autriche revient au compte Philipp Ludwig von Sinzendorf, président de la Hofkammer. La Banque de Vienne fut chargée d'en mettre 12 millions de florins en circulation. Il devint obligatoire de payer un tiers des charges fiscales et autres en 'Bancozettel', puis la moitié. Le particulier qui ne réglait pas ses impôts par ce moyen devait payer le double du montant en monnaie.

2) Cette pièce d'argent (25,21g, puis 23,38g) à l'effigie de l'impératrice connut un grand succès dès sa création. Selon Walter Kleindel, 320 millions de pièces auraient été frappées depuis 1751 dont 140 millions entre 1920 et 1960. (Österreich, Daten zur Geschichte und Kultur, Vienne 1978). Soboul-Lemarchand-Fogel indiquent que le montant de la valeur des Thaler en circulation s'élevait à un million de florins en 1772 et à 12 800 000 fl. en 1785. (Ed. cit., p. 127-28).

et le bilan des réalisations, il reste une large part aux critiques. La Relation leur fait une grande place; mais avant d'aborder les pages de Nicolai à ce sujet, il semble équitable d'évoquer quelques uns des obstacles les plus importants à la réussite de l'essor économique de l'Autriche thérésienne. Il y a d'abord les obstacles d'ordre géopolitique : la centralisation autour de Vienne d'une grande partie des entreprises, la concentration financière et administrative étaient peu favorables aux Etats éloignés de la capitale et le décalage avec les provinces au rythme plus artisanal et plus traditionnel en fut accentué. Vient aussi la persistance d'institutions archaïques dont la pesanteur freinait les efforts de centralisation et le développement des affaires au niveau de l'empire. Il existait aussi nombre de représentants de l'Etat qui travaillaient surtout pour leur propre compte et de seigneurs auxquels profitait la maintien de droits anciens, de péages et de monopoles traditionnels liés à leurs terres. L.V. Tapié parle d'une économie routinière qui n'avait guère changé depuis la fin du Moyen Age et pris ainsi un retard considérable sur les pays de l'Europe occidentale. ¹⁾ Enfin, et nous rejoignons ainsi l'une des préoccupations importantes de Nicolai, l'absence, ou du moins l'influence très restreinte d'une bourgeoisie d'affaires, rendait l'essor économique de l'Autriche plus difficile, formant un vide défavorable entre les ambitions et les projets de l'Etat et la volonté de corporations opposées aux innovations et attachées au maintien de leurs prérogatives.

1) Tapié, L.V. : Ed. cit., p. 23. Voir à ce sujet Soboul-Lemarchand-Fogel : Ed. cit., p. 112-13.

3. Jugements de Nicolai sur l'économie autrichienne

Dans l'analyse que fait Nicolai de l'économie autrichienne, il faut distinguer deux moments : une longue période d'échecs qui comprend surtout les règnes de Charles VI et de Marie-Thérèse, et une courte période prometteuse qui commence avec le règne personnel de Joseph II. Dans les remarques et commentaires qui touchent ces deux périodes apparaissent très nettement l'accord des conceptions du critique, et surtout son désaccord, avec celles appliquées en Autriche. A travers ces contrastes, c'est tout l'antagonisme qui se fait jour entre les systèmes économiques existants et les revendications du capitalisme bourgeois naissant. Si à la suite des diverses expériences de l'Etat il existe des bénéfiques, c'est l'Etat qui en est le principal bénéficiaire. Entravée dans sa liberté d'entreprendre par l'administration étatique, la bourgeoisie d'affaires ne retire que quelques gains insuffisants pour lui permettre de s'enrichir et de marquer sa puissance.

Toute activité économique est dépendante des données géographiques propres à un pays; industrie et commerce sont liés à l'existence d'infrastructures. Les Etats héréditaires autrichiens et la Hongrie disposaient pour transporter leurs marchandises à la fois de voies fluviales et de routes comme la plupart des autres pays d'Europe. Mais la navigation sur le Danube, et encore davantage sur la Save, la Drave, la Theiss ou la Kulpa rencontrait de nombreux obstacles. Certains étaient inhérents à la constitution géographique : débit rapide des fleuves, affleurements de rochers, d'îlots, tourbillons dangereux. Il fallait alors concevoir des bateaux à fond plat, plus difficilement maniables. En ce qui concerne le Danube notamment, ils étaient construits en amont et, arrivés à Vienne, ils étaient vendus à bas prix pour être remis en état en vue d'un second voyage en direction de la Hongrie, l'Esclavonie et les confins militaires; ou tout simplement brûlés comme bois de chauffe. Pour éviter que le trafic fluvial n'existe que dans le sens de la source vers l'embouchure, des convois remontaient le fleuve, tirés par des chevaux; mais si des chemins de halage avaient été aménagés le long du Danube, avec parfois la nécessité de changer de rive, dans les régions plus sauvages où les rivières étaient souvent bordées de marécages ou de forêts é-

paisses, les obstacles devenaient infranchissables. Autant de raisons qui rendaient ce mode de transport aventureux, lent et coûteux. Si, en tant que voyageur, Nicolai a vanté le bon état des routes qu'il a empruntées en Autriche, il rapporte dans la Relation un certain nombre d'informations d'où il ressort que les transports des marchandises par la route étaient, eux aussi, longs et difficiles, du moins sur de longues distances. Pour aller de Vienne aux ports de l'Adriatique et pour franchir les montagnes, les efforts n'avaient pas été négligés. Mais les convois devaient traverser des régions peu sûres où les agglomérations étaient très éloignées les unes des autres. Il fallait donc faire accompagner les chargements par des voituriers, des commissaires. Il fallait créer des dépôts. Ces mesures aboutissaient également au renchérissement du coût du transport et mettaient le négociant à la merci du commissaire qui avait la responsabilité du convoi. "Les marchandises étaient soumises à de nombreux hasards", remarque Nicolai. Mais qu'il s'agisse de fleuves ou de routes, les obstacles naturels sont là et que faire sinon tenter de les supprimer ou d'en réduire l'importance? Il existait cependant d'autres obstacles qui pesaient bien davantage sur la circulation des marchandises et donc sur le commerce: ceux créés par l'administration et donc par les hommes. Si les diverses taxes, les péages et autres redevances perçues sur les routes n'étaient pas propres à l'Autriche, ils y étaient particulièrement nombreux. Nicolai, qui avait étudié le règlement des douanes de 1755, la "Zollordnung und Tarif", dénombre, à titre d'exemple, les frais qui venaient frapper le transport de marchandises sur le Danube en direction de Vienne: droits de douane, de transit, d'importation ou d'exportation, auxquels venaient s'ajouter de nombreuses autres taxes perçues à l'arrivée dans la capitale. Jusqu'en 1783, les marchandises étaient soumises au paiement de droits de douane à chaque passage d'une "frontière" entre les Etats autrichiens. A titre d'exemple encore, du drap fabriqué à Klagenfurt et expédié à Vienne était soumis à un "Essito" en sortant de Carinthie, au "Transito" pour pouvoir traverser la Styrie, puis à un "Consumo" en arrivant à Vienne. Autant de temps et autant d'argent de perdu, la pesanteur de la bureaucratie étant souvent plus lourde que les

les droits à régler. Ce poids de la bureaucratie autrichienne est illustré par un autre passage de la Relation : il évoque la création, en 1752, d'un Conseil supérieur du Commerce, le "Hofkommerzienrath", destiné à donner une tournure nouvelle au commerce conduit au bénéfice de l'Etat. Y siégeaient un président, un vice-président, un grand nombre de conseillers commerciaux, des secrétaires et des subalternes, le tout formant un ensemble de personnes "pleines de bonnes intentions, mais ignorantes au plus haut point" des affaires commerciales dont on sait qu'elles sont, pour Nicolai, l'affaire de négociants et non de fonctionnaires ou de bureaucrates. ¹⁾ Outre l'irréalisme de la politique économique menée à cette époque, c'était oublier qu'un grand nombre de commis de l'Etat siégeant dans les administrations de l'Etat n'était pas en mesure de donner au commerce un essor qui peut seul résulter du développement des activités productives du pays. C'était méconnaître les principes sur lesquels s'appuient ces activités ainsi que les origines dont elles procèdent. De plus, cette politique, qui n'était d'ailleurs pas propre à la seule Autriche, conduisait l'Etat à entrer en concurrence avec l'initiative privée. Un autre exemple de grandes entreprises ambitieuses, mais ignorantes des mêmes principes et qui échouèrent, fut fourni par la création de compagnies de commerce comme celle de l'Orient. Bien loin de favoriser l'essor commercial du pays, cette entreprise attira les spéculateurs, qui eurent tôt fait d'en épuiser le capital. Pour sauver leurs parts à un moment dangereux, les intéressés durent avoir recours à des expédients tels que loteries, liquidations, émission d'assignats et autres. Si l'empereur Charles VI retira de l'entreprise plusieurs millions de florins, les associés de l'Etat n'y trouvèrent pas leur compte. L'échec d'une telle compagnie était prévisible, écrit Nicolai, "étant bâtie sur des chimères et sur des principes contraires à ceux du commerce." ²⁾ Or l'échec de la Compagnie d'Orient n'empêcha pas la création de quelques

1) "Kommerzienräthe, die wohlmeinend aber höchstunwissend sind". (Rb IV, p. 401). Ce conseil fut supprimé en 1776 et remplacé par des "sociétés patriotiques" installées en provinces, mais ayant toutes à leur tête un président d'honneur, un chancelier ou vice-directeur, un secrétaire permanent...

2) "Da sie auf Chimären und auf ganz unkaufmännischen Grundsätzen gebaut war." (Rb IV, p. 395).

autres qui disparurent à leur tour, deux mises à part ¹⁾.

"Je dois avouer, écrit Nicolai, qu'à propos des grandes compagnies de commerce, je pense comme Büsch et comme la plupart des négociants expérimentés. Jamais une affaire commerciale... ne pourra être menée avec le même succès par de grandes sociétés comme celles-ci que par l'industrie privée." ²⁾ L'appât de gains rapides conduit les détenteurs de capitaux à les investir plutôt dans les obligations bancaires et autres papiers de crédit de l'Etat qu'à les confier au négociant privé. "Il n'est pas bon que le crédit de l'Etat doive entrer en collision avec le crédit des personnes privées" ³⁾, écrit encore Nicolai en s'appuyant sur ceux qui réclamaient moins d'Etat et plus d'initiatives privées, comme Weinbrenner. Et si de façon générale le commerce a davantage besoin de commerçants compétents que de grandes institutions étatiques, le commerce pratiqué sur une grande échelle ne peut exister qu'à une autre condition : il faut d'abord que l'industrie, la production de biens et donc de marchandises, existe. On avait alors négligé la règle qui veut que "l'industrie soit la mère d'un commerce rentable, de même qu'elle est la mère d'une circulation utile de l'argent." ⁴⁾ Or la grande politique manufacturière autrichienne fut mal conduite et même insignifiante, aux yeux de Nicolai, puisque le règne de Charles VI fut une époque pendant laquelle "industrie et activité étaient en Autriche des choses complètement inconnues." ⁵⁾ L'empereur François Ier tenta, lui

1) Nicolai cite la "Fiumaner Kompagnie", la "Temeswarer Kompagnie" pour les échanges avec l'Italie, la France et l'Espagne; la "Janoschazer Kompagnie" pour ceux avec la Turquie; la "Böhmische Leinwandskompagnie" qui exportait des toiles de Bohême vers l'Amérique; une "Aegyptische Kompagnie" et celle de Kilbanna, orientées vers l'Egypte, l'Asie et la Mer noire.

2) "Ich muss gestehen, dass ich über grosse Handlungsgesellschaften eben so denke wie Büsch, und so wie die meisten erfahrenen Kaufleute. Niemals wird ein Handlungsgeschäft... durch solche grosse Gesellschaften mit dem Erfolge getrieben werden können, als durch Privatindustrie." (Rb IV, p. 375).

3) "Uebrigens ist es allemahl schlimm, wenn der Kredit des Staats mit dem Kredite der Privatpersonen in Kollision kommen muss." (Rb IV, p. 417).

4) "Industrie muss die Mutter nützlicher Handlung, so wie die Mutter nützlicher Cirkulation des Geldes seyn." (Rb IV, p. 404).

5) "Zu Karls VI. Zeiten da Industrie und Thätigkeit in Oestreich noch gänzlich unbekanntes Dinge waren." (Rb IV, p. 392).

aussi, de créer de grandes fabriques et des manufactures. L'échec de ces entreprises s'explique une fois de plus, du moins en partie, par les mêmes raisons. Suivant la même réflexion que celle de l'empereur, "des messieurs de la noblesse qui voulaient faire rapidement fortune se pressèrent vers les plus grandes fabriques et manufactures et prirent la place des négociants de métier" sans en avoir les qualités requises, "liberté, réflexion, sens de l'économie, et surtout ardeur au travail." ¹⁾ Pour Nicolai, l'échec de la politique industrielle et commerciale menée alors s'explique en grande partie par la trop grande place revendiquée par l'Etat d'une part, et par l'empiètement de gens de la noblesse dans un domaine auquel ils n'entendaient rien, sinon leur propre intérêt.

Pour remédier à la faible expansion de la production des manufactures, on décida d'éliminer la concurrence étrangère par l'interdiction d'importer diverses marchandises ou en limitant au minimum nécessaire leur entrée dans les pays de l'empire, ou bien en les frappant de taxes extrêmement élevées. La liste de toutes ces mesures restrictives au cours du seul XVIIIème siècle serait très longue : elle illustre en tout cas combien le protectionnisme était une des composantes essentielles de la politique économique d'alors. Nicolai souligne deux défauts majeurs : cette politique portait préjudice au commerce tout entier; la contrebande, et c'est en partie contre elle qu'étaient prises ces mesures, n'en était qu'encouragée et non point éliminée. Une fois de plus, des mesures autoritaires et étatiques représentaient un remède pire que le mal que l'on voulait combattre.

Si Nicolai critiquait énergiquement la place que prenaient certains nobles dans la vie économique autrichienne, inversement il n'admettait pas que les représentants les plus qualifiés de ce secteur aspirent à devenir nobles : il était en effet fréquent qu'en récompense de leurs mérites dans le commerce ou l'industrie, des négociants soient annoblis. Vouloir ou du moins accepter

1) "Der Kaiser Franz I. hatte bekanntlich selbst einen grossen Trieb zu Handlungsunternehmungen für seine eigene Rechnung. Diesem Beyspiel folgten die Grossen. Zu den grössten Fabriken und Manufakturen drängten sich vornehme Herren, die geschwind reich werden wollten; und nahmen Kaufleuten den Platz. Die Geschäfte des Kaufmanns und des Manufakturiers wollen mit Freiheit, mit Ueberlegung, mit Sparsamkeit, und besonders mit Fleiss getrieben seyn." (Rb IV, p. 404).

l'accès à un autre état que celui dont on est représenté une ambition regrettable. Devenir noble signifie se mettre au service du souverain et donc perdre sa liberté. C'est aussi s'exposer au danger que représente le goût du luxe. D'ailleurs, sans quatre cas sur cinq, la deuxième génération des bourgeois annoblis a été frappée par l'échec, constate Nicolai. Ainsi "le négociant ne peut accomplir sa tâche la plus noble, le développement de l'industrie, avec le plus de diligence et être le plus heureux possible en lui-même qu'à la condition d'être, en son esprit, satisfait de son état et de continuer à poursuivre toujours la vaste activité qui lui est propre." 1) Et d'ajouter que, les choses étant ce qu'elles sont, il valait mieux être le premier dans sa condition que le dernier dans une autre.

Même si ces réflexions se rapportent à ce que Nicolai pensait de l'économie autrichienne, elles avaient une valeur générale, de même que celles concernant l'industrialisation naissante. Nous retiendrons à ce sujet deux réflexions. La première touche l'apparition de machines dans certaines entreprises. Un certain mécanicien, J.B. Lebrun, avait inventé deux machines, l'une pour carder, l'autre pour filer le coton. Un privilège lui avait été accordé en 1783 pour une durée de dix ans. Selon Nicolai, ceci était contraire à l'intérêt économique et social du pays : là où la main d'oeuvre est abondante et modestement payée, il n'est point besoin de machines : "Dans un tel cas, il est trop tôt pour introduire des machines qui prennent le travail à mille ouvriers, tandis que mille ouvriers passent leur temps à ne rien faire." 2) Ce point de vue, que Nicolai

1) "Der Kaufmann kann sein edelstes Geschäft, die Beförderung der Industrie, nur alsdann mit vollkommenem Eifer treiben, nur alsdann für sich am glücklichsten seyn, wenn der Geist auf ihm ruhet, mit seinem Stande zufrieden zu seyn, und die demselben eigene weitausgebreitete Wirksamkeit immer weiter zu verfolgen." (Rb IV, p. 405). Nicolai est plus compréhensif lorsque que cette ascension sociale concerne des protestants, tels par exemple Friess ou Weinbrenner, qui s'étaient distingués au service de l'Autriche (Voir Rb IV, p. 448). Johann Friess, maire de Zurich, avait été appelé à Vienne par Marie-Thérèse comme conseiller commercial en 1752. Il a joué un rôle important dans le développement du commerce avec la Turquie, et été nommé "chevalier".
2) "Es ist in solchem Falle zu früh für Maschinen zu sorgen, welche die Arbeiten von 1 000 sparen, indessen 1 000 Arbeiter müssig gehen." (Rb IV, p. 464).

emprunte peut-être à Büsch, mais qu'il affirme partager, ne manque pas d'étonner quand on se rappelle ses réflexions sur l'absence de grues sur les rives du Danube. La seconde remarque concerne la taille des entreprises. Pour lui, une très grande manufacture, comme celle de Linz, est une concurrence qui cause un grand tort aux petites entreprises. Des ateliers d'équipements militaires, comme celui qu'il avait visité à Stein, représentaient le même défaut. De façon encore plus générale, toutes les concentrations d'ouvriers ou d'individus dans les situations les plus diverses (malades, orphelins, etc.), dans des institutions aux mains de l'Etat, sont à proscrire : la petite entreprise bourgeoise et familiale est préférable à la grande fabrique, le logement du soldat chez l'habitant vaut mieux que la grande caserne, un orphelin placé dans une famille est plus heureux que celui confié à un grand orphelinat..., "parce que l'être humain, dans la petite société familiale, est relativement plus laissé à lui-même, développe davantage de forces et en utilise donc davantage, et est donc plus utile et plus heureux." ¹⁾ La famille apparaît donc comme la cellule sociale la plus apte à développer harmonieusement l'individu et reste supérieure à toute institution d'Etat de taille trop importante.

L'artisanat avait en Autriche, lui aussi, à faire face à de nombreux problèmes. Un exemple cité dans la Relation illustre bien le poids dont pouvaient peser les corporations traditionnelles face aux innovations, surtout lorsqu'elles sentaient leurs privilèges menacés. Ainsi un artisan avait réussi, en 1780, à fabriquer des bougies qui avaient l'avantage de se consumer moins vite que celles habituellement proposées sur le marché; il entreprit donc de créer une fabrique destinée à diffuser son produit en plus grande quantité. La corporation des fabricants de bougies s'y opposa et parvint à empêcher la création de la fabrique nouvelle. C'est que, même frappées par de fortes redevances fiscales, ou plutôt justement à cause de cela, les corporations jouissaient d'importants privilèges dont elles se servaient pour exercer leur influence dans bien des secteurs économiques. Le droit d'exercer un métier et par conséquent

1) "... weil der Mensch in der kleinen häuslichen Gesellschaft verhältnissweise mehr sich selbst überlassen ist, mehr Kräfte entwickelt, folglich brauchen kann; folglich nützlicher und glücklicher ist." (Rb II, p. 554-55).

l'accès à la maîtrise étaient liés à l'obligation d'acheter le local et la maison attenante, dans lequel l'exercice du métier en question était autorisé. Le système de la vente aux enchères et le versement des droits attachés à l'exercice du métiers ("Gerechtigkeiten") obligeaient le futur artisan à disposer de beaucoup d'argent, ce qui en fait donc l'empêchait d'accéder à l'indépendance. Ainsi était-il fréquent de trouver des ateliers artisanaux qui faisaient travailler de douze à vingt compagnons. Nicolai explique ainsi le fait qu'il existât moins de maîtres artisans à Vienne qu'à Berlin, pourtant moins peuplé. Le jugement général sur le niveau de vie des artisans viennois fait cependant ressortir que ceux-ci vivaient bien, en tout cas mieux que ceux de toute autre ville allemande. Si beaucoup d'entre eux faisaient preuve d'ardeur au travail et de sens de l'économie, le nombre de ceux qui s'étaient enrichis rapidement était très élevé : "Le luxe, le goût de la commodité et la tendance à s'adonner à tous les plaisirs de façon permanente se sont étendus dans une grande mesure à l'artisanat, en particulier à la partie la plus aisée de cette catégorie, et cela forme sans doute un obstacle non négligeable au développement de l'industrie naissante." ¹⁾ Une fois de plus, Nicolai découvre ici des gens qui sont soumis à l'attrait du luxe et perdent ainsi le goût des vertus propres au monde du travail. La richesse acquise, non par le travail, mais répandue par les "princes, les comtes et autres gens riches" - et il y en avait beaucoup dans la capitale autrichienne - et faisant donc que "l'artisan n'avait pas eu de mal à gagner beaucoup", n'entre pas dans le schéma honorable du profit acquis par le travail : "Le désir permanent du plaisir... n'est pas compatible avec la recherche du gain, qui est pourtant la mère de l'industrie." ²⁾ S'enrichir est légitime, encore faut-il l'avoir mérité. Comme dans la plupart de ses jugements sur les Viennois, Nicolai distingue une minorité (il existe vraiment quelques ar-

1) "Der Luxus, die Gemächlichkeit, das allgemeine Wohlleben und die Neigung zu beständigen Ergötzlichkeiten und Zerstreungen, welche sich in Wien finden, erstrecken sich auch in grosser Maasse auf den Handwerkerstand, besonders auf den wohlhabenden Theil desselben, und verursachen vielleicht kein geringes Hinderniss der wachsenden Industrie." (Rb IV, p. 485).

2) "Die beständige Begierde nach Genuss... kann dem Bestreben nach Erwerb, welches doch die Mutter der Industrie ist, nicht zuträglich seyn." (Rb IV, p. 486).

tisans doués des qualités qu'il honore : inustrieux, actifs, économes, notamment ceux qu'il a rencontrés personnellement), mais la grande majorité est formée de jouisseurs qui ont rapidement fait fortune au service de la noblesse. Le parallèle avec les négociants qui s'étaient également enrichis au service des grandes entreprises d'Etat est frappant. Peut-être trouvons-nous là une explication à l'attitude de Nicolai face au sort du petit peuple de ce pays : il le montre à la fois accablé par les impôts et les charges de toutes sortes, mais aussi prêt à jouir de tout ce que la vie lui offre dans un pays opulent, et donc peu enclin au travail : "L'homme commun ... est comme ceux qui sont au-dessus de lui, il aime ses aises et n'aime pas se donner du mal au travail." ¹⁾ Un jugement qui paraît d'autant plus sévère qu'il figure dans une des parties de la Relation où le sort de l'homme du commun, le paysan, apparaît enfin, à propos d'un sujet douloureux, celui de la pression fiscale. Si Nicolai l'évoque peu, en tant que voyageur, sinon pour le représenter lui aussi peu enclin au travail, surtout dans les pays catholiques, il le met en scène, à partir de différents documents reproduits dans le livre, comme la victime la plus fortement frappée par les impôts. ²⁾ Des exemples de la brutalité avec laquelle ceux-ci pouvaient être perçus lui sont fournis par un écrit paru à Vienne en 1781, Pensées sur une opération financière... ³⁾ ou par un autre, Traitement des sujets de l'Enns supérieur, dont l'auteur est inconnu, mais en lequel Nicolai voit "un noble défenseur des droits de l'humanité". ⁴⁾ L'imagination des souverains et des seigneurs semble n'avoir pas eu de limites quand il s'est agi de créer des impôts, en Autriche comme dans les autres pays. Pour la seule

1) (Der gemeine Mann)"... ist so wie seine Obern, gemächlich, und liebt gar nicht, sich mit der Arbeit anzustrengen." (Rb III, annexes p. 133).

2) Nicolai abrège le libellé de l'ouvrage : W. Nachrichten, probablement "Wöchentlich. Nachrichten" et indique la date 1776. Il s'appuie à ce sujet beaucoup sur Büsching.

3) Gedanken zu einer Finanzoperation zur Verbesserung der Tranksteuer (Vienne 1781)

4) Behandlung Oberenenserischer Unterthanen (1783) dont Nicolai dit que l'auteur fut "ein edler Verfechter der Rechte der Menschheit" (Rb III, p. 297). Voir aussi Rb VI, 474-75. Dans les annexes VII.7 du volume III (p. 119-57) figurent aussi des documents reproduisant des informations manuscrites ("Anmerkungen über verschiedene Auflagen in Oestreich").

ville de Vienne, Nicolai en dénombre une dizaine; venaient s'y ajouter ceux touchants les transports, les divers péages. Tout était pratiquement soumis à la perception d'un impôt ou d'un droit : la bière et le vin, les chevaux et les jeunes bestiaux, les grains, les maisons, les chemins, le bois, et la liste complète serait très longue. Les péages avaient pour noms "Sperrsteuer", "Liniengeld" ou "Passagegeld". Les dettes étaient taxées, mais la musique aussi! Nicolai, qui voyait l'origine de tous ces impôts dans l'abus du luxe dans la mesure où l'administration tentait de récupérer par tous les moyens les dépenses et le gaspillage inconsidérés, est ici indigné : "Tout impôt sur la joie populaire est pour moi une idée répugnante. On doit limiter les excès de toutes sortes, et même là, les impôts sont inopérants. Mais limiter et imposer les plaisirs? Je regrette que cette idée soit venue à un pouvoir législatif." ¹⁾ Nicolai indique d'ailleurs que cet impôt n'était pas propre à la seule Autriche. Mais plus important, sans aucun doute, que la très grande variété d'impôts, il y avait une incroyable disproportion entre le montant total du revenu et le montant des impôts acquittés par les différentes classes de la société, sans que cela fût là encore particulier à l'Autriche. En simplifiant les données contenues dans la relation des chiffres, nous lisons que si un noble versait environ 27% de ses revenus à l'administration fiscale, les autres catégories sociales en payaient proportionnellement le double. Cette même disproportion apparaît dans un exemple : pour les plus riches Viennois, nobles ou capitalistes, selon les mots de Nicolai, 950 florins d'impôts sur les boissons représentaient peu de choses, alors que les 15 kreutzer payés par le plus simple journalier représentaient la perte d'une journée de travail. D'autant plus que le mauvais vin de montagne était imposé de la même manière que les vins de qualité importés de l'étranger. ²⁾

Il y avait eu pourtant, sous le règne de Marie-Thérèse, une tentative pour introduire plus de justice dans l'imposition des

1) "Alle Auflage auf die Freude des Volks hat für mich einen sehr widrigen Begriff. Ausschweifungen aller Art muss man einschränken, und selbst dabey sind Auflagen unwirksam. Aber Einschränkungen auf Freuden? Ich bedauere, dass dieser Gedanken einer gesetzgebenden Macht eingefallen ist." (Rb IV, p. 559).

2) Voir Rb III, annexes p. 120, p. 132-33 et Rb IV, p. 484-85.

sujets autrichiens. Une réforme, la "Rektifikation" visait à estimer le montant de l'impôt foncier selon la véritable valeur des terres; une révision du cadastre devait permettre de répartir l'impôt de façon plus juste, et surtout de soumettre la noblesse et le clergé à une plus grande contribution. ¹⁾

La mise en place du nouveau système, confiée à des missions locales, se révéla difficile et finalement peu efficace. L'inégalité entre les nobles et le clergé d'une part, et les autres sujets d'autre part, persista du fait que les premiers déclaraient ce qui devait permettre de fixer le montant de leur impôt "sub fide nobili et sacerdotali", tandis que la parole de la deuxième catégorie n'était pas prise en compte, mais bien la mesure exacte de leur fortune, si fortune il y avait. Lorsque le simple paysan ne pouvait plus payer, son maître réglait l'impôt à sa place, mais la dette était vite récupérée par la mise en vente des biens de la victime et leur rachat au prix le plus bas. Nicolai en appelle alors aux patriotes et au souverain, car ces faits sont "un abus impardonnable" ²⁾ écrit-il en n'hésitant pas à reprendre de larges extraits des Réflexions sur une opération financière et à offrir ainsi à cet écrit une très vaste diffusion : "La fatal mois de mars arrivé - plus de grâce à attendre... Les préposés aux impôts... sourds et impitoyables; au milieu des gémissements et des plaintes des parents et des enfants, les pauvres meubles, la literie et les derniers restes de ce qu'ils possèdent est vendu et ainsi on récupère la somme due." ³⁾ Nicolai manifeste ainsi une sympathie sincère sans aucun doute envers les paysans et la dureté de certains aspects de leur sort. Mais son attitude envers eux n'est pas dépourvue d'ambiguïté. Alors qu'il ne les a pas observés vraiment, puisqu'il évoque la misère des pays du centre de l'Autriche, et qu'il ne fait que reprendre un jugement Büsching, en le disant du reste, il explique : "Une certaine nonchalance qui règne dans

1) Il s'agit de "Allgemeine Landesbereitung der Rektifikation für den Steuerausgleich" de 1748.

2) Ein ganz unverzeihlicher Missbrauch, welcher der ernsthaften Betrachtung aller österreichischen Patrioten, besonders aber des Landesherrn wohl würdig wäre." (Rb III, annexes p. 125).

3) "Der fatale März kommt wieder heran - nun ist keine Gnade mehr. ... die Steuerbeamten... taub und unerbittlich; es werden mitten unter dem Jammer und Weheklagen der Eltern und Kinder die schlechten Möbeln, das Bettgewand, und die letzten Reste ihrer Habschaft veräußert, und daraus die geringe Summe erpresst." (cité dans Rb. III, p. 318).

le caractère des habitants fait qu'ils supportent cette situation plus facilement." ¹⁾ L'a-t-il effectivement constaté, ou ne fait-il que reprendre Büsching? Nicolai écrit un peu plus loin à deux reprises que la responsabilité d'un tel état de choses provient du caractère nonchalant et jouisseur du paysan autrichien, peu enclin au travail; à l'origine cependant, ce sont les nobles qui, par l'exemple qu'ils donnent, portent une part de cette responsabilité. Nous lisons : "Le goût de l'aisance, de la bonne chère et la nonchalance se sont étendus en Autriche des classes supérieures progressivement jusqu'à l'homme commun. C'est la raison essentielle pour laquelle ce beau pays fertile n'est pas encore vraiment mis en valeur et peuplé, et c'est pourquoi l'agriculture et l'élevage sont encore très loin derrière ceux d'autres pays. On n'aime pas entendre cela, mais c'est vrai, et cela frappe un étranger de façon incroyable connaissant l'agriculture du Palatinat et l'industrie de la Suisse et voyageant à travers l'Autriche." ²⁾ Plus loin : "Tant que la plus grande partie de cette nation n'est pas décidée à renoncer au goût de l'aisance, les meilleures intentions du gouvernement pour développer l'agriculture et maints secteurs de l'industrie, qui demandent qu'on s'y applique de toutes ses forces, n'auront pas, tant s'en faut, l'effet espéré." ³⁾ Aux défauts d'un système économique viennent ainsi s'ajouter nombre de facteurs humains de caractère permanent et par conséquent difficile à corriger.

1) "Eine gewisse Nachlässigkeit, die in dem Charakter der Einwohner herrscht, macht, dass sie diesen Zustand leichter ertragen." (cité dans Rb III, annexes p. 123).

2) "Dass Gemächlichkeit, Wohlleben und Nachlässigkeit in Oestreich von den höhern Ständen nach und nach bis auf den gemeinen Mann sich ausgebreitet haben, sind die Hauptsachen, warum dieses schöne fruchtbare Land noch bey weitem nicht recht bearbeitet wird und bevölkert ist, und warum Ackerbau und Viehzucht noch gegen andere Länder weit zurück sind. Mann hört diess nicht gern, aber es ist wahr, und fällt einem Fremden, welcher den Ackerbau in der Pfalz und die Industrie in der Schweiz kennt, gewaltig auf, wenn er durch Oestreich reiset." (Rb III, annexes p. 128).

3) "So lange der grösste Theil dieser Nation noch nicht entschlossen ist, der Gemächlichkeit zu entsagen, werden die besten Absichten der Regierung den Ackerbau und mancherley Gattungen des Kunstfleisses, welche Anstrengung der Kräfte kosten, bey ihr mehr empor bringen, die gehofte Wirkung bey weitem nicht haben." (Rb III, annexes p. 143).

Si donc dans le domaine de l'industrie et du commerce, et dans celui de la consommation et du luxe, les nobles exerçaient une néfaste influence par l'attrait qu'ils exerçaient sur le reste de la population active, dans celui de l'agriculture, leur influence a aussi des conséquences nuisibles : si le paysan ne s'enrichit pas, il imite leurs défauts. A quelle solution songeait Nicolai lorsqu'il allait au bout de sa pensée? Exclure cette partie de la société? Mais par quels moyens? Attendre, comme le suggère le schéma de la progression de l'Aufklärung à l'intérieur d'une société, que la noblesse ait acquis les vertus de la bourgeoisie? C'était repousser à très tard l'évolution de l'Autriche. Toujours est-il que le premier d'entre les nobles, l'empereur Joseph II, est salué dans le domaine de l'économie et des finances, comme dans les autres, comme le point de départ d'un véritable essor. Tout d'abord, le début de son règne est marqué par un accroissement général de l'activité : "thätig" et "Thätigkeit" sont parmi les attributs le plus fréquemment employés à son sujet, et ils prennent une valeur toute particulière quand on se souvient quel contraste ils forment avec le reste de la nation autrichienne, et qu'ils symbolisent la plus haute des vertus prônées par Nicolai. Ainsi, à propos de l'état des finances : "On peut admettre comme certain que (les dettes de l'Etat) ont été considérablement diminuées depuis le règne personnel de l'empereur Joseph II, lui qui est si vigilant et si actif pour le bien de ses Etats, et grâce aux ministres si compétents qu'il a choisis," écrit Nicolai en pensant sans doute à Kaunitz et à Gebler, bien que nobles et au service de la monarchie depuis de longues années. Le développement économique de l'Autriche permet "d'autant plus d'espairs que sous le règne de l'actuel empereur... beaucoup de choses ont déjà pris une autre tournure dans les affaires du commerce et de l'industrie", peut-on encore lire,¹⁾ et les "efforts bienfaisants", "le succès de tous ces efforts

1) "Dass (die Staatsschulden) seit der Allein-Regierung des für das Wohl seiner Länder so wachsam und thätigen Kaisers Joseph II. und durch die von ihm gewählten so einsichtsvollen Minister wieder beträchtlich vermindert worden, kann man als gewiss annehmen." (Rb III, p. 328). "Diess ist um so viel gewisser zu hoffen, da unter dem jetzigen Kaiser... auch in Sachen der Handlung und Industrie schon bis jetzt manches eine andere Gestalt annimmt." (Rb IV, p. 432).

actifs", etc. reviennent avec insistance à travers la Relation : l'empereur est l'homme qui a su enfin mettre son peuple au travail. Faute d'avoir pu constater de ses propres yeux le démarrage économique joséphinen, Nicolai fait donc une large place aux mesures prises entre 1781 et 1783 en se référant à leur publication. Il y constate d'abord davantage de liberté : plusieurs entraves au commerce sont supprimées, comme par exemple la disparition des droits de douanes perçus aux frontières des différents Etats héréditaires; liberté accordée aux Juifs de créer des activités productives; liberté accordée aux étrangers de se rendre aux foires de Graz, Linz, Klagenfurt; liberté du commerce du sel en Galicie; assouplissement des conditions qui réglementaient le commerce des vins hongrois, etc. Il constate ensuite des réalisations concrètes propres à favoriser l'activité économique : aménagement de magasins d'Etat pour le fer afin que les négociants puissent s'approvisionner plus facilement; développement de nouvelles cultures, comme celles du chanvre, du lin et élevage du ver à soie, en Hongrie notamment; ouverture d'entrepôts à Livourne et de banques à Ostende et Bruxelles, de sociétés d'assurances, d'une société de commerce destinée à exporter le bois, le fer et les toiles vers Moscou et l'Asie. Alors que cet empiètement de l'Etat avait été sévèrement critiqué à propos des règnes précédents, Nicolai semble faire une distinction importante quand les mêmes initiatives sont prises par un souverain qui a des mérites à ses yeux. Il a dû se réjouir aussi d'apprendre la diminution du nombre des fonctionnaires de l'administration grâce à des mesures de simplification par regroupement de certains services. Ce furent en tout cas pour lui les signes de l'amélioration de l'économie autrichienne au début des années 80.

En conclusion, Nicolai apparaît, sinon comme un spécialiste de l'économie, du moins comme un homme fort au courant des questions de politique économique. Ses réflexions et ses affirmations dans ce domaine dépassent largement le cadre des impressions d'un voyageur curieux. Nous tenterons de retenir ici les points les plus symptomatiques d'une conception à la fois nette et ambiguë. Il y a d'abord la mise en valeur du "Kaufmann", de ce type d'homme essentiel à la bonne marche de l'économie d'un

Etat, parce qu'il connaît vraiment les activités de l'industrie et du commerce. Il est l'antithèse du noble qui se mêle d'affaires: actif, industriel, âpre au travail et au gain, compétent et satisfait de sa condition. Grâce à ces qualités, il est le véritable moteur de l'industrie qui est elle-même l'âme de toute activité économique. Il connaît la réalité de la vie d'une entreprise et connaît les chiffres exacts. Il a surtout besoin de liberté pour entreprendre et le principal obstacle à sa réussite réside dans la mainmise de l'Etat sur les domaines que lui seul est en mesure de maîtriser, et toutes les mesures prises dans ce sens par l'Etat lui nuisent à lui-même. Il crée des organes inutiles où siègent des conseillers incompetents; la bureaucratie qu'il met en place est un frein à la libre circulation des marchandises; le protectionnisme a des effets incertains et même contraires à ceux recherchés; l'aventurisme de certaines entreprises ressemble à la poursuite de chimères. A travers ce personnage auquel Nicolai prête, il faut bien le dire, quelques traits personnels, c'est le rôle de la bourgeoisie d'affaires qui prend corps, celle qui affirme l'importance de son rôle et revendique plus de place dans la marche des affaires de l'Etat à travers un plus grand nombre de petites entreprises privées face au monopole étatique. Autrement dit, ce sont ici deux conceptions du capitalisme naissant qui s'affrontent, l'un privé et bourgeois, l'autre général et aux mains de l'Etat.

Jusqu'à l'avènement de Joseph II, l'histoire économique de l'Autriche fut donc, comme le rapporte la Relation, une longue série d'échecs. Les raisons en étaient, pour la plus grande part, le rôle trop écrasant joué par l'Etat à partir de l'apparition du mercantilisme. Toutes les entreprises avortées l'illustrent : compagnies commerciales, manufactures, institutions gouvernementales. La responsabilité des souverains qui avaient entraîné dans leurs projets nombre de nobles et d'aventuriers de l'industrie et du commerce est donc grande : non seulement ils n'avaient pas réussi à mettre sur pied un politique économique bénéfique pour leur pays, mais ils avaient permis à des gens incompetents de prendre la place de ceux qui auraient été en mesure de le faire vraiment. L'enrichissement rapide de certains avait exercé une influence dangereuse sur toute une partie de la population active en provo-

quant des tendances néfastes, goût du luxe, des plaisirs et du gaspillage, répandu maintenant dans toutes les classes de la société. Loin de favoriser le développement économique, ces dépenses immodérées provoquent le recours à de nouveaux impôts qui à leur tour freinent l'essor de cette économie... La louable activité de Joseph II et de ses ministres n'allait pas être inutile pour redonner aux sujets autrichiens le sens du travail et de la saine économie. L'ambiguïté réside cependant dans le fait que, malgré une certaine libéralisation dans de nombreux domaines, Joseph II, en matière de politique économique, s'incrustait dans une tradition héritée de ses prédécesseurs et que sous son règne, ni l'interventionnisme, ni le protectionnisme, ni la bureaucratie ne disparurent des habitudes politiques et économiques, et que bien au contraire, le jeune empereur intervint sans doute plus qu'aucun autre dans tous les domaines de la vie de son pays et de ses sujets. Nicolai y voyait une action bienfaisante.

Enfin, si la Relation fait une place aux obstacles naturels que rencontrait le développement de certains secteurs de l'économie, le commerce en particulier, elle occulte totalement d'autres obstacles, anciens certes, mais Nicolai tient sans cesse compte du passé de l'Autriche. Nous citerons d'abord la mosaïque d'Etats, de provinces et de royaumes dont se composait la monarchie autrichienne; cela signifiait autant de peuples divers, aux traditions historiques et politiques lointaines, en conséquence de quoi subsistaient un nombre incalculable de systèmes juridiques, fiscaux, administratifs hérités de l'histoire propre à chacun, et c'est d'ailleurs à l'unification de ces ensembles disparates que s'attachèrent les grandes réformes thérésiennes. Dans son entreprise de modernisation économique, la monarchie se heurtait à de réelles difficultés : résistances des assemblées régionales, intérêts locaux, pesanteur des mentalités de telle ou telle classe sociale ou des catégories professionnelles. Mais aussi, et là Nicolai ne procède que par une vague allusion, il tait dans le passé le plus récent les nombreuses guerres menées contre la Prusse, et dans un passé plus lointain, celles contre l'empire ottoman. Dans le bilan des gains et des pertes, la perte de la Silésie avait durement frappé

l'Autriche. La mise sur pieds de nombreuses armées avait entraîné le pays dans une politique financière aventureuse et parfois désespérée, dont on ne peut pas ne pas tenir compte. La coupure des débouchés de la mer du Nord avait également poussé l'Autriche à développer son commerce avec les pays d'Orient, mais avec des chances moindres. Mais surtout la Silésie représentait depuis longtemps un pays actif et bien industrialisé, dont la main d'oeuvre et les produits firent longtemps défaut à l'économie autrichienne à l'époque envisagée.

*
* * *
*

CHAPITRE VI : VIE SAVANTE ET EDUCATION

Nicolai désigne l'une des quatre grandes rubriques qui forment le sous-titre de la Relation par le terme de "Gelehrsamkeit", mot qui recouvre un très vaste domaine : celui du savoir et de l'érudition, de la recherche et des connaissances approfondies des sciences les plus diverses, mais aussi celui de l'instruction. Tous ces aspects sont à la fois évoqués à différents propos dans le livre, mais aussi regroupés et traités, en ce qui concerne plus spécifiquement Vienne et l'Autriche, dans le chapitre XII du livre II. Ce chapitre traite également de la littérature, qui est en effet partie intégrante de la production savante, mais nous avons préféré la considérer dans un sens moins large et l'évoquer ailleurs. Il s'agira donc dans ce chapitre d'abord de la censure qui, par le rôle spécifique qu'elle joua longtemps en Autriche, eut d'inévitables conséquences sur le développement du savoir et des sciences dans ce pays, mais aussi parce qu'elle avait pour Nicolai une signification très personnelle, puisqu'une de ses publications avait eu à subir les effets de cette censure. Nous abordons ensuite un autre vaste domaine intimement lié au développement de la vie savante : l'enseignement et donc les divers établissements dans lesquels étaient formés et instruits les jeunes Autrichiens de leur plus jeune âge jusqu'à leur adolescence. A travers les remarques de l'auteur s'expriment non seulement des points de vue plus strictement pédagogiques ou didactiques, mais aussi d'intéressantes réflexions sur l'éducation des enfants et de la jeunesse en général. C'est enfin par un haut lieu de la vie savante que nous terminons ce chapitre en suivant Nicolai au cours de ses visites à l'Université de Vienne.

1. La censure

La censure des livres et des écrits de toutes sortes avait en Autriche un long passé, puisqu'elle était pratiquée depuis le XVIème siècle, c'est-à-dire à l'époque où s'engagea la lutte d'influence entre les pays protestants et les pays catholiques. En Autriche, il fut rapidement décidé que la lecture d'ouvrages "hérétiques" constituait un délit qui devait être sévère-

ment puni. Sous les règnes de Ferdinand III et de Léopold Ier, édits et ordonnances menaçaient tous ceux qui introduisaient, possédaient ou lisaient les écrits interdits, et leur application entraîna la création de commissions de censure dans lesquelles siégeaient l'évêque, le maire et un représentant de l'Université. Cette forme de "Censurkollegium" subsista jusqu'au début du XVIIème siècle. Progressivement cette surveillance fut du ressort de la seule Université, plus précisément des facultés de philosophie et de théologie dans lesquelles les jésuites régnaient alors sans partage. Du point de vue de l'autorité gouvernementale, elle ne pouvait être entre de meilleures mains.

Au milieu du XVIIIème, lentement mais sûrement, l'idée de détacher l'autorité de l'Etat de l'antique tutelle ecclésiastique commença à se développer et les souverains d'alors exigèrent que la censure et l'autorisation de publication concernant les écrits de caractère totalement ou partiellement politique soient désormais du ressort du gouvernement. Sous le règne de Marie-Thérèse deux éléments furent déterminants dans la création de la Commission de Censure des Livres ("Büchercensurkommission") dépendante d'une Commission aulique, la "Studien- und Zensurhofkommission". Après la signature des traités de paix de 1748, les frontières de l'Autriche furent plus largement ouvertes, mais on découvrit alors qu'un certain nombre d'écrits venus de l'étranger, et d'autres rédigés à l'intérieur des territoires de l'empire également, mettaient en cause la personne de l'impératrice et certains aspects de la guerre de Succession. L'occasion fut saisie pour placer de droit et définitivement la censure entre les mains de l'Etat dont justement la réorganisation et l'effort de centralisation étaient au centre des préoccupations à Vienne, comme l'illustre la création en 1749 du "Directorium in Publicis et Cameralibus". Cette décision harmonisait pleinement avec l'action que van Swieten venait d'entreprendre pour ôter peu à peu aux jésuites les prérogatives dont ils jouissaient dans l'Université. En 1751 la censure des ouvrages philosophiques passait ainsi entre ses mains ; en 1753 le droit de censure et l'autorisation d'imprimer dont disposaient encore les doyens de faculté leur sont enlevés. Le droit de visitation chez les libraires est

supprimé. Cependant c'est aussi à cette époque que la publication de l'Index librorum prohibitorum, sur lequel nous aurons à revenir, voyait le jour. A partir de 1759, l'influence de van Swieten, assisté de Sonnenfels, était prépondérante dans ce domaine comme dans les autres, mais la présence de grands représentants de l'Aufklärung viennoise dans la Commission ne signifiait pas que la censure soit devenue plus libérale. La sévérité, la minutie et souvent l'incohérence qu'évoque V.L. Tapié ¹⁾ furent longtemps la règle de fonctionnement de cette institution, et il faudra attendre les mesures de Joseph II pour qu'elle soit relativement assouplie.

La sévérité de la censure autrichienne n'était pas une nouveauté pour Nicolai qui avait eu à en subir les effets en 1778, lorsque l'Allgemeine Deutsche Bibliothek avait été frappée d'interdiction sur les territoires de la monarchie. La Relation témoigne en de nombreux passages combien cette mesure l'avait ulcéré, bien qu'il s'en défende. ²⁾ A ceux qui le soupçonnent d'avoir entrepris son voyage avec l'espoir de pouvoir faire lever à Vienne cette interdiction, profitant de ses contacts et de la nouvelle politique inaugurée par Joseph II, Nicolai répond avec fierté que cette pensée ne l'avait jamais effleuré et que de toute façon les quelques numéros vendus en Autriche ne lui étaient pas nécessaires pour vivre. Les faits, tels que les rapportent différents passages du livre, furent les suivants : le parti "catholique orthodoxe" était depuis des années hostile à la diffusion de l'ADB à Vienne. Pour la faire interdire, ils finirent par trouver un article théologique paru en 1778 dans le volume XXIII, qui donnait une version blasphématoire de la mort du Christ. Ils réussirent alors à arracher à l'impératrice l'interdiction non seulement du numéro en question, mais celle de tous les autres à paraître. Prétexte ou raison suffisante ?

- 1) "Toutes les publications, de l'étranger ou de la monarchie, étaient soumises à une censure sévère, minutieuse et souvent incohérente..." Tapié, V.L. : Ed. cit., p. 242.
- 2) Voir Rb II, p. 528-29 ; Rb IV, p. 852, p. 860-64, p. 906 et s. Nicolai renvoie à ce sujet ses lecteurs à l'écrit Öffentliche und freimüthige Erklärung an das Publikum, wegen des Verbots der Allgemeinen Deutschen Bibliothek... (1780).

Nous ne connaissons malheureusement que la version de Nicolai.¹⁾ Il est certain en tout cas que cette mesure joua un rôle important dans le jugement général qu'il porte sur Marie-Thérèse et sur l'ensemble du "parti catholique" évoqué. L'essor de l'Aufklärung était dans l'esprit de Nicolai étroitement lié à la diffusion de ses écrits, et ceci tout particulièrement à Vienne.

La deuxième expérience de la censure fut en quelque sorte celle du voyageur se présentant au poste frontière de Engelhartzell, et qui constatait que la marchandise la plus contrôlée étaient les livres. Les siens, à part une géographie et un ouvrage technique sur l'aménagement du cours du Danube, furent mis sous scellé jusqu'à Linz où se trouvait la douane spécialement chargée du contrôle des livres, la "Büchermauth". C'est là que, contre une taxe de quelques kreutzer Nicolai, pourra sortir les siens de prison, selon ses propres mots. Si l'amabilité et la courtoisie des douaniers, et sans doute aussi la notoriété du voyageur, firent qu'il n'eut pas de difficultés à récupérer sa bibliothèque, il pouvait arriver, écrit-il, que les ouvrages non tolérés fussent réexpédiés dans leur pays d'origine ou que, s'ils étaient interdits, ils fussent tout simplement brûlés. Les livres qui avaient été admis étaient emballés et pesés au poste frontière et le colis était de nouveau pesé et examiné en arrivant à Vienne. La moindre différence entraînait des amendes... De telles procédures, outre les désagréments qu'elles provoquaient, traduisaient un état d'esprit suspicieux et ridicule que Nicolai ne manqua pas de fustiger dans son livre, en particulier à travers la personne de ceux

1) Nos recherches auprès des Archives d'Etat autrichiennes ("Österreichisches Staatsarchiv" à Vienne) sont restées vaines. L'acte d'interdiction frappant l'ADB établi par la "Studien- und Zensurkommission" a été détruit, comme la plupart de ceux de l'année 1778, par l'incendie qui ravagea le 15 juillet 1927 le Palais de Justice à la suite d'émeutes provoquées par l'issue d'un procès politique ("Schattendorfer Prozess"). Mais dans les actes de police conservés aux Archives générales de l'Administration ("Allgemeines Verwaltungsarchiv") figure une note en date du 12 avril 1807 adressée par la police de Linz au comte Sumerau, président de la "Polizeihofstelle", signalant qu'un certain Franz Iglseder de Eferding "désirait recevoir pour son propre usage l'Allg. Deutsche Bibliothek de Nicolai, lequel livre est interdit et soumis à la restriction erga schedam".

que l'on nomme parfois les grands censeurs, van Swieten et Sonnenfels. S'il reconnaît au premier la valeur de son engagement contre les jésuites et pour la création d'une commission de censure dégagée de leur emprise, ainsi que le rôle qu'il joua dans le développement des sciences à Vienne, il n'oublie pas quelques solides griefs : "Tout savant qu'il était, il avait de très grands préjugés religieux et philosophiques, et il conservait des principes despotiques contre la liberté, pourtant si nécessaire à la raison humaine dans l'exercice de l'examen de chaque vérité. C'est la raison pour laquelle la censure était encore extrêmement sévère sous sa présidence et que ses interdictions furent exécutées avec une extrême sévérité." 1) Si van Swieten était mort depuis une dizaine d'années au moment où paraissaient ces lignes, Sonnenfels vivait encore. Juriste, professeur à l'Université, il s'était engagé personnellement pour l'abolition de la torture en Autriche (2 janvier 1776), il jouait également un rôle important dans la vie littéraire. A lui, Nicolai reproche d'avoir donné du rôle de la censure une définition floue et donc élastique. D'après son ouvrage Grundsätze der Polizeiwissenschaft, il s'agissait pour le censeur d'empêcher la diffusion d'idées fausses, provocatrices et dangereuses. "A partir d'une définition aussi indéfinie se développa la pire oppression exercée sur l'esprit et le despotisme le plus nuisible sur la littérature." 2) C'est justement dans le domaine de la littérature que Nicolai s'en prendra une nouvelle fois à Sonnenfels. Quant à van Swieten, s'il avait eu le mérite de faire admettre à Vienne la diffusion des oeuvres de Montesquieu, c'est lui qui avait fait interdire l'Emile de Rousseau et bien des oeuvres d'Iselin, de Machiavel, d'Abbt, les Psaumes de M. Mendelssohn, et finalement aussi, étant donné son rôle, la revue de

1) "Swieten, so ein grosser Gelehrter er war, hatte doch in religiösen und philosophischen Sachen noch sehr grosse Vorurtheile, und hegte, wider die für den menschlichen Verstand so nöthige Freyheit der Untersuchung jeder Wahrheit, despotische Grundsätze. Daher war die Censur unter seiner Verwilligung noch höchst streng, und höchst streng wurden auch ihre Verbote ausgeführt." (Rb IV, p. 852-53).

2) "Aus solcher unbestimmten Bestimmung folgte unmittelbar die ärgste Bedrückung des Geistes und der schädlichste litterarische Despotismus." (Rb IV, p. 853).

Nicolai... Le résultat de cette politique se constate à deux niveaux : ignorance des livres étrangers, situation déplorable des bibliothèques et du marché du livre à l'intérieur.

"La censure a jusqu'ici créé en Autriche les plus gros obstacles au progrès de l'Aufklärung... De combien de connaissances utiles l'Autriche a dû être ainsi privée !" ¹⁾ Cette phrase, ou d'autres presque identiques, forment à travers toute la Relation un thème indéfiniment repris, à propos des écoles et de l'Université, à propos de la littérature et des sciences utiles. Refusant à l'Etat et à sa censure le droit de guider les citoyens en matière d'opinions et de considérer "toute une nation comme des enfants mineurs" ²⁾, Nicolai s'insurge contre la tutelle intellectuelle imposée aux Autrichiens, "à Vienne où les censeurs veulent déclarer les habitants des Etats héréditaires royaux et impériaux encore et toujours plus faibles que (ceux du) reste de l'Allemagne, où la lecture est entièrement libre sans que l'on en ressente le moindre dommage." ³⁾ Ce préjugé, Nicolai en a constaté les effets lors de son séjour à Vienne. Au cours d'une conversation avec des gens qui ne voulaient certes pas passer pour des ignorants, il remarquait qu'ils ne comprenaient pas un mot, ne connaissaient pas un nom, ignoraient un ouvrage que tout le monde avait lu en Allemagne protestante. Il a noté que des gens savants et cultivés connaissaient les titres d'ouvrages français ou anglais mais n'avaient aucune idée de leur contenu. "On sait pourtant combien l'entretien oral contribue au développement des

1) "Das Büchercensurwesen hat bis jetzt in Oestreich dem Fortgange der Aufklärung die grössten Hindernisse in den Weg gelegt... Wie viele nützliche Kenntnisse musste Oestreich dadurch entbehren!" (Rb IV, p. 851). Voir aussi Rb III, p. 362.

2) "Warum soll denn ein Censurkollegium immer eine ganze Nation wie unmündige Kinder betrachten?" (Rb IV, p. 872).

3) "In Wien, wo die Censoren die Einwohner der K.K. Erblande durch ihre Einschränkungen immer noch für schwächer erklären wollen, als das Übrige Deutschland, in welchem die Lektur ganz freyen Gang hat, ohne dass der geringste Schaden davon gespürt wird." (Rb IV, p. 870).

idées chez les gens qui font des recherches." 1)

Ce retard intellectuel par rapport aux protestants se traduisait aussi par le manque d'intérêt qu'il avait pu déceler pour les bibliothèques de Vienne, tant publiques que privées. Les souverains avaient dépensé des sommes énormes, tant pour créer de somptueux édifices comme la fameuse Bibliothèque impériale de Fischer von Erlach avec sa magnifique salle de lecture décorée par Daniel Gran, que pour acheter des ouvrages. Au cours des siècles s'y étaient accumulés des dizaines de milliers de manuscrits et deux cent mille livres parmi les plus utiles, les plus importants et les plus somptueux. Or, seule une petite partie des manuscrits, un septième du total, avait été mise en catalogue. A quoi servent-ils si personne ne les lit ? Quelles vérités nouvelles sur l'histoire ne pourrait-on pas y découvrir, quelles nouvelles éditions d'auteurs classiques ne pourrait-on pas préparer ! Depuis le travail "herculéen" du bibliothécaire Lambeck, il y avait alors plus d'un siècle, "la moisson est abondante, mais il y a peu d'ouvriers", constate tristement Nicolai. Quant aux livres, depuis deux cents ans que l'on interdit les "scripta venenata et contagiosa" d'Angleterre et des pays protestants, leur nombre et la valeur des bibliothèques s'en sont trouvés diminués. Si van Swieten avait fait augmenter fortement le fonds des ouvrages de médecine, les savants se plaignaient beaucoup du manque d'oeuvres de littérature moderne et d'histoire.

Tous cependant ne se résignaient pas à rester ignorants, et certaines anecdotes que Nicolai raconte montrent que les difficultés pouvaient rendre les gens ingénieux, mais aussi qu'il devait exister sinon des permissions tacites, du moins des possibilités d'obtenir quelques livres interdits. Les relations, l'argent jouaient naturellement un rôle, mais l'astuce aussi. Ainsi, un livre qui avait été condamné à être brûlé, au lieu d'être complètement réduit en cendres par le censeur, n'était que passé à travers les flammes, "angebrannt" au lieu de "verbrannt", et même un peu roussi, il pouvait être encore lu. Il arrivait aussi qu'un livre ne fût condamné qu'à être amputé des passages nocifs. Là aussi, avec des relations et de l'argent,

1) "Man weiss aber wie sehr die mündliche Unterredung bey forschenden Freunden zu Entwicklung der Ideen beyträgt." (Rb IV, p. 906).

il suffisait de racheter les morceaux découpés pour reconstituer le texte intégral. Faisant preuve d'encore plus de ruse, un Viennois avait eu simplement l'idée de postuler un emploi d'auxiliaire de la censure. Officiellement il prenait des notes destinées aux rapports de son supérieur hiérarchique, mais pratiquement il avait tout loisir de lire en toute quiétude les ouvrages inaccessibles au commun des lecteurs. Il existait aussi un marché noir des livres, commerce lucratif selon Nicolai, car il permettait à qui voulait ou pouvait payer le prix de se procurer des livres non brûlés et non découpés. Rappelons enfin la surprise, et sans aucun doute aussi la satisfaction, du voyageur protestant qui découvre dans la bibliothèque personnelle d'un père bénédictin de Melk des oeuvres de M. Mendelssohn, d'Iselin, de Pope et de Shaftesbury, alors que les livres anglais étaient "strictement interdits"...

Il est vrai qu'à partir de 1781, le poids dont pesait la censure fut allégé et que les règles en devinrent moins sévères. Selon la ligne directrice tracée par Joseph II, les "critiques pouvaient toucher qui elles voulaient, du souverain au dernier des sujets, à condition que les écrits ne fussent point diffamatoires." ¹⁾ Et Nicolai reconnaît qu'à Vienne les écrivains jouissaient alors d'une liberté d'expression qui n'existait pas dans bien des pays. Mais surtout les gens avaient enfin la possibilité de lire "les bons livres allemands" avec moins de contraintes. Les formalités de la censure n'étaient pas, en effet, complètement disparues. Deux fois par mois paraissait un bulletin dans lequel deux mentions permettaient de distinguer les catégories : un "admittitur" autorisait une diffusion générale, un "toleratur" la restreignait à un public averti. C'est du reste celle que reçut la Relation et Nicolai s'en dit satisfait... Les mauvais livres étaient simplement passés sous silence : le Catalogue librorum prohibitorum de van Swieten (supprimé en 1777), bien loin de dissuader les lecteurs, était devenu un succès de librairie puisqu'il contenait tous les titres des livres interdits. Sous le règne de Joseph II, où

1) "Kritiken, wenn es nur keine Schmähschriften sind, sie mögen treffen wen sie wollen, von Landesfürsten bis zum Untersten, werden nicht verboten." (Loi de Censure du 11 juin 1781).

existe une véritable confiance dans la nation et où la censure trouve si peu à interdire, pourquoi continue-t-on, demande Nicolai, à attribuer des autorisations et à limiter encore certaines publications ? Ne serait-il pas plus constructif de transformer la vocation de cette institution qui pourrait plutôt encourager les livres les meilleurs et les plus utiles ? La suggestion de Nicolai ne sera pas retenue et bien au contraire, Joseph II sera amené vers la fin de règne, mais déjà aussi à partir de 1785, à restreindre les libertés qu'il venait d'accorder. Dans le "flot de brochures" si caractéristique des années 80 se dissimulaient de moins en moins les critiques, puis les attaques que faisaient naître les réformes. A la soudaine libéralisation succéda la restriction, puis en 1790 la suppression de cette liberté par Léopold II. La censure aura encore un certain avenir en Autriche.

2. L'enseignement dans les écoles et les lycées

Il n'est pas de livre qui traite du règne de Marie-Thérèse sans évoquer sa volonté de réformer l'enseignement dans ses Etats, ni la promulgation, le 6 décembre 1774, de l'Ordonnance scolaire qui devenait ainsi la base d'un enseignement obligatoire, organisé par l'Etat et ayant valeur de loi sur l'ensemble des territoires de la maison d'Autriche. ¹⁾ La mise en place de cette réforme de longue haleine était confiée à J.I. von FELBIGER ²⁾, abbé du couvent de Sagan en Silésie, appelé par l'impératrice à la tête de l'enseignement autrichien. Très intéressé par les questions pédagogiques, il s'était vu confier

1) Il s'agit de l'"Allgemeine Schulordnung für die deutschen Normal-, Hauptund Trivialschulen in sämtlichen k.k.Erbländen." Un de ses effets fut l'accroissement du nombre des établissements scolaires. Selon W. Pollak, il existait à la fin du règne de Marie-Thérèse : 15 écoles normales, 83 écoles principales (hauptschulen), 47 écoles pour jeunes filles et 3.848 écoles primaires, le tout regroupant environ 200.000 élèves (Pollak, W. : "Die Aufklärung", dans Tausend Jahre Österreich, Ed. cit., p. 284).

2) Johann Ignaz von Felbiger (né à Goglau en 1724 , mort à Presbourg en 1788).

en 1765 par Frédéric II l'élaboration du Règlement général qui devait s'appliquer aux écoles catholiques de Silésie. Une méthode nouvellement élaborée à Berlin par le pasteur HÄHN avait retenu son attention ¹⁾, il l'améliora et la développa au point qu'elle prit le nom de "méthode de Sagan" et elle fut employée en Silésie, bien sûr, mais aussi en Autriche et même en Suisse pendant un certain temps. L'arrivée de Felbiger à la direction de l'enseignement autrichien coïncidait avec la fin d'une longue période au cours de laquelle, que ce fût dans les pays protestants ou dans les pays catholiques, les autorités religieuses avaient occupé dans ce secteur une place dominante, non seulement parce qu'elles dirigeaient, mais aussi finançaient les écoles et donnaient aux pratiques religieuses la plus grande importance. L'initiative de Marie-Thérèse signifiait pour l'Autriche à la fois une réduction du rôle des jésuites et une affirmation du rôle de l'Etat dans sa responsabilité d'éducateur de la nation, sans que pour cela les institutions existantes soient heurtées de front.

Une dizaine d'années après la mise en place du nouveau système scolaire et les débuts d'expérimentation de nouvelles méthodes, Nicolai découvre les résultats dans les écoles, qu'il visite assidûment, et la façon d'enseigner en Autriche. Mais comme presque toujours, il se retourne d'abord vers le passé qui, dans ce cas, forme un contraste qu'il ressent douloureusement.

Il y avait eu une époque "où la plus grande partie de l'Autriche était protestante" et c'est alors que les premières "écoles allemandes" avaient été ouvertes dans ce pays. Les enfants y apprenaient la lecture, l'écriture et le calcul. ²⁾

1) Johann Friedrich Hähn (1710-1780), théologien et pédagogue, avait inventé une "méthode littérale" basée sur la mnémotechnique.

2) "Avec un zèle extraordinaire, les protestants se sont occupés de mettre en place (en Autriche) un système scolaire bien organisé, car déjà la jeunesse devait être initiée à leur doctrine. Les états protestants de tous les pays autrichiens créèrent de nouvelles écoles, firent venir des professeurs de l'étranger et encouragèrent la publication d'ouvrages scientifiques." Mayer, Franz Martin : Geschichte Österreichs, t. 1 (Leipzig 1900), p. 336-37.

Puis avec le regain du catholicisme sous le règne de Ferdinand II, les jésuites "n'eurent de cesse afin d'arracher les écoles des mains des protestants et d'exercer leur influence sur l'éducation des jeunes esprits dans un sens favorable à leur ordre et par ce biais d'étendre leur influence sur tous les milieux." ¹⁾ S'ils n'enseignaient pas eux-mêmes dans les écoles primaires, "ils s'arrangeaient pour y placer des maîtres qui leur étaient dévoués et qui dépendaient d'eux." ²⁾ Indirectement donc ils "gâchèrent les écoles par leur absurde méthode d'enseignement et leur idiote bigoterie... A côté d'un apprentissage indigent de la lecture et de l'écriture, on devait apprendre par coeur le pitoyable catéchisme de Canisius... Ils s'efforçaient sans cesse d'estropier l'esprit des jeunes enfants par des livres ascétiques et des prières." ³⁾ Si la virulence est habituelle à Nicolai lorsqu'il parle des jésuites, elle est doublée ici d'un sentiment d'exaspération à l'idée que c'est justement dans ces écoles que se situe l'enjeu de l'enseignement. "Les écoles primaires sont bien plus importantes que les universités les plus savantes, car à quoi cela sert-il à l'humanité si les sciences et une meilleure façon de penser semble se développer dans le tout petit groupe que représentent les savants et que le peuple, qui compte des millions d'hommes, reste inculte et

- 1) "Sie waren unablässig beschäftigt, die Schulen aus den Händen der Protestanten zu reißen", (um) "durch ihren Einfluss in die Erziehung früh die Gemüther zu demselben zu lenken, und dadurch ihren Einfluss zu verbreiten." (Rb IV, p. 645-46).
- 2) "Sie sorgten, dass diese Schulen mit Schulmeistern besetzt wurden, die ihnen ergeben waren, und von ihnen abhängen." (Rb IV, p. 646).
- 3) "Beweis von der abgeschmackten Lehrart und der dummen Bigotterie, womit die Jesuiten die Schulen verdarben ... Nebst kümmerlichen Lesen und Schreiben, das Auswendiglernen des elenden Canisiuschen Katechismus ... Sie bemühten sich unablässig, durch ascetische Bücher und Gebete den Verstand der jungen Kinder fein früh zu verkrüppeln." (Rb IV, p. 646-47). Peter Canisius ou Pieter Kanijs (1521-1597) était entré dans l'ordre des jésuites en 1543. Il deviendra le premier père de cet ordre en Allemagne en 1549. Il fonda notamment les collèges d'Ingolstadt, Munich, Dillingen et Innsbruck. Ses trois catéchismes eurent un grand succès en leur temps.

ignorant ?" ¹⁾ Souci de l'importance d'une "démocratisation" de l'enseignement qu'avait déjà exprimé Nicolai lors de son passage à Nuremberg lorsqu'il prévoyait un "véritable malheur pour l'humanité" si l'on ne portait pas une plus grande attention à la qualité de l'enseignement dans les écoles primaires, dont le vrai nom est en Allemagne, mot à mot "école du peuple". ²⁾ Ce n'était certainement pas par l'emploi de méthodes de jésuites que l'essor intellectuel du peuple serait assuré.

Depuis cette époque et à la suite de la réforme entreprise par Felbiger, les choses avaient pourtant changé en Autriche. Plus que le catéchisme, c'est l'apprentissage d'une langue de communication commune à tous les Etats de l'empire qui avait la priorité. Si l'intention politique était évidente (nécessité de cette langue commune à la réalisation des réformes centralistes viennoises dans l'administration, dans l'armée, etc.), et s'il en "résultait fatalement une germanisation de l'élite", le développement de l'instruction primaire avait aussi des effets positifs pour l'ensemble des populations. Cette mesure, "en même temps qu'elle répandait les mêmes connaissances", "devait éveiller dans les divers pays de la monarchie, une similitude de la démarche intellectuelle." ³⁾ Nicolai ne méconnaît ni ne critique vraiment l'intention politique sous-jacente, mais le système d'enseignement, la méthodologie, qu'il prend sous la loupe. La volonté d'uniformiser les programmes et l'horaire avait conduit à une mesure autoritaire : "Tout était mis sous forme de tableaux et il était même déterminé ce qui devait être enseigné à chaque heure dans l'ensemble de la monarchie." ⁴⁾ L'aspect dirigiste et impératif de ce système est

1) "Die Volksschulen ... sind doch wichtiger als die gelehrtesten Universitäten; denn was hilft es dem menschlichen Geschlechte, wenn auch Wissenschaften und bessere Denkungsart unter dem sehr kleinen Häuflein der Gelehrten empor zu kommen scheinen, und das Volk, das Millionen beträgt, roh und dumm bleibt?" (Rb IV, p. 645).

2) Voir Rb I, p. 336-37.

3) Tapié, V.L. : Ed. cit., p. 250-51.

4) "Alles war in Tabellen gebracht, ja es war bestimmt was in jeder Stunde in der ganzen Monarchie gelehrt werden sollte." (Rb IV, p. 657).

évident : d'une part il freine toute évolution de la pédagogie : "Par une telle obligation tout progrès dans les sciences pédagogiques est rendu impossible" ¹⁾ ; d'autre part, en imposant une norme unique à tous les enfants, il s'oppose à ce qu'on appelle aujourd'hui la pédagogie différenciée : "C'est un despotisme inouï que de vouloir forcer l'enseignement dispensé à tous les enfants à correspondre à une norme unique, sans tenir compte de l'origine sociale ou des capacités intellectuelles de ceux-ci." ²⁾ Se rappelant une scène vécue à l'école Sainte-Anne à Vienne, Nicolai s'insurge contre la récitation de définitions et de règles abstraites qui le plus souvent dépassent l'entendement des jeunes élèves, lesquels étaient justement soumis à l'apprentissage par coeur selon "la méthode de Hähn avec tous ses défauts et toutes ses inepties." ³⁾

Outre les mauvais côtés du psittacisme sur le développement de l'esprit des jeunes élèves, Nicolai rejette également la récupération qu'ont réalisée les jésuites en prenant de vitesse la réforme que Felbiger était sur le point d'imposer aux écoles autrichiennes. Renseignés depuis longtemps sur le changement qui allait intervenir dans celles-ci, ils s'étaient empressés de devancer les novateurs en introduisant dans leurs établissements la nouvelle méthode, adaptée et mise à leur goût. Elle était, par exemple, utilisée dès 1769 à l'orphelinat de Vienne dirigé par le père Parhammer. ⁴⁾ La méthode dont l'Autriche était si

- 1) "Durch einen solchen Zwang wird alle Fortschreitung in der pädagogischen Kenntniss unmöglich gemacht." (Rb IV, p. 660-61).
- 2) "Diess ist ein unerhörter Despotismus, welcher den Unterricht aller Kinder, ohne Rücksicht auf Stände oder Fähigkeit, unter einerley Norm zwingen will." (id.).
- 3) "Ich erschrak wirklich, als ich in die Klassen kam, und sah, dass da bloss die Hähnische Methode mit allen ihren Fehlern und Ungereimtheiten gebraucht ward." (Rb IV, p. 666) Voir aussi Rv IV, p. 669.
- 4) Ignaz Parhammer (1715-1786), souvent évoqué dans la Relation, était le type parfait du Jésuite actif et estimé à Vienne. Après avoir été directeur des 'Trivialschulen' de Marie-Thérèse et avoir publié un catéchisme, il fut missionnaire en Autriche, confesseur de Franz Stephan, directeur de l'Orphelinat qui était devenu une curiosité de Vienne et que tout voyageur ne manquait pas d'aller visiter. En 1782 Joseph II lui confia la Direction de la Caisse des Pauvres et de toutes les oeuvres de bienfaisance. A sa mort, l'empereur dit de lui : "Nous avons perdu un homme loyal." (C. von Wurzbach).

fière, est "lamentable, bêtement bigote et mal appropriée", "inadaptée à la nature de l'âme humaine", et "elle répand une connaissance de mots vides de signification" : tel était en somme le jugement global de Nicolai. ¹⁾ Ce que Felbiger avait introduit dans les écoles était largement dépassé : "Depuis vingt ans, des progrès importants ont été accomplis dans le domaine scolaire et éducatif, et ils ont fait sensation partout en Allemagne, sauf peut-être en Autriche. On aurait pu croire au moins que le directeur des écoles d'une si grande monarchie aurait progressé en connaissance avec ses contemporains," ²⁾ écrit Nicolai qui énumère alors l'imposante liste des nouveaux pédagogues qui ont contribué à l'amélioration du système scolaire et éducatif allemand et dont on ne trouvait pas la moindre influence en Autriche : Basedow, Resewitz, Campe, Trapp, Lieberkühn, Stuve, etc. ³⁾

1) Dans "Berichtigungen u. Zusätze" du vol. VI, Nicolai utilise les mots : "elend, dummbigott und unzwäckmässig", "der Natur der menschlichen Seele ganz unangemessen", "verbreitet leere Wortkenntnis" (p. XLI) pour qualifier les livres et la méthode utilisés en Autriche.

2) "Freilich sind seit zwanzig Jahren in dem Schul- und Erziehungswesen wichtige Schritte geschehen, welche allenthalben in Deutschland, Oestreich vielleicht allein ausgenommen, das grösste Aufsehen machten. Man hätte wenigstens glauben sollen, der Direktor der Schulen einer so grossen Monarchie würde mit seinen Zeitgenossen in Kenntniss fortgeschritten seyn." (Rb IV, p. 659).

3) De tous, Johann Bernhard Basedow (1723-1790) est sans aucun doute le plus célèbre ; son influence fut très forte et il provoqua un vif intérêt pour l'éducation de la jeunesse. Inspiré par l'Emile, il décida de devenir le réformateur qui mettrait en pratique les idées de Rousseau et de Comenius et créa le fameux Philanthropinum de Dessau en 1774 où sa méthode fut appliquée. Ernst Christian Trapp (1745-1818) collabora avec lui à partir de 1777 et fut un des principaux représentants du philanthropisme. Il devint professeur à Halle. Friedrich Eberhard Rochow (1734-1805) était aussi en contact avec Basedow et s'attacha à la réforme des méthodes d'enseignement et à la formation des maîtres. Auteur de Vom Nationalcharakter durch Volksschulen (1779) et de Handbuch in Katechet. Form für Lehrer (1783). Joachim Heinrich Campe (1746-1818) fut professeur au Philanthropinum, puis créa à Hambourg et Holstein des établissements où furent appliquées ses propres méthodes. Il écrivit de nombreuses oeuvres pédagogiques (Theophron, 1783, Allg. Revision des gesamten Schul- und Erziehungswesen, 1785-92) et des écrits pour la jeunesse, dont son adaptation célèbre du Robinson Crusoe de D. Defoe.

Si Nicolai consacre relativement peu de place aux lycées ¹⁾, c'est surtout pour deux raisons. La première est que ces établissements offraient à ses yeux moins d'intérêt que les écoles primaires ²⁾, la seconde est qu'il n'a pas pu se rendre compte lui-même de la qualité de l'enseignement qui y était dispensé : chaque fois qu'il avait voulu assister à des cours, les élèves étaient à la messe ou à confesse... Aux mains des jésuites, puis des piaristes, les lycées étaient des lieux dans lesquels de "pauvres garçons... perdaient pitoyablement neuf années de leur vie", soumis à des maîtres qui y "utilisaient les pires livres et la pire méthode d'enseignement", "quand ils ne pillaient pas de la manière la plus effrontée des livres protestants." ³⁾

Il existait à Vienne un certain nombre de lycées dans lesquels les élèves jouissaient de remarquables conditions de travail : une trentaine de professeurs pour moins de deux cents élèves, une bibliothèque de plus de dix mille volumes, un laboratoire de chimie, une salle de physique, un cabinet de sciences naturelles, un jardin botanique, etc. Nicolai a pu s'en rendre compte lui-même, par exemple au fameux Theresianum dont son vieil ami J.M. Denis était devenu préfet ⁴⁾, après y avoir enseigné une dizaine d'années. Ces lycées avaient deux traits particuliers : ils étaient dirigés et l'enseignement y était assuré par des prêtres ; leurs élèves étaient en majorité issus de la noblesse. Ces deux traits conduisent Nicolai à d'intéressantes réflexions sur l'éducation des jeunes gens. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

1) 5 pages (Rb IV, p. 677-81) et une partie en annexe (XII.1, p. 31-46).

2) "Theils waren mir solche Schulen überhaupt viel weniger wichtig, als die deutschen..." (Rb IV, p. 678).

3) "Das die armen Knaben... neun Jahre ihres Lebens elend verlohren... gebrauchten darinn die elendsten Lehrbücher und die elendste Lehrart... Wo sie nicht protestantische Bücher aufs ungescheuteste plündern." (Rb IV, respectivement p. 681, p. 678 et p. 680).

4) Créé en 1746, le "Theresianische Collegium" devint en 1755 la "Theresianische Ritterakademie" qui fusionna alors avec un autre collège pour enfants issus de la noblesse, la "Savoyische Akademie", en 1778.

A côté de l'enseignement traditionnel des humanités, s'était développé depuis longtemps, du moins à Vienne, un enseignement sinon technique, du moins chargé de préparer ses élèves à une orientation professionnelle déterminée. Il y avait ainsi la "Orientalische Akademie" qui, comme l'indique son nom, formait un certain nombre de jeunes gens, eux aussi de familles nobles, à des carrières diplomatiques dans les pays du Levant. L'initiative en revenait à Kaunitz (1754) au moment où il désirait intensifier les contacts avec l'empire ottoman et avait besoin d'un personnel préparé à ces missions. Une large place était naturellement faite aux langues orientales, puisque la carrière des élèves issus de cette école débutait par un poste d'interprète dans les confins du Bannat ou à Constantinople. ¹⁾ Pour préparer des jeunes gens aux carrières du commerce et de l'industrie, dans les entreprises ou dans les chancelleries, avait été créée un peu plus tard (1770) une "Realhandlungsakademie", c'est-à-dire une école de commerce. Une dizaine de professeurs dispensaient à quelque 70 élèves l'enseignement général et spécifique (comptabilité, langues, etc) à raison de huit heures par jour et de dix mois par an. Bien que là non plus les jésuites ne soient pas absents, Nicolai laisse enfin libre cours à son plaisir de trouver à Vienne des écoles utiles. Lui-même élève de la Realschule de Berlin, et intimement convaincu de la nécessaire priorité des "connaissances utiles" dans une nation, alors que les lycées n'apportent à leur élève que du latin jésuitique et l'apprentissage du rosaire, il écrit : "Toutes les écoles devraient être des Realschulen, c'est-à-dire qu'on devrait enseigner aux enfants non pas des mots vides de sens, mais des concepts justes et utiles. Je considère cette Realschule comparativement comme l'établissement le plus utile à Vienne." ²⁾

1) Cette école créée par Marie-Thérèse est devenue en 1898 la fameuse "Académie consulaire" (Konsularakademie) où sont depuis formés les futures générations de diplomates autrichiens.

2) "Alle Schulen solten billig Realschulen seyn, d.h. man solte den Kindern nicht leere Worte, sondern richtige und gemeinnützliche Begriffe beybringen. Ich halte diese Realschule vergleichungsweise für die nützlichste Anstalt in Wien." (Rb IV, p. 791).

Outre la mainmise généralisée de l'Eglise sur la formation intellectuelle des enfants et l'inutilité des matières enseignées dans les lycées, sans oublier l'inadaptation des méthodes employées, Nicolai se fait le défenseur, face à l'enseignement tel qu'il l'a découvert en Autriche, d'une pédagogie qui développe chez l'élève l'esprit d'examen et de recherche et l'habitude à exercer sa réflexion sur les vérités enseignées, toutes choses dont il n'a pas trouvé la moindre trace à Vienne ; il affirme enfin sa préférence absolue pour un enseignement concret et dans lequel les matières modernes ont la priorité, ce dont il n'a trouvé qu'un ou deux exemples dans cette même ville, alors qu'y florissent les lycées traditionnels, leur rhétorique et leur latin. Marqué par ses propres expériences scolaires à l'Orphelinat piétiste de Halle et à la "Realschule" de Berlin, Nicolai a développé dans le domaine de l'enseignement et de l'éducation trois idées sur lesquelles repose sa conception : utilité des connaissances, sans tomber dans le simple utilitarisme, préparation des enfants à la vie, éveil d'une pensée critique, autant d'idées qui ont fait leur chemin et que ne renie pas la pédagogie moderne.

3. Points de vue sur l'éducation

Il est bien évident pour Nicolai que les gens auxquels était confiée l'éducation des jeunes Autrichiens n'étaient en aucune façon en mesure de parvenir à la réalisation de ces principes. "L'éducation par des religieux, qu'ils soient jésuites, piaristes ou qu'ils s'appellent comme ils veulent, est la pire chose que l'on puisse imaginer, on ne le dira jamais assez." ¹⁾ Ce jugement global est fondé sur au moins trois raisons. D'abord, élevés hors du cadre familial, formés à la prière et à l'ascétisme, les religieux ignorent la véritable nature des enfants et sont donc peu compétents pour les éduquer correctement : "ils

1) "Die Erziehung durch Ordensgeistliche, sie seyn Jesuiten oder Piaristen, oder wie sie sonst heissen, ist, man kann es nicht genug wiederholen, die allerschlechteste, die zu erdenken ist." (Rb IV, p. 776).

ne connaissent rien du développement des forces dont auront besoin les adolescents lorsqu'ils seront hommes, pères de famille, membres de l'Etat." ¹⁾ Ceci vaut également pour les jeunes filles : "Je ne doute pas que les soeurs de la Visitation soient des femmes bonnes, aimables, pieuses... mais ce sont des religieuses ; et les femmes, qui doivent vivre dans le monde, qui doivent devenir de bonnes épouses et de bonnes mères de famille, ne peuvent pas être éduquées correctement par des religieuses." ²⁾ La vie religieuse étant contraire à la nature humaine, l'oppressant et la déformant, continue Nicolai, les enfants qui sont confiés à des prêtres ou des moines, "marqués par le pli de la contemplation ascétique", ne pourront jamais se défaire de cette marque. Ensuite, et à plus forte raison lorsqu'il s'agit d'éducateurs jésuites ou affiliés, les enfants sont considérés, surtout lorsqu'ils font preuve de quelques qualités, comme de futures recrues ou de futurs partisans de l'ordre jésuite. ³⁾ Enfin, la noblesse ayant l'habitude de confier ses enfants à ces écoles, le danger que dénonce Nicolai est que l'isolement déjà existant entre cette classe de la société et le reste, soit renforcé et qu'ils en sortent doublement déformés, ayant grandi au seul contact des nobles et des prêtres.

L'éducation de la jeunesse aristocratique représente un deuxième sujet sur lequel la Relation revient souvent. Confiés à des précepteurs ou à des collègues particuliers, "Löwenburgisches Collegium", "Theresianum" et autres "académies de chevaliers", les enfants de la noblesse ont honte, écrit Nicolai de fréquenter les écoles publiques à tous les niveaux : "C'est

1) "Sie wissen nichts von Entwicklung der Kräfte, welche die Jünglinge künftig als Menschen, als Hausväter, als Glieder des Staates brauchen müssen." ((Rb IV, p. 777).

2) "Ich zweifle gar nicht, dass die englischen Fräulein gute, liebe, fromme Frauenzimmer sind... aber sie sind Nonnen; und Frauenzimmer, die in der Welt leben sollen, die gute Gattinen und gute Hausmütter werden sollen, können von Nonnen nicht zweckmässig erzogen werden." (Rb III, p. 33).

3) Voir par exemple Rb IV, p. 649-50 et 652-53.

un très grand outrage pour l'Université de Vienne que la noblesse autrichienne ait jusqu'ici eu honte d'y faire des études et veuille avoir une serre particulière dans laquelle les rejetons de barons et de comtes doivent être cultivés dans une terre spécialement préparée à cet effet,"¹⁾ ou bien, ajoute-t-il, doivent-ils vivre comme les jeunes hindous isolés dans leur caste et ignorer ce qu'est la véritable société ? "Les nobles ne devraient pas être éduqués en tant que nobles, mais en tant qu'hommes. Vouloir inculquer à ces garçons si tôt la vanité qui repose sur la différence d'origine, contribue à les rendre indifférents à la véritable et importante distinction entre les hommes, à savoir celle qui vient des connaissances et des mérites. Ils deviendront de façon certaine des hommes meilleurs dans la mesure où ils auront connu dès leur première jeunesse des hommes de tous les milieux."²⁾ Point de vue qui rejoint directement celui déjà évoqué à propos du développement de l'Aufklärung dans la société et de l'égalité des classes en fonction de leur savoir et de leur valeur au service de l'Etat.

Le sens et le but de l'enseignement et de l'éducation des enfants consiste, en effet, "à former ceux-ci à devenir de bons citoyens de l'Etat"³⁾, écrit Nicolai brièvement dans ce chapitre ; mais l'importance de ces problèmes, non pas limités à

1) "Es ist höchst schimpflich für die Wiener Universität, dass der österreichische Adel sich bisher geschämt hat, auf derselben zu studieren, und ein besonderes Treibhaus haben will, wo Pflänzchen von Freyherren und Grafen in einem besonderen dazu gedüngten Erdreiche gepflegt werden solle." (Rb IV, p. 780). Voir aussi Rb III, p. LXXXIV. Le Theresianum fut d'ailleurs fermé en avril 1784 et ses pensionnaires allèrent effectivement continuer leurs études avec les autres étudiants de l'Université de Vienne.

2) "Edelleute sollten billig nicht als Edelleute, sondern als Menschen erzogen werden. Solchen Knaben den Dünkel des Unterschiedes der Geburt so früh einpflanzen wollen, heisst sie auf den wahren und wichtigen Unterschied, den Kenntnisse und Verdienste unter Menschen verursachen, unaufmerksam machen. Sie werden gewiss bessere Menschen werden, jemehr Menschen von allerley Ständen sie von ihrer ersten Jugend an kennen lernen." (Rb IV, p. 776). Voir encore Rb IV, p. 783 et p. 871.

3) "Kinder ... zu guten Bürgern des Staats bilden." (Rb VI, p. 624).

la seule Autriche, les déclarations des volumes les plus tardifs en témoignent, l'ont conduit à y revenir à plusieurs reprises. La bonne qualité de l'enseignement et le soin qu'y porte un Etat sont la garantie de son avenir, et ceci tout particulièrement si les mesures prises sont dispensées à l'ensemble de la population scolaire. A propos des écoles primaires d'Ulm, Nicolai écrit que c'est bien "la masse entière du peuple (qui) est gâchée par le mauvais enseignement et est donc rendue inutilisable pour son pays." ¹⁾ Or, "avec des citoyens bien instruits, éduqués de façon raisonnable et ayant le goût du travail, chaque Etat devient plus florissant." ²⁾ S'appuyant sur Rochow, Nicolai souligne les liens étroits entre enseignement et prospérité : "Le développement adéquat des capacités intellectuelles du paysan et de l'homme commun de façon générale, lesquels forment la plus grande et, dans un certain sens, la plus estimable partie d'un peuple, donne à un Etat un nouvel élan et de l'énergie, fait sortir les gens de la vie végétative et a l'influence la plus favorable sur sa santé et sur son activité professionnelle, donc sur l'augmentation de son bien-être, donc sur le développement de la population et les ressources d'un Etat, qu'il soit grand ou petit." ³⁾

Représentant parfaitement les idées de la bourgeoisie d'alors, Nicolai exprime quelques principes simples dans le domaine de l'éducation des enfants. C'est d'abord à la famille que revient

1) "(dass) die ganze Masse des Volkes verderbt, also für ihr Vaterland unbrauchbar wird." (Rb IX, p. 93).

2) "Durch wohl unterrichtete, verständig erzogene und fleissige Bürger wird jeder Staat blühender." (Rb IX, p. 94-95).

3) "Die zweckmässige Entwicklung der Verstandeskräfte des Bauern und gemeinen Mannes überhaupt, welche den grössten und in gewissem Betrachte den schätzbarsten Theil eines Volks ausmachen, giebt einem Staate neuen Schwung und Thatkraft, bringt den Menschen aus dem Pflanzenleben heraus, und hat den vortheilhaftesten Einfluss auf dessen Gesundheit und auf bessere Betreibung seiner Geschäfte, folglich auf dessen vermehrten Wohlstand, folglich auf die Vermehrung der Bevölkerung und der Einkünfte eines Staates, sey es gross oder klein." (Rb IX, p. 100).

le devoir d'éduquer l'enfant et elle seule est en mesure de faire de lui un membre valable de la société humaine dont elle est la cellule essentielle. Destiné à devenir un homme complet et un citoyen utile, l'enfant ne peut recevoir l'éducation adéquate de religieux. L'école doit être ouverte à tous les enfants, étant bien entendu que ce vœu s'adresse ici aux enfants de la noblesse ; elle est le cadre idéal de rencontre entre les diverses classes de la société et ne peut être que bénéfique aux enfants des classes supérieures. L'Etat doit apporter tous ses soins à la qualité de l'enseignement car il en est ensuite le premier bénéficiaire. Dans ce sens, les matières enseignées doivent être une ouverture sur la réalité et la vie, comme ont commencé à le faire quelques Realschulen.

4. L'université

Fondée en 1365, l'Université de Vienne avait au cours des siècles connu des hauts et des bas, mais le nombre des étudiants n'avait cessé d'y augmenter, attirés par de nombreux professeurs qui, dans certains domaines (astronomie, humanisme en particulier) en avaient fait l'une des grandes universités d'Europe. La venue de Gerhard VAN SWIETEN ¹⁾ en 1745 marqua le début du développement des études médicales, en devenant son premier professeur de physiologie et de pathologie, mais il s'attacha aussi au développement matériel de l'ensemble en faisant construire une nouvelle Université où les cours débutèrent en 1756 et en ouvrant la nouvelle bibliothèque qui devint l'une des premières de langue allemande. C'est aussi à partir de la Faculté de médecine que commença l'élimination progressive des jésuites en 1749, la récupération de leurs biens étant d'ailleurs mise à profit pour l'extension de l'Université et de sa biblio-

1) Né à Leiden en 1700, mort à Schönbrunn en 1772, G. van Swieten joua un rôle de première importance à Vienne où ses idées eurent une influence décisive sur le développement de l'Aufklärung. Nommé médecin personnel de Marie-Thérèse en 1745, il devint son plus proche conseiller. Il fut aussi le réformateur de la censure, de l'Université et le fondateur de l'Ecole de Médecine viennoise.

thèque... Quand en 1749 la réforme de l'Université débuta, presque l'ensemble des facultés fut touché et de nouvelles matières (botanique, chimie, rhétorique allemande...) furent introduites ; mais c'est sans aucun doute à la médecine que, naturellement, van Swieten apporta un soin particulier, lui donnant une place privilégiée : les grands noms dont elle peut s'honorer furent, dans le sillage du fondateur, STÖRK, anatomiste, professeur et directeur d'hôpital, DE HAEN, pour la médecine pratique, grand professeur et grand médecin, STOLL, également grand professeur et chef de clinique, Ferdinand LEBER, chirurgien, Lukas Johann BOER, obstétricien, et la liste n'est pas complète. Les méthodes d'enseignement furent aussi modernisées : des malades étaient conduits dans les amphithéâtres pour concrétiser les cours, la dissection devenait un moyen de contrôle du diagnostic, la visite des hôpitaux était intégrée à l'enseignement, de nouveaux étaient créés, comme l'Hôpital général voulu par Joseph II, des maternités, des établissements pour aliénés mentaux... Le succès de tous ces efforts se concrétisa par ce que l'on nomme la Première Ecole de Médecine viennoise, mais plusieurs autres furent créées dans tous les Etats de l'empire, leur garantissant "une place autonome dans le monde scientifique européen." 1)

L'action de van Swieten dépassa le stricte cadre de la médecine en développant en même temps d'autres secteurs scientifiques : acquisition d'un jardin botanique offert à l'Université et que dirigea l'illustre Nicolas JACQUIN 2), qui fut aussi l'auteur de Flora Austriaca (1773-78) et un grand voyageur ; la chimie et la pharmacologie eurent aussi leur grand représentant,

1) Tapié, V.L. : Ed. cit., p. 243.

2) N.J. Jacquin (1727-1817) était, comme van Swieten, originaire de Leyden. Sa passion pour la botanique naquit des cours de Gronovius, le premier élève de Linné en Hollande. Il suivit à Paris les cours de Jussieu. Invité à Vienne, il fit la connaissance de de Haen, van Swieten et Störk et fut nommé professeur à l'Université en 1753. Son grand voyage en Inde, à la Martinique et en Guadeloupe lui permit d'enrichir les collections de plantes nouvelles en Autriche et de rencontrer, lors de son passage en France, la Condamine, Sauvage et Helvetius.

Johann INGENHOUS ¹⁾ aux travaux duquel Joseph II aimait assister.

Dans cette même période de réformes et de renouveau, ce fut ensuite à la Faculté de Droit que revint l'honneur de diffuser et de concrétiser les idées nouvelles. L'introduction du droit naturel à l'Université de Vienne prenait une signification profonde puisqu'il représentait un aspect fondamental de l'Aufklärung. S'inspirant des principes sur lesquels se fondait la nouvelle conception du droit ²⁾, les représentants viennois de cette tendance donnèrent à Joseph II les bases juridiques de sa politique religieuse et de sa nouvelle législation. L'introduction du droit naturel fut un des aspects importants de la lutte qui s'engagea pendant la seconde moitié du XVIIIème siècle en Autriche entre les forces traditionnelles et baroques et les idées nouvelles. Mais il s'agissait moins de s'attaquer aux fondements mêmes de l'Eglise qu'aux aspects extérieurs tels qu'ils avaient été façonnés par l'histoire. Le développement du droit naturel signifiait aussi une évolution générale de la législation autrichienne qui allait se concrétiser par la publication d'un code civil dont le premier volume fut publié en 1786, suivi bientôt par un code pénal nouveau.

Les noms de quelques grands juristes illustrent le niveau atteint également par cette Faculté. C'est à Karl Anton MARTINI ³⁾ que revient l'honneur d'avoir inauguré les cours de droit naturel à Vienne. Conseiller à la Haute Cour de Justice depuis 1764, il siégeait à partir de 1774 à la Commission des Etudes et, outre le travail qu'il effectua dans l'élaboration du Code civil

1) J. Ingenhous (né à Breda en 1730, mort en 1799) séjourna à Vienne de 1768 à 1785.

2) Dans Principes du droit naturel (1748), Burlamaqui, professeur à Genève, écrit par exemple : "L'on entend par loi naturelle une loi que Dieu impose à tous les hommes, et qu'ils peuvent découvrir par les seules lumières de la raison en considérant avec attention leur nature et leur état." (cité dans Soboul, A. : La Civilisation et la Révolution française, T.1 (Paris 1970), p. 362.

3) K.A. Martini zu Wasserberg, est né au Tyrol en 1726 et mort à Vienne en 1800. Il fut donc à la fois homme d'Etat, juriste et professeur, auteur de nombreuses oeuvres importantes.

autrichien, il s'engagea activement pour obtenir dans sa Faculté le remplacement des jésuites par des gens éclairés, et pour y imposer et y défendre les idées nouvelles. S'il fut lui-même élève de Paul Josef RIEGGER ¹⁾, appelé parfois le père spirituel du josphisme, il fut aussi le professeur d'un autre juriste important, Franz Anton ZEILLER ²⁾, qui devint son successeur à la chaire de droit naturel et de droit romain où il se manifesta à son tour comme un très grand professeur. Il partage avec Martini la paternité du Code civil déjà évoqué. Il faudrait encore citer Joseph EYBELL ³⁾ et surtout Joseph von SONNENFELS ⁴⁾, considéré comme le principal représentant de l'Aufklärung autrichienne, à côté de van Swieten et de Martini. Là encore, la liste de quelques grands noms n'épuise pas le thème, pas plus que l'évocation de deux facultés ne rend compte complètement de toutes les activités de l'Université viennoise. Si une réelle volonté de réforme marquait la vieille institution et si un certain nombre de grands professeurs y incarnaient de nouvelles habitudes de penser, le poids de la tradition et de la tutelle jésuite n'en était pas effacé pour autant de façon définitive.

C'est beaucoup à cet aspect que s'est attaché Nicolai dans la présentation qu'il fait de l'Université de Vienne, même s'il ne manque pas de saluer quelques éminents représentants de la nouvelle génération. Il retient deux dates : 1622 et 1754. La première marquait le début de l'ère où les jésuites exercèrent

1) P. Riegger (1705-1775) fut un spécialiste du droit canon et un représentant des idées de l'Aufklärung en Autriche. Joseph Anton Riegger (né à Innsbruck en 1742, mort à Prague en 1795) fut un spécialiste du droit des gens. Egalement Aufklärer, il fut avec Martini le professeur de Sonnenfels.

2) F.A. Zeiller (né à Graz en 1751, mort à Vienne en 1828).

3) J. Eybell (né à Vienne en 1741, mort à Linz en 1805), spécialiste de droit canon et défenseur d'une Aufklärung dont les idées étaient très voisines de celles de Sonnenfels.

4) J. von Sonnenfels (né en Masurie en 1732 de parents juifs, mort à Vienne en 1817) était devenu professeur de sciences politiques à l'Université. Il s'était engagé pour obtenir l'abolition de la torture (1776) et fut membre de nombreuses commissions à la Cour de Vienne.

"leur despotisme sans limites sur l'Université" ¹⁾, la seconde, l'année où "l'immortel van Swieten" commença à les en déloger, signal d'une lente reconquête, chaire après chaire, des différentes facultés, avec l'entrée de personnages comme ceux que nous venons d'évoquer, et le début de réformes. Martini, "tête philosophique", eut le mérite d'avoir su développer chez ses élèves une nouvelle façon de penser et d'avoir introduit le droit naturel et des vérités philosophiques ramenées à l'homme ²⁾ ; Zeiller, dont il suivit un cours, "intelligible et rempli de précision philosophique, dans un latin très pur" ³⁾ ; Stoll qu'il trouva lisant Hérodote, non seulement un grand médecin mais "un esprit véritablement philosophique et un homme aux connaissances classiques étendues, ce qui est si rare dans les pays catholiques" ⁴⁾ ; Scherfler, spécialiste de géodésie et de cartographie, qualifié de modeste et travailleur ⁵⁾ ; Mastalier, dont les cours d'esthétique étaient peu fréquentés mais dont le nom était connu en Allemagne ⁶⁾ ; Ingenhous, "célèbre physicien à cause de ses excellentes expériences sur l'électricité" ⁷⁾ ; Jacquin en qui il reconnaît "un des plus grands botanistes de notre époque" et qui fait partie des rares qui peuvent sauver l'honneur de l'Université de Vienne" ⁸⁾. Quelque soit l'interprétation que l'on veuille donner à ce jugement, compliment à l'adresse de Jacquin et de quelques autres professeurs, discrédit sur le reste du corps enseignant, l'ensemble des autres appréciations montre très explicitement que Nicolai ne voyait pas dans

- 1) "... den unumschränkten Despotismus, den die Jesuiten über die Universität ausübten." (Rb IV, p. 696).
- 2) Voir Rb III, p. 283-284 et Rb IV, p. 893.
- 3) Voir Rb IV, p. 745.
- 4) "Ein Mann von wahren philosophischen Geist, und als ein Mann von ausgebreiteter klassischer Gelehrsamkeit, welche letztere in katholischen Ländern so selten gefunden wird. (Rb IV, p. 765).
- 5) Karl Scherfler (1716-1783), SJ, mathématicien, géomètre, il travailla aux mesures du méridien de Vienne avec Joseph Liesganig et d'autres jésuites.
- 6) Karl Mastalier (1731-1795), SJ, écrivain, professeur et poète très apprécié, comme Denis, en Allemagne ; il fait partie des imitateurs autrichiens de Klopstock.
- 7) Voir Rb III, p. 34-35.
- 8) "... der zu den wenigen gehört, die die Ehre der Wiener Universität retten können." (Rb IV, p. 762).

l'Université de Vienne un haut lieu de la "Gelehrsamkeit" allemande, même si, comme cela est très fréquent dans la relation de ses rencontres, il juge avec beaucoup de sympathie la plupart des personnages qui l'ont accueilli, surtout s'ils étaient "savants", se consacraient "avec ardeur" à des sciences utiles et faisaient preuve d'un esprit éclairé. Pour ceux qu'il n'a pas rencontrés, il se réfère à leur oeuvre, à leur influence et à leur renommée, surtout s'ils se sont engagés pour faire progresser l'Aufklärung en Autriche.

Aux yeux de Nicolai, l'Université de Vienne est et reste une université catholique ; à ce titre, elle ne saurait prétendre à un enseignement de qualité, comparable à celui des universités protestantes. Dans celles-ci, on poursuit deux objectifs :

"fournir à l'Etat des sujets en mesure d'assumer des fonctions savantes, enrichir la science de nouvelles inventions ." ¹⁾

La science y progresse grâce à l'émulation qui naît entre elles, et à l'intérieur d'elles-mêmes, entre les professeurs. Dans les universités catholiques, l'émulation existe aussi, mais entre les différents ordres qui rivalisent, au détriment de la science, pour s'arracher les chaires et les mettre au service soit des dominicains, soit des jésuites, soit des carmes, etc. Au lieu de sciences nouvelles et à la place de celles-ci, elles enseignent comme autrefois : "Une théologie scholastique et sophistique, une morale de confessionnal casuiste et inadaptée à la nature humaine, une patristique d'où toute critique et tout esprit sont absents, une polémique condamatoire et aveugle, un droit canon qui pèse des quintaux de livres, autant de chimères qui ne rendent le genre humain ni plus sensé, ni meilleur, et qui ont toujours été les sciences principales" de ces universités. ²⁾

1) "Bey den protestantischen Universitäten verknüpft man zwey Endzwecke : Den Staate zu gelehrten Aemtern Subjekte zuzuziehen, und die Gelehrsamkeit mit neuen Erfindungen zu bereichern." (Rb IV, p. 684-85).

2) "Eine spitzfindige scholastische Theologie, eine der Natur des Menschen unangemessene beichtväterliche kasuistische Moral, eine geistlose unkritische Patristik, eine blindverdammende Polemik, und ein Centnerschweres kanonisches Recht, das heisst Hirngespinnste, welche das menschliche Geschlecht weder klüger noch besser machen, sind daselbst von jeher die Hauptwissenschaften gewesen." (Rb IV, p. 685).

Cette vision, qui rappelle directement le Moyen-Age, semble pourtant une réalité à la Faculté de Théologie de Vienne, et on lui doit aussi quelques scènes que Nicolai raconte avec verve et dont on peut regretter qu'il n'en ait pas croquées davantage dans son livre. Nicolai va donc en auditeur libre au cours d'un dominicain italien, le père Gazzaniga ; corpulent et rougeaud, d'une voix sonore et avec force gestes, il doit prouver "Quod Ecclesia non possit errare." Si les étudiants somnolent, Nicolai s'amuse beaucoup à écouter le théologien évoluer entre la dogmatique et la polémique, citer Voltaire et Rousseau, puis jeter à la tête de son auditoire "quelques décisions conciliaires et quelques bulles pontificales ainsi que, à moins d'une erreur, une sentence de saint Thomas d'Aquin, de sorte qu'ils gisaient tous morts sans avoir pu se défendre." ¹⁾ Dans une autre salle, professe un autre personnage "authentiquement catholique" et qu'il faut avoir vu, écrit Nicolai au moins une fois dans sa vie. Il s'agit d'un autre Italien, le père Bertieri, ermite de Saint Augustin, qui prouve "Quod Ordo Sacerdotalis sacramentum sit." Chaque fois qu'il prononce le nom du célèbre père de l'Eglise, il soulève sa calotte avec respect. "Une physionomie de moine caractéristique, penché en avant, la tête enfoncée entre les épaules, le visage tendu, montrant les dents..." ²⁾ Voilà, conclut à peu près Nicolai, le genre de théologiens appelés à Vienne pour y remplacer les jésuites, et qui ne font que remplacer les préjugés précédents par les leurs. Du reste les jésuites étaient encore là, et c'est avec une véritable indignation que Nicolai apprit, lors de son retour à Berlin, que l'un d'eux, le père Parhammer, qu'il avait rencontré en tant que directeur de l'Orphelinat, était nommé recteur de l'Université de Vienne. Avec des reproches à peine voilés à l'adresse du souverain dont il avait approuvé pourtant tant de décisions, il écrit : "Le père Parhammer, un homme qui ne peut prétendre en rien au titre de savant... a le front de chercher et d'accepter

1) (Er) "warf ihnen ein Paar Konzilienschlüsse und päbstliche Bullen, auch, wenn ich nicht irre eine Sentenz des H. Thomas von Aquin an den Kopf, dass sie todt da lagen, ohne sich zu vertheidigen." (Rb IV, p. 739-40).

2) "Er hatte eine nicht zu verkennende Mönchsphysiognomie. Er stand dabey vorwärts gebückt, den Kopf zwischen den Schultern, das Gesicht angespannt, die Zähne weisend..." (Rb IV, p. 742).

la place d'honneur la plus élevée d'une société de savants... et cela simplement parce qu'il est jésuite !... Et ceci est arrivé en l'an 1782 ! Ceci est arrivé sous le règne personnel de Joseph II ! Que quelqu'un ose venir maintenant et qu'il nie la puissante influence secrète des Jésuites..." 1)

Nicolai pense toutefois que dans ce règne rempli de promesse, l'Université devrait, elle aussi, bénéficier d'un nouvel essor. Dotée de moyens financiers et matériels tels qu'aucune autre en Allemagne, elle était installée dans des bâtiments modernes et disposait de dix-sept salles de cours, d'un grand amphithéâtre, d'un laboratoire de chimie, d'une salle de physique et d'une autre de mécanique, d'un cabinet d'histoire naturelle, d'un théâtre anatomique abondamment pourvu de préparations et d'instruments chirurgicaux, d'un jardin botanique, d'un observatoire et d'une importante bibliothèque. "Si l'Université de Vienne ne produit pas ce qu'elle devrait, cela n'est pas dû au fait que les souverains autrichiens, qui méritent des éloges, n'ont pas engagé suffisamment de moyens pour permettre aux sciences de se développer de la meilleure façon possible" 2), s'étonne Nicolai. Il reste alors à chercher ailleurs les raisons de son retard sur des universités protestantes, moins bien munies, mais plus actives. La première raison, qui ne vient que s'ajouter à d'autres déjà évoquées, tient à la situation des professeurs. D'abord ils sont recrutés suivant un système que Nicolai appelle une "bouffonnerie" (ein Gaukelspiel) dégradante pour le candidat. Le concours est publié par voie d'affiches dans la faculté et consiste en un examen oral : le professeur candidat doit répondre à des questions non préparées. Le Directeur de

1) "P. Parhammer, ein Mann, der durch nichts nur auf den Titel eines Gelehrten Anspruch machen kann... hat die Stirn, die oberste Ehrenstelle einer gelehrten Gesellschaft zu suchen und anzunehmen... und das bloss, weil er ein Jesuit ist!... Und diess geschah im Jahre 1782! Diess geschah unter Josephs II. Alleinregierung! Nun komme jemand, wenn er das Herz hat, und läugne den geheimen mächtigen Einfluss der Jesuiten." (Rb IV, p. 693-94).

2) "Wenn die Universität Wien nicht leistet, was sie sollte, liegt es nicht daran, dass nicht die preiswürdigen Regenten Oestreichs Kosten genug angewendet hätten, zum Besten der Wissenschaften Anstalten zu stiften." (Rb IV, p. 722).

faculté peut ainsi admettre ou éliminer qui bon lui semble. ¹⁾
"Dans les universités protestantes, on appelle avec un zèle infatigable les plus célèbres auteurs de toutes les disciplines scientifiques" ²⁾ en tenant compte de leurs publications. Une fois recruté, le professeur d'une université telle que celle de Vienne est victime d'une administration rigide et sévère, soumis à la hiérarchie. "Les professeurs sont à Vienne abaissés au rang de subalternes et n'ont absolument rien à dire. Ils ne peuvent agir d'après leur propre jugement. Ils sont des machines entre les mains de leurs directeurs." ³⁾ Le jugement de Nicolai correspond à une vision exagérée des choses. Les directeurs de faculté avaient été effectivement mis en place par van Swieten pour permettre à l'autorité gouvernementale d'affirmer son influence sur l'Université contre l'emprise des ordres religieux. Il semble peu probable que les professeurs qui firent le renom de l'Université de Vienne à cette époque se soient sentis manipulés comme des objets ou des "machines". On peut imaginer la tête que durent faire tous ceux qu'il avait rencontrés, en lisant ces lignes, et en apprenant ailleurs que ce qui leur manquait, c'était "le travail et l'ardeur pour employer comme il se doit" les moyens mis à leur disposition. ⁴⁾

La deuxième raison de la médiocre qualité de cette Université tient à ses étudiants dont la caractéristique la plus frappante pour Nicolai était le manque d'attention général, les étudiants de l'Ecole de médecine mis à part. L'origine en est, dans son

-
- 1) "Nicht zu gedenken, dass der Konkurs in den Händen eines eigennützigten Direktors das sicherste Mittel ist, seine Kreaturen durchzuhelfen: denn er kann die Fragen nach Belieben einrichten." (Rb IV, p. 713).
 - 2) "Zu Professoren der protestantischen Universitäten ruft man mit unermüdetem Eifer die berühmtesten Schriftsteller in allen Wissenschaften zusammen." (Rb IV, p. 682).
 - 3) "Die Professoren sind in Wien ganz zu Subalternen herabgewürdigt, und haben ganz und gar nichts zu sagen. Sie können nicht nach ihrer Einsicht handeln. Sie sind Maschinen in den Händen der Direktoren." (Rb IV, p. 707).
 - 4) "... dass es bisher an Fleiss und Eifer fehlte, diese Anstalten gehörig zu gebrauchen." (Rb IV, p. 722).

analyse, le manque de goût du travail propre aux Autrichiens et la "mollesse de leur caractère" qui entraîne une "éducation molle et négligente". Les cours les plus fréquentés sont ceux à l'issue desquels un examen est exigé et le nombre des étudiants diminue entre la première et la deuxième année de faculté, constate Nicolai après avoir étudié les statistiques. ¹⁾ Les cours d'histoire et de géographie ont peu d'auditeurs, note-t-il encore, ce qui explique l'ignorance générale de choses connues ailleurs. Bref, là aussi le constat est négatif. Si, selon la définition qu'il donne de la finalité de l'enseignement universitaire et de sa priorité, il s'agit "d'enseigner aux étudiants ce qui les rapproche de la société bourgeoise" et d'en faire "de futurs membres utiles" ²⁾, l'Université de Vienne semble peu apte à assumer cette fonction.

Deux mots-clés résument alors les conseils que Nicolai adresse avec insistance aux professeurs comme aux étudiants pour améliorer cette situation peu brillante : "travail" "liberté". ³⁾

Dans un domaine aussi important que celui de l'enseignement et de tout ce qui s'y rattache, Nicolai dresse donc un tableau dans lequel les aspects négatifs l'emportent largement sur les aspects positifs. Parmi ces derniers figuraient quelques grands noms qui méritaient indéniablement d'être reconnus comme les fleurons de l'Université de Vienne et dont l'action avait donné une autre tournure à l'évolution des idées en Autriche ; ils étaient alors reconnus de façon générale en Europe, ou bien

1) En 1782, l'Université de Vienne comptait, selon les chiffres indiqués dans la Relation (Annexe XII.2 du volume IV, p. 50-59), 1243 étudiants, dont 440 en droit, 290 en théologie, 284 en philosophie et 229 en médecine.

2) "Alles was den Studenten näher in die bürgerliche Gesellschaft bringt, ist höchstwichtig für deren Wohl... deren künftige nützliche Mitglieder sie seyn sollen, ist der erste Zweck aller Universität." (Rb IV, p. 714).

3) "Fleiss", "fleissige Professoren, fleissige Studenten" (Rb IV, p. 700), "Fleiss" (id., p. 702), "fleissige Studenten" (id. p. 710); "dass es an Fleiss und Eifer fehlte" (id., p. 722); "Freiheit zu denken" (id., p. 700); "Freyheit zu denken, Befreyung von Vorurtheilen" (id. p. 702); "der edlen Freiheit, welche die Wissenschaften zu ihrer Kultur brauchen" (id. p. 705); "der edlen Freiheit zu denken" (id., p. 711).

Nicolai les avait rencontrés personnellement. Mais il apparaît vite que les critiques émises sur d'autres aspects de la vie savante en Autriche relèguent ce pays et ses institutions à un rang dont il ne saurait retirer aucune fierté : la comparaison du niveau intellectuel général avec les pays protestants, ou celle des établissements scolaires au niveau de leurs méthodes d'enseignement, situent l'Autriche loin en arrière. La responsabilité de ce retard incombe moins à l'Etat cette fois-ci qu'à une emprise séculaire de l'Eglise à travers divers ordres religieux. Mais dans ce domaine, comme dans celui de l'industrie, ce sont des défauts profonds inhérents au caractère même de l'ensemble de la nation autrichienne, qui sont à l'origine de cet état de choses. Pas plus que les activités productives, les sciences utiles ne sauraient être développées par un peuple qui n'aime pas travailler et qui ne jouit pas de la liberté d'entreprendre ?

*
* * *
*

CHAPITRE VII : LA VIE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

1. L'architecture et les arts plastiques

Par son long passé historique, mais surtout par le fait qu'elle était devenue dès le Moyen Age le lieu de résidence de la monarchie autrichienne ¹⁾, Vienne avait connu très tôt une forme spécifique de civilisation urbaine. Accédant avec l'ascension de la dynastie des Habsbourg au rang de capitale d'empire, elle devint aussi peu à peu un centre de création artistique de première grandeur. A partir de 1683, une fois brisé définitivement le dernier siège des Turcs, la 'Vienna gloriosa' pouvait enfin s'épanouir. Grande métropole impériale sur le plan politique, elle commençait aussi à affirmer une vocation propre sur le plan artistique. Une grande période de construction commence, animée par les commandes de la Cour et de la haute aristocratie, mais aussi de la bourgeoisie. Une profusion d'oeuvres d'art totales dans lesquelles architecture, sculpture et peinture se mêlent étroitement, témoignent de la fameuse explosion de l'art baroque autrichien qui, ayant assimilé les influences italiennes et françaises, affirme progressivement son caractère propre, comme le traduisent les évolutions de ses grands architectes. Sur le Graben se dresse la grande colonne de la Trinité, dans les faubourgs et dans la vieille ville s'élèvent les somptueux hôtels privés et les palais : le Belvedere du prince Eugène de Savoie, les palais Schwarzenberg, Liechtenstein, Auersperg, Schönborn, etc. Le Palais impérial, la Hofburg, est embelli ; la Bibliothèque et le Manège espagnol, l'aile de la Chancellerie d'empire viennent illustrer le génie bâtisseur de cette

1) C'est en 1156 que Vienne devint la résidence du duc Heinrich II Jasomirgott. A la dynastie des Babenberg et au règne du roi de Bohême Ottokar II, succéda celle des Habsbourg (1277-1804). Les deux constructions les plus célèbres de cette époque sont l'église Saint-Etienne, qui deviendra le Stephansdom, et le 'Burg', château fortifié sur l'emplacement duquel est édifiée l'actuelle Hofburg. L'église, alors romane, fut construite à partir de 1137 et consacrée en 1147. La résidence moyenâgeuse des ducs d'Autriche date de 1219-20.

époque, tandis que l'architecture sacrée s'enrichit de l'église Saint-Charles Borromée, la Karlskirche, la plus importante de ce style à Vienne. Marie-Thérèse fait transformer le château de Schönbrunn et dessiner les grands jardins qui l'entourent. Et combien cette énumération est incomplète !

En se promenant dans Vienne, en visitant ces constructions si caractéristiques de l'art moderne d'alors, Nicolai pouvait donc découvrir l'immense production des grands artistes qui venaient de donner à l'Autriche les marques d'un art si particulier. Johann Bernhard FISCHER VON ERLACH ¹⁾ et son fils Joseph Emmanuel, Johann Lukas VON HILDEBRANDT ²⁾ avaient achevé leurs grandes oeuvres depuis quelques décennies, oeuvres auxquelles avaient collaboré d'autres artistes, tel le peintre Johann Michael ROTTMAYR ³⁾, et tant d'autres. Les jugements, les remarques ou les simples réactions affectives que contient la Relation, tant au cours des pages évoquant ses promenades dans Vienne que dans celles consacrées aux arts plastiques et à l'architecture ⁴⁾, sont à la fois d'intéressants documents sur la perception que Nicolai eut de l'art autrichien et sur ses goûts propres en matière d'art.

Bien que les jugements proprement esthétiques ne soient pas absents, Nicolai veut d'abord dans son livre considérer l'architecture comme l'expression des qualités morales, sociales et créatrices d'un peuple : "Ma préoccupation principale n'a jamais été de visiter des édifices ; cependant dans chaque ville, et particulièrement à Vienne, j'ai été attentif au caractère géné-

1) J.B. Fischer von Erlach (1656-1723) fut l'architecte le plus marquant de Vienne à cette époque. Si ses premières oeuvres étaient influencées par le haut baroque romain (il avait étudié à Rome) et par quelques éléments de l'art français, il finit par exprimer dans ses oeuvres du début du XVIIIème siècle un style très personnel et proprement autrichien. Son fils (1693-1742) fut formé par ses soins et lui succéda comme architecte de la Cour ; il acheva les derniers travaux de son père (Karlskirche, Hofbibliothek).

2) J.L. von Hildebrandt (1668-1745) devint l'architecte personnel du prince Eugène de Savoie et édifia le célèbre Belvedere. Il fut aussi sollicité par la haute noblesse (palais Kinsky, Dietrichstein, Ballhausplatz...) mais aussi pour la construction de maisons bourgeoises.

3) J.M. Rottmayr (ou Rottmeyer) est célèbre par ses fresques de la Karlskirche.

4) Rb IV, p. 487-523.

ral de l'architecture, qui, dans toutes les villes, traduit de façon beaucoup plus évidente qu'on ne se l'imagine habituellement l'activité ou le manque d'activité, la pauvreté, l'aisance ou le luxe, la perfection ou l'absence de perfection dans les arts qui font partie du confort, l'imitation ou l'originalité..." 1)

Ainsi la Hofburg : en 1781 elle apparaissait déjà comme un ensemble irrégulier de bâtiments de styles divers qui témoignaient de la longue histoire de la résidence impériale 2). Nicolai remarque cette disparité due aux agrandissements successifs entrepris par les différents souverains, mais il est surtout frappé par la simplicité de l'ensemble, simplicité qui peut surprendre mais qui traduit surtout à ses yeux la sagesse d'un monarque : "Il est vrai qu'au premier coup d'oeil cette construction n'apparaît pas comme le siège d'un Empereur romain ni comme celui du souverain d'une des plus grandes monarchies. Mais un si grand monarque peut très bien placer sa grandeur moins dans la magnificence extérieure de sa résidence que dans le sage gouvernement de son pays." 3) Mais deux édifices dans cet ensemble font sur lui une forte impression. La Hofbibliothek, par la très belle harmonie de ses proportions et par la lumière qui baigne la salle de lecture, "est certainement l'une des plus

1) "Ich habe mir zwar nicht ein Hauptgeschäft daraus gemacht, Gebäude zu besehen, indessen bin ich in jeder Stadt, besonders auch in Wien, auf den allgemeinen Charakter der Bauart aufmerksam gewesen, welcher in allen Städten, von Fleiss und Unfleiss, von Armuth, Wohlstand oder Luxus, von Vollkommenheit oder Unvollkommenheit in den Künsten die zur Bequemlichkeit gehören, von Nachahmung oder Originalität..., oft viel einleuchtendere Zeichen giebt, als man sich gewöhnlich vorstellt." (Rb II, p. 585-86).

2) La Hofburg fut en effet édiflée à différentes époques. Le Schweizerhof remonte au temps de l'ancien château fort médiéval ; l'Amalienhof a été construite de 1575 à 1611 et surélevée dans la seconde moitié du XVIIème s. L'aile Léopoldine, oeuvre d'architectes italiens, date de 1660-66. La Chancellerie d'Empire, construite sur les plans de J.E. Fischer von Erlach, date du règne de Charles VI. Curieusement, le compliment de Nicolai semble s'adresser à Joseph II.

3) "Auch ist es wahr, dass der erste Anblick dieser Gebäude nicht das Wohnhaus eines Römischen Kaisers und des Landesherrn einer der grössten Monarchien anzeigt. Indessen kann wohl ein so grosser Monarch, weniger in äusserlicher Pracht der Wohnung, als in weiser Regierung seines Landes seine Grösse zeigen." (Rb II, p. 598).

belles du monde. Quand on y entre, on est saisi par une sorte d'étonnement." ¹⁾ Le même étonnement s'exprime devant la beauté du Manège de l'Ecole d'équitation espagnole, valant aux Fischer von Erlach, père et fils, pour ces deux oeuvres, une admiration sincère. D'autres découvertes allaient nuancer le jugement. Indissociables de la physionomie de Vienne, les grands palais comme les églises donnaient, vus de loin, sa beauté particulière à la ville. Du haut du Belvedere, l'un des plus beaux bâtiments de Vienne, "élégant et noble", dominant un grand parc, Nicolai laisse se promener son regard sur le panorama qui fait bien mériter son nom au château: "... la magnifique église Saint-Charles Borromée... toute la ville de Vienne... avec ses belles maisons et ses palais, et entre lesquels s'élèvent des tours de toutes les formes; les faubourgs, où palais, jardins et champs alternent; et loin derrière, les montagnes que domine le Kahlenberg." ²⁾ Vus de près cependant, beaucoup de ces palais ont une architecture qui n'est pas à son goût, particulièrement ceux qui furent construits sous le règne de Léopold Ier et surtout de Charles VI, soit en gros la première partie du XVIIIème siècle: "Les palais viennois de cette époque, écrit-il, sont tous somptueux et d'une bonne architecture moderne mais pas toujours pure. Des défauts dans les proportions, des confusions dans les ordres, des décorations inopportunes et entassées sont très fréquentes." ³⁾ Réaction qui traduit par ses critiques les goûts de Nicolai pour une archi-

1) (Sie) "gehört gewiss zu den schönsten in der Welt. Man wird von einer Art von Staunen befallen, wenn man hineintritt."
(Rb II, p. 601).

2) "... eine der herrlichsten Aussichten: die prächtige Karl-Borromäus-Kirche... die ganze Stadt Wien... mit ihren schönen Häusern und Pallästen, und zwischen denselben die emporrägenden Thürme von mancherley Form; die Vorstädte, wo Palläste, Gärten und Feld abwechseln; und weit hinter denselben Berge, worunter besonders der Kalenberg hervorrägt." (Rb III, p. 26).

3) "Die Wiener Palläste aus dieser Zeit sind alle prächtig und zwar von guter moderner, aber nicht allemal von reiner Architecture. Mängel in den Verhältnissen, Verwirrungen in den Säulenordnungen, unzweckmässige und überhäufte Auszierungen sind sehr häufig." (Rb III, p. 136).

tecture classique et sobre plutôt que pour celle qui venait de se développer en Autriche. A propos du Palais Schwarzenberg, les reproches adressés aux architectes viennois se précisent : "Son architecture est, comme toutes les constructions de Fischer, imposante mais pas correcte... Je ne peux pas décrire ce qui dans les proportions offense l'oeil... Tout cela a quelque chose d'incongru." ¹⁾ Par contre le Palais Liechtenstein correspond davantage à sa conception : "Je considère ce palais, en ce qui concerne l'architecture, le plus bel édifice privé de Vienne. Tout y est noble et simple, on n'y voit ni crossettes ni volutes." ²⁾ Il ressent la même impression devant la résidence d'été du prince Kaunitz : "C'est si beau, si bien ordonné, si simple dans toutes les parties et si harmonieux que je la préfère à toutes les autres dans les faubourgs de Vienne." ³⁾

Enfin prenons un dernier exemple en suivant Nicolai à Schönbrunn : "L'architecture du château est moderne et somptueuse mais sans être excellente." La façade fait preuve une fois de plus du défaut caractéristique des architectes viennois : "Ce rapièçage montre au premier coup d'oeil que le constructeur a raté la première condition de la beauté d'une façade, la justesse des proportions." ⁴⁾ Les architectes en étaient là encore J.B. Fischer von Erlach et son fils Josef Emmanuel.

1) "Die Architektur desselben ist, wie alle Gebäude von Fischer ansehnlich, aber nicht korrekt... Ich kann nicht beschreiben, welches Verhältniss daran das Auge beleidigt... alles dieses hat etwas inkongruentes." (Rb III, p. 27-28). Ce palais fut construit d'après les plans de L. von Hildebrandt et achevé par les deux Fischer von Erlach. Les travaux durèrent de 1697 à 1728.

2) "Ich halte diesen Pallast, in Absicht auf den Styl der Baukunst, für das schönste Privatgebäude in Wien. Alles ist daran edel und simpel, man sieht daran keine Verkröpfungen, keine Schnörkel." (Rb III, p. 612).

3) "Es ist so schön, so wohlgeordnet, in allen seinen Theilen so einfach, und übereinstimmend..." (Rb III, p. 60).

4) "Dieses Flickwerk zeigt beym ersten Anblick, dass der Baumeister das erste Erforderniss der Schönheit, die Richtigkeit der Verhältnisse verfehlt hat." (Rb III, p. 88).

Schönbrunn, comme le Belvedere et comme plusieurs palais, étaient construits au milieu de grands parcs et ornés de jardins. Les remarques de Nicolai traduisent à ce sujet son refus des jardins à la française. Comparant la nouvelle tendance à laisser aux parcs et aux arbres une allure naturelle contrairement à la mode précédente, il écrit : "Au moins les arbres ne sont pas mutilés en figures et ainsi la saine croissance d'arbres aux hauts feuillages remplace beaucoup l'uniformité qu'ont d'habitude les jardins à la française," ou bien : "On trouve là au moins en quelques endroits la saine croissance de la nature ; ici elle était complètement taillée et triste à regarder." ¹⁾ Il s'agissait des jardins du Belvedere et du palais Schwarzenberg. A Schönbrunn il ressent dans ce que fait la main de l'homme, ou du moins du jardinier, une faute contre la Création : "... au lieu de la libre et attirante forme que le Créateur a donnée aux arbres à hauts feuillages, il n'y a là que des oeuvres humaines ratées." ²⁾

De même que nous n'avons retenu parmi les palais et les châteaux viennois que ceux qui, par les réflexions qu'ils provoquèrent chez l'observateur, illustraient le mieux ses points de vue sur l'architecture civile, de même parmi les très nombreuses églises de Vienne - Nicolai les cite aussi à peu près toutes -, nous choisissons seulement trois d'entre elles en raison des impressions et des réactions qu'elles firent naître chez lui. Comme précédemment, au lieu de décrire, il juge, et ses jugements sur l'architecture religieuse sont profondément marqués par sa propre sensibilité religieuse.

1) "Indessen sind wenigstens die Bäume nicht so sehr in Figuren verstümmelt; und so ersetzt der gesunde Wuchs hochbelaubter Bäume vieles an der Einförmigkeit, die sonst die französischen Anlagen haben... Man findet da doch wenigstens in einzelnen Theilen den gesunden Wachstum der Natur; hier war sie ganz verschnitten und traurig anzusehen." (Rb III, p. 27 & 28).

2) "... so dass anstatt des freyen und so reizenden Baum-schlags, den der Schöpfer den hochbelaubten Bäumen gegeben hat, nun verfehlte Menschenwerke da stehen." (Rb III, p. 92).

Le Stephansdom, la cathédrale de Vienne, a plu à Nicolai pour deux raisons. D'abord son goût pour l'architecture gothique, ensuite l'atmosphère propice à la prière qu'il ressentit dans cette église. La nef lui parut à la fois vaste et harmonieuse, grande et solide. A l'extérieur, c'est surtout la célèbre tour Sud avec ses 137 mètres de hauteur qui provoqua son admiration. Toutefois, comparée à la cathédrale de Strasbourg, elle a moins de qualités. Cette dernière reste "un chef d'oeuvre d'architecture allemande : légère, fine, bien proportionnée et solide." ¹⁾ C'est donc essentiellement l'atmosphère qui régnait dans la cathédrale qui le frappa : la première fois qu'il y pénétra, il fut saisi par le climat de prière qui y régnait, réhaussé sans doute par le clair-obscur qui baignait la nef. "Tout cela a fait naître en moi, chaque fois que je suis entré dans cet édifice, des sentiments de crainte et d'étonnement... Jamais un édifice ancien n'a fait sur moi une telle impression." ²⁾ L'église, avant tout maison de prière, doit permettre le recueillement, et même le faire naître. Toutes choses que Nicolai aura bien du mal à retrouver dans des églises plus modernes, à l'atmosphère mouvante et colorée, comme sa visite à Saint-Charles Borromée le montre particulièrement.

Cette église, considérée aujourd'hui comme la plus marquante du baroque religieux viennois, est apparue à Nicolai, selon une formule qu'il emploie fréquemment, "l'ornement le plus distingué du quartier" et il la range parmi les plus belles églises modernes sans conteste. ³⁾ Les remarques sur l'architecture extérieure sont, de façon générale, positives. L'inté-

1) "Der hohe Turm ist auf alle Weise ein Meisterstück deutscher Baukunst. Leicht, zart, wohlgeformt, fest." (Rb II, p. 657). La tour Sud du "Stephansdom" est une des plus hautes tours gothiques existantes. Sa construction dura de 1359 à 1433. La flèche de la cathédrale de Strasbourg (142 m) fut achevée en 1439.

2) "Alles dieses hat in mir, so oft ich dieses Gebäude betreten habe, Empfindungen der Ehrfurcht und des Staunens erweckt... Nie hat ein altes Gebäude auf mich einen solchen Eindruck gemacht, als dieses." (Rb II, p. 655).

3) "(Sie) gehört gewiss zu den schönsten modernen Kirchen." (Rb III, p. 42).

lui-même... tout n'y est qu'éblouissement trompeur." 1) Si un tel jugement à fleur de peau s'explique par l'aversion effective que Nicolai éprouvait pour les jésuites et tout ce qui les lui rappelait, et si nous n'en tenons pas compte complètement à cause de sa subjectivité trop marquée, le bilan des autres jugements tant sur l'architecture civile que religieuse à Vienne tels qu'ils apparaissent dans la Relation, est dans son ensemble une critique négative. Si de façon générale Nicolai accorde à Fischer von Erlach père d'avoir construit les plus beaux palais et s'il consent quelque admiration à ses oeuvres les plus brillantes, l'analyse des critiques formulées tout au long des pages, touchant de nombreux édifices signés par lui ou par d'autres architectes de cette époque, montre que très peu d'entre eux ont trouvé grâce à ses yeux. N'ayant pas pu pénétrer davantage dans cet univers complexe et riche de la civilisation baroque et l'atmosphère si particulière qu'offre Vienne à travers ses palais, ses églises et leur décoration qui en est partie intégrante, Nicolai rejette l'ensemble même s'il ne critique que des détails. Que reste-t-il d'une oeuvre architecturale dont on déplore le manque de simplicité et d'harmonie, l'absence de pureté des lignes, des défauts dans les proportions, les surcharges, l'inopportunité de la décoration ? Devant les beautés de Vienne, Nicolai laisse s'exprimer sa sensibilité qui se manifeste à travers des refus. Et s'il y trouve une oeuvre capable de lui plaire, une comparaison avec une autre

1) "Die 1682 gebaute Kirche wird in manchen Büchern für etwas sonderlich schönes ausgegeben; ich muss aber gestehen, dass ich sie inwendig nicht ohne Widerwillen habe betrachten können... mit vielem Prunk aber ohne Geschmack angelegt und verziert, alles ist bunt und grell. Sie ruhet auf gewundenen Säulen, welche unerträglich aussehen; und die so gerühmte perspektivische Deckenmalerey des Fr. Andr. Pozzo kann aus einem einzigen Gesichtspunkte betrachtet, wegen Kunst, Verwunderung erwecken... Eine solche Art der Malerey kommt mir beynahe vor, wie der Jesuitenorden selbst... alles nur Verblendung." (Rb II, p. 646-47). Architecte, sculpteur et peintre, le frère jésuite Andreas Pozzo (1642-1709) fut associé aux travaux de remaniement de cette église (1703-07) et peignit également les fresques du Palais Liechtenstein (Rossau).

oeuvre choisie hors de l'Autriche a tôt fait de rendre son admiration toute relative.

Le rôle joué par les souverains autrichiens et les grandes familles nobles de la ville impériale ne s'est pas limité à l'embellissement architectural de Vienne. Le nombre d'institutions consacrées à toutes les catégories d'arts plastiques donnait à cette ville une place importante dans ce domaine et offrait à l'amateur d'art des collections riches en oeuvres de toutes sortes.

Créée au début du siècle par Léopold Ier et placée sous la haute protection du chancelier Kaunitz depuis 1772, l'Académie royale et impériale des Beaux-Arts, la "K.K. Akademie der bildenden Künste", comptait, selon la Relation, 190 élèves qui avaient le choix entre six classes où l'on enseignait respectivement la peinture de portraits, la sculpture, l'architecture, la peinture de paysage, le travail du bronze et la gravure sur cuivre. Tous les deux ans un concours ouvert aux artistes de tous les Etats de l'Empire attribuait des prix. Des expositions consacrées aux artistes viennois avaient également lieu. Nicolai ne pouvait qu'approuver cette "disposition utile pour développer l'émulation entre les artistes et faire participer le public à la création d'oeuvres d'art." ¹⁾ Elle offrait enfin une importante collection de reproduction de haute qualité, copies de statues antiques et modernes ou de tableaux célèbres.

Le goût des empereurs d'Autriche pour les oeuvres d'art datait de longtemps, mais les tableaux étaient souvent dispersés aux quatre coins de l'Empire. Aussi fut-il décidé en 1776 de rassembler au Belvedere ²⁾ non seulement la plupart des oeuvres d'art qui étaient à Vienne, mais aussi toutes celles-ci qui se trouvaient à Presbourg, à Innsbruck, à Prague ou aux

1) "Eine nützliche Anordnung, um unter den Künstlern Wetteifer und zugleich bey dem Publikum Theilnehmung an den Kunstwerken zu befördern." (Rb IV, p. 492).

2) Après la mort du prince Eugène de Savoie en 1736, le Belvedere fut vendu à l'empereur. Le Belvedere inférieur, dont il est question ici, un bel édifice baroque dû à L. von Hildebrandt, renferme aujourd'hui encore de nombreuses oeuvres d'art puisqu'il est devenu le Musée d'art baroque autrichien.

Pays-Bas. On peut imaginer qu'effectivement la Galerie de Tableaux impériale, la "Kaiserliche Bildergalerie", comptait alors "parmi les plus remarquables d'Europe", comme le note Nicolai qui apprécia, outre la qualité, la variété et la quantité des oeuvres exposées, l'initiative du conservateur, Christian von Mechel, de les regrouper par écoles et par artistes. Faute de pouvoir trouver place dans les salles, un millier d'oeuvres étaient en réserve, mais selon le chiffre indiqué par Nicolai, il y en avait quand même environ 1300 qui étaient exposées et regroupées : école italienne, école flamande de van Eyck, école de van Dyck et de Rubens, école allemande. L'intérêt didactique d'un tel regroupement n'échappait pas à Nicolai qui écrit : "Ainsi la véritable connaissance et le sentiment profond de l'art gagnera beaucoup ; et ceci est bien le but principal d'une grande collection de tableaux, et non pas le plaisir passager des yeux." ¹⁾

Parmi toutes les remarques de Nicolai amateur d'art, nous retiendrons essentiellement celles qui expriment le mieux ses goûts en peinture. Il y a d'abord van Dyck qu'il peut admirer au Belvedere et à la Galerie d'art du prince Liechtenstein, comme il y retrouve le peintre qui semble le plus le fasciner, Rubens. De van Dyck il dit : "Ici est le sommet de la beauté de l'école flamande dans les tableaux de ce grand peintre ; la représentation la plus fidèle de la nature, mais sur laquelle souffle l'idéal de la beauté comme une légère brise." Le portrait d'une femme aussi qu'il trouve prodigieusement beau : "Je ne pouvais assez le contempler." ²⁾ Un autre tableau, de Rubens, le retient à son tour longuement : "On est

1) "So wird die wahre Kenntniss und die innige Empfindung der Kunst sehr gewinnen; und dieses ist doch wohl der Hauptsächliche Zweck einer so grossen Gemäldesammlung, nicht aber vorübergehende Augenbelustigung." (Rb IV, p. 499-500).

2) "Hier ist die höchste Schönheit der niederländischen Schule in den Bildnissen dieses grossen Malers; die getreueste Darstellung der Natur, über welche doch das Ideal der Schönheit als ein leichtes Lüftchen weht." (Rb IV, p. 499). Au sujet du portrait de Maria Luise de Tassis : "... ausbündig schön. Diess Gesicht konnte ich nicht genug anschauen." (Rb IV, p. 508).

éperdu d'étonnement à cette vue et l'on ressent qu'ici toute la puissance de l'art est épuisée." ¹⁾ Comme pour ses musiciens préférés, Nicolai utilise pour caractériser son art le mot "erhaben", sublime. Le grand peintre a pourtant droit à une amicale semonce : comment a-t-il pu mettre son art au service de légendes absurdes en représentant les miracles d'Ignace de Loyola ou de François-Xavier ? Réaction épidermique bien compréhensible chez un homme qui haïssait de tout son coeur les jésuites et les retrouvait décidément partout à Vienne.

S'il passa de nombreux moments à visiter des galeries de peintures et de nombreuses collections d'oeuvres d'art, Nicolai consacra aussi une partie de son temps à rendre visite aux artistes, dont il cite plus d'une vingtaine de noms. Parmi eux presque tous les arts sont représentés (graveurs, sculpteurs, médailleurs, etc) et beaucoup sont aujourd'hui oubliés, ou pratiquement inconnus. Johann Christian BEYER ²⁾ se voit descerner le compliment d'être au nombre "des plus remarquables sculpteurs vivant actuellement." ³⁾ Sans doute, comme il est fréquent chez lui, Nicolai se réfère-t-il à une émotion vécue. Parmi les statues qui ornent le parc de Schönbrunn, nées du ciseau de Beyer, se trouvait une Hygiae qui le fascina : il ne parvenait pas à l'admirer suffisamment et sans cesse revenait vers elle. Si les jardins de Schönbrunn gardent aussi le souvenir de Johann Baptist HAGENAUER ⁴⁾ à travers ses gracieuses statues féminines, et de Ferdinand von Hohenberg auquel il doit sa Gloriette, qui se souvient encore de Franz

1) "Man ist in Erstaunen verlohren Über diesen Anblick, und empfindet, dass hier die ganze Macht der Kunst erschöpft ist." (Rb IV, p. 499-500). Il s'agit du tableau représentant l'Enterrement de Decius.

2) Nicolai écrit par erreur Bayer et le baptise Joseph. Né à Gotha en 1725, mort à Vienne en 1806, il est considéré comme un des représentants du style Louis XVI en Autriche.

3) "Dieser vortrefliche Künstler gehört zu den vorzüglichsten jetzt lebenden Bildhauern." (Rb III, p. 93).

4) J.B. Hagenauer (1732-1810) dirigea à partir de 1774 la classe de sculpture de l'Académie de Vienne. Outre les statues et les fontaines de Schönbrunn, on retrouve de ses oeuvres à Salzbourg.

ou de Joseph Hickel et des frères Unterberger ? Par contre il est étonnant que le nom de Franz Anton MAULPERTSCH ¹⁾ ne soit pas évoqué. Le silence de Nicolai s'explique sans doute par son manque d'intérêt pour les fresques d'églises et le style rococo.

Sa rencontre avec l'étrange sculpteur Franz Xaver MESSERSCHMIDT ²⁾ est narrée très largement. Il est vrai que ce personnage hors du commun ne pouvait manquer d'intéresser Nicolai, et son côté pittoresque, son excentricité donnèrent à la rencontre un ton apparemment très chaleureux. Partagé entre un certain scepticisme et une réelle admiration, il consacre une quinzaine de pages au sculpteur des fameuses "Charakterköpfe". Nicolai le campe au milieu de sa petite maison : corpulent, cordial, enflammé de passions mais sobre et chaste, il le voit un peu dérangé par les heurts de son tempérament avec sa solitude. La maison de l'artiste est meublée d'un lit, d'une flûte, d'une pipe, d'une cruche à eau et d'un vieux livre italien sur les proportions du corps humain. Il a des idées inhabituelles et surtout, il voit des esprits, notamment un "esprit de la proportion." Pour Nicolai, ceci mérite d'être examiné : ce que l'on nomme couramment "étrange" ("wunderbar") est le plus souvent simplement "naturel", si l'on a analysé les causes. Il veut donc déterminer comment de "telles idées se trouvaient dans la tête du bon

1) F.A. Maulpertsch (ou Maubertsch, 1724-1796) avait obtenu en 1750 le premier prix de peinture de l'Académie dont il devint membre en 1759 après avoir étudié sous la direction de Paul Troger. Les plus connues de ses fresques sont celles de la Piaristenkirche de Vienne, mais il travailla aussi pour la décoration de la 'Kirche am Hof' et de la salle de théologie de l'Université ainsi que pour diverses églises de Basse-Autriche.
2) Né en 1736 dans le Wurtemberg, Messerschmidt étudia à Rome, Munich et Vienne. Doué d'une grande virtuosité technique, il fut nommé professeur à l'Akademie (1769-1774) où il commença ses études physiologiques et mimiques (Charakterköpfe) auxquelles il travaillait encore lorsque Nicolai lui rendit visite dans les derniers jours de juin 1781 à Zuckermundl, un faubourg de Presbourg. Il mourut en août 1783. Se situant entre la fin de l'époque baroque et les débuts du classicisme, son style est difficilement définissable. Une "Belle Madone" de lui orne le "Savoysches Damenstift" à Vienne (Johannesgasse 15).

Messerschmidt" et pense que la faiblesse du jugement, chez lui comme chez beaucoup de gens qui croient à des forces occultes simplement parce qu'ils ne peuvent pas s'expliquer certains effets. Messerschmidt est donc victime de conflits intérieurs, mais le plus amusant reste sa théorie des grimaces : pour dominer les esprits qui le dérangent, il exécutait régulièrement devant son miroir, et ceci depuis onze ans, des grimaces qu'il reproduisait sous forme de sculptures. Nicolai l'a vu travailler à la soixante-et-unième (il en créera 64 au total). Le résultat en était de "véritables chefs d'oeuvre que l'on ne pouvait considérer sans admiration." 1) En souvenir de cette visite, Messerschmidt fit en albâtre le buste de Nicolai et le lui offrit.

A la lecture de ces pages et à la chaleur humaine qui s'en dégage, on peut regretter une fois de plus que Nicolai n'ait pas plus souvent laissé courir sa plume au gré de ses souvenirs. Il est vrai que ce passage se situe en dehors du chapitre consacré à l'architecture et aux arts plastiques à Vienne.

2. La musique

La musique est un domaine dans lequel Nicolai se sent très compétent et dont il parle en connaisseur. Il aima cet art toute sa vie, selon les mots de Göckingk 2) et nous savons qu'il jouait fort bien de l'alto, que les concerts privés qu'il organisait dans sa maison étaient d'un haut niveau. Au cours de son voyage, non seulement il assiste à de nombreux concerts, mais nous le trouvons à l'abbaye de Melk s'entretenant de musique et même jouant pour le plaisir : le père Maximilian Stadler lui demanda de proposer un thème pour improviser une fugue, Nicolai se mit à chanter l'air de basse du Te Deum de Graun et le père bénédictin joua remarquablement

1) "Wahre Meisterstücke, die man ohne Bewunderung nicht betrachten kann." (Rb VI, p. 414). La rencontre entre Nicolai et Messerschmidt est narrée dans ce même volume p. 401 à 415. Au moment de la rédaction du livre, le sculpteur était déjà mort.

2) "Die Musik liebte Nicolai sein ganzes Leben hindurch." Göckingk : Ed. cit., p. 95.

sur l'orgue une musique qui souleva son enthousiasme. Un peu plus tard, le voyageur et quelques moines passaient une partie de l'après-midi à interpréter des trios et des quatuors de Haydn. ¹⁾

Sur sa longue expérience de la musique, Nicolai s'exprime de façon très explicite : "J'ai ressenti dès ma première jeunesse la bonne musique de la manière la plus profonde" ²⁾, écrit-il, et c'est avant tout sur ce sentiment personnel doublé d'une connaissance approfondie des oeuvres qu'il fait reposer son jugement : "En matière de musique, je ne fais confiance qu'à ma propre oreille ainsi qu'à la sensibilité et au jugement que j'ai pu acquérir par de longues années d'audition et par la comparaison des meilleures oeuvres musicales." ³⁾ Plus loin nous lisons : "Je me suis exercé depuis de nombreuses années à ressentir des oeuvres musicales très différentes, chacune selon son effet optimal et... à réfléchir sur le sentiment renouvelé (que j'éprouvais à les écouter). Je crois donc ne pas devoir me méfier entièrement de ma sensibilité vis-à-vis d'une oeuvre musicale." ⁴⁾

Outre la solide conviction qu'avait Nicolai de la sûreté de son jugement, ces lignes font ressortir la répétition des deux mots "empfinden" et "Empfindung" : ils traduisent l'importance qu'attache l'auditeur à l'effet exercé par une oeuvre sur sa sensibilité. La fréquence de l'emploi de ces termes est renforcée par d'autres qui reviennent sans cesse sous sa plume s'agissant de musique : "rühren" (toucher), "herzrührend" (qui touche le coeur), "ans Herz gehen" (qui va

1) Voir Rb VI, p. 461-62.

2) "Da ich aber von meiner ersten Jugend an für gute Musik die innigste Empfindung gehabt habe..." (Rb IV, p. 524).

3) (Ich) "traue in Sachen der Musik... nur meinem eignen Gehöre und der Empfindung und Beurtheilungskarft, die ich durch vieljähriges Anhören und Vergleichen der besten musikalischen Werke erworben haben kann." (Rb IV, p. 528).

4) "Da ich seit vielen Jahren mich geübt habe, musikalische Werke von sehr verschiedener Art jedes in seiner möglichsten Wirkung zu empfinden und... Über wiederholte Empfindung derselben nachzudenken. Ich glaube also meiner Empfindung eines musikalischen Werks nicht ein gänzlichliches Misstrauen setzen zu dürfen." (Rb IV, p. 530-31).

au coeur), "innig" (intime, intérieur), etc., donnant ainsi à l'émotion produite sur le coeur, siège des sentiments, une place essentielle. Parallèlement, Nicolai attend d'une oeuvre musicale qu'elle exprime des sentiments qui élèvent l'esprit, qui soit empreinte de spiritualité, comme le montre l'emploi également fréquent des expressions "erhabene Gedanken" (des pensées élevées), "erhabene Stellen" (des passages d'une grande élévation), "etwas Erhabenes haben", etc. Les exigences de Nicolai en matière de musique ne se résument-elles pas finalement par ce que J.G. Sulzer écrivait en 1771 dans sa Théorie générale des Beaux Arts : "La composition qui n'exprime pas... quelque passion ou mouvement de la sensibilité n'est qu'un bruit superflu." Mais surtout ne sont-elles pas une double référence aux grands compositeurs du Nord, à Jean-Sébastien Bach qui incarnait à merveille la forte spiritualité de la musique protestante, et à Carl Philippe Emmanuel Bach, illustre représentant du mouvement de l'"Empfindsamkeit" et compositeur des Empfindungen ? ¹⁾ Quantz, que Nicolai connaissait personnellement, les frères Johann Gottfried et Karl Heinrich Graun, qu'il évoque avec admiration, étaient aussi des compositeurs de ce mouvement dans lequel la sensibilité tenait tant de place. Nous avons déjà eu l'occasion de découvrir combien Nicolai pouvait laisser parler son coeur. Soupçonnait-il, en se faisant le chantre de l'"Empfindsamkeit" musicale, que ses goûts laissaient transparaître une affinité dont il n'avait peut-être pas conscience, avec une esthétique apparemment bien éloignée de la très raisonnable Aufklärung ? Sans doute serait-il bien étonné de lire sous la plume de musicologues modernes que l'école de Berlin "ouvrait la voie au romantisme" et que Carl Philippe Emmanuel Bach est aujourd'hui considéré comme "l'ancêtre du romantisme" musical. ²⁾ Mais l'aspect le plus important pour notre étude n'est pas celui-là. Ce qui retient surtout notre attention, à propos de la sensibilité musicale de Nicolai, c'est sa capacité à présen-

1) Il s'agit exactement de l'oeuvre en fa dièse mineur pour violon et clavecin intitulée C. Ph. E. Bachs Empfindungen.

2) Michel, François : Encyclopédie de la musique (Paris 1959), t. 1., respectivement p. 261 et 328.

ter la vie musicale à Vienne aux lecteurs de sa Relation. Les critères de ses jugements dans ce domaine, son attachement profond et presque exclusif au monde nordique et protestant, et ici tout particulièrement à celui sur lequel avait régné longuement et puissamment les Bach, allaient-ils lui permettre d'apprécier le rôle de tout premier plan que Vienne jouait déjà et devait jouer de façon croissante dans le monde de la musique européenne ?

De tout temps Vienne avait été un centre de vie musicale, et notamment à la cour : "Ici résonnaient la musique sacrée et, à partir du XVIIème siècle, opéra, oratorio et cantates auxquels vinrent s'ajouter plus tard sonate et symphonie. Mais les Habsbourg ne se sont pas manifestés seulement comme mécènes de la musique, mais aussi comme compositeurs : Ferdinand II, Léopold Ier, Joseph Ier furent eux-mêmes créateurs. Excellent musicien, Charles VI a souvent dirigé l'orchestre et accompagné sa fille Marie-Thérèse au clavecin... En 1759 on organisa à la cour un concert d'enfants : Joseph jouait du violoncelle, Karl du violon, Marianne et Marie du piano..." ¹⁾ D'autres exemples de ce goût pour la musique pourraient être cités, sans oublier que de grandes familles nobles ne manquaient pas elles non plus à cette tradition et surent attirer, tels les Lobkowitz, Schwarzenberg ou Esterhazy, musiciens et compositeurs. Au XVIIIème siècle, les grands noms de GLUCK, de HAYDN et de MOZART viennent aussitôt à l'esprit. Gluck qui, après avoir vécu à Milan et à Londres, s'installe à Vienne définitivement, y prend la direction de l'orchestre de l'Opéra qui vient d'être ouvert en 1754 et compose ses grandes oeuvres. Orphée est créé à la Hofbourg le 15 octobre 1762. Haydn, d'abord petit chanteur du chœur de la cathédrale, allait donner à la musique autrichienne les oeuvres que l'on sait. En 1762, Mozart avait 6 ans, et il jouait du piano à Schönbrunn et pensait

1) "Hier erklangen die musica sacra und vom 17. Jahrhundert an Oper, Oratorium und Kantate, zu denen später Sonate und Symphonien hinzukamen. Aber nicht nur als Förderer der Musik sind die Habsburger aufgetreten, sondern auch als Komponisten: Ferdinand II., Leopold I., Joseph I. waren selber schöpferisch. Als ausgezeichnete Musiker hat Karl VI. oft das Orchester dirigiert und seine Tochter Maria Theresia auf dem Cembalo begleitet." (Vallotton, Henry : Ed. cit., p. 174 s.)

devoir épouser la petite archiduchesse Marie Antoinette qui avait été si gentille avec lui. Il revenait en 1768 pour diriger une de ses oeuvres devant la Cour.

La période pendant laquelle Nicolai séjourna à Vienne n'était certes pas la plus favorable pour assister à des concerts. Dès que l'été arrivait, virtuoses et musiciens d'orchestre quittaient la capitale pour suivre les familles nobles au service desquelles ils étaient. Gluck se rendait cet été-là à Baden pour y prendre les eaux et c'est ainsi que Nicolai n'eut pas l'occasion de le rencontrer. Toute activité musicale n'en était pas pour autant inexistante si l'on en juge seulement par ce que le voyageur eut l'occasion d'écouter. Au théâtre Am Kärntnertor, il assista à une représentation de l'Orphée de Gluck ; lors d'un concert donné au théâtre Am Burgtor, il put entendre des oeuvres de Haydn et de Vanhall. Dans des familles de la bonne société viennoise, on savait aussi faire preuve d'une haute culture musicale et même de virtuosité. Nicolai évoque ainsi quelques rencontres plus intimes au cours desquelles la pratique des instruments, la composition ou le chant atteignaient une qualité qu'il ne manque pas de souligner. Le nombre de messes en musique ou de concerts spirituels auxquels il se rendit est étonnant. A la cathédrale Saint-Etienne, il put entendre HOFMANN ¹⁾ diriger en personne. Dans l'ancienne église des Jésuites, il assista à un concert "dans le goût moderne mais remplie de pensées nobles et nouvelles." Chez les Augustins il apprécia les chants grégoriens de la première moitié du XVIIème siècle et à Sainte-Barbara, église des grecs orthodoxes, il découvrit la solennité des vieux chants liturgiques de l'église orientale. Il lui arriva aussi d'assister par erreur

1) Leopold Hofmann (1738-1793) fut maître de chapelle à St-Michael de Vienne en 1766, puis succéda à Wagenseil comme maître de piano à la Cour. En 1772 il fut nommé maître de chapelle à St-Stephan. Compositeur très fécond, il a écrit une douzaine de messes, d'autres oeuvres spirituelles dont un requiem, des concertos et des symphonies. En 1791, Mozart deviendra son adjoint aux orgues de la cathédrale.

à une messe mortuaire, mais la musique dans laquelle il crut reconnaître la plume de Fux ou de Caldara ¹⁾ lui alla droit au coeur.

Les rues et les places de Vienne étaient également remplies de musique et Nicolai tient à faire une place à des genres plus populaires. Ainsi tous les soirs la musique militaire donnait un concert public devant la Hauptwache, le corps de garde. En ces beaux jours d'été, ce n'était pas seulement une distraction agréable : aux yeux de celui qui veut bien considérer l'art musical sous tous ses aspects, comme Nicolai le fait, la musique militaire mérite une certaine attention ; ses rythmes, l'utilisation de certains instruments, comme le tambour, sont aussi des moyens d'expression de sentiments divers. Quant à la danse que Nicolai peut observer dans des bals populaires, elle lui parut plus décente que celles pratiquées à Berlin de façon "grossière et fougueuse". A Vienne les couples évoluent au rythme "calme et mesuré" d'une danse appelée "Walzen". ²⁾ Cet intérêt de Nicolai pour des genres mineurs traduit une profonde sympathie pour les plaisirs simples qu'apprécie le peuple.

Mais c'est naturellement à la grande musique que Nicolai consacre l'essentiel de son chapitre sur la vie musicale autrichienne. Selon son habitude dans la Relation, il ne limite pas ses jugements à l'époque immédiatement contemporaine et nous oblige ainsi à remonter quelque peu dans le temps.

1) Antonio Caldara (né en 1670 à Venise, mort en 1736 à Vienne) fut maître de chapelle adjoint à la Cour, le premier étant Fux. Il composa 90 opéras, 36 oratorios, des messes, des motets, des cantates et de la musique de chambre.

2) Il s'agissait alors d'une danse issue des 'Ländler' dans laquelle le couple tourne sur un rythme 3/4. Le mot "Walzer" fit son apparition à la fin du XVIIIème siècle et les célèbres valseuses qui firent fureur au XIXème siècle, les valseuses viennoises notamment, durent leurs lettres de noblesse à Lanner et à Johann Strauss père et fils.

Dans la rétrospective que Nicolai établit, le premier grand compositeur nommé est Johann Joseph FUX ¹⁾. Il est vrai que chronologiquement la première place lui revient, mais il la mérite aussi par son oeuvre, il fut "non seulement le législateur de la musique allemande en matière de contrepoint, mais il fut également (...) un compositeur qui sut exprimer des pensées élevées" ²⁾ écrit Nicolai à son sujet, ce qui, nous l'avons vu, est l'un des deux critères essentiels dans son jugement musical. Nicolai appuie celui-ci sur ce que Quantz lui avait dit à différentes reprises : le musicien berlinois tenait le compositeur autrichien "en très haute estime". Cét hommage appuyé est d'autant plus remarquable que Fux est un des plus grands représentants de la musique baroque autrichienne et que la production artistique de cette période n'a généralement pas été très appréciée par Nicolai. Au moment du voyage, il y avait quatre décennies que le maître de chapelle de l'empereur Charles VI était mort et l'influence de la musique italienne était prépondérante, reléguant l'oeuvre de Fux au second rang. Seule sa musique religieuse semblait avoir encore une place importante. Après lui, "la musique se plia alors tout à fait au caractère sensuel de la nation" et ne produisit plus que quelques petites oeuvres de genres sans intérêt tels que des "cassations, chants, menuets et danses styriennes." ³⁾ Après donc une période qu'il juge négligeable, Nicolai salue

1) J.J. Fux (né en 1660 en Styrie, mort en 1741 à Vienne) fut d'abord organiste, puis compositeur officiel à la Cour impériale et, à partir de 1715 'Hofkapellmeister'. Il composa des oeuvres de musique instrumentale et écrivit des opéras. Il fut surtout célèbre par son oeuvre sur le contre-point Gradus ad Parnassum. Aujourd'hui, son oeuvre est présentée comme le "sommet du baroque autrichien" (Honegger, Marc : Dictionnaire de la musique (Paris 1970), T.1, p. 374) et Carl de Nys voit en lui "le Bach viennois" (Histoire de la musique (Coll. Pléiade, T. 2, p. 203).

2) "Fux, der nicht allein Gesetzgeber der deutschen Musik im Kontrapunkte ward ; sondern auch (...) ein Komponist war, der erhabene Gedanken auszudrücken wusste." (Rb IV, p. 525).

3) "Die Musik schmiegte sich endlich an den sinnlichen Charakter der Nation an." (Rb IV, p. 526).

comme il se doit le deuxième grand nom de la musique autrichienne de ce siècle, Joseph HAYDN ¹⁾, qui était alors premier maître de chapelle des princes Esterhazy à Eisenstadt et composait des oeuvres originales depuis une vingtaine d'années. Avec la venue de Haydn, "l'Autriche voit surgir un homme tel qu'elle n'en avait pas eu depuis longtemps, un homme dont la vaste richesse inventive se manifesta par des tournures nouvelles et la noblesse du chant... Ses oeuvres instrumentales... sont indéniablement originales, et la plupart des oeuvres vocales ont en même temps la grâce d'un chant simple et agréable." ²⁾ Cependant, le maître a un faible pour la musique populaire traditionnelle de son pays et si Nicolai s'explique cette tendance dans les premières années de composition, il ne comprend pas que cette inspiration continue à se manifester dans des oeuvres de sa maturité : "Probablement pour plaire à une partie de son public, il retombe parfois dans le style bas qui autrefois était généralement apprécié ; une complaisance dont un si grand artiste n'a pas besoin." Le rôle de l'artiste est d'exercer une influence et non d'être soumis à une influence : "Il a transformé en grande partie le goût de sa nation et il peut se permettre de continuer à le faire." ³⁾ Mais si l'amélioration du goût musical en Autriche est due au mérite du grand Haydn, d'autres musiciens partagent ce mérite. Ainsi évoque-t-il un "homme au talent extraordinaire" dont il entendit jouer certaines oeuvres à Vienne, GASSMANN ; l'organiste de la cathédrale de Vienne, HOFMANN,

1) Né en 1732 à Rohrau (Basse-Autriche), J. Haydn est mort à Vienne en 1809. C'est à partir de 1761 qu'il entra au service des princes Esterhazy.

2) "Endlich stand ein Mann auf, dergleichen Oestreich lange nicht gehabt hatte, ein Mann von weitunfassender Einbildungskraft, reich an Erfindung, an neuen Wendungen und an edlem Gesange. Seine Instrumentalstücke... haben einen unverkennlichen Stempel von Originalität, und die meisten Singestücke zugleich die Anmuth eines simplen und angenehmen Gesanges." (Rb IV, p. 526).

3) "Er fällt zuweilen, vermuthlich einem Theile seines Publikums zu gefallen, unvermuthet in den niedrigen ehemals allgemein beliebten Stil zurück; eine Gefälligkeit, die ein so grosser Künstler nicht nöthig hatte... Er hat den Geschmack seiner Nation grössentheils umgeschaffen, und er darf es wagen ihn noch weiter zu führen." (Rb IV, p. 526).

écrivait aussi des oeuvres pour le violon, réhaussant ainsi le niveau auquel se trouvait cet instrument à Vienne ; enfin un compositeur aujourd'hui quasiment disparu des oeuvres consacrées à l'histoire de la musique, VANHALL : les oeuvres que Nicolai a pu entendre étaient marquées d'une sensibilité proche de la mélancolie et d'une atmosphère empreinte d'étrangeté, mais qui firent forte impression sur lui. ¹⁾

Le jugement de Nicolai sur GLUCK ²⁾ aurait-il été le même s'il avait pu le rencontrer ? Les pages de la Relation consacrées à l'auteur d'Orphée et d'Alceste font ressortir, comme pour Haydn, des appréciations diverses. S'il reconnaît en lui "le plus célèbre des compositeurs viennois", un musicien "aux talents supérieurs" et dans l'oeuvre duquel une certaine sensibilité n'est pas absente, s'il approuve aussi ses idées réformatrices visant à faire disparaître certains abus sur la scène des opéras en y ramenant la musique à sa destination naturelle qui est seulement de renforcer l'expression poétique du texte, de façon générale, l'oeuvre du chevalier n'emporte pas son adhésion. Lors de son séjour à Vienne, Nicolai assista à une représentation d'Orphée qui fut, il est vrai, et à en juger par l'appréciation qu'il en donne, assez malheureuse. ³⁾ Heureusement, il avait pu voir Alceste à Berlin en 1770, et dans de meilleures conditions : le jugement reste réticent : "J'avoue que beaucoup de choses ne parvenaient pas à me plaire, que

1) Florian Gassman, né en Bohême en 1729, mort à Vienne en 1774, fut maître de chapelle à la Cour. Auteur de quelque 25 opéras, il composa aussi des oeuvres religieuses et profanes.

2) Christoph Willibald Gluck, né à Erasbach (Palatinat) en 1714, mort en 1787 à Vienne, composa entre autres oeuvres célèbres : Orfeo Ed Euridice (1762), Alceste (1767), Iphigénie en Aulide (1774) et Iphigénie en Tauride (1779). S'il voyagea beaucoup en Italie, en Allemagne et séjourna de 1772 à 1779 à Paris, il choisit de s'établir à Vienne à partir de 1750 et c'est là qu'il passa les dernières années de sa vie.

3) Nicolai reconnaît une certaine valeur à l'orchestre viennois, mais les chanteurs, qui sont français, ne méritent que railleries : ainsi Le Petit, interprète du rôle principal, "chantait comme un coq et coassait comme une grenouille", et ses gestes pouvaient faire penser qu'il souffrait de coliques au moment de la représentation" (Voir Rb IV, p. 539-40).

différentes choses aussi me paraissaient inopportunes." ¹⁾

La gloire dont jouissait Gluck, non seulement à Vienne, et les nombreux ouvrages que sa musique avait fait naître, n'ébranlent pas son jugement. Aux interlocuteurs qui lui disaient que pour apprécier à sa juste valeur un opéra de Gluck, il aurait fallu assister à une représentation dirigée par le maître, lui seul sachant vraiment obtenir des musiciens tous les effets que contenaient ses oeuvres, Nicolai répond qu'il s'agit d'argument destiné à faire taire ceux qui n'ont pas l'occasion d'en faire l'expérience à Vienne ou à Paris. Pour lui, il en va des oeuvres musicales comme des pièces de théâtre : "Ce sont celles qui perdent relativement peu de leur valeur (au cours de leurs interprétations) qui ont le plus de valeur intrinsèque." ²⁾

Formule qui, appliquée aux oeuvres de Gluck, exécute assez radicalement le compositeur alors tant aimé des Viennois. En 1781, malade, il n'en continuait pas moins à suivre avec un vif intérêt la vie musicale à Paris et à Vienne. Charles Burney, qui l'avait rencontré en 1772, le considérait alors comme "le Michel Ange de la musique" ³⁾. Il est vrai qu'après son séjour en Autriche, cet éditeur anglais écrivait, résumant ainsi ses impressions sur la vie musicale à Vienne : "Ici même les anges de pierre au-dessus des portails chantent !" ⁴⁾

Lorsque Hermann Hettner écrit au sujet de Nicolai : "Dans le domaine de la musique, il atteignit une maturité de discernement et de jugement qui fait apparaître aujourd'hui encore ses propos occasionnels comme extrêmement précieux" ⁵⁾, il

1) "Aber ich gestehe auch, vieles wollte mir nicht gefallen, verschiedenes schien mir sogar zweckwidrig." (Rb IV, p. 530)

2) "Vielleicht ist es aber auch bey musikalischen Werken eben wie bey theatralischen Scenen, dass diejenigen verhältnismässig weniger verlieren, die am meisten eigenthümlichen Werth haben." (Rb IV, p; 532-33).

3) Histoire de la Musique (coll. Pléiade), T. 2, p. 53.

4) Vallotton, Henry : Ed. cit., p. 176.

5) "In der Musik erreichte er eine Reife der Einsicht und des Urteils, welche noch heute seine gelegentlichen Äusserungen als höchst wertvoll erscheinen lässt." Hettner, H.: Ed. cit., p. 172.

paraît difficile d'appliquer ce jugement aux propos de Nicolai sur la musique autrichienne pour l'époque envisagée. L'auteur de la Relation n'envisageait certes pas d'écrire une histoire de la musique de ce pays : il n'en avait ni l'intention ni ne disposait du recul nécessaire à une telle entreprise. Mais puisque d'autre part il se présente au lecteur comme un amateur averti, il paraît nécessaire de comparer brièvement son esquisse de la vie musicale autrichienne avec ce que fut la réalité. Nicolai considère comme un grand vide la période qui sépare la fin de la carrière de Fux et les débuts de celle de Haydn, période de genres mineurs ou insignifiants. Si différentes formes de la musique telle que l'appréciait la société mondaine, ou plus simplement les chants et les danses d'inspiration provinciale et populaire occupaient une place importante dans la production musicale en Autriche, c'est à cette même époque, et notamment dans la seconde moitié du siècle, que des formes nouvelles y firent leur apparition, telles la sonate et la symphonie. D'autre part, de façon indirecte mais pourtant active, l'Autriche participait grâce à de nombreux musiciens, que la Relation ne connaît pas, au renouveau de la musique allemande. Il y avait d'abord ceux qui oeuvraient à Mannheim : STAMITZ et HOLZBAUER ¹⁾, et il y avait aussi ceux qui, à Vienne, préparaient la voie à ceux qui allaient bientôt faire la gloire de la capitale de la musique : M.G. MONN, l'un des plus importants précurseurs de la symphonie classique et que l'on considère comme le prédécesseur de Haydn et de Mozart ; G. Chr. WAGENSEIL qui fut avec Monn à la tête du mouvement viennois qui, parallèlement à celui de Mannheim, allait aboutir à une réforme du style musical et fut fêté comme virtuose du piano et grand

1) Johann Wenzel Anton Stamitz (né en Bohême en 1717, mort à Mannheim en 1757) fit acquérir à l'orchestre de chambre du prince-électeur la réputation que l'on sait. S'il passe pour le fondateur du "style de Mannheim", on le considère aussi comme étant à l'origine du classicisme musical et ses oeuvres eurent sans aucun doute une influence sur le style de Haydn et de Mozart. Ignaz Holzbauer (né à Vienne en 1711, mort à Mannheim en 1783) fit ses études à Venise et devint directeur de la musique au théâtre de la Cour impériale qu'il quitta pour Stuttgart, puis Mannheim. Il composa des symphonies, de la musique de chambre et d'église, des opéras dont Günther von Schwarzburg, premier opéra en langue allemande.

compositeur ; Georg REUTTER, qui fut organiste et compositeur attaché à la Cour impériale et très apprécié par ses contemporains. ¹⁾ Mais le plus troublant à nos yeux reste surtout l'absence dans ce chapitre du nom de MOZART. En 1781, il n'avait certes que vingt-cinq ans ²⁾ et n'était pas encore vraiment viennois, mais à cet âge Mozart avait derrière lui une carrière déjà longue et Vienne l'avait accueilli plusieurs fois. Le silence de Nicolai à son sujet peut d'une part être interprété comme un effet de l'indifférence avec laquelle Vienne considéra longtemps les créations de Mozart, lui préférant les oeuvres d'un accès plus facile des compositeurs à la mode. ³⁾ Mais il reste presque invraisemblable que Nicolai, qui se tenait dans tous les domaines au courant de tout en Allemagne et au-delà, qui de retour à Berlin complé-

1) Georg Chr. Wagenseil (1715-1777, né et mort à Vienne) fut élève de Fux. Maître de chapelle à la Cour à partir de 1739, il fut très célèbre comme instrumentiste et composa des opéras, des oratorios, des symphonies, des concertos et de la musique de chambre. - Mathias Georg Monn (1717-1750, également viennois) fut organiste à l'église St-Charles Borromée. Avec Wagenseil et Starzer, il joua un rôle décisif dans l'évolution de la musique autrichienne. - Georg Reutter (1708-1772) fut organiste à St-Stephan et sa musique religieuse eut une très large audience (80 messes, oratorios, cantates...). Il écrivit aussi une quarantaine d'opéras.

2) Mozart (né à Salzbourg en 1756, mort à Vienne en 1791) donna son premier concert de jeune virtuose à Vienne en 1762. Après sa grande tournée à travers l'Europe en 1766 (notamment Paris et Londres, mais aussi Francfort et Mannheim), il est de nouveau à Vienne : il dirige une messe solennelle (Messe en ut mineur KV 319) que le père Parhammer lui avait commandée pour l'inauguration de son Orphelinat en présence de la Cour. Il compose son premier opéra buffa La Finta semplice, qui est une commande officielle, le singspiel Bastien et Bastienne et plusieurs symphonies. De juillet à octobre 1773, de nouveau à Vienne, il compose les six quatuors à cordes (KV 168-173). Rentré à Salzbourg, l'activité créatrice de Mozart continue : les trois symphonies KV 318, 319 et 338, une série de concertos dont celui pour deux pianos KV 365, la Symphonie concertante KV 364, la Messe du couronnement et la seconde version du Roi Thamos KV 345.

3) En 1769, Leopold Mozart se plaignait déjà, dans une lettre à un ami, des Viennois qui "ne sont pas curieux de voir des choses sérieuses et raisonnables pour lesquelles ils n'ont d'ailleurs que peu de sens et même pas du tout." (Vallotton, H. : Ed. cit., p. 177).

tait à n'en plus finir son livre sur Vienne, y compris sur les quantités de vins vendus et bus par les congrégations religieuses, n'ait jamais entendu parler de Mozart. Pour s'en tenir seulement à la période immédiatement voisine du séjour de Nicolai à Vienne, retenons qu'Idomeneo avait été représenté le 29 janvier 1781 à Munich où cet opéra seria avait remporté un grand succès, et que le 12 mars de la même année il était joué à Vienne. Le singspiel l'Enlèvement au Sérail y est créé le 16 juillet 1782 et cette première est suivie de nombreuses représentations ¹⁾. Ayant quitté l'archevêque Colloredo en mai 1781, Mozart commence sa carrière d'artiste indépendant. Il fait preuve, au cours de concerts qui rassemblent de nombreux auditeurs, de son étonnante virtuosité ; il organise des "académies". Gottfried van Swieten, qui réunit autour de lui musiciens et amateurs de musique, lui prête des partitions de Haendel, des Bach (Jean Sébastien, mais aussi Carl Philippe Emmanuel et Wilhelm Friedemann). Haydn le traite en ami. En 1784, il compose de nombreux morceaux pour la loge maçonnique de Vienne. Même si, hélas, le véritable succès des oeuvres de Mozart ne se manifesterà que très tard ²⁾, le jeune musicien n'était pas un inconnu à Vienne. Enfin citons un passage d'une lettre du baron Gebler à Nicolai datée du 13 décembre 1773 : "Je joins en tout cas la musique du Thamos telle qu'elle vient d'être écrite il y a peu de temps par un certain Monsieur Mozzart (sic). C'est sa partition originale et le premier choeur est très beau." ³⁾

1) C'est Stéphanie le Jeune qui avait proposé le livret à Mozart. L'oeuvre présentée sur la scène du Burgtheater connut un succès considérable et Gluck vint féliciter personnellement le jeune compositeur.

2) Si Les Noces de Figaro connurent un brillant succès en 1786 ainsi que Don Giovanni à... Pragues, la représentation viennoise, le 7 mai 1788, n'obtint pas le succès escompté. C'est seulement à partir de La Flûte enchantée (1791) que progressivement l'oeuvre de Mozart sera vraiment révélée au monde.

3) Gebler qui, comme nous l'avons vu, avait des ambitions d'auteur dramatique, soumettait ses oeuvres à l'appréciation de Nicolai. Thamos, Roi d'Egypte est donc de sa plume et Mozart en composa la musique de scène et les chœurs. Mozart remanie l'oeuvre ultérieurement. Elle porte le numéro KV 345. Gebler écrivait donc : "Indessen bin ich Euer Hochedelgebohr, für die sich gegebene Bemühung sehr verbunden, und schliesse auf allen Fall die Musik des Thamos bey, so wie selbige unlängst von einem gewissen Sigr. Mozzart gesetzt worden. Es ist sein Originalconcept, und das erste Chor sehr schön." (Cit. dans Werner, R.M. : Ed. cit., p. 51).

Le sort ultérieur de l'oeuvre de son ami Gebler semble n'avoir pas été une préoccupation particulière de Nicolai et le nom de Mozart, ni sa musique, n'ont laissé de trace dans sa mémoire au moment où il rédigeait ses pages sur la vie musicale à Vienne.

Si donc Nicolai reconnaît qu'à Vienne "le goût pour la musique est général" ¹⁾ et qu'il y avait dans cette ville "divers bons compositeurs", son goût musical reste profondément imprégné par la musique de l'Allemagne du Nord, ce qui est légitime, mais qui le conduit en même temps à fixer une frontière artificielle et pratiquement inexistante dans un domaine qui ne connaît pas de frontières. "Vienne avait divers bons compositeurs", écrit-il donc, "mais pas de génie fameux qui aurait pu être placé à côté d'un Sébastien et d'un Carl Philippe Emmanuel Bach, d'un Telemann, d'un Graun ou d'un Hasse, qui donnèrent en Allemagne du Nord une toute nouvelle tournure à la musique." ²⁾ Certes il éprouva un profond dépit à Vienne en constatant que certains Viennois avaient d'autres goûts musicaux que les siens : "J'ai moi-même (...) entendu parlé de Bach non seulement avec indifférence, mais même avec mauvaise grâce" ³⁾, dit-il, déçu par le manque de sens des Viennois pour une musique "sérieuse et noble." Pour eux, seuls comptent des pianistes tels que Steffan ou Kozeluh. ⁴⁾

1) "Da in Wien der Geschmack an Musik allgemein ist..." (Rb IV, p. 554).

2) "Wien hatte verschiedene gute Komponisten, aber kein ausgezeichnetes Genie, welches einem Seb. und K. Ph. E. Bach, Telemann, Graun und Hasse, welche im nördlichen Deutschlande der Musik eine ganz neue Wendung gaben, hätte an die Seite gestellt werden können." (Rb IV, p. 525-26).

3) "Ich selbst habe... von Bach nicht allein mit Gleichgültigkeit, sondern auch mit innern Widerwillen sprechen hören." (Rb IV, p. 556).

4) Joseph Anton Steffan (ou Stephan, 1726-1797) a laissé une dizaine de concertos, une vingtaine de sonates, quarante préludes pour le clavecin et de la musique d'église. - Ludwig Anton Kozeluh (ou Kozeluch, 1752-1818) fit ses études à Prague, fonda à Vienne une maison d'édition musicale. Il composa aussi de nombreuses oeuvres : opéras, ballets, oratorios, cantates, messes, symphonies et sonates. Les deux furent musiciens à la Cour.

S'il faut accorder à Nicolai que le sort réservé par le public viennois à certains musiciens que les siècles ont consacrés lui donne en un certain sens raison, il faut aussi admettre le fait que cette même ville allait malgré cela devenir, ou bien était déjà, la capitale de la musique en Europe. Les grands musiciens avaient aussi des attitudes et des jugements moins tranchés. Haydn, par exemple, ne disait-il pas "Emmanuel Bach est le père et nous sommes ses enfants", se montrant ainsi moins insensible à la musique du Nord que ne le pensait Nicolai. Et quelque soit la modestie de la place occupée aujourd'hui par des compositeurs oubliés mais alors aimés des Viennois, leur rôle reste aujourd'hui reconnu par les musicologues. Marc Honegger trouve dans les sonates pour le piano et les symphonies de Kozeluh des "échos romantiques" et les place "parmi les oeuvres les plus remarquables de l'école viennoise avant Beethoven." 1) Quant à J.A. Steffan, élève de Wagenseil, il passe pour un "annoncia-
teur du lied allemand." Si l'on ne peut reprocher à Nicolai d'avoir manqué du recul nécessaire à un jugement d'ensemble sur la valeur des musiciens de son époque, soumis comme d'autres aux goûts et aux caprices des temps, la plupart de ses jugements sur la production musicale autrichienne d'alors sont infirmés. Alors qu'il se plaignait du règne "d'une fade et cliquetante musique italienne et de rengaines françaises intitulées rondeaux" 2), de nouveaux genres et d'innombrables compositions, comme on vient de le voir, enrichissaient le répertoire de la musique allemande à partir de Vienne. Les génies étaient au Nord une fois pour toutes, et la musique venue d'autres pays était négligeable. Une fois de plus, le jugement de Nicolai en matière de musique est empreint de partialité. D'abord, il y avait plus de trente ans que le grand Bach était mort quand paraissait la Relation, et la puissance de son génie ne pouvait faire toutefois ignorer la musique qui continuait à naître après lui. Son troisième fils, Carl Philippe Emmanuel, né en 1714,

1) Honegger, M. : Ed. cit., t.1, p. 579.

2) "In diesem Zeitalter voll fader italiänischer Klappermusik und französischer Gassenhauer die man Rondeaux betittelt..." (Rb VI, p.461).

portait indéniablement le flambeau de l'illustre famille, mais appartenait aussi à une génération déjà ancienne. Carl Heinrich Graun (1703-1759) faisait partie comme lui des musiciens de la Cour de Frédéric II et composait des cantates sur les livrets du roi. Quant à Johann Adolf Hasse, s'il connut de son vivant des triomphes, c'est surtout comme maître du style italien, mettant en musique la plus grande partie de l'oeuvre dramatique de Metastase. Les Italiens le nommèrent même 'il divino Sassone'... ¹⁾ Curieuse carrière pour un génie du Nord. Telemann, par contre, méritait bien ce titre, car il appartenait aussi, en tant que compositeur, à une génération dont le rôle était indiscutable, et reste indiscuté, sur la musique allemande. Mais est-ce leur porter tort que de reconnaître que la création artistique continue après eux ? La musique autrichienne manquait-elle à ce point de sensibilité et d'élévation ? Les remarques de Nicolai sur la musique religieuse font apparaître encore plus brutalement la frontière qu'il trace entre une inspiration à laquelle il adhère et celle qu'il rejette. Ainsi ce qu'il a entendu dans les églises offrit "rarement quelque chose qui touchât le coeur ou qui élevât l'esprit. Ce qui devait être magnifique n'était la plupart du temps que bruyant. Je ne savais vraiment pas parfois, lors de certains credo ou benedictus, si je n'entendais pas la musique d'un opera buffa italien." ²⁾ Lorsqu'en 1783, une ordonnance de Joseph II exclut la plus grande partie de la musique instrumentale des offices, voulant la remplacer par des chants liturgiques en langue allemande, Nicolai reste critique. Alors que la place faite aux chants aurait pu être saluée comme une évolution positive dans la mesure où elle supprimait une musique qu'il n'appréciait pas et rapprochait en quelque sorte le déroulement de l'office

1) J.A. Hasse (1699-1783) fut attaché à la Cour de Dresde pendant une trentaine d'années. Ses voyages le conduisirent à Berlin, Paris, Munich, Venise, où il mourut.

2) "Selten hörte ich etwas herzrührendes oder erhabenes. Was prächtig seyn sollte, war meist nur rauschend. Ich wusste wirklich bey manchem Credo oder Benedictus zuweilen nicht, ob ich auch etwan Musik aus einer italiänischen Opera buffa hörte." (Rb IV, p. 544-45).

dans les deux communautés, jugeant à partir de partitions qu'il avait dû recevoir à Berlin, il écrit : "J'aurais souhaité à ces chants catholiques allemands qu'ils eussent davantage de la force émouvante et de l'harmonie des chants d'église protestants... Quelle différence quand on entend les émouvantes mélodies de chants d'église protestants, comme par exemple 'Eine feste Burg ist unser Gott'... (Au lieu de cela, les chants catholiques sont) vides d'harmonie, sirupeux, monotones et sans expression ;" 1) mettant toutefois à part ceux qui sont restés communs aux deux confessions...

Si donc Nicolai ne manque pas de reconnaître l'éminente place tenue dans la musique par trois grands compositeurs dont la vie et l'oeuvre se rattachaient à Vienne, Fux, Haydn et Gluck, la Relation ne saurait être considérée comme un miroir fidèle de ce qui s'y passait dans le domaine de la musique. La reconnaissance de leur rôle est d'ailleurs assortie, du moins en ce qui concerne Gluck et Haydn, d'importantes restrictions. La mise en valeur de l'école allemande, nordique et protestante, même si après tout elle avait sa place dans le livre parmi tant d'autres choses, illustre de manière frappante le parallèle toujours présent à l'esprit de Nicolai entre ce qu'il connaissait et aimait d'une part, et ce qu'il avait découvert à Vienne d'autre part. Une fois de plus, le rôle de l'Autriche se trouvait réduit. C'est au nom d'une attitude semblable, fortement imprégnée de parti pris, que Nicolai ignore, plus ou moins volontairement, toute la musique d'une génération nouvelle.

3. La littérature

Si le règne de Marie-Thérèse ne se distingue pas par une production littéraire particulière, il fut marqué, à partir des

1) "Indessen wünschte ich diesen katholischen deutschen Gesängen mehr von der herzhebenden Kraft und Harmonie der protestantischen Kirchenlieder... Welch ein Unterschied, wenn man die herzhebenden Melodien protestantischer Kirchenlieder, z.B. Ein feste Burg ist unser Gott... hört. (Die katholischen Kirchenlieder) sind leer an Harmonie, süß, einförmig und ohne Ausdruck." (Rb IV, p. 550-51).

années 50, par l'influence déterminante d'écrivains allemands et, parallèlement, par un intérêt nouveau pour la langue allemande. C'est sans doute 1749 qui marque le début de ce processus avec la venue à Vienne de GOTTSCHED. Bien accueilli à la Cour, il aurait aimé jouer dans cette ville le rôle qu'il avait eu à Leipzig et son projet d'une "Deutsche Gesellschaft" ("Société allemande" de littérature) traduit bien cette intention. A partir de là, le goût et même l'enthousiasme pour les oeuvres allemandes s'amplifia. Les Fables de GELLERT, la Messiade de KLOPSTOCK, l'Agathon de WIELAND et le théâtre de LESSING ¹⁾ sont lus et très appréciés. Surtout, ces écrivains deviennent des modèles et font naître un certain nombre d'imitateurs autrichiens. K. MASTALIER, J.M. DENIS s'inspirent de KLOPSTOCK, A. MEISSNER, J. von ALXINGER ou A. BLUMAUER plutôt de WIELAND. L'idée de la "Deutsche Gesellschaft" est reprise et elle se concrétise en 1761 lorsque J. von SONNENFELS en prend la direction. En même temps commencent à paraître, comme en Allemagne, des revues hebdomadaires dont le nombre ne cessera de croître, surtout à partir des mesures de libéralisation de la censure et de liberté de la presse prise par Joseph II. Même si la production littéraire proprement autrichienne reste modeste, comparée à celle des grands écrivains allemands, ceux-ci saluent avec enthousiasme non seulement les débuts du règne du jeune empereur et de ses idées, mais placent beaucoup d'espoir dans le rôle que Vienne devrait ainsi être amenée à jouer dans la littérature des pays de langue allemande.

1) Joh. Christ. Gottsched (1700-1766), avait créé à Leipzig une "Deutsche Gesellschaft" dans le but de réformer la langue et la littérature allemande. Versuch einer Crit. Dichtkunst vor die Deutschen (1730). Christian Gellert (1715-1769), professeur de poésie et de morale à Leipzig. Parmi les dix volumes de ses oeuvres : Fabeln und Erzählungen (1746-48) et Geistliche Oden und Lieder (1757). Friedr. Gotth. Klopstock (1724-1803) avec son Messias (1748-73), ses Oden (1771) symbolisaient l'entrée de la sensibilité dans le siècle du rationalisme. Son oeuvre Die deutsche Gelehrtenrepublik date de 1774. Christ. Martin Wieland (1733-1813) fut l'auteur de Musarion, Geschichte des Agathon, Die Abderiten, Oberon... Ses oeuvres complètes comptent 23 vol. - Gotth. Ephraim Lessing (1729-1781) écrivit ses Fabeln en 1759, Minna von Barnhelm en 1767.

Littérature, Aufklärung et protestantisme étant indissociables dans l'esprit de Nicolai, et il utilise quelques pages de son chapitre pour, une fois encore, souligner le retard des pays catholiques par rapport aux pays protestants. Il faut, écrit-il, que le lecteur s'imagine "l'indescriptible et pitoyable situation dans laquelle se trouvaient la littérature et la pensée" pour comprendre pourquoi "les sciences les plus utiles au genre humain étaient inconnues ou étouffées."¹⁾ "Des obstacles énormes s'opposaient à l'Aufklärung" : "le pouvoir oppressant des prêtres", "la puissance prépondérante de la hiérarchie", les préjugés "qui planaient alors comme un épais nuage sur l'Autriche et sur tous les pays catholiques".²⁾ De façon plus concrète, personne ne pouvait "lire ou écrire de livres sans l'autorisation d'une censure sévère et pointilleuse" aux mains des jésuites qui "purent ainsi pendant près de deux siècles ligoter et même presque étouffer la liberté de penser"³⁾. La censure, on l'a vu, exerçait une surveillance impitoyable visant les livres protestants, car "alors tout était à Vienne extrêmement bigot et tous les écrivains allemands de cette époque étaient appelés hérétiques... Les livres de tous les hérétiques étaient sévèrement interdits par la censure."⁴⁾ Condamnés à se contenter de lectures médiocres et presque exclusivement de piété, les populations vivaient coupées d'autres sources de réflexion ou d'information sur le reste de l'Allemagne. S'ils voyageaient, les gens allaient

1) "...den vorherigen unbeschreiblich elenden Zustand der Literatur und der Denkkraft in Oestreich... Die dem menschlichen Geschlechte am meisten nützlichen Wissenschaften entweder unbekannt oder unterdrückt." (Rb IV, p. 876-77).

2) "Die gewaltigen Hindernisse welche sich der Aufklärung widersetzen... (die) drückende Last der Priestergewalt... die Überwiegende Macht der Hierarchie... Von den Vorurtheilen verfinstert, die damals wie eine dicke Wolke über Oestreich und über alle katholische Länder schwebten." (Rb IV, p. 876, 880, 878 et 891).

3) "Die Erlaubniss Bücher zu lesen oder zu schreiben unter einer so strengen Censur gehalten, und dadurch, beynahe zwey Jahrhundertlang die Freyheit zu denken in engen Fesseln gebunden, ja fast unterdrückt." (Rb IV, p. 883-84).

4) "Denn damals war in Wien alles äusserst bigott und alle damaligen Schriftsteller Deutschlands hiessen Ketzler... Die Bücher aller Ketzler waren von der Censur streng verboten." (Rb III, p. 355).

plutôt en France ou en Italie pour aller chercher dans ces pays rien d'autre que des sottises ou des préjugés." 1)

Mais la littérature, au sens le plus large comme l'entend Nicolai, c'est-à-dire englobant les sciences telles que la philosophie et l'histoire, n'était pas la seule à subir les conséquences nuisibles de cet isolement. La langue, à propos de laquelle Nicolai écrit qu'elle "avance toujours en parallèle avec la culture" 2), avait été complètement négligée. Dans le monde savant et dans les écoles, le latin était privilégié au détriment de l'allemand, et encore s'agissait-il d'un mauvais latin. L'allemand écrit, la "deutsche Schreibart", ressemblait à un dialecte inculte mélangé d'allemand de chancellerie. 3) Avant d'aborder un aspect plus positif, il

1) "Eilten nur gerade nach Frankreich, oder höchstens nach Italien, um nichts als die Torheiten und Vorurtheile dieser Länder zu holen." (Rb IV, p. 888).

2) "... die so wichtige Geschichte der Fortschreitung der Kultur, welcher immer die Sprache parallel gehet." (Rb V, p. 315).

3) Hans Magenschab évoque dans son livre sur Joseph II les progrès accomplis par l'Autriche à partir des années 80 de ce siècle dans le domaine de l'orthographe et du style. Prenant comme exemples des lettres rédigées par Marie-Thérèse en allemand, il les juge ampoulées, difficiles à comprendre, fantaisistes dans le respect de l'orthographe et de la ponctuation. Mais après les efforts dont il attribue le mérite à Joseph II et naturellement aux grands classiques allemands, la langue officielle était devenue claire et faisait preuve d'une précision à laquelle on n'était pas habitué. Magenschab, H. : Joseph II. (Graz 1979) p. 180. Il faudrait évoquer à ce sujet l'influence positive de quelques uns, Carl Heinrich Seibt (1735-1806), par exemple. Ses cours à l'Université de Prague eurent un retentissement important et son rôle sur l'amélioration du style est reconnu. En 1753 une chaire de langue allemande et d'éloquence avait été créée à Vienne et confiée à Valentin Popowitsch (1705-1774). Son ouvrage Versuch einer Vereinigung der Mundarten von Deutschland, essai d'une unification des dialectes allemands, avait été publié en 1780 à Vienne. Se référant en partie au Magazin für die deutsche Sprache de Adelung, en partie à son expérience de voyageur, Nicolai trouve la langue des Autrichiens, et particulièrement des Viennois, difficilement compréhensible. "Il est rare de trouver des Autrichiens d'origine, même des savants et des gens de bonne éducation, qui parlent le haut allemand." Le meilleur allemand est parlé à Vienne par les Saxons, les gens des pays de l'Empire et les Hongrois. Il propose en annexe son Versuch eines Idiotikons der östr. Mundarten (Rb V, pièces annexes XIV.I) comme point de départ d'un dictionnaire destiné à l'amélioration du haut allemand et de la langue écrite (Rb V, p. 303-15).

vaut la peine de s'arrêter un instant sur ce qu'écrit Nicolai au sujet de l'époque évoquée. Nul doute que le développement de l'Aufklärung ait été fortement freiné en Autriche pour les raisons qu'énumère Nicolai : elle était issue de la pensée protestante et il est évident que les forces conservatrices et les jésuites luttèrent contre elle. Nul doute non plus que la censure ait établi autour de l'Autriche une frontière intellectuelle en empêchant la libre circulation des ouvrages protestants. Là où cependant Nicolai nous paraît exagérer l'isolement de l'Autriche dans le domaine de la littérature et son hermétisme face aux écrivains allemands, et protestants, c'est lorsqu'on constate le nombre de ceux qui vinrent à Vienne et y furent très cordialement et très officiellement accueillis, de Gottsched à Lessing, sans oublier ceux qui inspirèrent tout simplement les poètes autrichiens, lesquels n'avaient pas dû se procurer les oeuvres en contrebande, et cela Nicolai ne le savait que trop bien. La passion et la virulence qui l'emportent lorsqu'il évoque les jésuites, le conduisent parfois à simplifier l'exposé et à forcer le trait. La littérature était aussi un domaine dans lequel il était chez lui plus que dans tout autre, et peut-être que certaines susceptibilités d'écrivain n'étaient pas absentes de ses pensées, comme le montre son évocation de l'action de Sonnenfels.

Comme de nombreux personnages de cette époque, Joseph von SONNENFELS exerçait de hautes fonctions politiques et universitaires et était en même temps écrivain ; du moins il manifesta un vif intérêt et un véritable engagement pour la cause de la langue et de la littérature. Son intérêt pour les langues était né à l'époque où il était simple soldat et en profitait pour apprendre les langues pratiquées dans les armées impériales, le tchèque, l'italien, le hongrois et le français. Après avoir fait ses études de droit à Vienne, il entra donc dans la "Deutsche Gesellschaft" et commençait à publier quelques revues à partir de 1765, Der Vertraute, hebdomadaire dont la parution fut arrêtée après sept numéros et surtout Der Mann ohne Vorurteil dont le but était d'encourager l'amélioration

de la langue, mais aussi de faire paraître des articles critiques. ¹⁾ Dans le prospectus qui annonçait la création de la "Deutsche Gesellschaft", il faisait imprimer les noms de dix-neuf écrivains de langue allemande parmi lesquels ne figuraient ni un Autrichien, ni un catholique. Il s'agissait de montrer la richesse et la qualité de cette langue et l'abondance des auteurs qui l'illustraient, et donc de les proposer comme modèles. ²⁾ "N'est-ce pas la preuve, s'il en était besoin, que le but de ces jeunes gens était l'imitation des bons écrivains protestants ?" demande Nicolai en ajoutant qu'il pouvait revendiquer la paternité de toutes ces initiatives. En effet, comme il le rappelle lui-même, il avait écrit, dans la XIIe partie de sa revue Briefe die neueste Litteratur betreffend (1762) : "L'Autriche ne nous a pas encore donné un seul écrivain qui ait mérité l'attention du reste de l'Allemagne. ³⁾ Ayant reconnu la vérité du jugement, Sonnenfels s'était mis au travail. Vingt ans plus tard, Nicolai écrivait dans la Relation : "Cet écrivain célèbre et particulièrement utile à l'Autriche... s'est décidé à donner le départ de la culture de la littérature allemande en Autriche, et il l'a fait avec un bon succès." ⁴⁾ Il ajoute que ses publications étaient des "chefs d'oeuvre" à côté de celles qui paraissaient dans les années 80. Cet événement est encore une fois salué dans ces phrases : "Une vérité que j'ai dite avec

1) Le titre de la première revue pourrait se traduire "Le Confident". Celui de la seconde "L'homme sans préjugés". Les articles traitaient de la superstition, des fautes d'éducation, du trop grand nombre de couvents et autres problèmes de la vie en Autriche. Der Mann ohne Vorurteil n'est pas cité par Nicolai qui semble ignorer aussi d'autres revues parues à cette époque : Die Welt et Der österreich. Patriot de Christoph G. Klemm.

2) Etaient cités : Rabener, Opitz, Uz, Mosheim, Hagedorn, Gessner, Klopstock, Kramer, Kaniz, Zachariae, Schlegel, Gellert, Gleim, Kleist, Lichtwehr, Bodmer, Zimmermann et Wieland.

3) "Oestreich hat uns noch keinen einzigen Schriftsteller gegeben, der die Aufmerksamkeit des übrigen Deutschlands verdient hätte." (Rb III, p. 354).

4) "Dieser berühmte und besonders für Oestreich so nützliche Schriftsteller... entschloss sich den Anfang zur Kultur der deutschen Litteratur in Oestreich zu machen, und that es mit gutem Erfolge." (Rb III, p. 353 et 355).

beaucoup de liberté afin que la nation autrichienne veuille bien sortir de son inertie... Elle est devenue l'heureuse impulsion qui provoqua alors la révolution si utile à la littérature allemande en Autriche... Ainsi la première pierre était posée pour permettre par la suite successivement le progrès de l'Aufklärung." 1) Satisfait, avec légitimité, d'avoir "provoqué une révolution" en littérature et se voyant ainsi confirmé dans son rôle de héraut de l'Aufklärung, Nicolai change de ton dans les pages suivantes et la distance qu'il prend avec ses enfants spirituels laisse le lecteur d'abord perplexe. Il écrit ainsi que c'est par hasard, en lisant un numéro du Journal étranger de Paris, qu'il avait appris l'existence d'une "Deutsche Gesellschaft" à Vienne. Il ne nomme pas ses membres, hormis Sonnenfels, autrement qu'en les appelant "jeunes gens", au courage et à l'imagination "juvéniles". Mais il ne s'agit pas sous sa plume de compliments, comme le montre la relativisation des entreprises de Sonnenfels, de ses revues et de sa Société. Ainsi des premières il écrit : "Pour tout le reste de l'Allemagne, qui était déjà allé beaucoup plus loin, elles ne pouvaient naturellement pas être aussi intéressantes que leurs auteurs le crurent un peu trop vite." A propos de la seconde : "Tout le reste de l'Allemagne, qui était alors déjà rempli de Sociétés allemandes depuis vingt ans, ne remarqua pas celle de Vienne." 2) Entre l'approbation encourageante d'une part, et le mépris à peine voilé d'autre part, quelle raison a pu conduire Nicolai à faire varier aussi amplement son jugement ? Le mot-clé figure dans une phrase. Les Viennois avaient cru "que toutes les régions de l'Allemagne seraient extrêmement attentives à la Société

1) "Eine Wahrheit, die ich deswegen frey heraus sagte, damit die Östreichische Nation aus ihrer Trägheit erwachen möchte... weil sie die glückliche Veranlassung geworden ist, damals die für die deutsche Litteratur in Oestreich so nützliche Revolution zu bewirken... dadurch der Grund zur folgenden successiven Aufklärung gelegt ward." (Rb IV, p. 895-96).

2) "Das ganze Übrige Deutschland aber, welches damals schon seit zwanzig Jahren mit deutschen Gesellschaften angefüllet war, merkte nicht auf die in Wien." (Rb IV, p. 899).

allemande qui existait maintenant dans la soi-disante capitale de la Germanie." 1) Cette prétention à vouloir jouer en Allemagne, et surtout en littérature, le rôle de capitale est inacceptable : "En quoi Vienne se serait-elle qualifiée pour diriger la littérature allemande ? ... Qui conclura que la culture de l'esprit y soit grande ?" 2) s'écrit-il en citant une fois de plus les points par lesquels cette ville se distingue : la richesse et le luxe, l'oisiveté et les divertissements... Il est vrai que le point de départ d'une telle réaction pouvait être l'expression provocante employée par BLUMAUER dans un ouvrage que Nicolai cite largement 3), et dans lequel l'auteur met en valeur l'évolution positive de la littérature viennoise en ces années où, grâce aux mesures prises par Joseph II sur la libéralisation de la censure et en faveur de la langue allemande, la philosophie et les autres sciences connaissent un essor inconnu jusqu'ici. Le développement de l'Aufklärung et la production littéraire consécutive lui faisaient considérer Vienne comme un point de référence en Europe et il la voyait même jouer "un rôle de guide" ("eine führende Rolle"), expression que Nicolai met au compte de la jeunesse de l'auteur et sur son manque de réflexion. Il admet certes que sous Joseph II "la place était faite à une époque de la littérature autrichienne qui pouvait peu à peu devenir glorieuse" 4), mais de là à parler de prééminence, le pas ne saurait être franchi. Et il ajoute : avant que Vienne ne s' imagine pouvoir jouer pour la littérature allemande un rôle semblable à celui que jouent Londres et Paris pour les littératures anglaise et française, il faudrait ne pas oublier le nombre de

1) "... dass alle Provinzen Deutschlands höchst aufmerksam auf die deutsche Gesellschaft wären, die in der vermeinten Hauptstadt Germaniens nunmehr gestiftet war." (Rb IV, p. 899).

2) "Wodurch hätte sich Wien denn qualifizirt, dass von daher die deutsche Litteratur müsste geführt werden?... Wer... wird daraus schliessen, dass daselbst mehrere Kultur des Geistes verbreitet sey!" (Rb IV, p. 923).

3) Beobachtungen über Oestreichs Aufklärung und Litteratur (Vienne 1783), dont Nicolai cite 3 pages dans Rb IV.

4) "Der jetztregierende Kaiser (machte)... zu einer Epoche der östreichischen Litteratur Raum, die nach und nach sehr glorreich ausfallen kann." (Rb IV, p. 11).

villes allemandes qui, en plus de Berlin, ont une place importante dans ce domaine, telles Göttingen, Hambourg, Leipzig, Iena ou Zurich. Il conclut de façon cinglante qu'il valait mieux une toute petite ville où travaillent quelques savants qu'une grande ville qui n'en possédait aucun... Appliqué à Vienne, le jugement est injuste et même en contradiction avec de nombreux passages de la Relation, mais Nicolai n'hésite pas à frapper fort quand il croit ses conceptions menacées. "La république des lettres allemande, selon sa nature profonde, doit être une parfaite démocratie et chaque pays, chaque état, chaque savant qui veut s'arroger le droit exclusif de dominer la littérature allemande ou de la diriger selon ses vues, doit être frappé d'ostracisme." ¹⁾ Le progrès de la littérature allemande n'est concevable que par une association d'efforts communs de toutes les villes dans lesquelles culture et Aufklärung, philosophie et liberté de penser se seront développées.

Les ressentiments qui existaient entre Nicolai et Blumauer, l'expression maladroite ou exagérée employée par ce dernier au sujet du rôle qu'il voyait jouer par Vienne dans la littérature allemande, expliquent sans aucun doute la vigueur de la réaction, mais Blumauer n'était pas seul à formuler des espoirs et des vœux pour la ville impériale. L'avènement de Joseph II était salué par les Allemands comme le point de départ d'une ère nouvelle : "Vienne devenait dans la conscience des hommes de lettres, des philosophes et des journalistes - et même dans celle des Prussiens du Nord - le centre d'évolution de l'époque. Goethe, lorsqu'il apprit la suppression de la censure, évoquait avec enthousiasme "notre capitale allemande Vienne... "Herder nommait Joseph 'l'idole nationale' des jeunes Allemands" et parle à ce propos de la nostalgie d'"une patrie allemande" ; Klopstock considérait l'empereur comme

1) "Destomehr wird man finden, dass die deutsche gelehrte Republik ihrer ganzen Natur nach, eine vollkommene Demokratie seyn muss, und dass jedes Land, jeder Stand, jeder einzelne Gelehrte, die sich des ausschliessenden Vorzugs anmassen wollen, die deutsche Litteratur beherrschen oder nach ihren Absichten zu führen, des gelehrten Ostracismus würdig ist." (Rb IV, p. 928).

"le Charlemagne de la science", Lessing, Wieland, Schiller exprimaient le même enthousiasme. ¹⁾ Si Nicolai peut figurer également dans cette liste de thuriféraires de l'empereur, il refuse énergiquement qu'on hisse sa capitale au rang de capitale de l'Allemagne, dans le domaine de la littérature comme dans les autres.

Tout au long de ces pages et tout au long de la Relation, ont été évoqués ou cités de nombreux écrivains autrichiens dont Nicolai souligna les mérites. Dans le sens le plus large du mot littérature, y figurent des juristes, comme Martini, Riegger et Sonnenfels, le vice-chancelier Gebler, le conseiller historien Schmidt et quelques autres. Dans un sens plus strict, il connaissait des poètes tels Denis, Alxinger, Mastalier, Bob et même Blumauer, et des auteurs de théâtre, que nous verrons à leur place. Il y en a d'autres qu'il ne connaissait pas, comme L.L. Haschka ou G. Leon, Ratschky ou von Retzer, lesquels, il est vrai jouèrent un rôle mineur. Quelques-unes de leurs oeuvres sont évoquées aussi et saluées à leurs justes mérites, notamment, lorsqu'elles lui apparurent comme des moments importants de l'éclosion de la littérature autrichienne : les Philosophische Schriften de Binder, la Geschichte der Deutschen de Schmidt, les écrits de Rautenstrauch sur l'enseignement, et quelques pièces de théâtre. Mais de façon générale, aucune grande oeuvre qui ait atteint le niveau de celles qui paraissaient en Allemagne. L'histoire de la littérature, il faut bien le dire, lui donne en ce sens raison. Le nombre des oeuvres originales autrichiennes est infime et largement dominé par celui des imitations des modèles allemands. L'arrivée au pouvoir de Joseph II ne changea pas immédiatement cet état de fait, mis à part dans un genre secondaire, sans être toutefois négligeable, et que l'on appelle souvent la "Broschürenflut", le flot de petits écrits de toutes sortes auxquels la Relation fait une place, moins pour leur valeur littéraire que pour la signification que prenait cette vague

1) "Wien rückte in das Bewusstsein der Literaten, Philosophen und Journalisten - selbst in jenes der preussischen im Norden - als Mittelpunkt der Zeitentwicklung. Goethe schrieb, als er von der Aufhebung der Zensur hörte, begeistert über "unsere deutsche Hauptstadt Wien"... Herder erklärte Josef als 'nationales Idol' der jungen Deutschen... Für Klopstock wurde Josef ein 'Karl der Grosse der Wissenschaft'..." Magenschab, H. : Ed. cit., p. 179.

d'encre. L'effet immédiat de la suppression de la censure de la presse fut une fièvre qui saisit les Viennois, un besoin d'écrire soudain, et d'autant plus fort qu'il avait été longtemps refoulé. "Les fruits littéraires... sont essentiellement une incroyable quantité de petites brochures de toutes sortes"¹⁾, "la plupart du temps médiocres et pitoyables, mais toujours achetées en quantité, lues et bientôt oubliées."²⁾ De quoi y parle-t-on ? De chiens, de chats, des soubrettes ou du pape... "On voit ainsi comme la plus grande partie de ces écrivains ont peu de connaissances et combien ils ont de suffisance pour ne pas avoir honte de paraître avec de si mauvais torchons."³⁾ Mais "d'autres écrits divers sont sortis dans lesquels la vérité est défendue avec une noble liberté d'esprit,"⁴⁾ même s'ils sont la minorité. Ce sont ceux dans lesquels des questions religieuses sont abordées et certains abus dénoncés. Ainsi les gens s'habituent-ils à certaines idées qu'ils n'auraient pas acceptées il y a quelques années.⁵⁾

Avec un recul que ne pouvait naturellement pas avoir Nicolai, toujours plus soucieux des progrès de l'Aufklärung que de l'évolution du monde qui a ses propres lois, la recension qu'il donne sur la littérature autrichienne de l'époque envisagée nous paraît à la fois justifiée et injuste. Justifiée car, si le bilan qu'établit la Relation des oeuvres et des écrivains de première grandeur est mince, celui des ouvrages

1) "Die litterarischen Früchte... sind hauptsächlich bisher eine ungeheure Menge von kleinen Traktätchen von allerley Gattung." (Rb IV, p. 915).

2) "Ohngeachtet sie meist mittelmässig und elend sind, dennoch immerfort häufig gekauft, gelesen, und bald vergessen werden." (Rb IV, p. 55).

3) "So sieht man, wie wenig Kenntnisse und wie viel Eigendünkel der grösste Theil dieser Schriftsteller haben müssen, dass sie sich nicht schämen, mit so gar schlechten Wischen hervorzutreten." (Rb IV, p. 916).

4) "Es sind noch verschiedene andere Schriften herausgekommen, in denen mit edler Freymüthigkeit Wahrheit verforchten wird." (Rb IV, p. 919).

5) J. Pezzl évoque également la prolifération des petits écrits à Vienne à partir de 1781 et son jugement sur leur qualité rejoint celui de Nicolai, mais il s'étonne que de tels papiers fassent l'objet de critiques dans l'ADB, qui s'intéresse à ces productions des plus insignifiantes "comme s'il s'agissait d'oeuvres importantes." (Pezzl, J. : Ed. cit., p. 292).

de critique littéraire modernes l'est aussi. La libéralisation de la censure ne fit pas apparaître non plus d'écrits qui ne méritent d'être oubliés. Nicolai paraît cependant injuste lorsqu'il présente l'état d'isolement et même d'oppression intellectuelle des écrivains autrichiens jusqu'à une période proche de la date de son séjour, en explique les raisons et les effets, puis vient leur reprocher de façon très directe et quelque peu condescendante la médiocrité de leur niveau. S'il juge que bien des oeuvres de cette époque étaient de qualité très diverses, Hans Magenschab cite toutefois quelques points positifs : les comédies et les drames de Cornelius von Ayenroff, la traduction des chants d'Ossian par M. Denis, la redécouverte des "Minnelieder" par Gottlieb Leon, les épigrammes de Blumauer et même le petit écrit de Rautenstrauch sur les "Stubenmädchen de Vienne". Etablissant un lien entre la production littéraire des années 80 et celle qui était en gestation, il écrit : "Il faut observer aussi que la plupart de ceux dont la postérité a oublié les noms formèrent cette large base sur laquelle une nouvelle conscience littéraire pouvait se former - tout à fait comparable avec ce qui se passa en musique pendant l'ère de Joseph. C'est un terrain qui, une génération plus tard, faisait croître une littérature autrichienne, spécifiquement autrichienne. Franz Grillparzer est né un an après la mort de Joseph, Ferdinand Raimund l'année de la mort de l'empereur, Johann Nestroy onze ans après. Ce n'est que dans le Biedermeier viennois que le caractère 'bourgeois' du joséphisme se reflètera complètement." 1)

1) "Es muss aber auch angemerkt werden, dass die meisten der längst von der Nachwelt vergessenen Namen jene breite Basis bildeten, von der aus ein neues litterarisches Selbstverständnis entstehen konnte - durchaus vergleichbar mit dem, was musikalisch in der Ära Josefs heranwuchs. Er war ein günstiger Nährboden, der eine Generation später eine österreichische, eine spezifisch österreichische Literatur zum Entstehen brachte. Franz Grillparzer ist im Jahr nach Josefs Tod geboren, Ferdinand Raimund im Todesjahr des Kaisers, Johann Nestroy elf Jahre danach. Erst im Wiener Biedermeier spiegelt sich dann voll die 'Bürgerlichkeit' des Josefinismus." Magenschab, H.: Ed. cit., p. 182.

4. Le théâtre

Le fait que les trois grands noms de la littérature autrichienne du XIXème siècle soient ceux d'auteurs dramatiques n'a rien de tellement surprenant. Le théâtre avait à Vienne une longue tradition et même si sous bien des aspects il rappelle ce qui se passait dans toute l'Allemagne à la même époque, il possédait aussi nombre de traits qui lui étaient propres. Entre la présentation d'un répertoire d'origine étrangère ou né de l'imitation de pièces étrangères d'une part, et les improvisations du théâtre improvisé d'autre part, se manifesta progressivement tout au long du siècle un art et un goût typiquement viennois pour le théâtre populaire qui, de "Hanswurst" à "Kasperl" en passant par "Bernardon" aboutira à la comédie de caractère, la "Alt-Wiener Volkskomödie". Le rôle que jouèrent certains acteurs, souvent aussi auteurs, n'est pas sans faire penser à ce que feront plus tard Raimund et Nestroy. La vie théâtrale de la Vienne de Marie-Thérèse et de Joseph II peut être, elle aussi, désignée comme le "sol nourricier" des générations suivantes de la scène autrichienne, sans oublier l'importance que prendra la création du "Hoftheater" qui allait devenir bientôt le célèbre "Burgtheater". Pour un homme comme Nicolai, qui depuis vingt ans se préoccupait du théâtre allemand, et même autrichien ¹⁾ et qui écrivait "La vérité et le progrès de l'art dramatique m'importent plus que tout" ²⁾, la situation de la vie théâtrale à Vienne représentait un sujet du plus grand intérêt. Mais avant d'aborder ses observations et ses jugements, il est nécessaire de se rappeler quelques noms et quelques moments importants.

Puisque Nicolai remonte au théâtre jésuite, évoquons-le aussi

1) Dès 1760 Nicolai s'intéressait au théâtre autrichien, notamment dans les Briefe die Litteratur betreffend (XII. Bd). Il en traite aussi dans le vol. LIV de l'ADB (1783).

2) "Die Wahrheit und der Fortgang der Schauspielkunst ist mir über alles." (Rb IV, p. 606). Rappelons que Nicolai avait, par le biais de sa Bibliothek der schönen Künste, créé un prix de 50 thaler pour encourager l'amélioration du théâtre allemand. Ceci aurait entraîné Lessing à écrire Emilia Galotti.

rapidement. En Autriche ¹⁾, dans des pièces à grand spectacle qui célébraient essentiellement l'église victorieuse, les professeurs-metteurs en scène jésuites "n'hésitaient pas à faire appel aux plaisirs les plus voluptueux des yeux et des oreilles, au chant et à la musique, à une décoration splendide, à une figuration nombreuse... Rien ne semblait assez beau, assez riche, pour obtenir l'acquiescement de la sensibilité et ébranler l'imagination." ²⁾ Le grand spectacle attirant toujours les foules, écrit Nicolai, il n'était pas étonnant que le public soit venu nombreux, mais ces pièces "attifées de tout le clinquant d'une plate pédanterie et de banales plaisanteries d'écoliers " ³⁾ illustraient en fait le niveau auquel se situait le monde catholique par rapport à l'Allemagne protestante. Si celle-ci ne connaissait pratiquement que les "Haupt- und Staatsaktionen" ⁴⁾, "aussi mauvaises eussent-elles été, c'étaient des chefs d'oeuvre à côté des

1) "Catholiques et protestants accordaient, les uns et les autres, la plus grande attention aux problèmes pédagogiques. Tout le monde pensait, pendant la seconde moitié du XVIème siècle, que l'avenir appartiendrait à celui des deux partis qui aurait attiré à soi la plus grande partie de la jeunesse allemande. Quels que soient les avantages pédagogiques que les maîtres espèrent tirer de l'exercice dramatique... apporter aux parents et aux élèves un haut enseignement moral et religieux : voilà le but essentiel qu'on se propose, on ne s'en cache guère d'ailleurs... Ce siècle est absorbé par les luttes confessionnelles. A ce moment les deux partis sont prêts à faire flèche de tout bois. Avant de devenir, par la grâce de Schiller, une 'institution morale', la scène allemande devait commencer par servir d'instrument à la propagande confessionnelle, de tribune à la polémique antipapale et se transformer en une sorte d'ambon où se prononceraient des sermons dialogués." Gravier, Maurice : "Le XVIème siècle et l'Age baroque" dans Mossé, F. : Histoire de la littérature allemande (Paris 1959), p. 235 et 237.

2) Droz, Jacques : Histoire de l'Autriche, (Paris 1954), p. 32.

3) "Schauspiele, die sie... mit allem Flitterstaat kahler Pedanterei und platten Schülerwitzes aufputzten." (Rb IV, p. 564).

4) Drame où dominait la haute intrigue politique et dont les protagonistes étaient les grands de ce monde.

comédies jésuites." 1)

Mais plus intéressants que le théâtre didactique et engagé des jésuites, les spectacles populaires du "Hanswurst" méritent qu'on s'y arrête un peu. Entre la Commedia dell'arte et le théâtre d'origine anglo-hollandaise du "Pichelhäring" des troupes ambulantes, le personnage "Hanswurst" réussit à s'affirmer comme un type authentiquement viennois. Revêtu du costume traditionnel salzbourgeois quelque peu agrémenté pour les besoins de la scène, mais parlant comme dans la capitale, il joue un rôle qui n'est pas sans rappeler celui des bouffons de cour, se permettant d'exprimer en langage peu châtié des vérités désagréables à l'intention des grands personnages. L'improvisation était naturellement de règle et elle permettait à l'acteur beaucoup de liberté, y compris la liberté de s'exprimer souvent avec grossièreté et sans aucune retenue. Le niveau inférieur de ces spectacles, dans lesquels la morale n'était pas toujours respectée, seront une des raisons pour lesquelles ils seront sans cesse menacés d'être interdits. Mais le paysan-bouffon, avec ses expressions populaires et familières, avec son jeu où la gesticulation et la pantomime avaient la plus grande place, restera longtemps cher au coeur des Viennois. Mais il n'aurait jamais connu le succès qu'il rencontra, s'il n'avait été aussi parfaitement incarné par un acteur remarquable, Josef Anton STRANITZKY. 2) Après avoir voyagé avec un théâtre de marionnettes (et être devenu dentiste à l'Université de Vienne), il obtint l'autorisation de présenter

1) "Es hatte auf dem Theater die Haupt- und Staatsaktionen. Aber so schlecht diese waren, so waren die Meisterstücke gegen Jesuitenkömödien." (Rb IV, p. 565).

2) Nicolai évoque longuement cet acteur en se référant à des renseignements qu'il tenait, écrit-il, de l'acteur Kirchoff. Selon lui, Stranitzky était silésien et protestant d'origine. Victime de sa passion pour le théâtre et du prosélytisme jésuite, il aurait été entraîné loin de son pays par une troupe ambulante (Rb IV, p. 566-70). En réalité Stranitzky est né à Graz en 1676. Il a effectivement voyagé en Allemagne comme comédien, mais dès 1706 sa vie d'acteur et de chef de troupe se déroule à Vienne. Il reste une quinzaine de pièces adaptées par ses soins et pastichant les opéras d'alors, mais aussi un Doktor-Faustus, un Amphitrio et un ancêtre de Don Juan, Das steinerne Gastmahl. Son oeuvre la plus célèbre est Olla potrida des durchgetriebenen Fuchsmundi, jouée à partir de 1711. Stranitzky mourut en 1726 à Vienne.

des pièces dans un théâtre en planches du Neuer Markt. C'était en 1706. Cinq ans plus tard, il entre dans le nouveau théâtre am Kärntnertor avec une troupe de douze acteurs. C'est là qu'à côté du répertoire traditionnel des troupes ambulantes, le personnage de "Hanswurst" prend corps en improvisant ses répliques et ses commentaires à partir du texte des "Haupt- und Staatsaktionen", et en développant une sorte d'action complémentaire qui progressivement devient un genre ayant sa propre existence. Après la mort de Stranitzky, c'est l'acteur Gottfried PREHAUSER ¹⁾ qui continua à incarner le personnage sur la scène du même théâtre. "C'était un acteur génial qui savait exprimer un humour agréable en même temps qu'une satire mordante." ²⁾ Il fut le dernier 'Hanswurst' puisqu'il mourut en 1769 et que la même année le théâtre improvisé fut interdit. Mais un autre acteur, Joseph Felix von KURZ, plus connu par le nom de son personnage, BERNARDON ³⁾, continue en quelque sorte la tradition tout en la faisant évoluer. Si Bernardon conserve quelques traits de "Hanswurst", il ajoute une plus grande variété à son répertoire et ne ménage pas non plus les grands personnages pour leur dire, lui aussi, des vérités. Mais les interdictions de plus en plus fréquentes à partir de 1752 et qui visaient au nom de la morale et de l'Aufklärung (Sonnenfels était devenu censeur du théâtre), les 'Hanswurstiades' et les 'Bernardoniades' obligèrent les acteurs à faire un choix : renoncer ou s'adapter. Bernardon entreprit un long périple hors d'Autriche, et lorsqu'il revint en 1770, le goût du public avait changé et il mourut pauvre

1) G. Prehauser est né et mort à Vienne (1699-1769). Il rédigea de nombreux canevas pour pièces improvisées.

2) "Er war ein genialer Schauspieler und zeigte gemüthlichen Humor wie beissende Satire." Mayer, Franz Martin : Ed. cit., t. 2, p. 569.

3) J.F. Von Kurz-Bernardon est né et mort à Vienne (1717-1784). Fils d'un comédien, il dut passer sa jeunesse au gré des voyages de la troupe de son père. Ses débuts d'acteur à Vienne datent de 1737 (Kärntnertor). Acteur, auteur, il fut aussi un grand metteur en scène, utilisant une importante machinerie de scène et de nombreuses coulisses pour la présentation de ses pièces. Ses voyages le conduisirent à Francfort/M, Prague, Mayence, Cologne, Venise, Munich, Breslau, Danzig et Varsovie où il créa une fabrique de papier.

et oublié. Son rôle d'auteur mérite toutefois d'être souligné. A côté de parodies et vaudevilles empruntés à la Commedia dell'arte, il s'efforça de créer un répertoire de pièces régulières, notamment en adaptant des oeuvres de Marivaux et de Delisle. Si la pression de Sonnenfels et de la Cour obligeait les acteurs et les auteurs à modérer les élans du théâtre de "Hanswurst", il gardait ses partisans. Ainsi continua-t-il à vivre sous des dehors, et surtout avec un langage, plus affinés sous le nom de "Kasperl", grâce à F. von HEUFELD. Mais d'un autre côté la tendance, dont l'influence allait s'imposer davantage, trouvait en Philipp HAFNER ¹⁾ le personnage qui allait devenir le véritable père de la "Wiener Volkskomödie", c'est-à-dire en fixant par écrit la substance de la comédie improvisée et en conservant quelques traits des comédies de Kurz-Bernardon. Certains critiques lui attribuent aujourd'hui une place comparable, dans l'évolution du théâtre autrichien de son époque, à celle d'un Goldoni ou d'un Molière. Peut-être est-ce là un rapprochement un peu flatteur. Toujours est-il qu'il peut être à juste titre considéré comme le représentant du printemps de la période où le théâtre populaire viennois commençait à s'affirmer. A travers les interdictions de la censure, dont ne tenaient apparemment pas trop compte les acteurs viennois, et les oppositions entre partisans du théâtre burlesque et ceux de pièces régulières, Hafner avait su trouver une voie pour un théâtre dans lequel la langue et surtout les moeurs viennoises purent garder leur originalité sur scène.

Malgré quelques remarques justifiées sur certains aspects "stupides et malhonnêtes" du théâtre populaire dans les pièces improvisées de la "Stegreifkomödie" et du "Hanswursttheater", Nicolai exprime finalement un jugement assez favorable sur ce théâtre, et justement, comme nous l'avons remarqué dans d'autres cas, parce que c'était un théâtre populaire : "Le divertissement

1) Ph. Hafner (1735-1764), après des études de droit, se consacra entièrement au théâtre. Victime de la vie de Bohême qu'il mena et de la maladie, il vécut à peine trente ans. Il prit parti dans le conflit entre partisans et adversaires du "Hanswurst" dans un écrit, Der Freund der Wahrheit. Il est l'auteur de "Megära, die fürchterliche Hexe (1764) et de Evakathel und Schnudi, parodie de 1765.

du peuple, et parmi eux particulièrement le théâtre destiné au commun du peuple, -sont pour l'ami de l'homme des sujets dignes d'une réflexion sérieuse." 1) Il souligne à ce sujet deux points. D'abord cette forme de théâtre est pour les jeunes acteurs une bonne école qui les habitue à varier leur élocution et à apprendre des rôles par coeur. Ensuite elle est une possibilité de formation, d'éducation du peuple. Puisque le public viennois aime tant le théâtre comique, pourquoi, suggère Nicolai, ne pas affiner le personnage de "Kasperl" et développer son répertoire ? Au lieu de se cantonner dans les farces et la bouffonnerie, on pourrait donner à ce personnage des rôles bien plus intéressants. Il pourrait montrer l'orgueil des nobles et l'oppression qu'ils exercent, la sottise superstition qu'entretient le clergé et les pratiques ridicules, les conséquences néfastes de la bonne chère et du plaisir des sens, les dangers qu'entraîne le goût du jeu. "L'auteur autrichien qui saurait montrer tout cela sur scène devant le peuple, ne mériterait-il pas d'être considéré comme un bienfaiteur de son pays ?" 2)

Même si ce théâtre attirait un public essentiellement populaire, les gens de condition l'appréciaient aussi, et en se cachant un peu le visage, ils venaient eux aussi rire tout leur saoul aux pitreries de l'Arlequin viennois. Mais il existait aussi un théâtre sérieux et qui, écrit Nicolai, dans toute l'Allemagne faisait peser l'ennui sur les scènes comme un sceptre de plomb. 3) A Vienne, et sous l'impulsion de Gottsched, certains auteurs s'étaient épris des règles et des modèles antiques. Il en sortit "une tragédie très régulière, mais extrêmement insipide." 4) Les bonnes pièces originales allemandes

1) "Die Belustigung des Volks, und unter diesen am meisten die Schaubühne für das gemeine Volk, sind für den Menschenfreund Gegenstände, die wohl einer ernsthafteren Betrachtung werth sind." (Rb IV, p. 614).

2) "Der österreichische Schriftsteller, welcher diese Gegenstände aufs Theater und vor die Augen des Volkes brächte, würde er nicht ein Wohlthäter seines Vaterlandes seyn ?" (Rb IV, p. 615).

3) "Die Langeweile... die so oft mit bleyernem Scepter auf unsern Theatern herrscht." (Rb IV, p. 605).

4) "Ein sehr regemässiges, aber höchst ungeschmacktes Trauerspiel", écrit Nicolai (Rb IV, p. 570) à propos de la pièce Die alemanischen Brüder écrit en 1747 par Krüger. Elle plut pourtant à Vienne et éveilla effectivement le goût pour une dramaturgie régulière.

étaient interdites ou mutilées par la censure ¹⁾, mais d'un autre côté il existait une très grande quantité de mauvaises pièces écrites par de jeunes auteurs ignorants qui pensaient produire des chefs d'oeuvre dignes de ceux de Shakespeare et qui n'étaient que des caricatures lourdes et sans naturel. "De bonnes pièces originales allemandes auraient pu être l'essentiel de l'amélioration de la scène. Elles seules auraient pu former le goût du public," ²⁾ rejoignant ainsi les soucis de Lessing sur les goûts du public allemand et sur le théâtre qu'il convenait de lui proposer.

Pour compenser la pauvreté du répertoire allemand, on puisait, en Autriche comme en Allemagne, dans celui de l'étranger. Le théâtre français en particulier n'était qu'un expédient. Comme le prônait Lessing, il fallait se débarrasser du modèle français. Nicolai dit que c'était un bien étranger qui ne correspondait ni aux moeurs ni aux habitudes intellectuelles allemandes et qu'en outre, les traductions étant médiocres, les acteurs ne parvenaient pas à faire passer avec naturel devant leur public ce qui faisait le succès du théâtre classique à Paris. Les sentences de Corneille, les tirades de Racine et l'esprit de Marivaux "se tordaient et se coïnaient dans la bouche d'acteurs allemands." ³⁾ Mais au-delà des problèmes de l'interprétation, Nicolai signale deux aspects qui devraient condamner la vogue du théâtre français : il est celui de l'aristocratie et il est celui de l'étranger. Il se rappelle qu'une troupe française à Berlin n'avait attiré que des nobles et ceux qui pensaient comme lui avait ignoré la représentation : "C'est ainsi que devrait se comporter tout Allemand auquel la littérature allemande tient à coeur : ne pas prêter attention à chaque spectacle étranger présenté en Allemagne pour faire obstacle au théâtre

1) Nicolai cite Julius von Tarent (de Leisewitz), Klavigo (de Goethe), Die Zwillinge (de Klinger), mais aucune de Lessing. Parmi les pièces de mauvaise qualité : Die Räuber (de Schiller) et Simone Grisaldo (de Klinger).

2) "Gute deutsche Originalstücke würden eigentlich das Wesentliche der Verbesserung der Schaubühne gemacht haben. Durch sie allein hätte der Geschmack des Publikums können gebildet werden." (Rb IV, p. 575).

3) (Die Wörter) "Krümmten und quetschten sich in dem Munde deutscher Schauspieler." (Rb, P. 576).

allemand et le corrompre." 1) Il ne peut pas comprendre qu'à Vienne on fasse cas de telles troupes, comme si cela était un privilège de recevoir des acteurs étrangers. "Qu'on laisse le théâtre étranger aux gens de la cour et aux étrangers qui demeurent chez nous ou à qui cela plaît... mais aucun savant allemand, personne à qui la littérature allemande tient à coeur, ne doit chercher à mettre de telles choses venues de l'étranger sur le même pied que les nôtres." 2) Cette attitude patriotique va bien au-delà d'une simple rivalité entre des modes ou des goûts différents, il s'agit du devenir allemand : "Aussi médiocre soit-il encore en ce moment, le théâtre allemand donne au pays espoir en l'avenir, chose qu'un théâtre étranger ne pourra jamais faire." 3) L'importance du théâtre dans le rôle qu'il doit jouer pour la nation allemande prend ici toute sa signification. C'est déjà le sens qu'avait la création du Nationaltheater de Hambourg et les feuilletons de la Hamburgische Dramaturgie de Lessing à partir de 1767. Lessing voulait libérer le théâtre allemand de la trop forte influence française ; Nicolai appelle directement au boycottage des troupes de passage.

Ces propos nous ramènent directement à Vienne et au concept de "théâtre national". D'abord les faits : une salle de bals jouxtant la Burg était devenue un théâtre dans lequel devaient être joués des opéras. Le 5 février 1742, ce Théâtre royal, le Hoftheater, était inauguré avec la présentation du Amleto de Carnaco. Le 23 mars 1776, Joseph le hissa à un degré supérieur en le dénommant Théâtre royal et national, "Hof- und Nationaltheater", date qui allait devenir l'anniversaire du Burgtheater. Influencé par les idées de Lessing, Joseph voulait y voir jouer "de bonnes pièces originales régulières et des traductions

1) "Ebenso sollte sich jeder Deutscher, der es mit der deutschen Litteratur gut meint, um jedes ausländische Schauspiel wenig bekümmern, das sich in Deutschland zeigt, um das deutsche Schauspiel zu hindern und zu verderben." (Rb IV, p. 608).

2) "Man lasse das ausländische Schauspiel den Hofleuten, den bey uns wohnenden Fremden, oder wer sonst daran Geschmack findet... aber kein deutscher Gelehrter, keiner dem deutsche Litteratur am Herzen liegt, muss solche ausländische Sachen gleich den inländischen geltend zu machen suchen." (id.).

3) "So mangelhaft die deutsche Schaubühne jetzt noch ist, so giebt sie doch dem Vaterlande Hofnung für die Zukunft ; diess giebt aber eine ausländische Schaubühne niemals." (Rb IV, p. 609).

réussies." 1) Prenant lui-même quelque temps la direction du nouveau théâtre, il règle les problèmes financiers et matériels, relève le niveau du répertoire et nomme les acteurs fonctionnaires de la Cour. La qualité devenait la règle. Lessing, dont le futur empereur admirait Minna von Barnhelm et Emilia Galotti, fut pressenti comme directeur et s'il ne le devint pas, probablement à cause des intrigues de Sonnenfels à la Cour, il eut pour Vienne des paroles encourageantes : "Je promets à la littérature allemande toujours plus de chance à Vienne que dans un Berlin français" et il garda une profonde reconnaissance à Joseph II de leur avoir donné le premier une scène nationale. 2) Nicolai reconnaît que la prise en charge par la Cour du théâtre Am Burgtor en avait relevé le niveau en recrutant quelques bons acteurs et en le dotant d'une installation matérielle (éclairage, confort, décors, costumes, etc.) d'excellente qualité et telle qu'il n'en existait aucune qui lui soit comparable en Allemagne. Mais à quel titre, demandait-il, ce théâtre peut-il prétendre être "national" ? Rien ne permet à l'Autriche d'utiliser un terme qui ne se justifie que pour des pays comme la France, l'Angleterre, et l'Italie, ajoute-t-il dans son élan. Le théâtre allemand "est vraiment encore dans son enfance" et ce n'est certainement pas à Vienne qu'il peut être qualifié de national. Le thème déjà apparu à propos de la "capitale de la Germanie" resurgit ici. Nicolai met tout simplement les choses au point en intitulant le chapitre consacré à ce théâtre "La scène allemande au Théâtre

1) "... gute regelmässige Originale und wohlgeratene Übersetzungen" indique le décret du 23 mars faisant du "Theater nächst der Burg" le "Hof- und Nationaltheater". C'est là que Sappho de Grillparzer sera créée le 21 avril 1818, puis Das Goldene Vlies les 26 et 27 mars 1821, puis König Ottokars Glück und Ende le 19 février 1825, ainsi que bien d'autres de ses pièces. C'est le 16 décembre 1874 que commencent les travaux du nouveau Burgtheater sur la Ringstrasse. Ils seront terminés en 1888. Le 12 octobre, la dernière représentation dans l'ancien théâtre am Michaelplatz est Iphigénie auf Tauris et le 14 octobre, le nouveau Burgtheater est inauguré avec Esther de Grillparzer et Wallensteins Lager de Schiller.

2) "Der deutschen Litteratur verspreche ich in Wien doch immer mehr Glück als in einem französischen Berlin." Cité dans Magenschab, H. : Ed. cit., p. 180.

am Burgtor, ou, comme on dit à Vienne, le Théâtre national." 1)
Faute de définition précise de ce que le fondateur entendait
par "national" - mais probablement pensait-il à la nation
autrichienne -, Nicolai ressent ce mot comme une prétention
nouvelle de Vienne sur l'ensemble de l'Allemagne ou, comme
il l'écrit : "Vienne même souffre d'une vanité inopportune." 2)

Quelle impression pouvait avoir de Vienne et de l'Autriche,
dans le domaine artistique, le lecteur qui n'était en mesure
de juger que d'après ce que lui apportait la Relation ? Une
grande ville du Sud allemand qui prétendait jouer le rôle
d'une métropole grâce à quelques institutions appelées impé-
riales ou même "nationales". Mais qu'il s'agisse de productions
propres au génie particulier de ses artistes ou d'oeuvres
inspirées d'influences diverses, aucune ne saurait être compa-
rable, sans en subir des conséquences désavantageuses pour
elle, aux productions de l'art allemand traditionnel que
Nicolai reconnaissait comme le seul authentique, et que
symbolisait, pour l'architecture et la musique, une cathé-
drale semblable à celle de Strasbourg et dans laquelle seraient
exécutées des oeuvres de Bach ou de Telemann. Quant à la litté-
rature et au théâtre, l'Autriche fut longtemps coupée du reste
de l'Allemagne et les quelques efforts tentés pour arriver au
niveau des oeuvres allemandes ne pouvaient faire mériter à ce
pays, et à Vienne, le rang revendiqué dans le domaine des lettres.

*
* * *
*

1) Voir Rb IV, p. 561. Pezzl écrit à ce sujet : "J'appelle scène
nationale celle qui joue dans la langue de sa nation, dont les
pièces représentent autant que possible les moeurs nationales
et qui correspondent au génie et à l'intérêt de la nation qui la
fréquente." ("Eine Nationalbühne heisse ich jene, die in der
Sprache ihrer Nation spielt, deren Stücke so viel als möglich
die Nationalsitten schildern und für den Genius und das Interesse
der sie besuchenden Nation angemessen sind." Ed. cit., p. 316.
2) "Wien selbst leidet durch solche unzeitige Eitelkeit." (Rb
IV, p. 572).

CHAPITRE VIII : LES QUESTIONS RELIGIEUSES

1. Introduction

Le fait que Nicolai ait séjourné un assez long temps dans un pays presque complètement catholique, suffisait à donner à sa découverte de la réalité de l'autre confession un intérêt particulier, ou comme il l'écrit : "Comme Vienne était le premier endroit totalement catholique où je me trouvais, j'avoue volontiers que la nature du catholicisme me frappa fortement et me donna l'occasion de faire de très nombreuses observations." ¹⁾ Mais Nicolai ne s'en tient pas, dans ce domaine, comme dans la plupart des autres, à des observations immédiates. Entre l'époque de la Réforme protestante et de ses conséquences en Autriche et celle des réformes de Joseph II, Nicolai englobe une vaste période pendant laquelle justement les questions religieuses, en Autriche comme dans toute l'Europe, occupèrent une place de premier plan : rôle des jésuites et sort des protestants pendant la Contre-Réforme, influences d'idées et de courants de pensée d'origines diverses sur le catholicisme baroque : mouvement réformateur de Muratori, fébronianisme, sorte de version allemande du gallicanisme, jansénisme introduit à Vienne par van Swieten et ses amis, sans parler de l'influence protestante sur les pays limitrophes, et tout cela déjà sous le règne de Marie-Thérèse. Si nous ajoutons la suppression de l'ordre des jésuites en Autriche, après bien d'autres pays, et la volonté d'intervention directe de l'Etat, soit pour récupérer une place dans des domaines que le clergé possédait jusqu'alors en maître, soit pour intervenir directement dans la vie proprement religieuse, comme le fera à partir de 1781 Joseph II, on aura une brève évocation de l'arrière-plan historique et de l'actualité immédiate au moment où Nicolai rédigeait sa Relation.

Les questions religieuses étaient pour lui doublement importantes. Elles étaient, peut-être plus que toutes les autres, le domaine privilégié de l'Aufklärung et le véritable révélateur

1) "Da Wien der erste ganz katholische Ort war, wo ich mich aufhielt ; so gestehe ich gern, dass mir das katholische Wesen äusserst auffiel und mir zu sehr vielen Betrachtungen Gelegenheiten gab." (Rb V, p. 13-14).

de son existence ou de son inexistence. Elles étaient aussi une vieille habitude de l'auteur-éditeur qu'était aussi le voyageur. Des Briefe die neueste Litteratur betreffend à Sebaldus Nothanker en passant naturellement par l'ADB, la religion était devenue le thème primordial, qu'il se soit agi de porter des attaques contre l'orthodoxie hypocrite ou de se faire le porte-parole du rationalisme théologique. La Relation témoigne des mêmes préoccupations en les plaçant dans le cadre plus vaste d'un affrontement, du moins dans l'esprit de l'auteur, entre le bon vieux protestantisme de Luther et l'indécrottable catholicisme de toujours.

Car c'est d'abord en protestant que s'exprime Nicolai : des poursuites auxquelles furent soumis ses coreligionnaires du XVIème siècle aux tentations d'un rapprochement entre les confessions, en passant par les ambiguïtés de l'Edit de tolérance, Nicolai esquisse avec fierté le panorama sur lequel, de la Réforme à l'Aufklärung du XVIIIème siècle, plane la liberté de penser et l'espoir du genre humain. D'un trait plus épais, dans un tableau où l'ombre domine, c'est ensuite le monde catholique qu'il dépeint, un monde dans lequel la religion est omniprésente et dont le modeste chapitre intitulé "La religion et les coutumes religieuses à Vienne ¹⁾" ne rend qu'incomplètement compte. Que Vienne ait été un excellent poste d'observation, cela va sans dire, mais de Banz à Presbourg, de Passau à Linz, de St-Emmeran à Melk... il n'est pratiquement pas d'église, de pèlerinage, de couvent ou de colonne votive qui aient échappé au voyageur. Les réflexions qui s'ordonnent autour de ces symboles, nourries de réminiscences et de lectures, sont de nouveau celles du protestant, parfois pensif, parfois agacé, mais le plus souvent accusateur. Ayant révélé un abus ou un préjugé, Nicolai écrit : "Chaque protestant qui révèle des faits de ce genre et les place dans l'éclairage qui convient, ne rend pas seulement service au protestantisme, mais aussi à la véritable Aufklärung." ²⁾

1) Rb V, Chap. XIII, p. 3 à 186.

2) "Ein jeder Protestant, der Thatsachen dieser Art offenbar macht, und in ihrem rechten Lichte zeigt, thut nicht allein dem protestantischen Wesen, sondern auch der wahren Aufklärung einen Dienst." (Rb III, p. LVII) Voir encore Rb II, p. 500, p. 502 ; Rb V, p. 17, p. 85.

La peinture sans concession du monde catholique et la constante mise en garde adressée aux protestants sur les menaces que celui-ci fait peser sur ceux-ci, les jugements sans illusions sur la réforme catholique et les possibilités d'un rapprochement entre catholiques et protestants forment un fil conducteur à travers l'envahissant chapitre des questions religieuses diffus dans toute la Relation.

2. Le protestantisme

La rétrospective historique que Nicolai trace de l'évolution du protestantisme en Autriche jusqu'à l'avènement de Joseph II est marquée par deux centres de gravité qui se retrouveront dans toute son analyse des rapports entre le catholicisme et le protestantisme. Le premier, c'est l'élan naturel qui le porta à travers le temps et continue à en faire sa force ; le second, c'est sa faiblesse dans les pays dominés par le catholicisme.

Il y eut donc en Autriche une époque que Nicolai évoque avec fierté et non sans nostalgie, où presque l'ensemble du pays, et dans toutes les classes de la société, avait adopté le luthéranisme. Puis les souverains successifs avaient, par des moyens divers, décidé de chasser de leurs Etats les adeptes de la nouvelle confession ou d'en limiter le nombre : répression sous Ferdinand Ier, arrangements avec la noblesse protestante pour des raisons financières avec Maximilien II, fermeture des écoles et des églises par Rodolph II, persécutions croissantes pendant toute la première moitié du XVIIème siècle avec le choix entre la conversion forcée ou l'exil et la confiscation des biens. ¹⁾ Outre la violation des droits naturels de l'homme, tous ces princes ont commis une violation des consciences, chaque homme ayant "le droit de suivre sa conscience en matière de foi." ²⁾ Si beaucoup de nobles

1) Voir Rb II, p. 494-96 et Rb III, p. 99-104.

2) "Das Recht, seiner Überzeugung in Glaubenssachen zu folgen." (Rb III, p. 100).

se sont expatriés, les gens du peuple sont restés et ont gardé leurs convictions comme en témoigne le nombre de ceux qui désirent se convertir depuis que l'Edit de Tolérance le permet. Des milliers de fidèles avaient su pendant des siècles conserver leur foi en secret malgré toutes les mesures d'interdiction ou d'intimidation, "une nouvelle preuve que l'on ne peut pas détruire les convictions des hommes, et moins encore leurs convictions religieuses." 1)

L'Edit de Tolérance promulgué par Joseph II en 1781 fut naturellement salué par Nicolai, et la Relation contient de très nombreux passages dans lesquels il loue la décision de l'empereur et sa "façon de penser vraiment chrétienne." 2) De quoi s'agissait-il exactement ? Par le "Toleranzedikt" du 13 octobre 1781, le libre exercice de leur religion était accordé à l'ensemble des protestants et aux orthodoxes. Pratiquement, cela signifiait aussi la reconnaissance de toute une série de droits : admission à tous les emplois et à toutes les dignités, liberté de participation aux processions, création d'un consistoire viennois pour les protestants, droit pour toute communauté de plus de cent membres d'avoir un pasteur, une école avec un instituteur, un temple à condition qu'il ne soit pas situé dans une rue principale et qu'il n'ait pas de cloche, et les conversions étaient admises après avoir préalablement averti les autorités. 3) Le succès de ces mesures fut tel, du moins

1) "Zum neuen Beweise, dass man die Gesinnungen der Menschen nicht, und am wenigsten die Religionsgesinnungen, durch Verbote vertilgen kann." (Rb II, p. 496). Nicolai cite, par exemple, le chiffre de 3508 protestants en 1782 dans une petite ville comme Efferding (Hte-Autriche). D'autre part, à propos des mesures d'intolérance, E. Zöllner écrit : "Le nombre des fugitifs était élevé ; il se montait à plus de cent mille personnes provenant du territoire situé à l'intérieur des frontières de l'actuelle Autriche." Histoire de l'Autriche (Ed. cit.), p. 221.

2) "Eine wahre christliche und menschenfreundliche Denkungsart" (Rb II, p. 495). "Die wohlthätigen toleranten Gesinnungen des Kaisers" (id. p. 496) ; "Die edlen toleranten Gesinnungen des Kaisers" (id. p. 504). Voir Rb V, p. 118.

3) J. Pezzl indique que pour 24 millions d'habitants des Etats héréditaires on comptait 4.522.000 non-catholiques : 926.000 réformés, 304.000 luthériens, 290.000 juifs, 2.916.000 orthodoxes et 86.000 sociniens. ed. cit., p. 390. Sur l'aspect pratique de l'Edit de Tolérance, voir Léonard, E. : Histoire générale du protestantisme, t. 3 (Paris 1964), p. 8.

pour la communauté protestante, que bien vite le gouvernement se vit obligé de freiner l'élan et donc de prendre d'autres mesures contraignantes. Dès janvier 1782, les candidats à la conversion devaient se soumettre à une retraite de six semaines sous la direction d'un prêtre catholique. En janvier 1784, il n'était pratiquement plus possible de devenir officiellement protestant. Si ces mesures restrictives n'avaient plus le caractère menaçant de celles des siècles précédents, elles n'en restaient pas moins vexatoires pour les protestants qui vivaient dans les territoires autrichiens. ¹⁾ Comme il le fit dans d'autres domaines, Joseph II avait agi très vite et sans s'assurer d'un soutien ou d'un consensus qui donnerait à ses décisions une chance d'être acceptées et approuvées par une majorité de ses sujets. L'afflux des protestants provoqué par son Edit le conduisit donc, non seulement à revenir sur la liberté octroyée, mais à accepter des initiatives visant à ramener dans le sein de l'Eglise catholique les membres égarés. Si Nicolai continue à garder une estime réelle à Joseph II, il sait que le clergé n'a pas suivi l'empereur dans ses idées sur la tolérance. "Les protestants sont toujours appelés hérétiques et ennemis de Dieu, même par des prêtres catholiques modérés, et ils ne sont certes plus brûlés, mais tolérés sur cette terre comme les païens ou les publicains." ²⁾ Des confréries se créent avec comme mission d'attirer les protestants et de leur faire adopter la véritable doctrine. Nicolai en arrive à considérer les mesures sur la tolérance comme une vaste entreprise qui camouflerait en fait une tentative dirigée contre les protestants. Elles ont en fait permis à l'Eglise catholique d'étendre ses filets "dans lesquels nous nous pré-

1) Nicolai indique pour la Haute-Autriche l'existence de 14.000 protestants, pour Vienne 2.500 luthériens et 500 réformés. Il cite deux dates concernant les mesures restrictives, une circulaire du 31 janvier 1782 et un édit du 1er janvier 1784. (Rb V, p. 182 et 184).

2) "Noch immer werden die Protestanten selbst von moderaten katholischen Geistlichen, Ketzler und Feinde Gottes genannt, welche freylich nun nicht mehr zu verbrennen, sondern gleich den Heiden und Zöllnern auf dieser Erde zu dulden." (Rb I, p. 47). Nicolai se réfère à ce sujet à différents écrits : les Staatsanzeigen de Schlötzer, le Historisches Portefeuille de 1784, et Schreiben eines österreichischen Pfarrers über die Toleranz.

cipitons comme des mouches imbéciles." 1) Malgré ces mesures, l'expansion du protestantisme reste faible et le fait de cas isolés, note Nicolai, tandis qu'au même moment le catholicisme gagne en force et en considération dans les pays protestants et réussit même à y pénétrer. Ainsi comprise, la tolérance n'est qu'un miroir aux alouettes ou, comme dit Nicolai, "eine Vorspiegelung". En même temps qu'il déclare, définissant ainsi l'idée de tolérance : "Nous sommes tous les enfants du Père universel qui nous a donné en commun cette belle terre comme demeure" 2), il regrette d'autre part que le mot existe, car il traduit de façon générale un état de fait qui n'aurait jamais dû exister. "Chaque homme a le droit inné de suivre sa conviction profonde en matière de croyance, le mot de tolérance ne devrait peut-être jamais être employé. Il est seulement apparu pour être opposé à un concept pire qui n'aurait jamais dû exister au monde, le concept d'une religion dominante. Tant que ce concept existera, il causera beaucoup de malheur. La religion ne doit pas dominer, ne doit pas être dominée." 3) Exigence que Nicolai a trouvée réalisée dans le protestantisme, "le grand bienfait", auquel inlassablement il rend hommage dans son livre.

La Réforme de Luther, écrit Nicolai, fut donc un "inestimable bienfait" en apportant "le véritable bonheur à la société

1) "Allenthalben spannt die unfehlbare Kirche ihre Netze aus und wir fliegen wie die dummen Fliegen hinein." (Rb V, p. 6). Voir aussi Rb IV, p. 743.

2) "Wir sind ja alle Kinder des Allvaters, der uns gemeinschaftlich diese schöne Erde zur Wohnung gegeben." (Rb VIII, pièces annexes, p. 13) qui n'est pas sans rappeler "Ne sommes-nous pas tous enfants du même père et créatures du même Dieu ?" de Voltaire.

3) "Der wahre Grund der Toleranz ist : dass ein jeder Mensch ein angeborenes Recht hat, in Glaubenssachen seiner Überzeugung zu folgen. Zwar sollte vielleicht gar nicht einmal das Wort Toleranz gebraucht werden. Es ist bloss entstanden, um einem schlimmern Begriffe, der nie in der Welt hätte seyn sollen, dem Begriffe einer herrschenden Religion entgegengesetzt zu werden. So lange dieser Begriff noch in der Welt ist, wird er immer viel Unglück anrichten. Religion muss nicht herrschen, muss nicht beherrscht werden." (Rb VI, p. 399).

humaine". 1) Sur le plan religieux d'abord, elle "a depuis 250 ans délivré de la sombre superstition" les protestants en affirmant son "indépendance vis-à-vis des dogmes humains", 2) entendant par là la doctrine catholique imposée autoritairement aux croyants. Les doctrines, les enseignements plutôt de la Réforme - Nicolai emploie "Satzungen" pour l'Eglise catholique, "Lehren" pour le protestantisme -, "peuvent être ramenées davantage à la nature de l'homme" et "la recherche de la vérité des doctrines est puisée directement dans la raison et l'Écriture", et c'est de cela que vient "l'infini bonheur" apporté à l'humanité. 3) Le libre exercice de la raison et l'exigence d'une exégèse sans intermédiaires propres aux réformés sont naturellement liés au rejet d'une église hiérarchique et de ses conciles, d'une infaillibilité contre laquelle se révoltent la raison et l'entendement. L'église réformée par Luther a été libérée de trois défauts capitaux que Nicolai ne cesse de dénoncer s'agissant de l'Eglise catholique. La constitution ecclésiastique protestante est simple, "par bonheur dépourvue largement de hiérarchie, de tout pouvoir de contrainte sur les consciences, de toutes cérémonies dénuées de sens" 4), écrit Nicolai, faisant abstraction ici de la stricte orthodoxie protestante et de ses pasteurs auxquels il avait, il est vrai, réglé leur compte dans le Sebaldus Nothanker. Songeant à la Réforme, Nicolai l'assimile dans la Relation à sa tendance libérale et éclairée à laquelle l'humanité doit "une plus grande puissance de la pensée." 5) Le protestantisme est synonyme de liberté et il faut "remercier

1) "Das wahre Wohl der menschlichen Gesellschaft... unschätzbare Wohlthat." (Rb IV, p. 880) Voir encore Rb I, p. 53 ; Rb II, p. 505 ; Rb V, p. 40.

2) "Die Unabhängigkeit von Menschensatzungen." (Rb I, p. 53).

3) "... so fern diese Lehren Wahrheit sind, und mehr auf die Natur des Menschen zurückgeführt werden können, in so fern die Untersuchung der Wahrheit der Lehren aus Vernunft und Schrift unmittelbar geschöpft wird, haben sie... das menschliche Geschlecht unendlich beglückt." (Rb IV, p. 879).

4) "Unsere simple Kirchenverfassung, die so glücklicherweise von aller Hierarchie, von aller Gewalt über die Gewissen, von allen leeren Ceremonien weit entfernt ist..." (Rb I, p. 306).

5) "Grosser Vorzug der durch die protestantische Religion vermehrten Denkkraft." (Rb V, p. 13).

Dieu pour cette liberté que la Réforme et l'esprit véritablement libre du protestantisme ont apporté aux pays protestants allemands" ¹⁾, écrit-il en précisant ailleurs le rôle "de la philosophie et d'une exégèse plus raisonnable" dans les progrès réalisés par l'Aufklärung depuis cinquante ans. ²⁾ Le protestantisme est aussi synonyme de progrès. De Luther à l'Aufklärung, l'esprit humain n'a cessé son mouvement en avant : "Dans les pays protestants, qui se sont libérés de la hiérarchie depuis plus de deux cents ans, la liberté de penser et toutes les connaissances théoriques et pratiques qui éclairent l'esprit humain et développent activement le véritable bonheur de la société humaine, ont pris un envol beaucoup plus libre. Ceci est manifeste." ³⁾ D'ailleurs, toute la Relation n'est-elle pas l'illustration de ce thème amplifié par le contraste que forment les pays catholiques ? Déjà au simple niveau du voyageur qui observe le paysage et les hommes, les bienfaits du protestantisme se concrétisent. En arrivant dans la région de Linz, les villages deviennent plus beaux, les champs sont mieux cultivés, on sent que le paysan est plus actif, chaque ferme ayant un petit jardin bien entretenu. "Il est très curieux que c'est justement dans la province au-dessus de l'Enns que la religion protestante fit d'abord son entrée et s'y est maintenue le plus longtemps" ⁴⁾ note Nicolai. De façon plus générale, il a remarqué en traversant les campagnes catholiques que les gens y travaillaient peu et y mangeaient par contre très bien. Dans les campagnes protestantes, ils ne sont "pas aussi replets...

1) "Gott für die Freiheit danken, welche die Reformation und der wahre freye Geist des Protestantismus auf die deutschen protestantischen Länder gebracht hat." (Rb IV, p. 710).

2) "Die Schritte zur Aufklärung, welche seit fünfzig Jahren bey den Protestanten durch Philosophie und vernünftiger Exegese in so grossem Maasse geschahen." (Rb VI, p. VI).

3) "In den protestantischen Ländern, die sich schon vor mehr als 200 Jahren von der Hierarchie losgemacht, haben die Freiheit zu denken, und alle theoretische und praktische Kenntnisse, wodurch der menschliche Geist aufgeklärt und das wahre Wohl der menschlichen Gesellschaft thätig befördert wird, einen viel freyern Flug genommen. Diess ist offenbar." (Rb IV, p. 878).

4) "Sehr merkwürdig ist es, dass gerade in der Provinz ob der Ens die protestantische Religion zuerst Eingang fand, und sie am längsten erhielt." (Rb IV, p. 475).

mais plus actifs et plus industriels." 1) Même constatation sur le plan intellectuel : "Dans les provinces catholiques, où l'on entend parler d'aucun protestant à la ronde, on est en partie moins évolué", et si on l'est un peu plus, la raison en est simple : "Que la lumière dans les pays catholiques soit venue de l'Allemagne protestante, c'est irréfutable. Dans toutes les sciences, les catholiques ont pris modèle sur nos écrivains." 2)

3. L'église romaine

L'ardeur dont Nicolai fait preuve à vanter le protestantisme et ses bienfaits se manifeste une nouvelle fois à propos du catholicisme, mais avec naturellement une intention inverse et plus complexe. Si l'église romaine persiste à être le symbole de tous les maux et de tous les abus, comme au temps de Luther, elle demeure aussi une puissance quasiment inébranlée et, à travers toutes les innombrables déclarations que la Relation contient à son sujet, transparaissent deux sentiments distincts mais étroitement liés. Elle est un antagoniste dont on ne saurait assez répéter les torts, mais elle est aussi un danger pour l'homme en général et pour les protestants en particulier. Tous ces aspects sont rigoureusement intégrés les uns aux autres dans le discours du livre et resurgissent isolément ou regroupés, en filigrane ou en gros caractères, sous forme d'exposé ou en note de bas de page. Pour simplifier la présentation de cet abondant sujet, nous les avons regroupés autour de quelques thèmes qui nous sont apparus comme dominants.

Pour faire comprendre à ses lecteurs "l'esprit de la confession catholique", Nicolai rappelle les attributs propres à l'Eglise romaine dont deux lui apparaissent comme particulièrement insupportables, l'infaillibilité et la prétention d'être

1) "Nicht so feist... (aber) thätiger und anstelliger." (Rb II, p. 342).

2) "In den ganz katholischen Provinzen, wo man weit und breit von keinem Protestanten hört, ist man zum Theil noch nicht so weit... Dass die Erleuchtung des katholischen Deutschlands von dem protestantischen hergekommen sey, ist unwidersprechlich. In allen Wissenschaften haben die Katholischen Muster von unsern Schriftsteller genommen." (Rb I, p. 103 et 102). Voir aussi Rb IV, p. 565 (note).

seule à pouvoir assurer le salut ; "l'essentiel de la religion catholique romaine" réside aussi dans la conception de la "hierarchie". Quand Nicolai emploie le terme de hiérarchie, il ne s'agit pas de constater une caractéristique de l'ordre des dignités ecclésiastiques : pape, évêques, prêtres et fidèles, mais d'un pouvoir, d'un gouvernement qui exige une aveugle obéissance à ses commandements et une foi non moins aveugle en ses dogmes. Poussés par un "indomptable désir de régner", par un "besoin de domination" du genre humain, s'attribuant le rôle de "gouverneurs du Christ" sur la terre, ils sont parvenus à "exercer le plus abominable despotisme sur l'esprit humain." 1) En se faisant attribuer par leurs théologiens le dogme de l'infaillibilité et le pouvoir exclusif d'assurer le salut, les papes sont parvenus à créer "un système complexe de pouvoir clérical" et à faire peser sur l'humanité "un funeste joug", ou ailleurs, "à placer les citoyens de l'Etat sous le joug des prêtres." 2) "L'infaillibilité est... un droit régalien, comme il y en a dans maints pays despotiques... et dont l'usurpation est contraire à la nature de l'homme." 3) Plus peut-être qu'en tant que protestant "qui n'admet l'infaillibilité d'aucun homme et d'aucune assemblée humaine" 4), il réagit à ce sujet en tant qu'Aufklärer - mais il est vrai que chez lui les deux aspects n'en font qu'un - qui s'insurge sur les effets de cette domination exercée sur les esprits. Dans les pays catholiques, les fidèles "se laissent guider comme des moutons dociles par la volonté du clergé." 5)

1) "Das wesentliche der römischkatholischen Religion" (Rb V, p. 505). "Der scheusslichste Despotismus über den menschlichen Geist." (Rb V, p. 7) Voir aussi Rb II, p. 501 ; Rb IV, p. 643, p. 711, p. 876, p. 879-80 ; Rb V, p. 3, p. 4, p. 5, p. 7 ; Rb X, p. 119-20.

2) "Ein vielfach zusammengesetztes System geistlicher Gewalt." (Rb V p. 6). "Die Bürger des Staates unter das Joch der Priester zu bringen." (id. p. 5).

3) "Die Unfehlbarkeit ist... ein Regale, so wie es in manchen despotischen Ländern giebt... deren Anmassung wider die Natur des Menschen ist. (Rb IV, p. 746).

4) (Der Protestant) "der keinem Menschen und keiner Versammlung von Menschen Unfehlbarkeit zugestehet." (Rb II, p. 502).

5) (Die Katholiken) "lassen sich wie geduldige Schafe nach dem Willen der Obern leiten." (Rb IV, p. 883).

Sans pouvoir réfléchir, ils doivent accepter les dogmes imposés, avec ou sans conviction. "Combien la raison humaine est dégradée par une telle inactivité", voire même atrophiée.¹⁾ Bref, l'Aufklärung ne pourra jamais pénétrer dans l'Eglise romaine tant que l'infailibilité existera et continuera donc à être le premier obstacle à l'exercice de la pensée libre, au progrès des sciences, de l'instruction et de tout ce qui contribue au bonheur de l'homme. Et comme Nicolai n'était pas sans savoir que l'esprit de réforme soufflait sur l'Eglise et que le pouvoir du pape était en partie mis en question par un certain nombre de théologiens, Febronius le premier avec son De Statu Ecclesiae et legitima potestate Romani pontificis de 1763 (qui fut d'ailleurs condamné trois ans plus tard...), il répond que le transfert des pouvoirs pontificaux aux évêques consisterait à "une multiplication des papes", ce qui ne ferait qu'aggraver le mal. Nicolai est plus radical : "On ne peut rien attendre de la prétendue réforme et de la soi-disante Aufklärung (dans l'Eglise catholique) si la hiérarchie n'est pas complètement renversée dans toutes ses parties."²⁾

En s'arrogeant la "prétention d'être seule en mesure d'assurer le salut des âmes", l'Eglise manifeste un autre aspect insupportable de sa doctrine. Ce pouvoir autocratique, outre qu'il est "extravagant" et "exclut tout progrès de la pensée et des lumières", se manifeste aussi dans la volonté d'expansionnisme et de propagation de sa doctrine comme la seule véritable, et là le protestantisme est directement menacé. L'exemple le plus frappant et qu'il a vu de ses yeux lors de son passage à Linz, n'est-ce-pas ce séminaire du Nord, le "Nordisches Stift", une de ces institutions de jésuites qui "veillent à ce que le grain de la religion catholique soit semé en permanence et dans le silence" dans les pays protestants et en attendent les fruits ? La nomination d'évêques étrangers à la tête de

1) "Wie sehr der menschliche Verstand durch solche Unthätigkeit erniedrigt" (Rb V, p. 10) "... Jahrhunderte lang den Verstand der Menschen verkrüppeln müssen." (Rb V, p. 95, Id. p. 104).

2) "Von der seynsollenden Reformation und von der vermeinten Aufklärung (kann man) so gut wie nichts erwarten... wenn nicht die Hierarchie... in allen ihren Theilen gänzlich gestürzt ist." (Rb V, p. 4).

territoires sécularisés depuis plus d'un siècle, à Brandenbourg, à Magdebourg par exemple, est un autre signe de l'ingérence de Rome et du non-respect de traités solennels. Un prêtre catholique a pu dire publiquement la messe dans différentes villes de Suède, dans des églises protestantes et avec l'autorisation du roi. ¹⁾ Pour Nicolai ce sont autant de signaux d'un danger, celui de la propagation de la foi romaine ; les préoccupations oecuméniques de certains de ses contemporains le laissent froid, ou plutôt nous constaterons que l'idée d'un rapprochement des confessions chrétiennes sera pour lui une cause d'échauffement supplémentaire.

Mais plus que ces attaques, somme toute traditionnelles, contre Rome, ce sont les impressions et les jugements portés par la Relation sur l'Eglise catholique autrichienne qui offrent le plus d'intérêt. Bien des passages sur le clergé nous donnent le sentiment de les avoir déjà lus maintes fois sous la plume d'autres auteurs, tellement ils font partie des thèmes traditionnels du siècle des Lumières s'agissant de religion ou d'église. Parfois Nicolai a pourtant su varier le trait et même, c'est une justice à lui rendre, porter des jugements différenciés qui nuancent heureusement la condamnation globale de l'Eglise catholique telle qu'elle est exprimée dans certaines pages.

"Ce qui frappe beaucoup à Vienne, écrit le voyageur, c'est la grande quantité de religieux, et ce qui frappe autant, c'est combien peu d'entre eux sont peu religieux." ²⁾ Le jeu de mots de cette phrase résume toute la situation d'un certain clergé viennois dont beaucoup de membres, "dès qu'ils ont retiré l'étole, ont vraiment retiré tout ce qu'il y avait de sacerdotal

1) (Sie) "sorgen dafür, dass der Samen der katholischen Religion daselbst beständig in der Stille ausgesät und die Frucht gewartet werde." (Rb II, p. 371). Voir aussi Rb II, p. 507, p. 620-21, p. 644 ; Rb VI, p. VII. A propos des missions encore : Rb II, p. 499 ; Rb I, p. 47 ; Rb III, p. LVI. Le "Nord. Stift" avait été fondé en 1690 et formait une trentaine de jeunes scandinaves et autrichiens. Il jouait pour la diffusion du catholicisme en Suède, au Danemark et en Norvège un rôle équivalent aux séminaires de Douai et de St-Omer pour l'Ecosse et l'Angleterre. Voir Rb II, p. 496-97, p. 500-10 et pièce annexe LIV de Rb III.
2) "Die grosse Menge von Geistlichen muss in Wien sehr auffallen ; und eben so sehr fällt es auf, sie wenig geistlich der grösste Theil davon ist." (Rb V, p. 17).

en eux." 1) Rien ne distingue vraiment un évêque d'un prince si l'on en juge par son train de vie ; les autres dignitaires et les chanoines bénéficient de prébendes "qui leur permettent de vivre en toute oisiveté." Quant au simple clergé, il se distingue par "davantage de véritable zèle pour la religion, par davantage de savoir, d'ardeur au travail et d'utilité pour la société humaine", 2) toutes qualités par lesquelles, nous l'avons souvent constaté, Nicolai pardonne tout à un homme, même catholique. Mais de façon générale, "l'état de prêtrise n'est vraiment qu'un moyen de vivre dans l'aisance" et "la majorité du clergé séculier se compose de mauvaises gens qui deviennent oisifs dès que la messe est terminée." 3) Les différences d'origine sociale étant moins accentuées dans le clergé séculier, c'est surtout le critère d'utilité qui servira à juger les différents ordres religieux dont Vienne foisonnait ; c'est du reste le critère dont se servira Joseph II pour en réduire le nombre... Lorsqu'au moment où il rédigeait le cinquième volume de la Relation, et justement au chapitre sur la religion, il écrivit : "Je ne voudrais presque rien dire des moines et de la 'moinerie' ; on en a les oreilles rebattues à tel point qu'on finirait par prendre ces pauvres moines en pitié." 4) Nous aurons à revenir sur les raisons de cette pitié et sur ce qu'a ressenti Nicolai à ce sujet, mais toujours est-il que pendant son séjour à Vienne pratiquement aucun ordre n'a échappé à son examen, de même que presque pendant tout son voyage : Banz, St-Emmeran, Melk ou St-Blasien furent de grandes étapes. Il est vrai que Nicolai se montre toujours plus amical envers les gens qu'il a rencontrés qu'envers ceux qu'il juge de l'extérieur. Contrairement

1) "Sobald sie die Stola... ausgezogen haben, ziehen sie auch alles, was geistlich ist, aus." (Rb V, p. 27).

2) "Unter den gemeinen Weltgeistlichen, findet man verhältnissmässig gewiss mehr wahren Eifer für Religion, so wie auch mehr Gelehrsamkeit, Fleiss und Brauchbarkeit für die menschliche Gesellschaft, als unter dem vornehmern Theile." (Rb V, p. 24).

3) "Der Priesterstand ist wirklich nur ein Mittel mit Gemächlichkeit zu leben." (Rb V, p. 18). "Der grösste Theil besteht aus schlechten Leuten, die, nachdem ihre Messe vorbey ist, müssig gehen." (id. p. 26).

4) "Von Mönchen und Möncherey möchte ich fast nichts sagen. Man hört jetzt zum Ueberdrusse davon, so dass man endlich mit den armen Mönchen Mitleid haben möchte." (Rb V, p. 29).

donc à l'homme de la rue qui, en Autriche, "honore tout froc consacré, toute tête tonsurée et tout oisif déchaussé sans faire de distinctions", Nicolai voit d'importantes différences, Si les bénédictins et les chanoines réguliers de Saint-Augustin (il a des amis dans les deux ordres) comptent des gens instruits et éclairés dans leurs rangs, les dominicains et les capucins ont en commun un "air hagard et grossier." Ces derniers sont "sales, bêtes et fiers" et propagent "la bêtise et l'infamie". Outre le vêtement et une physionomie particulière, le moine est en général, et comme dans l'imagerie traditionnelle, joufflu, ventru, rougeaud, comme il arrive aux gens qui sont amateurs de bons vins et de bonne chère. ¹⁾ Nous avons déjà rencontré les frères de la Charité dans les hôpitaux de Vienne, les carmes déchaussés, eux, "ne s'occupent pas de malades mais de leurs propres ventres qui étaient tous bien engraisés, à ce que j'ai vu." ²⁾ Trahis aussi par leur ventre, les trinitaires recueillent des aumônes pour racheter les chrétiens tombés aux mains des Turcs et des pirates mauresques. En fait un tiers va aux bonnes oeuvres, les deux autres dans les cuisines de l'ordre. Les barnabites, appelés en Autriche par Ferdinand II pour oeuvrer pour la foi, de propaganda fide, ont en fait oeuvré en veillant à de propaganda barnabitis si l'on en juge par l'autel de 50 000 florins qu'ils ont installé en 1752 dans leur église à Vienne. Les "Ecoissais" se sont engagés dans les affaires immobilières, etc. Comme on peut en juger, Nicolai était très informé de l'état des finances de chaque ordre, comme il l'était, en recopiant les ventes aux enchères des journaux, de la richesse des caves de certains ordres féminins. "On voit que ces pieuses religieuses ont jadis pu bien boire et bien vendre." ³⁾ Ces informations faisaient suite à la sécularisation

1) Voir Rb I, p. 116 ; Rb II, p. 358, p. 446, p. 637 ; Rb V, p. 24-25, p. 32-33, p. 68-69.

2) "Dagegen pflegen sie keiner Kranken, sondern ihrer eigenen Bäuche, welche an allen, die ich gesehen habe, wohlgemästet waren." (Rb III, p. 10).

3) Voir Rb II, p. 73, p. 638-39, p. 613-14. "Man sieht, dass diese frommen Klosterfrauen ehemals viel haben trinken und viel haben verkaufen können." (Rb II, p. 667). Nicolai rend compte du nombre exact de tonneaux pleins et vides et de leur contenance exacte. Des informations chiffrées identiques se trouvent aussi dans Rb III, Zusätze au vol. II, p. LXI-LXII.

des biens de certains ordres qui ne remplissaient pas de tâches sociales ou charitables. Nicolai, que les ordres religieux mettent parfois en verve, écrit alors, à propos des théatins - qui confient leur sort à la Providence -, "c'est certainement l'un des plus sages décrets de celle-ci que de commencer à réduire le nombre d'ordres si inutiles." 1)

Que s'était-il passé ? Le 29 novembre 1781, Joseph II avait déclaré que "les ordres qui n'étaient pas consacrés aux soins des malades et à l'éducation de la jeunesse ne pouvaient pas plaire à Dieu, étant complètement inutiles au prochain." Dans la patente du 12 janvier 1782, une quinzaine d'ordres et de couvents sont supprimés. 2) Nicolai commente : "Il est bien vrai que la vie d'un camaldule représente pour la société une oisiveté bien inutile... il est vrai que la vie solitaire d'un chartreux ou d'une clarisse n'est d'aucune utilité à l'Etat." Mais d'autres passages de la Relation montrent que la suppression d'ordres contemplatifs et la vie monacale en général avaient fait naître dans l'esprit de Nicolai, et pour différentes raisons, des réflexions diverses. Dans un cas, il s'agit d'un souvenir. Nicolai et des amis étaient allés visiter le cloître du Josephberg dans les environs de Vienne. C'étaient des ermites de l'ordre de Saint-Romuald qui l'occupaient alors, une sorte de chartreux. En 1782 l'ordre est supprimé et le monastère est vendu en 1783. Nicolai l'a peut-être appris par les journaux. Il se souvient alors avec émotion d'un vieux moine grisonnant qui les avait accueillis et guidés tout au long de la visite. Lui aussi était "inutile", mais Nicolai ne peut s'empêcher de plaindre quelque peu ces moines habitués depuis

1) "Es ist gewiss eine der weisesten Schickungen der Vorsehung, dass die so unnöthigen Mönchsorden anfangen vermindert zu werden." (Rb II, p. 627).

2) "... jene Orden können Gott nicht gefällig sein, die nicht mit Krankenpflege und Jugenerziehung beschäftigt sind, also dem Nächsten ganz und gar unnütz sind." Kleindel, W. : Ed. cit., p. 196 où l'on lit également qu'entre 1782 et 1786, 738 couvents avaient été supprimés sur 2.163 en Autriche et en Hongrie. En 1770 on comptait environ 45.000 moines et moniales dans ces deux pays. "Une certaine tendance à supprimer plus particulièrement les couvents fortunés est indéniable dans la seconde moitié de la décennie josphiste", écrit à ce sujet E. Zöllner : Ed. cit., p. 305-06.

toujours à vivre en solitaires et qui se voient brusquement chassés de leur ermitage et jetés de force dans le monde. Peut-être y avait-il des tâches plus urgentes... Les abbayes bénédictines et l'accueil amical qui lui fut réservé chaque fois, l'atmosphère particulière qu'il y respira, et plus que tout peut-être, les activités studieuses qu'il y constata, font que l'évocation de celles-ci sont toujours empreintes d'une sympathie sincère. Quittant l'abbaye de Banz, il note qu'il y avait trouvé quelque chose "d'extraordinairement attirant" : le calme, la méditation, l'absence de soucis quotidiens, quoi de plus propice au travail d'un savant ? On peut aussi, comme à Melk, s'y adonner à la musique en compagnie de gens compétents. Même souvenir de Sankt-Blasien et de la rencontre avec le prince-abbé Martin GERBERT ¹⁾, "un savant avenant et spontané, sans aucune prétention." A Vienne également, au couvent des chanoines de Saint-Augustin, il passa, selon ses propres mots, des heures très agréables. "Je ne peux jamais penser à cette maison sans un véritable plaisir" ²⁾, note-t-il à ce propos. Comme les bénédictins, les religieux y étaient humains et érudits. Le père Ignace Müller, mort peu après le voyage de Nicolai à Vienne, appartenait à "l'orthodoxie sévère", mais sa sincérité le rendit sympathique à celui qui n'avait pourtant aucune bienveillance pour toutes les orthodoxies. Il y avait donc "parmi les moines des personnes parfaites, pieuses, humbles et savantes", des "hommes érudits qui méritent toute notre considération." ³⁾

Mais d'un autre côté, et malgré ces aspects positifs de la vie monacale, "les hommes ne sont pas faits pour être tranquilles, ils doivent être actifs, occupés, remplis de soucis,

1) M. Gerbert (1720-1793) fut professeur et bibliothécaire de l'école de l'abbaye. Il fit construire l'église à coupole que Nicolai jugeait "la plus belle d'Allemagne." Il est l'auteur de Iter Alemannicum (1765), De cantu et musica sacra (1774), Historia Nigrae silvae (1783-88). Voir Rb XII, p. 64-76.

2) "Ich kann an dieses Haus nie ohne wahres Vergnügen denken, wegen der sehr angenehmen Stunden, welche ich in demselben... genossen habe." (Rb II, p. 637).

3) "Dass es übrigens auch unter den Mönchen vortreffliche, fromme, bescheidene, gelehrte Leute giebt, ist unwidersprechlich." (Rb V, p. 31); "Gelehrte Männer, welche alle Achtung verdienen." (Rb V, p. 458).

développer leur bonheur et celui de la société." 1) Non seulement la plupart des ordres ne correspondent pas à ces exigences, mais elles sont finalement néfastes, tant du point de vue théologique que spirituel, que personnel. Oubliant l'atmosphère et se souvenant de la règle, Nicolai redevient tout à fait lui-même : "Cette dépendance de la bonne ou de la mauvaise volonté des supérieurs, l'obéissance aveugle à leurs ordres, l'autorisation que ceux-ci donnent de penser et d'agir, l'interdiction de penser au-delà de ce qu'ils permettent, toute la discipline du cloître avec toutes ses conséquences, et qui peut si facilement dégénérer, tout cela pourrait effrayer un homme capable de penser, si rien d'autre ne le pouvait." 2) Beaucoup plus tard, Nicolai évoque à ce propos Lessing : il regrettait, selon des confidences à ses amis, qu'il n'y ait plus de couvents dans les pays protestants et qu'il aurait aimé qu'ils existassent encore "comme lieu de liberté pour des savants qui veulent à bon droit étudier en toute sérénité." Nicolai, qui a vieilli, écrit : "Le monachisme en soi mérite d'être mieux connu. Je ne suis pas un ami de cela... Mais mon opinion est que ce qui existe réellement dans le monde doit être considéré comme existant et considéré de tous les côtés avec impartialité." 3) Mais ceci était en 1796.

Si Nicolai oscille quelque peu dans ses jugements sur les

1) "Menschen sind nicht gemacht, um ruhig zu seyn, sie sollen thätig, geschäftig, voll Sorgen seyn, ihr eigenes Wohl und das Wohl der Gesellschaft befördern." (Rb I, p. 114).

2) "Dieses Abhängen von dem guten oder bösen Willen der Ober, der blinde Gehorsam gegen deren Gebote, die Erlaubniss, die diese zum Denken und Thun geben, das Verbot, nicht weiter zu denken, als sie es erlauben, diese ganze Klosterdisciplin, mit allen ihren Folgen, die so leicht in Möncherey ausarten kann, könnte schon, wenn es auch nichts anders thäte, einen denkenden Menschen abschrecken." (Rb I, p. 116).

3) "Lessing sagte mehr als einmal seinen Freunden, er wollte, wenn er zu einem gewissen Alter gelangt wäre, sich in ein Kloster begeben, um da ganz in Ruhe zu studiren... (er) sprach zu weilen mit ziemlicher Bitterkeit darüber, dass man in protestantischen Ländern alle Klöster abgeschafft hätte ; welche er erhalten wissen wollte, als Freystätte solcher Gelehrten, welche recht mit Musse studiren." Nicolai : "Das Mönchwesen an sich, verdient auch näher gekannt zu werden. Ich bin kein Freund davon... Doch ist meine Gesinnung auch so, dasjenige, was in der wirklichen Welt einmal besteht, als bestehend anzunehmen..." (Rb XII, p. 154-56).

moines et les couvents et s'émeut de la suppression de quelques ordres, il est un ordre dont la suppression est déjà ancienne, mais qui aura droit aux pages les plus virulentes de la Relation et pour lequel il exige une suppression définitive, la première étant restée inefficace à ses yeux : "Que soient enfin supprimés de façon valable et légale tous les moines et ainsi également les jésuites, eux qui ne veulent pas être des moines et qui en sont pourtant, et le jésuitisme qui est pire que le monachisme" ¹⁾, écrira-t-il encore en 1795.

Nous retrouvons à propos des jésuites, comme à propos de la religion catholique, deux plans, l'un qui traite de l'ordre de façon générale, l'autre où il le considère plus spécifiquement, dans les pays de l'empire autrichien. Ce que Nicolai dit dans son réquisitoire contre l'ordre jésuite ne diffère pas tellement de ce qu'ont énoncé tous ses adversaires depuis sa fondation, ou du moins à partir de la fin du XVIème siècle, et dans presque tous les Etats de l'Europe. Au siècle des Lumières, tout le monde dira à peu près comme d'Alembert qu'"il n'y a sortes de forfaits que cette race d'hommes n'ait commis" et "qu'il n'y a sortes de doctrines perverses qu'elle n'ait enseignées." A travers l'innombrable quantité de qualificatifs que Nicolai attribue aux jésuites ²⁾, et qui peuvent déjà être les raisons suffisantes d'une solide aversion, essayons de résumer. Se référant au fameux 'perinde ac cadaver' et à l'obéissance au supérieur, aux Exercices spirituels de Saint-Ignace, Nicolai voit dans le jésuite une sorte d'être dont on a mutilé l'intelligence, atrophié les forces spirituelles, une sorte de robot qui n'agit plus selon sa volonté mais selon celle

1) "Dass auf eine billige und gesetzliche Weise endlich alle Mönche und Möncherey abgeschafft werde, und damit auch die Jesuiten, die nicht Mönche seyn wollen und es doch sind, und der Jesuitismus, der ärger ist als Möncherey." (Rb IX, p. 114).

2) Sur la personnalité des jésuites, leur formation, leurs aptitudes, voir par exemple : Rb I, p. 123, p. 126 ; Rb II, p. 372, p. 624, p. 626, p. 648 ; Rb III Zusätze p. LXXXII ; Rb IV, p. 382, p. 563-64, p. 624, p. 644, p. 654-656, p. 766, p. 783. J. Pezzl se trouve à ce sujet en parfait accord avec Nicolai puisqu'il évoque "l'universel despotisme exercé sur l'esprit, les entreprises dominatrices, leurs démarches intrigantes... pour pérenniser l'empire de la superstition, de l'aveuglement et de l'oppression." (Ed. cit., p. 304).

de son ordre. Aliéné et téléguidé, cet être fait pourtant preuve de qualités particulières : zèle, ruse, brutalité, capacité de dissimulation, art d'utiliser les compétences, discrétion, etc., le tout "sous le prétexte de la religion" et "pour la plus grande gloire de Dieu", en fait "pour la plus grande gloire de l'ordre" et pour "faire plier le genre humain entier sous leur joug" ¹⁾, afin que "le monde entier dépende de l'ordre jésuite et qu'en tout cas le monde entier périsse pourvu que l'ordre jésuite s'élève." ²⁾ Il est évident que vu sous cet angle, il puisse être qualifié d'"ordre le plus nuisible du monde", de "société la plus nuisible", de "chose la plus pernicieuse qui fût jamais inventée", de "cancer qui ronge le genre humain et en détruit les forces vives." ³⁾

Par-delà ces généralités, le rôle historique joué par les jésuites en Autriche, comme dans les autres pays du Sud allemand, les oeuvres qu'ils y ont accomplies pendant environ deux siècles, leur omniprésence discrète mais efficace même après la suppression de la Compagnie, l'estime dont ils continuaient de bénéficier auprès de beaucoup d'Autrichiens, autant de raisons parmi bien d'autres plus personnelles devaient conduire Nicolai à leur faire la plus grande place dans la Relation, et spécialement à Vienne. La tentative des jésuites de soumettre les pays catholiques à leur volonté et d'y atteindre les objectifs fixés par leur Ordre y sont illustrés mieux que partout ailleurs. Ils n'y ont que trop bien atteint leurs buts, constate Nicolai.

1) Das ganz menschliche Geschlecht unter ihr Joch beugen." (Rb V, p. 162).

2) "Dass auf diese Art die ganze Welt von dem Jesuiten-Orden abhänge, und dass allenfalls eher die ganze Welt untergehen möge als dass nicht der Jesuiten-Orden emporkomme." (Rb IV, p. 711).

3) "... zum schädlichsten (Orden) in der Welt." (Rb IV, p. 643) ; "zur schädlichsten Gesellschaft für das menschliche Geschlecht." (id. p. 885) ; "das verderblichste Ding für das menschliche Geschlecht, das jemals erdacht worden ist." (Rb II, p. 644) ; "als ein verborgener Krebs naget, und dessen beste Kräfte verdirbt." (Rb IV, p. 499-500). Il semble que Nicolai s'inspire ici de quelques pages empruntées au libelle Monita Secreta Societatis Jesu écrit en 1612 par Jérôme Zanorowski, jésuite polonais expulsé de l'ordre et qui, pour se venger, avait tenté d'accréditer un certain nombre d'idées qui eurent d'ailleurs du succès (esclaves aux mains de maîtres plus ou moins mystérieux, membres liés entre eux par de terribles secrets, et.).

La reconquête catholique de pays qui étaient en passe de devenir protestants, Bavière, Autriche, Hongrie, fut en grande partie leur oeuvre, mais ils ne purent la mener à bien que grâce à des souverains qui leurs étaient dévoués ou dont le soutien leur était assuré. Ferdinand Ier fut ainsi en 1551 leur première victime dans la mesure où c'est lui qui les autorisa à s'installer à Vienne où ils établirent alors leur quartier général pour toute l'Allemagne. ¹⁾ Méditant devant la maison où ils résidaient à partir de 1554, Am Hof, tout près de la résidence royale, Nicolai évoque leur cheminement du confessionnal au cabinet politique : s'étant emparé de la "conscience des Grands" grâce à leurs exercices spirituels, ils eurent à nouveau en Ferdinand II, un de leurs élèves, l'instrument de leur politique : les protestants eurent alors le choix entre la conversion et l'exil. ²⁾ Faisant en plus allusion aux rôles que jouèrent les jésuites dans les écoles, sur les scènes de théâtre, etc., Nicolai résume ainsi la toute-puissance des pères : "Rien ne se passait sans eux... ils étaient les seuls à être actifs" et "Eux seuls voulaient régner, enseigner, convertir les hérétiques, pardonner les péchés et amuser." ³⁾ En s'emparant

1) La compagnie de Jésus a été fondée en 1540 par Ignace de Loyola. C'est donc une dizaine d'années après que celui-ci écrit à Ferdinand Ier pour lui demander l'autorisation d'établir un collège de jésuites à Vienne. Le 13 mai 1551 treize pères sont installés chez les dominicains et le 27 mai 1554 ils peuvent ouvrir leur premier collège dans un cloître situé Am Hof. Jusqu'à l'interdiction de l'ordre du 21 juillet 1773 par le pape Clément XIV (bulle Dominus ac Redemptor) et à la sécularisation de leurs biens en Autriche en septembre 1774 plus particulièrement, leur rôle fut considérable.

2) Si Ferdinand II (1503-1564) lutta effectivement contre les protestants et peut être considéré comme un ami des jésuites, il n'était pas fermé aux idées d'Erasme et fut porté finalement vers une relative tolérance. Il tenta d'obtenir de Rome que la communion sous les deux espèces fût autorisée (1554) et s'efforça d'atténuer le conflit religieux comme négociateur de la paix d'Augsbourg (1555). Ferdinand II (1578-1637) mena non seulement la lutte dans ses Etats mais tenta de provoquer la défaite du protestantisme et de rétablir l'unité religieuse dans tout l'Empire germanique (guerre de Trente Ans). Sur ces deux souverains, voir Rb II, p. 620-21, p. 643 et Rb V, p. 161-62.

3) "Nichts geschah ohne sie... Sie waren die einzigen thätigen Leute." (Rb IV, p. 643). "Sie allein wolten regieren, unterrichten, Ketzner bekehren, Sünden vergeben, und belustigen." (Rb IV, p. 561).

des lycées et des académies pour jeunes nobles, comme le "Theresianum", ils firent main basse sur les esprits et s'assurèrent une influence importante dans les maisons principales et aristocratiques. L'Université était devenue leur domaine, comme la Censure, nous l'avons déjà relevé. ¹⁾ La synthèse de cette monopolisation de toutes les sphères d'activité en Autriche telle qu'elle est exprimée par Nicolai : "Ils ont, aussi longtemps que cela leur fut possible, maintenu les gens dans un état de naïve bigoterie et se sont opposés depuis toujours à l'extension de l'Aufklärung." ²⁾

Entre temps la Compagnie avait été supprimée, et rendant un discret hommage à Marie-Thérèse, ce qui est rare dans le livre, Nicolai admet que "sans la détermination de l'impératrice, le grand colosse n'aurait certainement pas été abattu." ³⁾ Mais quant aux effets décisifs de la suppression véritable, c'est-à-dire de la disparition complète des jésuites, Nicolai est sans illusions. Dans la Relation, ils sont dénommés "ex-jésuites", ce qui signifie des jésuites dissimulés et dont l'action n'est

1) Voir entre autres passages Rb I, p. 141 ; Rb II, p. 643 ; Rb IV, p. 561, p. 696, p. 766, p. 770.

2) "... alle Weltleute, so lange es ihnen möglich gewesen ist, in dummer Bigotterie erhielten, sich von je her der Ausbreitung der Aufklärung widersetzen." (Rb IV, p. 643-44).

3) Marie-Thérèse "suivait avec inquiétude les attaques contre la Compagnie de Jésus. A la différence des Bourbons, elle n'aurait jamais pris l'initiative de l'interdire dans ses Etats. Joseph II paraissait n'y pas penser non plus. Lors de l'entrevue avec Frédéric II à Neisse, le roi de Prusse mit la conversation sur les jésuites. L'empereur déclara qu'il les appréciait hautement et Frédéric fut du même avis, estimant qu'il suffisait de condamner certains ouvrages comme celui du père Busenbaum qui contient des propositions dangereuses pour l'indépendance des Etats." Après la décision du pape : "Je viens d'apprendre la suppression des jésuites, annonçait-elle à l'archiduc Ferdinand le 30 août 1773. J'avoue, j'en suis en peine, n'ayant jamais vu que d'édifiant de leur part." Et encore : "Nos pauvres Jésuites ont été réformés le 10 de ce mois. A leur grande louange, je vais dire qu'ils ont pris ce coup avec toute la soumission et humilité. Tout se fait convenablement, sans bruit." Tapié, L.V. : Ed. cit., p. 248-49. A travers ces lignes, il apparaît que ce n'est certainement pas Marie-Thérèse qui prit l'initiative de supprimer l'ordre dans ses territoires et qu'elle n'accepta que contrainte par la décision romaine. L'initiateur est bien davantage van Swieten - ce que d'ailleurs Nicolai dit aussi ailleurs - puisque les jésuites représentaient à ses yeux l'obstacle essentiel à une réforme de l'Eglise catholique. La bataille était engagée depuis 1752 avec comme premier objectif la reconquête de l'Université. Le confesseur de Marie-Thérèse, I. Müller, avait justement pris la place précédemment occupée par un jésuite. Il était aussi un des grands représentants du catholicisme réformateur opposé aux jésuites.

que plus secrète et plus subtile, en particulier contre les protestants et autres partisans du progrès. Pour Nicolai, l'ordre repousse comme une mauvaise herbe qu'on ne peut arracher. "On s'imagine que l'ordre n'agit plus parce qu'on ne voit que quelques jésuites agir, comme si cela et la continuation de l'institution de l'ordre n'était pas une seule et même chose." ¹⁾ L'"ex-jésuite" isolé, quelque soit le masque qu'il porte, traduit l'existence inchangée "d'un corps entier et très important." ²⁾ Théoriquement disparus, ils sont toujours présents, travaillant en silence et atteignant donc leurs buts beaucoup plus sûrement. Qu'ils se nomment piaristes ou chevaliers à la Croix rouge, ce sont des jésuites. A Linz, les lettres gravées sur le bâtiment du chapitre de la cathédrale, "JS", signifient, explique-t-on au voyageur, "Josephus Secundus" ; Nicolai n'en croit mot et y voit là aussi la marque de la Société de Jésus. ³⁾

A travers ces quelques exemples, le moins que l'on puisse dire est que Nicolai ne ménage pas dans son livre les fils spirituels de Saint Ignace. Et pourtant, une fois de plus, mais avec moins de chaleur spontanée, il réserve à quelques-uns quelques lignes à travers lesquelles il laisse parler son coeur. Pastichant en les inversant les mots de Ferdinand II qui disait qu'il pouvait être irrité par quelques jésuites mais qu'il appréciait l'ordre dans son ensemble, Nicolai écrit qu'il éprouve une profonde aversion contre l'ordre, mais qu'il "peut très bien aimer et estimer quelques jésuites en particulier, étant donné qu'il existe sans aucun doute des gens savants et honnêtes parmi eux." ⁴⁾ Nous en avons déjà évoqués, comme Michel Denis

1) "Man bildet sich ein, der Orden wirkte nicht mehr, weil man nur einzelne Jesuiten wirken sieht ; als ob dieses der noch immer fort dauernden Einrichtung des Ordens nicht ganz einerley wäre." (Rb IV, p. 652-53). Sur la persistance des jésuites en Autriche, voir Rb II, p. 360 ; Rb IV, p. 565-66, p. 650, 655-56, p. 886 ; Rb V, p. 161-64 ; Rb VI, p. 727.

2) "... dass die Exjesuiten unter verschiedenen Namen und Gestalten, noch ein ganzes und sehr wichtiges Korpus ausmachen." (Rb II, p. 371).

3) Voir Rb III, p. 44-45 ; Rb IV, p. 882 et Rb VI, p. 472.

4) "Ich kann sehr wohl einzelne Jesuiten lieben und schätzen, da es gewiss gelehrte und redliche Leute in diesem Orden giebt." (Rb II, p. 643). Voir aussi Rb IV, p. 783-84.

qu'il nomme son vieil ami. Au cours des pages nous en trouvons d'autres ¹⁾, pour lesquels la plume de l'auteur se fait moins incisive. Dans un appel qui ne manque pas d'optimisme, Nicolai s'adresse à ceux qu'il considère comme les victimes d'une erreur de jeunesse et auxquels il demande d'abandonner leurs préjugés pour examiner soigneusement "ce que tout homme raisonnable doit à la société humaine d'après l'ordre naturel." Comme précédemment au sujet des ordres monacaux, Nicolai sait oublier ses griefs et ses préventions envers ceux qui collaborent, ou seraient disposés à le faire, au grand projet de l'Aufklärung : oeuvrer utilement au bonheur de l'humanité.

Si l'on tente maintenant de comprendre les raisons qui ont amené Nicolai à chevaucher ce cheval de bataille dans la Relation, diverses hypothèses se présentent, une fois de plus sans qu'il soit possible de faire un partage net entre elles. Nous avons noté à différentes reprises combien Nicolai avait la nostalgie des temps où tout pouvait se jouer en faveur du protestantisme dans les pays du Sud allemand. Naturellement, une certaine amertume se fait jour chez le voyageur qui les traverse, amertume renforcée par la conviction profonde que seul le protestantisme aurait pu les faire sortir de l'état de somnolence et de recul dans lequel il les a trouvés, état dont la responsabilité incombait aux jésuites avant tous les autres. A une période plus récente, mais sans discontinuité avec l'autre, les jésuites s'étaient manifestés comme les plus farouches adversaires de la pénétration des idées du siècle et surtout de l'Aufklärung protestante. En y ajoutant ses propres sentiments, Nicolai rejoint ici les Autrichiens qui oeuvraient pour une réforme ou une Aufklärung catholique, et ils existaient vraiment à Vienne, derrière van Swieten, Martini, Müller, Rautenstrauch et bien d'autres. A ce niveau, les attaques dont les jésuites font l'objet dans la Relation sont un écho particulier de celles que depuis un demi-siècle avait soulevées contre eux une vague d'opinion dans toute l'Europe, où ils étaient considérés comme l'ennemi de l'esprit des temps nouveaux. La dernière raison importante des attaques de Nicolai contre

1) Par exemple le P. Schiffermüller à Linz (Rb II, p. 508-10), le P. Franz à Vienne (Rb II, p. 659).

l'ordre jésuite réside certainement dans le fait qu'après la suppression, loin de disparaître, les jésuites étaient toujours présents, mais dissimulés. Infiltrés dans les loges maçonniques, ils avaient impunément investi et occupé des positions à partir desquelles l'Aufklärung devait se développer. Blumauer, Born sont deux exemples de cette nouvelle génération, encore qu'ils aient été très peu de temps dans l'ordre, qui formait le clan des partisans de Joseph II à Vienne. Les missions plus ou moins secrètes destinées à une infiltration des pays protestants, comme Nicolai avait pu le constater à Linz, ajoutaient un élément de plus à sa hantise.

Livrés et soumis à un clergé de cet acabit, comment est-ce que l'autre grande composante de l'Eglise, les fidèles, pouvait pratiquer une religion qui mérite ce nom ? Commode, puisque ne s'appuyant pas sur des pratiques rigoureuses, facile, puisque fuyant l'abstrait et favorisant les superstitions et les déviations populaires, mêlant le sacré et le profane au cours de cérémonies qui, comme les pèlerinages, n'étaient que d'aimables divertissements champêtres, ou comme les messes, pouvaient faire penser qu'on était au théâtre plutôt que dans un lieu sacré... autant d'aspects caractéristiques de la vie religieuse telle que Nicolai a pu les voir à Vienne. Que pour un protestant, pour quelqu'un qui aspire à une "religion du coeur", la plupart des cérémonies religieuses catholiques soient "déconcertantes", on le comprendra aisément. Il a assisté à un grand nombre de messes et ce qu'il a constaté, c'est qu'elles s'adressaient plus aux sens qu'à l'esprit ou au coeur : entre la kermesse et l'opéra, surchargées de couleurs et de bruits, entourées de fanfreluches symboles de fausses dévotions et d'oeuvres de la prêtraille, les messes catholiques sont loin de "développer les forces spirituelles et donc l'Aufklärung" dans les nations qui y assistent. "Dieu doit être honoré dans l'esprit et dans la vérité", répète Nicolai, et non dans une débauche de manifestations qui ne s'adressent qu'aux

sens. 1)

De même, un protestant ne saurait voir, sans l'éprouver comme une indécence, le culte dont on honore dans les églises la Vierge, les saints et les reliques ou les anges gardiens. L'Immaculée conception est "une doctrine qui n'est fondée ni dans les Ecritures ni sur la raison", mais que les jésuites ont répandue, réduisant ainsi la vénération due à Dieu seul. S'adresser à la Vierge ou aux saints "transforme Dieu en une sorte de roi arbitraire qui nous rend heureux ou malheureux selon que ses favoris prient ou ne prient pas pour nous." 2) La distinction que l'Eglise établit entre ces cultes est trop complexe pour le simple peuple qui ne perçoit pas précisément la limite entre ce qui est toléré et ce qui est déjà de la superstition, comme le prouvent l'incroyable quantité d'amulettes, de cierges, d'ex-voto, etc. qui ornent les églises, et forment finalement et avant tout un commerce qui profite au clergé, comme ils ont su autrefois et aujourd'hui encore "tirer de substantiels profits de l'énorme bêtise des gens" avec le marché des indulgences. 3) Comme au temps de Luther, la pratique des indulgences "détruit... les véritables notions de conséquences morales des actes, et c'est certainement l'une des causes les plus intéressantes de l'immoralité que l'on trouve dans les pays catholiques", ou bien : "La question n'est pas que l'on ne commette pas de péchés mais de savoir comment s'en débarrasser." 4) La réflexion est naturellement la même à propos de la confession auriculaire : "un gros Ego

1) "Mechanische Religionsübungen sind keines wegs Religion des Herzens." (Rb VI, p. 714). Sur la messe catholique baroque : Rb II, p. 368 ; Rb V, p. 17, p. 49, p. 52-53. "Anstößig" : Rb V, p. 33, p. 44. Sur la vénération de la Vierge et des saints : Rb II, p. 624, Rb III, p. 46, Zusätze p. LXXXII. De façon générale : "Befördert ein sinnlicher Gottesdienst die Entwicklung menschlicher Geisteskräfte und folglich die Aufklärung der Nationen ?" (Rb II, p. 368).

2) Voir Rb V, p. 36.

3) Voir Rb II, p. 608 ; Rb V, p. 87, p. 93, p. 116.

4) (Es) "zerstört... die wahren Begriffe von den moralischen Folgen der Handlungen, und ist gewiss eine von den interessantesten Ursachen der Immoralität, die man in den katholischen Landen findet." (Rb V, p. 86). Même formulation p. 89-90. "Die Frage ist nicht, dass man nicht sündige sondern, dass man seine Sünden wieder los werde." (Rb V, p. 84) Id. Rb II, p. 607.

te absolvo !" et le pécheur est lavé de ses fautes jusqu'à la prochaine fois. Quand un Juif était pécheur, ajoute Nicolai, cela lui coûtait un bouc, à un catholique, cela ne coûte qu'un mot... Cette confession est ressentie aussi comme le moyen le plus sûr entretenu par l'Eglise pour accéder aux secrets des familles et de l'Etat et "atrophier la raison humaine" afin de faire des fidèles "un outil facilement maniable dans les mains de confesseurs très actifs." 1)

L'ampleur de certains abus ou de certaines déviations d'une part, la divergence du langage théologique et du sens donné aux sacrements dans les deux confessions conduisent Nicolai soit à constater de l'extérieur, soit à juger à partir de formules datant des inconciliables points de vue du temps de la Réforme. Nicolai ne se risque pas dans les subtilités de la théologie des sacrements et s'il fait quelques pas sur ce terrain délicat, c'est en fin de compte avec beaucoup de réserve. Il retrouve par contre à nouveau beaucoup de verve pour rapporter des scènes très vivantes et qui, même si elles faisaient partie intégrante de la vie religieuse en Autriche et devenaient donc sujets de réflexion pour l'observateur, offraient au voyageur l'occasion de voir le peuple s'amuser.

A propos des dévotions baroques et des pèlerinages, V.L. Tapié écrit : "La vie des habitants se déroulait, vraiment imprégnée de préoccupations religieuses, selon le rythme des fêtes liturgiques. Le constant recours à l'intercession céleste justifiait cette surabondance de calvaires, de statues pieuses et d'oratoires dans les campagnes, de colonnes votives en l'honneur de la Trinité ou de la Vierge qui s'élevaient jusque dans les plus petites villes... L'un des traits principaux de cette piété baroque était le déploiement des pèlerinages vers les sanctuaires de très ancienne réputation... La procession, toutes bannières déployées, le pèlerinage avec des milliers de fidèles acheminés depuis des jours et se répandant comme une migration de peuples sur toute la campagne autour du sanctuaire comptaient parmi les plus chères à l'âme collective." 2) De

1) Voir Rb II, pièces annexes, p. 39 ; Rb V, p. 28, p. 100-101, p. 95 et Rb III, p. 32-33.

2) Tapié, V.L. : Ed. cit., p. 238.

cette réalité vue par un historien qui tente d'en évoquer la signification profonde, Nicolai a été témoin oculaire et il lui attribue une importance certaine, estimant qu'environ cent mille personnes par an participaient alors à l'une de ces "bizarreries frappantes de l'Eglise catholique", qu'il appelle aussi "promenades spirituelles" ou "parties de plaisir religieuses". 1) Comme le voyageur a pu le constater à Mariataferl 2), les pèlerins prient, chantent certes, mais la plus large part est faite aux plaisirs matériels : on mange, on boit et "de braves compagnons et compagnes qui se connaissent bien supportent en commun les frais du voyage, les pieds meurtris et de temps en temps de solides beuveries", et "quand les pèlerinages durent jusque dans la nuit, il s'y produit les désordres les plus honteux." 3) En somme, outre ces aspects peu religieux dans des manifestations où la dévotion devrait avoir la plus grande place, les pèlerinages sont jugés, grâce au petit commerce qu'ils entraînent, comme des entreprises à but lucratif d'où l'Eglise tire de substantiels revenus. Mais surtout ils jouent, comme du reste toutes les pratiques religieuses catholiques, un rôle négatif sur l'ensemble de l'économie. L'équation, telle que l'établit la Relation, est la suivante : la religion catholique est un ensemble d'"exercices religieux mécaniques" qui entraînent "un accroissement de la paresse", lequel est l'une des raisons

1) Voir Rb II, p. 38-39, 42, p. 425, p. 440, p. 543, p. 612 ; Rb III, p. 103, p. 253 ; Rb V, p. 66, p. 78, et surtout la pièce annexe XV.5 du Vol. II.

2) Près de Marbach an der Donau, Maria Taferl reste le pèlerinage le plus fréquenté d'Autriche après Mariazell. En 1661 fut construite une petite église sur l'emplacement d'un chêne contre le tronc duquel était placée une image miraculeuse de la Vierge. Nicolai a assisté à un pèlerinage au moins, celui de Hernals (Vienne), mais s'inspire aussi, par exemple, de Briefe Über das Mönchwesen et de Gallerie katholischer Missbräuche (Rb V, p. 75 et 78).

3) "Gute bekannte Gesellen und Gesellinnen thun sich zusammen, tragen Reisekosten, wunde Füße, und zuweilen tüchtige Räusche gemeinschaftlich." (Rb II, pièces ann. p. 36). "Wenn die Wallfahrten in die Nacht dauern, gehen dabey die schändlichsten Unordnungen." (Rb II, p. 425). Point de vue que confirment ces lignes : "... dans les pèlerinages, par exemple, les pires grossièretés suivaient les cérémonies, les foules pieuses devenaient masses, le désordre succédait à l'ordre..." (Tapié, L.V. : Ed. cit., p. 239).

d'"une diminution du niveau de vie." 1) Le temps "gâché" en pèlerinages, considéré sur l'ensemble de la nation, devient pour celle-ci un préjudice matériel. "En bannissant la superstition, l'activité serait simultanément stimulée", écrit à peu près Nicolai. 2) Le vieux thème du dynamisme protestant, là où les superstitions n'existent plus, trouve ici une nouvelle illustration.

Après le regard du moraliste et de l'économiste, nous trouvons aussi celui du rationaliste face aux miracles. Pour lui, les miracles ne font pas partie de la religion et "tout catholique raisonnable a le droit d'en douter aussi bien que tout protestant raisonnable." 3) Les progrès de l'Aufklärung devraient permettre de douter ouvertement à leur sujet. Les miracles que Nicolai cite en exemple peuvent effectivement laisser rêveur tout croyant "raisonnable" et semblent davantage issus des contes et légendes populaires d'Autriche que des enseignements d'église qui engagent vraiment la foi des fidèles. Nicolai voit toutefois dans cette piété une nouvelle raison d'intervenir : elle occupe des milliers de personnes, voire même des gens distingués et savants, il faut donc employer l'argument de la raison. Dans le premier exemple, il s'agit d'une peinture sur bois représentant la Vierge et qu'on avait apportée d'une petite bourgade de Hongrie, Pötsch : un paysan l'avait vue verser des larmes en 1696. "Si quelqu'un prétend que des larmes coulent d'un oeil peint sur un morceau de bois, c'est une absurdité, car des larmes ne peuvent sortir de la partie externe de l'oeil, mais elles sont secrétées par la partie interne, laquelle ne peut être présente dans un morceau de bois, et l'eau qui coule d'un morceau de bois n'est donc pas une larme." 4) Selon la "saine physique" et l'anatomie, il ne peut y avoir de miracle, conclut Nicolai. Le deuxième miracle

1) Voir Rb V, p. 86 : "mechanische Religionsübungen", "erwachsene Faulheit", "minderer Wohlstand." Voir aussi Rb II, p. 341-42 et p. 467, mêmes remarques à propos de la Bavière.

2) "Die Verbannung des Aberglaubens würde mit Aufmunterung der Thätigkeit im gleichen Schritt gehen müssen." (Rb II, p. 336).

3) "... sondern an der auch jeder vernünftige Katholik, so gut wie jeder vernünftige Protestant, zweifeln darf." (Rb II, p. 662).

4) Voir Rb II, p. 662-63.

est également rattaché à la Vierge. Lors du siège de 1529, un soldat turc se serait approché de la statue pour en dérober la couronne. Celle-ci se serait alors écrié "Hütt's eng !" et le Turc aurait non seulement renoncé à son forfait, mais il se serait converti. ¹⁾ La véritable question qui se pose est celle de l'éthymologie fantaisiste par laquelle les "paroles" de la Vierge seraient devenues "Hietzing". Pour Nicolai, elle est aussi d'ordre linguistique, mais sur un autre plan : comment la Vierge aurait-elle pu parler autrichien et comment le soldat turc aurait-il pu comprendre cette langue ? Le "miracle", selon Nicolai, réside ailleurs : les nombreux pèlerins auraient tellement enrichi le lieu de pèlerinage que Marie-Thérèse aurait ainsi pu financer la construction du château de Schönbrunn... ²⁾ Heureusement, parfois Nicolai sait être drôle. Saint Jean Nepomuk était très populaire à Vienne et de nombreux miracles lui étaient attribués. Nicolai, que l'on peut imaginer adressant un clin d'oeil à ses lecteurs, écrit qu'il évite bien d'en parler : deux hérétiques (comme lui) auraient souri de ces miracles ; l'un aurait été frappé par la foudre, l'autre serait devenu aphasique... On deviendrait craintif à moins. ³⁾

1) Paroles qui en haut allemand veulent dire "Hüttet euch !", c'est-à-dire "Garde t'en !". Il existe toujours à Hietzing (nom du quartier) une église paroissiale de 1607 à côté de laquelle se dresse une petite colonne dédiée à la Vierge, mais aucun rapport direct avec la statue évoquée par Nicolai ne peut être établi, pas plus que l'importance du pèlerinage dont il fait état.

2) Au XVIème siècle s'élevait sur l'emplacement du château de Schönbrunn un moulin et un manoir qui furent rasés par les Turcs en 1529. L'empereur Maximilien II y fit construire un château de chasse. Dévasté en 1605 par les Hongrois, reconstruit par l'empereur Mathias, entièrement brûlé par les Turcs en 1683, le château fut reconstruit sur les plans de J.B. Fischer von Erlach de 1696 à 1713 et Marie-Thérèse en fit achever la construction de 1744 à 1749 d'après les plans de N. Pacassi. Nous n'avons pas pu établir le fait selon lequel les empereurs Habsbourg auraient financé leurs constructions à partir de fonds revenant à une paroisse.

3) Voir Rb II, p. 616-17. Jean Nepomuk (1350-1393) était devenu vicaire général de l'archevêché de Prague. A la suite des démêlés entre son supérieur et le roi Wenzel, il fut torturé et noyé dans la Moldau. Il devint le martyr du secret de la confession, selon une légende, ayant refusé de dévoiler au roi la confession de la reine. D'où l'allusion à l'aphasie.

La Relation est remplie de ces scènes, de ces détails de la vie religieuse des Autrichiens d'alors et de bien d'autres. Nicolai écrit : c'est "la situation extérieure de la religion catholique à Vienne telle que je l'ai trouvée en l'an 1781." ¹⁾ Si cet extérieur pouvait apparaître surprenant et même choquant à certains points de vue pour un protestant, sa signification profonde est interprétée avec gravité : le catholicisme est une "religion de convenance" et de plus sont ainsi "corrompus non seulement la véritable notion de religion, mais aussi la véritable notion de morale." ²⁾ La preuve de la seconde partie a été faite à propos des moeurs viennoises. Celle de la première est issue de la littérature philosophique. Des écrivains tels que Shaftesbury, Toland ou Tindal étaient devenus des naturalistes ou des déistes, alors que Diderot, d'Alembert et "toute la secte des Encyclopédistes" étaient athées. ³⁾ Dans une extrême simplification de l'histoire de la pensée philosophique de son siècle, Nicolai distingue entre une bonne Aufklärung dont l'origine était en Angleterre, et une Aufklärung dangereuse, comme celle dont les effets se faisaient sentir en France.

Parmi les nombreuses mesures de politique religieuse prises par Joseph II, l'Edit de tolérance et la suppression des ordres contemplatifs ont été sans aucun doute les plus frappantes, mais il y en eut bien d'autres. La Relation les rapporte en

1) "... den äussern Zustand der Katholischen Religion in Wien, so wie ich in fand im Jahre 1781." (Rb V, p. 118).

2) "... Religion der Konvenienz geworden... nicht nur den wahren Begriff der Religion, sondern auch den wahren Begriff von Sittenlehre verdorben." (Rb V, p. 83).

3) Voir Rb V, note p. 12-13. L'influence de Anthony Shaftesbury (1671-1713) fut importante sur tous les grands écrivains de son époque, Herder, Schiller, Goethe ainsi que Diderot, Rousseau et Voltaire. Il résolut un des grands problèmes des Lumières en établissant que la morale était possible sans tenir compte de la révélation. John Toland (1670-1722), défendant l'idée selon laquelle le christianisme équivalait à une religion naturelle et une morale, fut chaudement accueilli à Berlin en 1707 comme représentant de l'Aufklärung. Mathew Tindal (1653-1733) libère la religion naturelle de la révélation et son livre Christianny so old as the world (1730) devient la bible du déisme. Nul doute que Nicolai se sente plus proche des philosophes anglais que des français pour des raisons philosophiques, mais aussi parce qu'il rejette ou du moins refuse toute influence venant de France.

détail. Il existe d'une part une coïncidence évidente entre le catalogue des améliorations réclamées ou suggérées par Nicolai et celles imposées par l'empereur. Mais d'autre part ces réformes font l'objet de critiques à travers lesquelles transparait la déception de celui qui les trouve trop timides. Prenons deux exemples. Attachant une grande importance au rôle pastoral et social des curés dans leur paroisse, Joseph II décide d'intervenir dans la formation du nouveau clergé en créant notamment des séminaires généraux avec l'aide de Rautenstrauch. Nicolai juge qu'il serait plus utile que les futurs prêtres vivent "dans le monde" et que la meilleure mesure serait de supprimer simplement les séminaires. ¹⁾

L'attitude de Joseph II envers Rome fournit le second exemple. L'accueil du pape à Vienne ²⁾ en 1782 illustre la volonté de l'Etat autrichien de libérer son clergé, autant que cela pouvait se faire, de l'autorité romaine. Pour Nicolai, la foule avait montré toutefois trop d'enthousiasme pour le Saint-Père, mais surtout la diminution du pouvoir pontifical n'avait aucune valeur ; ce qu'il exigeait était la disparition totale de ce pouvoir.

Toute l'attitude de Nicolai en face des réformes de Joseph II dans le domaine religieux, comme en face du mouvement réformateur catholique de façon générale, est empreinte d'une ambiguïté dont l'origine se retrouve d'un côté dans la position bienveillante et même très favorable envers l'empereur et quelques-uns de ses collaborateurs, d'un autre côté dans l'irréductibilité de sa mentalité luthérienne. Les acclamations et le

1) Voir Rb V, p. 124-26 et Rb VI, p. 347-48. A ce sujet, J. Pezzl rejoint les vues de Nicolai sur un point : le clergé doit cesser d'être "un Etat dans l'Etat". Par contre il approuve la formation des prêtres dans des séminaires réformés : étude de livres raisonnables, des écritures, de la morale, avec pour mission le bien de la société et de l'Etat. (Ed. cit., p. 263-64). E. Winter juge également que la formation du clergé autrichien laissait à désirer tant du point de vue intellectuel et sacerdotal que moral (Ed. cit., p. 183).

2) Le pape Pie VI fut accueilli le 22 mars 1782 par Joseph II et séjourna un mois à Vienne. Son intention de faire revenir l'empereur sur ses décisions se heurta à la fermeté de celui-ci, fortement épaulé par Kaunitz. Notamment la diminution draconienne des ordres religieux, qui avait ému le pape, fut menée tambour battant.

désabusement se succèdent, selon que Nicolai envisage les réformes et les espoirs qu'elles pourraient faire naître, ou leur application et les piètres résultats qu'il constate. De Joseph II il pense toujours le plus grand bien : "J'estime certes ce que l'empereur et ses sages conseillers ont réellement fait, et ceci en si peu de temps... Je reconnais que les entreprises de l'empereur sont, non seulement pour l'Autriche mais aussi pour l'Eglise catholique en général, un indescriptible bienfait... un mérite immortel." Mais une véritable réforme reste sans issue sans une transformation radicale de cette église, voire sans sa disparition : "On ne peut pas nous en vouloir à nous autres protestants, qui sommes depuis déjà trois siècles et demi beaucoup plus loin, si nous... voyons qu'aucune vraie réforme ne peut être espérée tant que le catholicisme persistera." ¹⁾ Plus loin, Nicolai ajoute : "Mon Dieu ! combien minuscule, combien insignifiante, combien pleine d'illusions, combien peu profonde est cette soi-disante réforme en face de la réforme du seizième siècle." ²⁾ Quelques soient les approbations envers la politique volontaire et réformatrice de Joseph II, Nicolai sait bien que seule une profonde évolution des mentalités pourrait faire avancer les choses, et il écrit, faisant preuve d'un sens profond de la véritable politique à l'intérieur d'une société : "On ne change pas les opinions des gens par des interdictions. On doit éclairer leur entendement, et ceci est plus difficile que d'interdire." ³⁾ En y ajoutant

1) "Ich schätze gewiss dasjenige, was der Kaiser und seine einsichtsvollen Räte, und noch dazu in so kurzer Zeit wirklich gethan haben... Ich erkenne, dass die Unternehmungen des Kaisers nicht allein für Oestreich, sondern auch für die katholische Kirche überhaupt, eine unbeschreibliche Wohlthat sind... ein unsterbliches Verdienst... Von der andern Seite... Man kann es uns Protestanten, die wir schon seit dritthalb Jahrhunderten sehr viel weiter sind, nicht verdenken, wenn wir... einsehen, dass keine wahre Reformation zu hoffen ist, so lange der Katholizismus bleibt." (Rb V, p. 145). Voir aussi Rb V, p. 139.

2) "Lieber Gott ! wie klein, wie geringfügig, wie bloss blendend, wie wenig gründlich ist diese seynsollende Reformation gegen die Reformation des sechzehnten Jahrhunderts." (Rb V, p. 150).

3) "Durch blosse Verbote werden die Meinungen der Menschen nicht geändert. Man muss ihren Verstand erleuchten und das ist schwerer als verbieten." (Rb V, p. 116).

la précipitation et les interventions inopportunes, cette phrase de Nicolai résume sans doute le mieux l'échec d'une grande partie de la politique religieuse de Joseph II. Il faudrait y ajouter, comme le fait aussi Nicolai, les résistances de toute une partie du haut clergé et de la curie romaine, incarnée à Vienne par le nonce apostolique Migazzi.

Les préjugés enracinés dans la mentalité du peuple, la pérennité d'une institution en fait inébranlée, ce sont deux raisons suffisantes: cete Aufklärung dont il est tant question à Vienne est plus "présumée" que réelle, plus "en apparence" qu'en réalité. ¹⁾ Seules deux grandes tendances ont en Autriche amorcé une certaine approche : ceux que Nicolai nomme "le parti principal", les fébronien, qui ont échoué ; et les jansénistes. Dans la mesure où les premiers sont partisans d'une réduction du pouvoir du pape et d'un transfert de ce pouvoir aux évêques, "ils croient avoir avancé le plus loin dans le sens de l'Aufklärung." ²⁾ Pour Nicolai, il ne s'agit que d'un "changement de joug" et d'une influence néfaste. Les idées de Febronius sont issues du gallicanisme français, or "en théologie et dans tout ce qui concerne la religion règne encore la plus épaisse obscurité... De ce côté-là aucune véritable Aufklärung ne peut jamais être attendue... Le véritable chemin qui conduit à la vérité, l'examen libre et approfondi de vérités théologiques y est complètement inconnu." ³⁾ Sans doute parce qu'il n'y décèle aucune influence française, Nicolai voit donc chez les jansénistes "de loin le parti le plus remarquable", pratiquant "un christianisme actif" et prônant "une amélioration du coeur." ⁴⁾ La grande masse des "orthodoxes"

- 1) Nicolai la qualifie de "vermeint" et "scheinbar".
- 2) "Die Hauptpartei, welche die Aufklärung aufs weiteste getrieben zu haben glaubt." (Rb V, p. 152).
- 3) "In der Theologie und in allem, was Religion angehet, herrscht noch die dickste Finsterniss... Von dieser Seite ist nimmermehr wahre Aufklärung zu hoffen... Der richtige Weg, der zur Wahrheit führt, die freymüthige und gründliche Untersuchung theologischer Wahrheiten ist dort ganz unbekannt." (Rb V, p. 153-54).
- 4) "Ich muss aber gestehen, dass ich die Jansenistische Parthey... bey weitem für die vorzüglichere halte." (Rb V, p. 155).

"n'examine pas, ne doute pas, mais croit avec une morne apathie ce que l'Eglise lui ordonne de croire." 1)

Entre la présentation élogieuse du protestantisme et celle uniformément négative du catholicisme la question se pose de savoir quel enseignement Nicolai voulait faire passer en situant avec autant d'insistance les deux confessions chrétiennes aux antipodes l'une de l'autre. Mettre en relief l'immense décalage existant entre elles dans le développement de l'Aufklärung pourrait être une première réponse, puisque pour Nicolai elle est indissociable du protestantisme. Mais la véritable motivation nous paraît aller plus loin. Comme en témoignent de très nombreuses pages du livre, Nicolai semblait saisi d'une véritable inquiétude et les attaques menées contre le catholicisme procèdent davantage d'une intention défensive que d'une offensive gratuite, les deux tactiques étant d'ailleurs étroitement liées.

Ainsi peut-on lire, dans le premier volume par exemple, que l'on essaye "d'amuser les protestants avec de doux rêves d'Aufklärung, d'améliorations et d'union." 2) Dans le volume suivant : "L'Allemagne est maintenant pleine d'améliorations auxquelles il doit être procédé dans la religion catholique romaine. On parle partout chez les catholiques de tolérance. Je reconnais un tel état d'esprit noble et vraiment chrétien à sa juste valeur. Mais il est étrange qu'en même temps, je ne sais pas comment, surgissent toutes sortes de plans, et certainement pas par hasard, de réunion des religions catholique romaine et protestante." 3) Plus tard, Nicolai écrira encore

1) "... untersucht nicht, zweifelt nicht, sondern glaubt, in stumpfer Apathie, was die Kirche zu glauben befiehlt." (Rb V, p. 161).

2) Voir Rb I, p. 46-47. Le même thème est repris dans Rb I, p. 305.s. ; Rb II, p. 500-508, Zusätze, p. LIII ; Rb IV, p. 743, p. 880 ; Rb V, p. 167 et Préface p. VI, p. XIV.

3) "Deutschland ist jetzt voll von Verbesserungen, die in der römischkatholischen Religion vorgenommen werden sollen. Man spricht allenthalben unter den Katholiken von Toleranz. Ich erkenne eine solche edle und wahrhaftig christliche Gesinnung nach ihrem ganzen Werthe. Aber es ist sonderbar, dass zu gleicher Zeit, ich weiss nicht wie, allerhand Plane zur Vereinigung der römisch Katholischen und protestantischen Religion, und gewiss nicht von ohngefähr, zum Vorscheine kommen." (Rb II, p. 500).

"que le zèle pour attirer vers eux ceux qui pensent autrement et pour les réunir dans leur église poursuit même les catholiques les plus raisonnables comme un fantôme." ¹⁾ Les mises en garde réitérées contre un rapprochement des deux confessions laissent penser que de nombreux protestants n'étaient pas insensibles à ces idées. Mais quels étaient les faits ? Depuis le milieu du XVII^{ème} siècle, par de lentes approches, un mouvement de conciliation entre catholiques et protestants se faisait jour. Le représentant le plus illustre en est LEIBNIZ avec son Projet pour faciliter la réunion des protestants avec les catholiques romains (août 1698). Si sa correspondance avec Bossuet et Arnaud n'aboutit à aucun résultat concret, l'idée avait fait son chemin. Nicolai n'évoque toutefois pas le grand penseur. Plus tard, quelques bénédictins du Reichstift de Fulda avaient été tentés aussi par cette idée en suggérant de rapprocher les deux confessions en une seule église allemande, les liens favorables qu'ils avaient avec Rautenstrauch à Vienne étaient trop contrebalancés par l'opposition des adversaires du projet pour changer l'état de faits. Enfin, la tentative du coadjuteur de Trèves J.N. von HONTHEIM ²⁾, sous le nom de Febronius, de développer l'idée d'une église nationale allemande et d'exiger une réduction de l'influence du pape en Allemagne a déjà été évoquée, Nicolai y fait référence. En 1782 un écrit anonyme était même publié à Berlin avec le titre suivant : Défense du pape par un protestant. ³⁾ C'est une provocation de plus pour Nicolai : "Quelle honte pour le XVIII^{ème} siècle que maintenant même des protestants - Dieu connaît leurs véritables intentions - veuillent nous entrelacer avec la hiérarchie catholique... (C'est) une entreprise aussi infâme

1) "... dass der Eifer, die Andersdenkenden an sich zu ziehen und mit der Kirche zu vereinigen auch die vernünftigsten Katholischen wie ein Gespenst verfolgt." (Rb V, p. 170).

2) Johann Nikolaus von Hontheim (1701-1790) publia le fameux De Statu Ecclesiae et legitima potestate Romani pontificis (1763-1773). Le fébronianisme, marqué par l'épiscopalisme et le gallicanisme, fut soutenu par les évêques de Trèves, Mayence et Cologne et aboutit en 1786 à la Punctation d'Ems.

3) Vertheidigung des Pabstes von einem Protestanten (Berlin 1782).

que nuisible." 1) L'argumentation se situe essentiellement sur deux plans : le rapprochement, que Nicolai nomme "réunion, réunification" des églises avec le sens de "fusion", est à ses yeux une tentative plus ou moins déguisée de catholicisation des protestants, une manoeuvre habile de prosélytisme, sous un voile de tolérance et de réforme. Selon une image deux fois reprise, Nicolai écrit : "L'Eglise catholique est un grand feu, nous sommes une petite quantité d'eau ; si nous voulons nous joindre à eux, nous ne servirons qu'à rendre le grand feu plus grand, et nous-mêmes nous serons pulvérisés dans le néant." 2) L'immutabilité de la doctrine romaine se double d'un expansionnisme menaçant. Refuser le rapprochement est une question de survie du protestantisme. Le second plan se situe au niveau de l'histoire, et Nicolai y fait preuve d'un attachement total à la Confession d'Augsbourg telle qu'elle fut établie en 1530 : elle fut le point de départ d'une séparation bienfaisante pour l'épanouissement de l'esprit humain et l'amélioration des idées religieuses dans toute l'Europe, se traduisant par un essor de l'Aufklärung, de la liberté de penser et de l'industrie. L'irréductible opposition de Nicolai à un rapprochement des deux doctrines se fonde, comme le voulait Luther, sur l'exigence de l'abolition de la papauté et la suppression d'intermédiaires entre l'homme et Dieu. L'impossible rencontre est symbolisée par la démarche des deux religions, l'une qui demeure sur place, l'autre qui avance sans discontinuer. Les catholiques voudraient "que nous protestants nous revenions en arrière après que nous soyons allés si loin en avant". "Ils oublient qu'ils sont vraiment de deux siècles derrière nous en matière de connaissances théologiques." 3)

1) "Schande genug für das achtzehnte Jahrhundert, dass jetzt sogar Protestanten - Gott kennt ihre Absichten am besten - uns wieder mit der katholischen Hierarchie verflechten wollen... Ein Unternehmen, welches so schändlich und schädlich ist..." (Rb IV, p. 880).

2) "Die Katholische Kirche ist ein grosses Feuer, wir sind ein kleines Wasser, wollen wir uns mit jener vereinigen, so werden wir bloss dienen, das grosse Feuer grösser zu machen, und wir selbst werden in ein Nichts zerrieben !" (Rb II, p. 507-08) Id. dans Rb II, p. 501.

3) "... dass wir Protestanten wieder zurückgehen sollten, nachdem wir so weit vorwärts gegangen sind." (Rb I, p. 306). "Sie vergessen, dass sie wirklich in theologischen Kenntnissen über zweyhundert Jahre hinter uns sind." (Rb V, p. 167).

En conclusion du vaste et complexe chapitre que forment les questions religieuses dans la Relation, nous considèrerons les déclarations de Nicolai sur le catholicisme, et plus particulièrement sur le catholicisme autrichien, sous deux aspects : d'aborden fonction de la sensibilité religieuse propre à l'auteur ; ensuite face à la réalité telle qu'elle nous paraît établie aujourd'hui.

Il nous paraît évident que la conviction profonde de la valeur absolue du protestantisme et de l'Aufklärung nordique, toute légitime qu'elle fût, empêcha Nicolai de porter un regard impartial sur l'autre confession. Légitime, parce qu'il est non moins évident que la doctrine et la morale, que la liberté critique et la démarche pragmatique du protestantisme correspondaient mieux que la religion catholique aux aspirations du bourgeois de cette époque et de cet espace allemand, tel que l'incarne Nicolai. Le monde n'est pas considéré à partir d'une vision théologique, mais bien au contraire la théologie et ses aspects concrets dans la vie quotidienne sont considérés d'un point de vue pragmatique. Dans la tradition du rationalisme issu de Wolff et incarné par les représentants de la "théologie populaire" et rationaliste, on a "voulu montrer sur-le-champ l'utilité des nouvelles idées et donner aux Allemands un nouveau catéchisme plus propre que l'ancien à assurer le bonheur des hommes." Mais si la plupart d'entre eux "n'ont, sauf exception, pas cherché à mobiliser leur public contre l'Eglise et la doctrine chrétienne, à peine contre le cléricalisme" ¹⁾, Nicolai fait figure, dans la Relation et en ce qui concerne les pays catholiques, d'exception exemplaire. En reprenant dans son livre le slogan de l'ADB "Nous voulons combattre l'intolérance, monstre qui ruine toute religion" ²⁾, il n'hésite plus en 1781 et après à faire un amalgame total entre religion catholique et intolérance, et faisant preuve à son tour d'une intolérance effrénée, il n'hésite pas à rejeter en bloc toutes les tentatives d'amélioration en demandant

1) Grappin, Pierre : "Le Siècle des Lumières", dans Littérature allemande sous la dir. de F. Mossé (Paris 1959), p. 363-64.

2) 1768 (id. p. 363).

de façon radicale la disparition pure et simple de l'Eglise romaine. Cette attitude a du reste été soulignée dans bien des critiques sur son oeuvre : "Il avait une aversion presque malade contre le catholicisme, particulièrement contre les jésuites chez lesquels il voyait le pire ennemi de sa croyance protestante. Il poursuivait la papauté avec une haine acharnée", ¹⁾ écrivait Fr. Meyer, et plus récemment H. Möller concluait à ce sujet : "Il est pratiquement incontestable que Nicolai a complètement manqué de compréhension pour la religion catholique... Son jugement est donc injuste", et de montrer que Nicolai, en se plaçant strictement de l'extérieur, se soucia peu de faire des différences entre un aspect visible et le sens profond : "de telles différenciations n'étaient pas son affaire." ²⁾ Comme bien d'autres écrivains de son siècle traitant de questions identiques, Nicolai refusa de distinguer entre superstitions et préjugés authentiques et croyances légitimes ; à force de répéter un vocabulaire qui, à partir de la juste critique de faits réels, était devenu un refrain obligatoire dans ce genre de littérature, il négligea de rester l'observateur impartial qu'il voulait être et répondit au fanatisme qu'il combattait par un autre fanatisme. Combien plus proche de la réalité nous apparaît son contemporain J. Pezzl qui, même s'il s'oppose en bien des points à Nicolai, le rejoint pourtant au sujet de l'Eglise autrichienne et des méfaits de certaines pratiques. Il juge, lui aussi, que les Viennois sont profondément enracinés dans une "bigoterie" d'un autre âge et que dans leurs petites pratiques quotidiennes et dans leurs pieuses croyances avaient dû se glisser bien des superstitions. Lui aussi dénonce l'infatigable action du clergé pour faire des "pauvres fidèles des machines et des outils" totalement asservis aux intentions de l'Eglise, et obligés de jouer les

1) "Er hatte eine fast krankhafte Abneigung gegen den Katholizismus, besonders die Jesuiten, in welchen er den ärgsten Feind seines protestantischen Glaubens sah. Das Papsttum verfolgte er mit grimmigem Hass." Meyer, Fr. : Ed. cit., p. 7.

2) "Es ist kaum zu bestreiten, dass es Nicolai an jeglichem Verständnis für die katholische Religion gefehlt hat... Insofern ist sein Urteil ungerecht... (es) kümmerte ihn wenig, ob das Wesen einer Sache ihrer realen Erscheinung glich : Solche subtilen Differenzierungen waren seine Sache nicht." Möller, H. : Aufklärung in Preussen (Ed. cit.); p. 120.

tartufes dans une société soumise pendant des siècles à l'omnipotence et à l'arrogance des prêtres. Mais Pezzl ne désespère pas des catholiques autrichiens et juge que l'évolution vers une véritable Aufklärung en Autriche est une affaire de temps. Selon son analyse, le mot est mal compris à Vienne car il comprend deux aspects, ou plutôt suppose deux phases : d'abord débarrasser la religion des préjugés nuisibles et des abus nombreux, ensuite se tourner vers de nouveaux principes et de nouvelles vérités nécessaires pour guider l'esprit vers une prise de conscience de soi-même et vers une réflexion capable de distinguer l'apparence de la réalité et l'accessoire de l'essentiel. Or les Viennois n'en sont qu'à la première phase, qu'illustre par ailleurs l'action menée par Joseph II. Sa brusquerie et les réactions de "fanatisme offensé" du clergé sont les raisons pour lesquelles les améliorations sont lentes à se manifester, mais il affirme que le "chrétien raisonnable" existe ainsi que la "véritable piété!"¹⁾ Attitude critique et vocabulaire sans concession à l'adresse de ceux qui avaient fait naître les abus, mais aussi vision réaliste et somme toute optimiste : c'est ce second aspect que l'on cherche en vain dans la Relation.

Lorsque Nicolai emploie le terme Aufklärung, c'est dans une acception exclusive et possessive, c'est-à-dire qu'elle ne peut être que protestante et nordique, l'utilisation du mot étant systématiquement contestée, nous l'avons vu, au monde catholique. Or l'esprit du Siècle des Lumières n'avait pas de frontières et si ses manifestations se traduisaient par des mouvements particuliers à tel ou tel pays, chacune d'entre elles n'en existait pas moins réellement et n'en participait pas moins à l'essor de l'ensemble. L'Aufklärung catholique, qui ne se réduit pas aux mesures religieuses prises par Joseph II, exprimait une volonté profonde de réforme interne du catholicisme et ses principes n'étaient pas tellement éloignés de ceux de l'Aufklärung protestante. Comme dans presque toutes les périodes de l'histoire, le catholicisme a eu aux XVIIème et XVIIIème siècles des hommes désireux de réformes et, pour s'en

1) Pezzl, J. : Ed. cit., p. 48, p. 88, p. 151 et p. 381-83.

tenir au cadre des questions qui nous occupent ici, nous retiendrons surtout le personnage le plus marquant et dont les oeuvres furent une des sources où l'on puisa le plus, L.A. MURATORI ¹⁾. Ses livres, qui furent traduits en allemand et dont l'influence fut grande, parlaient de liberté de penser, en harmonie avec la foi chrétienne et le développement de la science et de la vérité ; ils s'attaquaient aux abus et aux déviations de la véritable piété et proposaient un renouveau liturgique ; surtout ils replaçaient l'amour du prochain au centre des préoccupations du christianisme. C'est d'eux que procèdent en majeure partie les mouvements de réforme éclairée catholique, mais ils montrent aussi combien les frontières étaient perméables aux idées puisque Leibniz, dont inversement les oeuvres étaient traduites en Italie dès le milieu du XVII^e siècle, était en contact avec lui. D'autre part, l'influence de Leibniz et de Wolff marquèrent aussi les réformateurs catholiques de Bohême dont Valerian Magni, Hirnhaim, Sporck et Seibt ²⁾ furent quelques grands représentants. Comme beaucoup de catholiques, ils étaient conscients du retard de l'Eglise catholique par rapport aux idées protestantes et voulaient, dans une émulation spirituelle et intellectuelle, faire avancer l'Autriche et se hausser au niveau atteint par l'Allemagne du Nord. Malgré ses nombreux ennemis, il eut de solides partisans et notamment van Swieten qui le présenta à Marie-Thérèse en 1770. ³⁾ En effet, toute attachée qu'elle était, et surtout pour elle-même

1) Ludovico Antonio Muratori (1672-1750) fut historien et prêtre. Il dirigea la Bibliothèque ambrosienne à Milan, puis les archives du duc d'Este à Modène. Spécialiste de l'étude critique des sources, il fit paraître en 25 vol. Rerum italicarum scriptores (1723-51). Il fut l'auteur de De ingeniorum moderatione in religionis negotio (1714) et en 1723 de Della regolata divozione de christiani et de Della carita christiana in quanto essa e amore del prossimo. 2) A propos de Seibt, Voir note p. 2 . D'abord professeur à l'Université de Prague, il devint directeur de la Faculté de philosophie et des lycées de Bohême.

3) A propos du retard catholique, Martini écrivait : "Il est malheureusement vrai que nous avons bien du retard sur les protestants. Pourtant, la distance entre nous était plus grande encore, il y a quelques années. Non seulement nous les rattrapons, mais, avec l'aide de Dieu, nous les dépasserons, car, tandis qu'ils se divisent de plus en plus, la monarchie autrichienne peut se réjouir, de plus en plus, de sa doctrine catholique unifiée." Winter, E. : Ed. cit., p. 130.

et sa propre piété, à un catholicisme traditionnel et de style ancien, elle ne s'opposa jamais à l'accès des partisans des idées nouvelles aux plus hautes fonctions, ni ne fit obstacle à bien des réformes dans le domaine religieux. Rappelons simplement la présence active dans son entourage le plus proche de van Swieten, d'Ignace Müller, du juriste Martini, de von Stock, auxquels viendront se joindre peu à peu le baron von Kressl et l'abbé Rautenstrauch, tous ardents partisans d'une réforme du catholicisme autrichien et artisans des réformes qui firent évoluer l'Eglise de ce pays de l'âge féodal et baroque de l'ère de l'Aufklärung. Sans philosophie ni Aufklärung, Marie-Thérèse, en acceptant pour ses Etats un catholicisme réformateur, avait permis le passage vers une deuxième phase, celle dite du "josphisme". Or, comme certains de ses contemporains, Nicolai ignora cette continuité et ne voulut voir que les aspects les plus actuels de la "Kirchenpolitik" du jeune empereur, alors que Joseph II ne fit que continuer une action engagée depuis une longue période déjà. Egalement marqué par Muratori, dont le livre "La véritable piété" était, paraît-il, son ouvrage préféré, Joseph II le fut aussi par tous les hommes déjà évoqués à propos du règne de sa mère et éprouvait comme eux la nécessité de faire disparaître les abus dont beaucoup ressentaient douloureusement l'existence. Mais plus que la limitation des pèlerinages ou la suppression de certains ordres, c'est l'esprit général de ses réformes qui paraît aujourd'hui intéressant. L'intérêt porté au croyant et à tous les croyants en tant que membres de la société, le rôle de l'Etat dans la vie religieuse de cette société, ce sont deux aspects sociologique et politique du catholicisme réformateur qui ne se différencient pas beaucoup des préoccupations générales de l'Aufklärung telle que la présente Nicolai. Par contre, la hiérarchie traditionnelle n'est pas mise réellement en question et la résistance manifestée au pape traduisait plutôt la volonté de tracer des limites entre les pouvoirs et de déterminer le rôle de chacun. C'est pour Nicolai une concession inutile faite à la papauté, qu'il préfère voir complètement disparaître, pour permettre à l'Aufklärung de vraiment s'épanouir en Autriche.

*
* * *
*

CHAPITRE IX : PRESBOURG. REFLEXIONS DE NICOLAI SUR L'ETAT
D'ESPRIT DES HONGROIS

1. Généralités sur la Hongrie

A partir du court voyage qu'il fit à Presbourg ¹⁾, Nicolai rédigea le quinzième et dernier chapitre du Livre II de la Relation, intitulé "Petite excursion à la frontière hongroise."²⁾ Si, à bien des égards, il ne procède pas autrement que pour la partie autrichienne de son livre, quelques traits particuliers dus à la spécificité du pays et de ses habitants méritent d'être retenus. Les points de vue de Nicolai sur les relations austro-hongroises, notamment, complètent utilement son tableau de l'Autriche.

Quittant donc Vienne le 29 juin au soir, le voyageur arriva le 30 à l'aube à Presbourg, mais si les indications horaires du trajet aller sont très précises, il devient presque impossible de déterminer exactement combien de temps il séjourna dans cette ville. Nous savons seulement que le 2 juillet Nicolai était rentré à Vienne. Là aussi, les rencontres amicales et les visites protocolaires furent nombreuses : accompagné de son ami Bretschneider, il rendit visite à un gentilhomme protestant à quelques lieues de la ville ; c'est à proximité de Presbourg qu'il rencontra le sculpteur Messerschmidt ; il fut reçu en audience par le primat de Hongrie, le cardinal Joseph Bathiany, visita deux couvents de moniales, rencontra le directeur général de l'enseignement pour la Hongrie, Franz von Skerletz, et un conseiller de la ville de Presbourg, auteur d'une géographie dont il fit grand usage, G. von Windisch. C'est donc, comme il

1) Presbourg, aujourd'hui Bratislava (Tchécoslovaquie) est située à une soixantaine de kilomètres de Vienne. Elle comptait alors entre 27 et 28.000 habitants. Son rôle historique et politique était important puisqu'elle était alors la capitale du royaume de Hongrie. "C'était au bord du Danube, non point une grande ville, du moins une cité active et d'allure occidentale, dont l'apparence se renouvelait depuis une trentaine d'années, par la construction de beaux édifices civils et religieux, de demeures patriciennes pour la noblesse et pour une bourgeoisie d'affaires, enrichie par le commerce et les transactions d'argent." Tapié, V.L. : Ed. cit., p. 202.

2) "Kleine Nebenreise nach der Grenze von Ungarn" (Rb VI, p. 325-450).

le fit pour la relation sur l'Autriche, en s'appuyant sur ce qu'il avait vu, entendu et lu, que Nicolai procéda pour évoquer la Hongrie. De Montesquieu, par exemple, qui l'avait précédé sur les routes d'Autriche et de Hongrie de quelques décennies, il cite ces lignes : "La Hongrie, contrée opulente et fertile, habitée par une nation fière et généreuse, le fléau de ses tyrans et l'appui de ses souverains." ¹⁾ La Relation souligne à peu près les mêmes caractéristiques : c'est un pays "béné par la nature", "un pays rempli de dons de la nature comme aucun autre n'en possède." ²⁾ Le sous-sol est riche en minerais, le sol est fertile et exige peu de travail, les vignobles produisent des vins de qualité, les produits sont bon marché. La nation hongroise fait preuve de nombreuses qualités physiques, humaines et morales : les hommes se distinguent par leur force et leur courage, les femmes par leur beauté ; "c'est un trait marquant du caractère des Hongrois de rendre avec chaleur la confiance qu'on leur manifeste" ; s'ils veulent s'en donner la peine, ils peuvent faire preuve de profondeur d'esprit et de moins de légèreté que les Autrichiens et sont plus vifs qu'eux ; leur patriotisme, qui s'exprime aussi par le port du costume national, est pour eux "une mère féconde de nombreux sentiments et actes généreux" ³⁾, La source de "sentiments héroïques" qui se manifestèrent au cours de l'histoire par le "combat constant pour la défense de leurs droits."

Mais pour l'observateur attentif, la richesse naturelle du pays est mal exploitée et elle est cause de déficiences. La fertilité du sol exige, pour produire, peu d'efforts et les travaux agricoles sont conduits avec négligence ; les vins sont généralement bons, mais leur qualité et leur conservation pourraient être améliorées ; bref, toutes ces richesses ne débouchent

1) Cité en français dans Rb VI, p. 352.

2) "Von diesem von der Natur so gesegneten Lande..." et "Ein Land voll Gaben der Natur, so wie kein anderes Land hat." (Rb VI, p. 325 et p. 327).

3) "Im Körperlichen viel Stärke und Muth beym männlichen Geschlechte ; viel Schönheit beym weiblichen." (Rb VI, p. 353). "Es ist ein sehr hervorstechender edler Zug im Charakter der Ungarn, dass die Zutrauen sehr warm erwidern." (id. p. 326). "... eine fruchtbare Mutter vieler edler Gesinnungen und Thaten." (id. p. 352).

sur aucune industrie et le commerce des produits agricoles en est encore, comme en Autriche, "dans son premier âge", ce pays portant d'ailleurs une grande responsabilité à cet égard. L'importation des produits de luxe, que la noblesse se procure facilement, alors que "les classes inférieures manquent encore des commodités les plus courantes de la vie", n'est compensée par aucune activité économique réelle ¹⁾, ni même par aucune activité tout court. L'absence presque totale d'une classe moyenne aisée empêche toute amélioration profonde et tout progrès. Enfin, la très grande influence du clergé et des jésuites forme un obstacle supplémentaire au développement satisfaisant d'une société qui, finalement, offre de nombreux traits communs avec la société autrichienne. Si l'on se réfère à la signification du terme "culture" (conjonction de facteurs politiques, intellectuels, économiques et sociaux), l'on comprend le sens du jugement de Nicolai quand il écrit que la Hongrie est "encore une nation sans culture" ²⁾, c'est-à-dire en fait, sans culture propre puisque importée d'Autriche, et donc superficielle puisque "seule peut être durable la culture qui est issue du caractère national et de la constitution, et qui y a ses fondements." ³⁾

2. Les relations austro-hongroises

A l'époque du voyage et de la rédaction du livre, les rapports entre l'Autriche et la Hongrie étaient déjà très anciens et paisibles. Depuis le traité de Karlowitz, signé en 1699 entre l'empereur Léopold Ier et les Turcs, la couronne de Saint-Etienne était devenue héréditaire pour la Maison d'Autri-

1) "Die untern Stände noch der meisten gewöhnlichen Bequemlichkeiten des Lebens ermangelnd..." (Rb VI, p. 327). Dans son analyse de la société hongroise, V.L. Tapié évoque l'existence d'une grande noblesse qui domine la Diète et d'une "noblesse moyenne et surtout plèbe nobiliaire de situation misérable qui sans ses titres ne se distingue pas de la paysannerie." (Ed. cit., p. 203 s.).

2) "Bey einer noch unkultivirter Nation..." (Rb VI, p. 353).

3) "Nur diejenige Kultur kann dauerhaft seyn, die von Nationalcharakter und Verfassung ausgehet und darinn gegründet ist." (Rb VI, p. 359).

che et dès 1723, la Pragmatique Sanction avait été acceptée par les Hongrois. Lorsque, pendant la première guerre de Silésie, les troupes du maréchal Neipperg furent malmenées par les Prussiens à la bataille de Mollwitz (10 avril 1741), le Reichstag hongrois accorda son soutien à Marie-Thérèse qui, le 25 juin, était couronnée reine de Hongrie. La noblesse fournissait à l'armée autrichienne un important renfort de troupes et jurait de mourir pour leur nouveau "roi". Réciproquement, l'impératrice accordait des concessions et la noblesse voyait ses privilèges confirmés. Les représentants les plus éminents de l'aristocratie magyare venaient à Vienne construire les palais qui évoquent toujours leurs noms. La garde hongroise de Marie-Thérèse symbolisait également les liens de confiance qui s'étaient tissés au cours de la récente histoire. Nicolai connaissait naturellement ces faits et les évoque, mais il ne manque pas non plus de mettre en relief une certaine ingratitude : "La nation hongroise a bien mérité de la Maison d'Autriche d'être traitée de la manière la plus amicale." 1) Or, que ce soit du point de vue économique, pendant de longues années, ou que ce soit du point de vue politique sous le règne de Joseph II, les faits évoqués et présentés par Nicolai ne traduisent pas cette attitude de la part de Vienne.

Economiquement, comme le fait ressortir Nicolai, la Hongrie jouait un rôle vital dans l'approvisionnement de l'Autriche et celle-ci à son tour entravait davantage l'essor du commerce hongrois qu'elle ne le favorisait. Malgré les grands projets conçus à Vienne, tels la création de compagnies commerciales et le développement des moyens de communication vers les ports, on aboutissait en réalité, en ce qui concerne la Hongrie, à un "arrêt de la plus simple circulation" des marchandises et le pays restait "pour ses besoins propres, dans la constante dépendance de pays étrangers." 2)

Mais plus graves, sans aucun doute, que les relations économiques, ce furent deux mesures précises décidées par Joseph

1) "Die ungarische Nation hat es um das Haus Oestreich wohl verdient, dass sie auf die freundschaftlichste Weise behandelt würde." (Rb VI, p. 374).

2) "In beständigen Bedürfnissen fremder Länder." (Rb VI, p. 327). Voir aussi Rb III, p. 247.

II qui créèrent entre l'Autriche et la Hongrie un malaise politique et psychologique, mesures à travers lesquelles Joseph II faisait preuve de maladresse, ce que Nicolai ne manque pas de rapporter et de juger sévèrement malgré ses prises de positions généralement favorables à l'empereur. La première de ces maladresses fut, en 1784, de faire transférer à Vienne la couronne de Saint-Etienne qui était devenue au cours des siècles le symbole national du royaume, et ceci après avoir refusé de se faire couronner, comme il était traditionnel, roi de Hongrie. "Celui qui sait combien les Hongrois aiment leur patrie... peut facilement imaginer combien cette nation aurait aimé que les joyaux, et particulièrement la couronne, aient continué à être gardés dans le royaume même" ¹⁾, commente Nicolai qui juge que ce geste est un "affront" pour les Hongrois et comprend "l'amertume" ressentie par les grandes familles de ce pays qui résidaient à Vienne, tels les Esterhaszi ou les Palffi : "Autant ils sont dévoués à la cour impériale, autant ils ne sont pas disposés à devenir des vassaux de l'Autriche... aucun Hongrois ne peut souhaiter un changement de cette sorte." ²⁾ La deuxième décision fut l'obligation de n'utiliser que l'allemand comme langue officielle dans les administrations par l'ordonnance du 18 mai 1784. ³⁾ L'intention de l'empereur était évidente : il s'agissait d'instituer une langue de communication commune à tous ses Etats ou, comme il l'écrivait "un lien plus fort que l'amour fraternel qui devait en attacher plus solidement les différentes parties." ⁴⁾ Politiquement, l'intention pouvait se justifier, mais c'était sans compter avec la sensibilité des peuples. A côté du hongrois, les minorités de ce pays avaient aussi leur langue propre, slave, valache ou

1) "Wer est weiss, wie Ungarn ihr Vaterland lieben... kann sich leicht vorstellen, wieviel lieber diese Nation es gesehen hätte, dass die Kleinodien, besonders die Krone... noch ferner in ihrem Reiche selbst wäre aufbewahret worden." (Rb VI, p. 346).

2) "... so sehr sie auch dem kaiserlichen Hofe ergeben sind, doch nicht eben geneigt seyn möchten östreichische Vasallen zu werden, und dass kein Ungar eine Veränderung dieser Art wünschen kann." (Rb VI, p. 380). Voir aussi Rb VI, p. 355.

3) Kleindel, Walter : Ed. cit., p. 198. Nicolai indique la date du 1er novembre 1784.

4) Mayer-Kaindl-Pirchegger : Ed. cit., p. 295 et s.

allemand, et la langue officielle de l'administration était le latin. Imposer la langue allemande n'apparaissait donc pas primordial aux Hongrois et ne faisait qu'accentuer les ressentiments déjà latents vis-à-vis de la culture allemande. "D'un point de vue philosophique, commente Nicolai, il est clair qu'une nation ne peut pas utiliser commodément une langue qui ne correspond pas exactement à la forme et au degré de culture propres à son pays" ¹⁾ et, étendant le cas de la Hongrie à ceux des autres territoires non germaniques des Habsbourg, il ajoute : "Ils aiment autant leur propre langue maternelle que les Italiens et les Hollandais qui sont aussi soumis à la Maison d'Autriche aiment la leur." ²⁾

L'analyse des relations économiques entre l'Autriche et la Hongrie faite par Nicolai correspond à celle faite par divers historiens et mériterait quand même d'être appuyée sur des données chiffrées exactes. Nous pensons que le point de vue équilibré de V.L. Tapié rend le mieux compte de la réalité : "La thèse de la mise en tutelle économique par l'Autriche... n'est plus acceptée de façon unanime... Sans nier les intentions parfaitement égoïstes des milieux d'affaires autrichiens, (on a) montré que la politique viennoise maintenait une situation plutôt qu'elle ne la créait et que les conditions générales de la Hongrie ne lui permettaient pas d'accomplir des progrès au même rythme que la partie occidentale de la monarchie." ³⁾ Par contre, ses vues sur les relations politiques entre les deux pays font apparaître une justesse du jugement qui donne aux remarques sur les relations entre Vienne et la Hongrie une valeur confirmée par l'histoire. Des élans généreux et confiants qui les unissaient sous le règne de Marie-Thérèse aux réactions hostiles provoquées par les décisions de Joseph II, Nicolai fait ressortir l'amenuisement

1) "In philosophischer Rücksicht ist es wohl ausgemacht, dass eine Nation sich nicht bequem einer Sprache bedienen kann, welche nicht ganz genau dem Grade un der Art der Bildung entspricht, die bey ihr sind." (Rb VI, p. 444).

2) "... ihre eigene Muttersprache eben so sehr lieben, als die auch dem Haus Oestreich unterworfenen Italiener und Niederländer die ihrigen." (Rb V, p. 205).

3) Tapié, V.L. : Ed. cit., p. 207.

des liens qui unissaient les deux pays et la détérioration des sentiments favorables à Vienne chez les Hongrois. La domination autrichienne créait une "situation malheureuse qui commençait à altérer le caractère propre d'une nation si noble." ¹⁾ Se sentant méprisés, les Hongrois devenaient méfiants et artificieux, obligés d'obtenir par des détours ce qu'ils ne pouvaient obtenir autrement. Face à la force du sentiment patriotique hongrois, l'ingratitude et le dédain de Vienne finiraient par provoquer des résistances. Le volume VI de la Relation paraissait en 1785. En février 1789, on assistait à un premier soulèvement de la noblesse hongroise ; en décembre, Joseph II promettait de réunir la Diète et le 28 janvier 1790, presque toutes les réformes qui touchaient le pays étaient abrogées tandis que l'ancienne constitution de 1780 était rétablie. ²⁾ Le 18 février de cette même année, la couronne de Saint-Etienne était restituée à la Hongrie.

*
* * *
*

1) "Diese unglückliche Lage ist hauptsächlich, die den Nationalcharakter einer sonst so edlen Nation nach und nach zu verderben anfängt." (Rb VI, p. 355).

2) Seuls l'Edit de tolérance, la réglementation concernant la création de nouvelles paroisses et les mesures sur le servage étaient maintenus. Les Pays-Bas autrichiens avaient manifesté leur hostilité à certaines mesures de Joseph II beaucoup plus tôt : l'institution des séminaires généraux avait provoqué des remous à Louvain dès décembre 1786 et en juin 1787 le Brabant commençait à s'agiter. En juillet, et surtout à partir d'octobre, c'est à une insurrection armée qu'ont à faire face les Autrichiens qui, en novembre, perdent Gand, les Flandres et le Hainaut. Le 1er janvier 1790, un congrès réunissant les Pays-Bas, les Flandres, le Brabant et le Hainaut se réunit en vue d'établir une nouvelle constitution qui est proclamée le 11 janvier (Etats-Unis de Belgique) en même temps que les lois religieuses de Joseph II sont déclarées nulles et non advenues.

CONCLUSION

Nicolai écrivit un jour : "Un livre doit naître d'un besoin profond" et il remerciait la Providence de n'avoir jamais été poussé à écrire des livres par d'autres raisons que par ce besoin. Si nous ramenons cette déclaration à la Relation, la question se pose de savoir ce qui a conduit Nicolai à entreprendre cette oeuvre vaste et longue, et plus précisément à y consacrer une si large place à l'Autriche. Nicolai répond d'ailleurs plus ou moins lui-même à cette question : il voulait faire connaître donc l'Allemagne aux Allemands. Nous pouvons maintenant nous demander dans quelle mesure il aura fait mieux connaître l'Autriche à ses contemporains. Au départ, il s'agissait de présenter un tableau d'ensemble de la situation du pays et de l'état d'esprit de ses habitants dans les premières années du règne de Joseph II, c'est-à-dire au moment où celui-ci déversait sur ses Etats une masse de réformes inspirées en grande partie par l'esprit des lumières. Le pays, et surtout sa capitale, se parait soudainement d'effets dus à l'Aufklärung. Le concept ayant été nouvellement défini à Berlin, le voyageur se chargeait d'aller voir sur place ce qu'il en était. Se doublant d'un analyste, il fallait constater si les conditions sociales, économiques, culturelles et autres, toutes nécessaires au développement de la vie de l'esprit, et donc de l'Aufklärung, existaient vraiment sur les bords du Danube. La relation du voyage devient une étude empirique et concrète de cette situation. Si dans l'un des derniers volumes de son livre Nicolai reconnaît combien il est difficile de mesurer la raison humaine et de déterminer la vérité, au moment où il entreprit son oeuvre, le doute n'était pas encore de mise. Dans un pays où avaient régné les ténèbres, "das bisher so dunkle Oestreich", commençait à poindre une légère aurore qui pouvait faire naître quelques espoirs; Joseph II succédait à Marie-Thérèse. L'Aufklärung faisait son entrée à Vienne, et on le proclamait très fort. Dans l'enquête que mène le voyageur berlinois qui se réclame d'impartialité, nous sommes conduit à constater trois choses au sujet de sa vision et de sa présentation de la réalité autrichienne. Sur

le plan de la description et des images le plus fréquemment retenues, il apparaît vite, par le procédé de la répétition, qu'il a privilégié certains aspects, et notamment les plus négatifs. Sur le plan de la réflexion, il s'est référé à une conception exclusive et pratiquement définitive de l'Aufklärung qui aboutit elle aussi à un bilan négatif en ce qui concerne l'Autriche. Sur le plan des propositions enfin, s'il est frappant de lire combien celles-ci sont nombreuses, variées, généreuses souvent par leur désir d'être utiles et bienfaitantes, il est non moins frappant de constater qu'en fin de compte elles n'exigent rien moins que le renoncement des Autrichiens à être eux-mêmes et celui des catholiques en général à être catholiques. La corrélation entre les effets néfastes pour le peuple de conditions de vie faciles et les qualités morales de ce peuple est établie, de même que celle du dynamisme protestant face à l'immobilisme catholique, est établie, mais moins comme une conclusion de l'enquête que comme une hypothèse de départ. Ce parti pris transparait fréquemment entre le récit et la réalité. Le ton polémique de la Relation et le choix des mots lui-même, souvent presque méprisant, font apparaître l'analyste comme prisonnier d'arrière-pensées, alors qu'en tant que voyageur il déclare que son voyage en Autriche s'est déroulé dans les meilleures conditions, grâce notamment à l'accueil qui lui fut partout réservé.

Dans sa recherche d'une présence de l'Aufklärung, recherche qui peut être considérée comme la motivation essentielle du long périple à travers l'Allemagne, Nicolai doit bien constater qu'il y avait des hommes savants, méritants et éclairés à Vienne, et il leur rend hommage de façon appuyée, faisant en même temps ressortir leur petit nombre. Mais celui auquel reviennent finalement tous les mérites reste de très loin l'empereur Joseph II: à travers sa personne et les réformes entreprises, il incarne les lumières en Autriche et les dispense à ses peuples sans compter. Que celles-ci soient en majorité la continuation, peut-être l'accentuation, de celles entreprises sous le règne précédent, ne frappe pas l'observateur. En 1781 débute une ère nouvelle, une rupture avec le passé. Là où Nicolai se montre être meilleur analyste,

c'est lorsque, les années passant, il constate que les réticences et même les résistances se font plus nombreuses. Tout en continuant à chanter les mérites du souverain autrichien, Nicolai proclame qu'il ne peut rien obtenir à lui seul. C'est au peuple de s'éveiller de sa léthargie. La suite prouvera que Nicolai avait vu juste et que l'Aufklärung ne pouvait être octroyée. Dans la plus grande partie de sa politique, Joseph II n'a finalement pas été suivi par ses peuples, même si souvent ses intentions étaient les meilleures du monde.

Mais plus que le domaine politique, c'est celui de l'enseignement, celui des écoles et de l'Université, qui pouvait représenter le terrain privilégié dans la recherche du degré atteint par les lumières en Autriche. C'est là, en sur-tout dans les questions d'éducation, que résident les conditions du progrès. Mais face aux conceptions et aux réalisations nombreuses de l'École de Dessau, c'est-à-dire face à la pédagogie moderne qui avait cours en Allemagne du Nord, que propose l'Autriche, malgré toutes ses soi-disantes réformes? Un enseignement retardataire et pétri de jésuitisme, une pédagogie désuète et du mauvais latin, alors que l'école doit faire la plus large part aux sciences utiles, aux applications pratiques, au développement de l'esprit critique, qui seuls peuvent donner à l'Etat des citoyens actifs, libres et éclairés, assurant par là même sa prospérité. Toutes les écoles devraient être des "Realschulen". Au lieu de cela, les maîtres et les élèves autrichiens sont empêtrés dans de vieux catéchismes. La mise en valeur de cette forme d'établissement moderne, car tourné vers une formation concrète, se retrouve à propos de deux Facultés de l'Université de Vienne, celle de médecine et celle de droit. Pour la première, l'intérêt est évident puisqu'il s'agit du bien-être physique et corporel de l'homme. Dans le cas de la seconde, si elle est également emêtrée de droits canon et autres, elle vient de s'ouvrir au droit naturel, c'est-à-dire à celui qu'admet la raison et qui assure la véritable équité et donc le bonheur de l'homme. Selon que les professeurs appartiennent à ces Facultés modernes ou à d'autres, présentées comme poussiéreuses et médiévales, ils sont admis au rang des représentants de l'Aufklärung ou non. Mais ceux qui peuvent "sauver l'honneur" de l'Université

de Vienne forment une petite minorité que la Relation recense très exactement.

Peut-être parce que le rôle joué par l'ADB en Allemagne avait donné à Berlin une place de premier ordre à Berlin dans le domaine de la littérature et que son éditeur était depuis des années habitués à trancher dans ce vaste domaine, il est évident que la Relation ne découvrira rien qui vaille la peine dans la production littéraire autrichienne, sinon quelques espoirs à confirmer. Dans le long débat qu'animaient défenseurs et promoteurs de la scène allemande, la création d'un Théâtre national à Vienne pouvait paraître comme le début d'une concrétisation de ces espoirs et donner ainsi à la capitale autrichienne un rayonnement indéniable dans l'ensemble de l'Allemagne. Nicolai fait place à ses installations, ses équipements à nuls autres pareils. Il ne manquait que le répertoire... Quant à la musique, se fiant exclusivement à son sentiment, son oreille et son expérience, Nicolai commet dans ce domaine le jugement le plus hardeux qui soit. Si le goût pour la musique est général en Autriche et à Vienne, il ne s'y trouve aucun génie, étant entendu une fois pour toutes qu'ils étaient nordiques et protestants. Haydn, qui a atteint la cinquantaine au moment du voyage, apporté au monde de la composition et au répertoire international combien d'oeuvres! est critiqué. Gluck qui triomphe à l'opéra manque de "valeur intrinsèque". Mozart n'existe pas. Nicolai, qui continuait à s'informer sur Vienne longtemps après son retour à Berlin, ignorera le fantastique rôle que l'Autriche commençait - ou plutôt continuait - à jouer dans le monde, sans frontières, de la musique.

En tant que protestant, Nicolai ne pouvait que se réjouir des mesures prises par Joseph II en faveur de la tolérance. Le développement du protestantisme n'était-il pas, en effet, la condition de celui de l'Aufklärung, étant bien entendu qu'il s'agissait d'un protestantisme éclairé, plus propre à assurer le bonheur de la société humaine que la piété d'un autre âge qu'il découvrait dans les pays catholiques. Mais progressivement, et avec une vigueur véhémement rappelant celle de Luther face à Rome, Nicolai met sa relation de voyage au service d'une cause qui lui tient plus que tout à coeur : éviter à tout prix le rapprochement des deux confessions séparées, oecuménisme dont il ne veut entendre à aucun moment

parler. Ses mises en garde à l'adresse de protestants séduits par une telle perspective lui font trouver les accents les plus forts et lui font prendre à son tour le ton de l'intolérance. Les progrès de l'Aufklärung sont au prix de la disparition pure et simple de l'Eglise catholique. Dans le même livre, Nicolai réaffirme à d'autres propos que les convictions de l'homme, et surtout ses convictions religieuses, sont plus que tout inaltérables...

La mise en évidence de ces quelques points est une réponse au sujet de l'impartialité dont se réclamait Nicolai tout au long de son livre, mais elle ne veut pas être la mise en valeur d'aspects particuliers qui constitueraient autant de miroir déformants. Nicolai avait lui-même réaffirmé maintes fois la difficulté de son entreprise. Voulant tout à la fois, observer et corriger, constater et améliorer, se mettant tout entier dans son livre, il y réclamait des qualités contradictoires et opposées au détachement, un détachement dont il était bien incapable. Et c'est peut-être finalement ce trait de son caractère que nous apprécions le plus. Qu'il ait aimé Berlin plus que Vienne, Luther plus que Rome, tout cela était somme toute légitime. Mais à travers ses emportements, c'est en fin de compte une immense générosité qui transparait, pour tous ceux qui souffraient réellement, et pour ceux aussi qui étaient heureux sans connaître les bienfaits dont il avait fait l'expérience et dont il était au plus profond de son être convaincu que c'était l'Aufklärung et le protestantisme, que lui ne séparait pas, qui les lui avaient apportés. C'est pour permettre à ces bienfaits d'être plus largement répandus qu'il supportera toutes les querelles. Celles qu'il aura provoquées en Autriche n'auront finalement pas d'autres conséquences que les autres. Espérons seulement, comme il le souhaitait tant, que de la confrontation des points de vue ressorte un peu plus de vérité, dût-elle ne pas être entièrement celle qu'il défendait.

*
* * *
*

ANNEXE N° 1

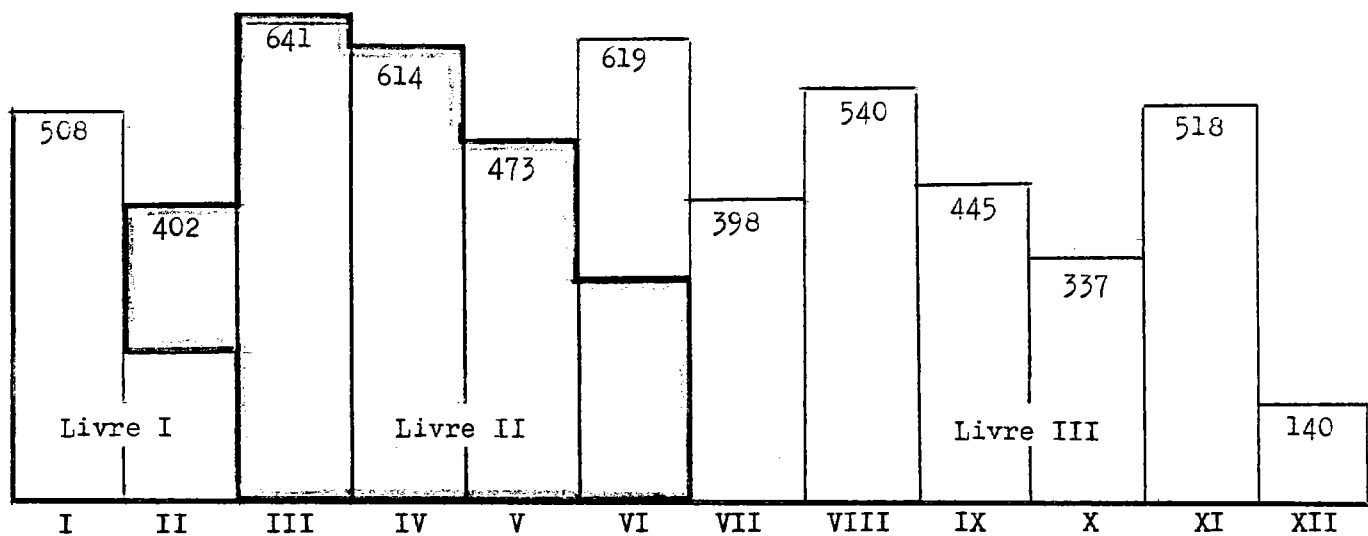
TABLEAU CHRONOLOGIQUE

- 1658 - 1705 Règne de Léopold Ier.
- 1705 - 1711 Règne de Joseph Ier.
- 1711 - 1740 Règne de Charles VI.
- 18 mars 1733 Naissance de Friedrich NICOLAI.
- 1740 - 1780 Règne de MARIE-THERESE. Elle monte sur le trône à l'âge de 23 ans. Son mari, Franz Stephan, co-régent, devient empereur germanique sous le nom de François Ier.
- 1740 - 1786 Règne de FREDERIC II.
- 1740 - 1748 Guerre de Succession d'Autriche. Première et deuxième guerres de Silésie. Paix d'Aix-la-Chapelle.
- 1741 Mort de J.J. FUX.
- 1742 Mort de J.E. FISCHER VON ERLACH.
- 1750 GLUCK s'installe définitivement à Vienne.
- 1752 - 1753 Début des activités littéraires de NICOLAI. Il s'en prend à GOTTSCHED.
- Le prince KAUNITZ devient chancelier.
- 1754 - 1755 Premier recensement en Autriche (6.134.558 hab.)
Début de la liaison de NICOLAI avec LESSING et MENDELSSOHN. Début de la publication des Briefe über den itzigen Zustand der schönen Wissenschaften.
- 1756 Début des cours dans la nouvelle Université de Vienne.
Naissance de MOZART.
- 1756 - 1763 Guerre de Sept-Ans. La Prusse conserve définitivement la Silésie. Paix de Hubertusburg.
- 1756 Début de la publication de la Bibliothek der schönen Wissenschaften.
- 1759 HAYDN compose sa première symphonie à Lukavec.
Début de la parution des Briefe, die neueste Literatur betreffend. 24 numéros jusqu'en 1765.
- 1760 Débuts de la Révolution industrielle en Angleterre.
Marie-Thérèse crée à Schemnitz la première Ecole des Mines d'Europe (Bergakademie).
- 1761 MOZART compose sa première oeuvre et donne son premier concert public.
- 1762 Apparition du papier-monnaie en Autriche.
Première à Vienne de l'Orphée de GLUCK.
- 1765 JOSEPH II devient empereur germanique et co-

- 1765 régent au gouvernement des Etats autrichiens.
MOZART écrit ses premières symphonies.
Début de la parution de l'ADB.
- 1769 Début de la publication de Beschreibung der Residenzstädte Berlin u. Potsdam.
- 1771 Réforme de l'enseignement primaire en Autriche.
Ouverture de la première Ecole normale.
Recensement de la population de l'Autriche et de la Hongrie : 18.875.099 hab.
- 1772 Mort de Gerhard VAN SWIETEN.
- 1773 Dissolution officielle et générale par Rome de l'Ordre des jésuites.
- 1773 - 1774 NICOLAI se brouille avec HAMANN, HERDER, s'en Prend à GOETHE. Freuden des jungen Werthers.
1er volume de Sebaldu Nothanker.
Die Gelehrtenrepublik de KLOPSTOCK.
- 1776 Abolition de la torture en Autriche (J. von SONNENFELS).
Création du HOF- UND NATIONALTHEATER à Vienne.
- 1780 Mort de MARIE-THERESE.
- *
- 1780 - 1790 Règne de JOSEPH II. Proclamé roi de Bohême et de Hongrie, il refuse de se faire couronner.
- 1781 - 1782 Interdiction aux couvents autrichiens de correspondre avec les généraux des ordres à Rome. Publication des textes romains soumis à l'autorisation impériale. Ordonnance visant à unifier l'application des peines en Autriche et en Bohême. Limitation de l'exercice de la justice seigneuriale. Annonce de la suppression d'ordres religieux. Suppression du servage en Bohême. EDIT DE TOLERANCE. Abolition de la censure ecclésiastique. Début de la sécularisation des couvents. Création du RELIGIONFONDS.
- 1er mai 1781 Départ de NICOLAI pour son voyage à travers l'Allemagne.
- 1782 Première de L'Enlèvement au Sérail au NATIONAL-THEATER.
- 1783 Publication des deux premiers volumes de la Reisebeschreibung.
- 1784 L'allemand devient langue officielle de l'administration autrichienne en Hongrie. Transfert de la Couronne de St Etienne à Vienne. Signature d'un concordat avec la Saint-Siège. Inauguration de l'Hôpital général de Vienne.
Publication des volumes III et IV de la Reisebeschreibung, puis en 1785 des volumes V et VI.

ANNEXE N° 2

Représentation graphique de la place de l'Autriche dans la Relation



ANNEXE N° 3

BIBLIOGRAPHIE DES OEUVRES CITEES DANS LA "RELATION"

Très fréquemment Nicolai cite le nom d'un auteur et de son livre de façon incomplète ou abrégée, sans doute parce que le nom était alors très connu et familier au lecteur, ou supposé tel par Nicolai, qui d'autre part, devait souvent citer de mémoire. Nous avons essayé de compléter, dans la mesure du possible, les indications contenues dans la Relation, soit par des notes brèves sur les auteurs, soit par le titre exact de telle ou telle oeuvre (il est dans ce cas souligné). Les titres entre guillemets sont ceux indiqués dans les notes de Nicolai.

ADELUNG, Johann Christoph (1732-1806) : linguiste et lexicographe. Auteur de Versuch eines vollständigen grammatisch-kritischen Wörterbuch der hochdeutschen Mundart (1774-76) et de Deutsche Sprachlehre (1781). Nicolai indique "Wörterbuch", "Magazin für die deutsche Sprache", "Versuch einer Geschichte der Kultur des menschlichen Geschlechts".

ADLER : "Reisebemerkungen" ou "Reisebeschreibungen" (Altona 1783).

ALEMBERT, Jean Le Rond d' (1717-1783) : Nicolai cite Eloge de Montesquieu, publié en tête de la 5ème édition de l'Encyclopédie (Leipzig 1758).

ARNOLD (pseudonyme de Rautenstrauch) : Schwachheiten der Wiener (1784).

BAHIL : "Abbildung der protestantischen Gemeinden" (Breslau 1747).

BALDINGER : "Neues Magazin der Arzneygelahrheit" ou Neues Magazin für Aerzte".

BARCLAY, John (1582-1621) : Satiricon (1604-05).

BARTLING : "Brief über die Donaukommerzschiffahrt" (Vien 1768).

BAUDER : "Kurze Abhandlung von der besten Art den Hopfen zu erbauen" (1717).

BECHER, Johann Joachim (1640-1705) : Politischer Discurs.

BECKMANN, Johann (1739-1811) : professeur à Göttingen. Il est le premier à employer le mot "technologie" (1769). Nicolai cite "Beyträge zur Technologie" ou "Anleitung zur Technologie" (1777), "Beyträge zur Geschichte der Erfindungen" (1780-1805) et "Bemerkungen auf einer Reise durch Franken".

BELLARMIN, Robert (1542-1621) : un des jésuites les plus engagés dans la Contre-Réforme. Oeuvres complètes parues en 7 vol. à Cologne (1617-20) et Venise (1721-1728). Oeuvre principale : Disputationes de controversiis christianae fidei adversus huius temporis haereticos (1586-93). Nicolai cite "De controversiis christianae fidei".

BERNOUILLI : Nicolai cite "Sammlung von Reisebeschreibungen". Il s'agit probablement de Jean III (1744-1807), astronome et membre de l'Académie des Sciences de Berlin, qui entreprit un voyage à travers l'Europe en 1779.

BIANCONI : "Briefe".

BINDER, Friedrich (1708-1782) : Philosophische Schriften.

BJÖRNSTAHL : "Briefe". Les lettres de ce Suédois ont été traduites en allemand en 1777-83.

BLAINVILLE : "Reisen" ou "Reisebeschreibungen". Il s'agit peut-être du compositeur Charles-Henri Blainville (1711-77).

BLUMAUER, Aloys (1755-1798) dont Nicolai cite Betrachtung(en) über Oestreichs Aufklärung und Litteratur (Vienne 1783) et naturellement Prolog zur Herrn Nicolai's Reisebeschreibung.

BORN, Ignaz von (1742-1791) : Nicolai cite Briefe an Ferber (1774) et Jo. Physiophili opera (1783-84).

BOUGAINVILLE, Louis-Antoine de (1729-1811) : le récit de son Voyage autour du monde (1771) à été traduit notamment en allemand en 1772. Nicolai cite "Reisen".

BURNEY, Charles (1726-1814) : Nicolai cite son "Tagebuch einer Reise durch Frankreich und Italien" (Hambourg 1772). Burney est surtout connu par ses histoires de la musique The present state of music in France and Italy (1771) et The present state of music in Germany, the Nederland and the united provinces (1773).

BÜSCH, Johann Georg (1728-1800) : économiste qui fonda en 1756 une Académie de Commerce à Hambourg et dont Nicolai cite "Abhandlung vom Geldumlauf (1780) et "Abhandlung über die öffentlichen Handlungskompanien".

BÜSCHING, Anton Friedrich (1724-1793) : professeur à Göttingen, il est considéré comme le géographe le plus important de son temps. Il publia un Magazin für die neue Historie und Geographie en 22 vol. Nicolai cite "Erdbeschreibung" ou "Geographie" (Hambourg 1776) et "Wöchentliche Nachrichten".

CAMPER, Pieter (1722-1789) : anatomiste neerlandais qui passe pour le créateur de l'anthropométrie. Nicolai cite "Kleine Schriften" (1782).

CÄSAR, A.J. : "Beschreibung von Grätz" (1781).

CHASTELLUX, marquis de : "Cahiers de Lecture".

COOK, James (1728-1779) : voir FORSTER.

COWPER, William (1731-1800) : "Poems" (Londres 1782).

CYPRIAN : "Belehrung vom Ursprunge und Wachsthume des Papstthums" (Hof 1784).

DELIUS, Christoph (1728-1779) : originaire de Tübingen, il fit des voyages en Hongrie en s'intéressant aux mines. En 1770 il devint professeur de métallurgie à Schemnitz, puis à Vienne. Il est l'auteur de Anleitung zur Bergbaukunst nach ihren Theorien und Ausübung, nebst einer Abhandlung von den Grundsätzen der Bergkammeralwissenschaft (Vienne 1773), que Nicolai cite ("Bergkammeralwissenschaft"). La publication de cette oeuvre fut prise en charge par la cour de Vienne et traduite en français (1775) puis publiée également aux frais de la cour de Versailles.

DENIS, Johann Michael (1733-1802) : "Buchdruckergeschichte Wiens bis zum Jahre 1560" (Vienne 1782).

DOHM, Chr. Wilhelm (1751-1820) : "Materialien zur Statistik".

DOPPELMAYR : "Nachrichten von Nürnbergischen Künstlern".

DOUGLAS, Sylv. : "Philosophical Transactions".

EINZINGER : "Abriss von Baiern".

EPEE, Charles Michel, Abbé de l' (1712-1789) : Institution des Sourds & Muets par la voie des signes méthodiques.

ERL, J.E.F. : "Plätze von Wien".

EYBELL, Joseph Valentin (1741-1805) : publiciste et professeur de droit à Vienne et à Linz. Il fut parmi les partisans des réformes voulues par Joseph II. Auteur de Einleitung in das katholische Kirchenrecht et de Die Gimpelinsel oder der Stiefbruder des Linneus (1783) que Nicolai cite sans le nom de l'auteur. Il cite aussi "Abhandlung von der Ohrbeichte" (1784).

EYERELL : "Annalen der Litteratur der k.k. Erblande" ou "Annalen der oestreichischen Litteratur" (Vienne 1781).

FABRI, Gregor (1718-1788). Originaire de Hongrie, protestant, il fréquenta l'Université de Iena. De retour dans son pays, il devint recteur à Eperies, puis surintendant du district de la Theiss. Auteur de poèmes et d'écrits pédagogiques. Nicolai cite son "Geographisches Magazin".

FABRICIUS, Johann (1644-1729) : théologien protestant, professeur à Altorf et Helmstedt, partisan des thèses iréniennes. Nicolai cite ses "Briefe aus London" (Dessau 1784).

FELBIGER, JOHann Ignaz (1724-1788) : "Grosse Wohlthat der Normalschulen" ou "Verbesserung der deutschen Schulen" (Prague 1781)

FERBER, Johann Jakob : Nicolai cite "Briefe aus Welschland". Il fut professeur à St-Petersbourg. Il existe un recueil de ses lettres à Nicolai.

FORSTER, Georg (1754-1794) : Avec son père Johann R. Forster (1729-1798), il accompagna James Cook lors de son deuxième voyage autour du monde (1772-75). Il fut ensuite professeur à Cassel, Wilna, et devint député de la République de Mayence en 1793. Il publia en 1788 A voyage round the world.

FRANK, Johann Peter (1745-1821) : originaire du Bade, il partagea sa vie entre son pays, la Lorraine et Göttingen où il succéda à Baldinger en 1784. Auteur de System der Medicinalpolizei et de System einer vollständigen medicinischen Polizei (Mannheim 1779-88). Nicolai cite "Systeme der medicinischen Polycey".

FRIEDLÄNDER, David (1750-1834) : partisan de l'émancipation de la communauté juive de Berlin, il fut élu en 1799 au Conseil municipal comme premier représentant de celle-ci. Nicolai cite "Lesebuch für jüdische Kinder zum besten der jüdischen Freyschulen" (Berlin 1779).

FUCKER : "Anmerkungen über die Lebensart der Einwohner in den grossen Städten" (Vienne 1779).

FUHRMANN, Matthias : "Historische Beschreibung und kurzgefasste Nachricht von Wien und ihren Vorstädten" (Vienne 1766-70).

- GATTERER, Johann Christoph (1727-1799) : il fonda à Göttingen le premier institut d'études historiques. Editeur de Allgemeine historische Bibliothek (1767-71, 16 volumes) et de Historisches Journal (1722-81) que Nicolai cite beaucoup.
- GERBERT, Martin (1720-1793) : prince-abbé de St-Blasien, professeur de théologie et de philosophie, musicien ami de Gluck, il fut aussi très actif pour le bien-être de la région de son abbaye (construction d'un orphelinat et d'un hôpital). Auteur de Ecclesia militans (St-Blasien 1789) où il s'oppose à l'influence des princes et des laïcs dans les affaires de l'Eglise. Nicolai cite ses "Principia".
- GERKEN, Philipp Wilhelm : "Vermischte Schriften".
- GLEDITSCH, J.G. (1714-1786) : botaniste dont Nicolai cite les "Physikalisch-Botanische-Oekonomische Abhandlungen".
- GÖCKINGK, L.F.G. (1748-1828), ami de Nicolai qui cite son "Journal von und für Deutschland".
- GOLDBECK : "Abhandlung über die Erziehung der Waisenkinder" (Hambourg 1783).
- GRANT, B. : "Encyklopädische Lehrstunden der Naturlehre und Naturgeschichte" (Gotha 1779).
- GRÖBEL : "Beyträge zur Staatsgeschichte" (Lemgo 1767).
- HAEZLEIN : "Fränkisches Idiotikon" (paru dans le Deutsches Museum).
- HAGER : "Geographie".
- HARENBERG : "Geschichte der Jesuiten".
- HEINIKE, S. : "Wichtige Entdeckungen und Beiträge zur Seelenlehre und zur Sprache" (Leipzig 1784).
- HEINZE, Wenzel Sigismund (1738-1930) : écrivain, jésuite originaire de Silésie, professeur au Theresianum où il initie ses élèves à la poésie allemande. Professeur à Linz, traduit en allemand plusieurs oeuvres en latin de Eybell. Co-auteur de Die Gimpelinsel. Nicolai cite Konduitenliste über verschiedene k.k. Beamte verschiedenen Ranges.
- HENISCH : "Deutsche Sprache und Weisheit".
- HERMANN, Benedikt Franz (1755-1815) : auteur de Abriss der physikalischen Beschaffenheit der österreichischen Staaten (St-Petersbourg 1782) que Nicolai cite en abrégant "Abriss der österreichischen Staaten" ou "Abriss von Oestreich", et de Bemerkungen über die österreichische Staatsökonomie, adressées comme manuscrits à Nicolai, éditées à Berlin en 1784.
- HESS, J.M. von : "Entwurf zur Einrichtung der Gymnasien in den k.k. Erbländern" (Wien 1775).
- HOFFMANN, L.A. : "Ueber den Gottesdienst und die Religionslehre der österreichischen Staaten" (Vienne 1783-85). Leopold Aloys Hoffmann (1748-1806) écrivit de nombreuses oeuvres critiques sur les sermons. Van Swieten le fit nommer professeur d'allemand à Pest en 1785.
- HÜHN : "Sachsenkurgische Historie".

HÖRNIGK (ou Hornick, Horneck), Philipp Wilhelm (1640-1714) : théoricien de l'économie politique. Son livre Österreich über alles wann es nur will fut une des grandes oeuvres du caméralisme (1684) et réédité au moins seize fois jusqu'en 1784.

HUNCZOVSKY, Johann (1752-1798) : il étudia la chirurgie avec Steideler et Brambilla à l'Hôpital espagnol de Vienne, puis voyagea (Paris, Londres) et fit le tour des hôpitaux situés dans les ports français. De retour à Vienne, il devint professeur à l'École de médecine militaire. Nicolai cite son livre Medicinisch-chirurgische Beobachtungen auf seinen Reisen durch England und Frankreich, besonders über die Spitäler (1783).

HUPEL : "Aufsatz über den Nationalcharakter der Russen".

ISELIN, Isaac (1728-1782), écrivain, philosophe, ami de Pestalozzi, Nicolai cite beaucoup ses Ephemeriden der Menschheit (1781-83).

JACOBSON, Johann Karl : "Technologisches Wörterbuch" (1781-84).

JÄGER : "Statistisches Zeitungslexikon".

JÖRGER : "Universallexikon".

KATONA, Stephan (1732-1811) : savant hongrois et jésuite, professeur à Tyrnau, puis à Ofen. Nombreuses oeuvres historiques sur la Hongrie. Nicolai cite "Rudimenta historica" (Tyrnau 1767).

KEYSLER, Johann Georg : "Neueste Reise durch Teutschland, Böhmen, Ungarn, die Schweiz, Italien und Lothringen" (Hanovre 1751).

KIESSLING : "Beweis der Wahrheit der evangelischen Religion" (Leipzig 1762).

KIRCHHOF : "Beschreibung verschiedener nützlicher Maschinen" (Berlin 1781).

KLEEMANN, Nikolaus Ernst (né à Altorf en 1736). Il voyagea beaucoup et publia Tagebuch der Reisen von Wien auf der Donau bis an das Schwarze Meer (1768-70) et Briefe über die Schifffahrt und Handlung in Ungarn, Slavonien und Kroatien, geschrieben auf einer Reise in diesen Ländern im Jahre 1773 (Prague 1783). Nicolai commente ces lettres.

KLEINER, Salomon (1703-1759). Architecte et graveur viennois, il publia de nombreux dessins et plans des églises de Vienne (Wahrhafte und genaue Abbildung aller Kirchen und Klöster in Wien (Augsbourg 1724-27) cité par Nicolai comme "Prospekte von Wien").

KLIPPSTEIN : "Lehre von der Auseinandersetzung im Rechnungswesen" (Leipzig 1781).

KOCH, F.F. : "Glaubensbekenntnis der ächtdenkenden Katholiken" (Vienne 1782).

KOLLAR, Adam Franz von Kereszten (1723-1783) : jésuite de 1738 à 1748, devint avec le soutien de van Swieten directeur de la Bibliothèque impériale. Auteur de Analecta monumentorum Vindobonensia (1760-62).

KORABINSKY, Johann Mathias (1740-1811) : géographe et topographe, voyagea en Allemagne, devint précepteur, puis libraire à Presbourg; il fut l'auteur de nombreux livres sont Beschreibung der königlichen Freystadt Presburg (Prague 1781) et édita Almanach von Ungarn auf das Jahr 1778.

KROPFF, Martin (1701-1779) : savant bénédictin, professeur à Melk, puis directeur de la bibliothèque, auteur de "Bibliotheca Mellicensis" (Vienne 1747).

KRÜNITZ, J.G. : "Oekonomische Encyklopedie".

KÜCHELBECKER : "Neueste Nachricht vom römisch-kaiserlichen Hof" (Hannovre 1730).

KÜNNETH : "Zeit- und Handbüchlein auf 1781".

LA CROZE : "Dissertations historiques sur divers sujets" (Rotterdam 1707).

LAMBECK, Peter (1626-1680) : professeur d'histoire à Hambourg, puis bibliothécaire à Vienne, auteur de Commentarii de Augustissima Bibliotheca Caesarea Vindobonensi (1665-79, 8 volumes), que Nicolai cite ("Comm. de Bibl. Caes.").

LAMBERT, Johann Heinrich (1728-1777) : mathématicien, physicien, philosophe, rationaliste, membre de l'Académie des Sciences de Berlin, auteur d'une cinquantaine de publications. Nicolai cite "Beyträge zur Mathematik" et "Berliner geneal. Kalender".

LE BRET : "Magazin".

LEUPOLD, Jakob (1674-1727) : mécanicien dont Nicolai cite le "Theatrum Machinarum".

LUCA, Ignaz de (1746-1799) : auteur de Das Gelehrte Oesterreich (1776), Beschreibung der k.k. Residenzstadt Wien (1785), Staatsanzeigen von den k.k. Staaten (1778) et Beytrag zur Topographie des Landes ob der Enns. Nicolai le cite abondamment ("Oesterreichische Staatsanzeigen" ou "Staatsanzeigen für die k.k. Erblanden").

LUCCHINI : "Description des tableaux et des pièces de sculpture que renferme la Gallerie de S.A. François Joseph Prince de Liechtenstein" (Vienne 1780).

MARSIGLI, Ludwig Ferdinand (1658-1730) : originaire de Bologne, devint général au service de l'Autriche, membre de diverses Académies des Sciences (dont Paris et Londres). Auteur de Danubius Pannonico-mysicus, observationibus geographicis, historicis, physicis perlustratus (Amsterdam 1726, 6 volumes), traduit en français en 1741. Nicolai cite "Description du Danube".

MARTINI, Karl Anton (1726-1800) : des nombreuses oeuvres du fameux juriste, Nicolai cite "Ueber einige Vorzüge des Naturrechtes" (Vienne 1774).

MECHEL, Christian von (1737-1815) : après avoir vécu à Bâle, Paris, Florence et Rome (où il rencontra Winckelmann), il se retrouva à Vienne où Joseph II et Kaunitz le chargèrent de l'installation de la galerie de peintures du Belvedere. Il publia un catalogue qui resta une oeuvre de référence pour ses successeurs : Verzeichnis der Gemälde der k.k. Bildergallerie nach der im Jahre 1781 gemachten neuen Einrichtung (1783).

MEISNER : "Abhandlung von Findlingshäusern" (Göttingen).

MERCIER, Louis-Sébastien (1740-1814) : Tableau de Paris (1781-88).

MESSINGSCHLÄGER : "Beschreibung von Berlin" (1586).

MEUSEL, Johann Georg, auteur de Das gelehrte Teutschland, oder Lexikon der jetztlebenden Schriftsteller (Lemgo 1783) et fondateur du Litteraturzeitung de Erlangen. Nicolai cite : "Gelehrtes Deutschland", "Historische Litteratur", "Geschichte der Handlung in Deutschland seit 1800 Jahren" (Erlangen 1780).

MILLER, D. : "De ecclesiae evangelicae fati in Austria sub Ferdinando I et Maximiliano II succincta narratio" (Göttingen 1783).

MONTAGU, Mary : "Lettres" (Berlin 1781).

MORI, Henr. S.J. : "Historia missionis et provinciae anglicanae Societatis Jesu ab anno 1580 ad 1635".

MOORE : "Abriss des gesellschaftlichen Lebens und der Sitten in Frankreich, der Schweiz und Deutschland" (Leipzig 1774).

MÖSER, Justus : auteur de Patriotische Phantasien (1775-86), Harlekin oder Vertheidigung des Grotteskekomischen (1777). Il dirigea le Hannoverisches Wochenblatt et les Osnabrückische Intelligenzblätter. Nicolai cite aussi "Werke von der deutschen Justizverfassung" (1774).

MÜLLER de Prankenhayn : "Historia canonicae San. Hippolitenis" (Vienne 1779).

MURR : "Journal" (1778).

NELKENBECHER : "Taschenbuch eines Bankiers und Kaufmanns" (Berlin 1781).

NIEBUHR : "Reise nach Arabien".

OBERMAYR : voir BLUMAUER.

OGESSER, J. : "Beschreibung der Metropolitankirche St. Stephan" (1779).

OLEARIUS, Adam (1603-1671) : nom latinisé de OELSCHLÄGER, écrivain allemand qui fit des voyages en Russie (1633-35) et en Perse (1635-39). Il les relata dans Oft beehrte Reisebeschreibung der neuen orientalischen Reise (1647). Nicolai cite - mais il s'agit d'une erreur - "Geographisches Hand- und Postbuch" (Vienne 1779).

PACASSI, Johann (1758-1818) : mathématicien qui était en relations avec Euler, Kästner et Lambert. Il avait le titre de conseiller aulique des travaux publics et était responsable de l'aménagement des cours d'eau. Auteur de Einleitung in die sämtlichen Gesandtschaftsrechte (Vienne 1777) et de Theorie der Planeten und Cometen (Vienne 1782). Sa Einleitung in die Theorie des Mondes (1783) est citée par Nicolai ("Introduction à la Théorie de la Lune") ainsi que "Beyträge zum deutschen Staatsrecht".

PFEIFFER : "Beyträge zur Kenntniss alter Bücher und Handschriften" (Hof 1763).

PÖLLNITZ, de : "Lettres et Mémoires" (Francfort 1738).

PONTY, Fr. de : "Verzeichniss der in Wien sammt dazu gehörigen Vorstädten und Gründen befindlichen numerirten Häusern..." (Vienne 1779)

POPOWITSCH, Johann Sigmund (1705-1774) : à la fois linguiste et spécialistes des sciences naturelles, il est auteur notamment de Untersuchungen vom Meer (Francfort & Leipzig 1750) et de Versuch einer Vereinigung der Mundarten von Deutschland (1780).

RABIOSUS, Anselm. : "Reisebeschreibung" ou "Reisen nach dem Kürbislande", "Reise nach Oberdeutschland" (1778).

RAUPACH : "Evangelisches Deutschland" (Hambourg 1736).

RAUTENSTRAUCH, Franz Stephan (1734-1785) : réformateur de l'enseignement en Autriche, il publia Entwurf zur Einrichtung der theologischen Schulen in den k.k. Erblanden (1782) et Entwurf zur Einrichtung der General-Seminarien in den k.k. Erblanden (1784). Nicolai cite "Entwurf zum Studium der Theologie" et "Instutum facultatis theologicae Vindobonensis curante" (1778).

REICHARDT, Johann Friedrich (1752-1814) : compositeur et maître de chapelle de Frédéric II de 1775 à 1783 est l'auteur des Briefe eines aufmerksamen Reisenden, die Musik betreffend (1774-76) que Nicolai n'évoque pas. Il voyagea beaucoup, notamment en Autriche, à laquelle se rapportent les Vertraute Briefe, geschrieben auf einer Reise nach Wien und den österreichischen Staaten zu Ende des Jahres 1808 und zu Anfang 1809. Il fut l'éditeur du Musikalisches Kunstmagazin (1782-91) que Nicolai cite ("Musikalisches Magazin").

REIFENSTUEL, Anton? : il s'agit probablement d'un peintre, auteur de "Vienna Gloriosa" (1702).

RENBIR : "Gedanken über die Klostergeistlichen" (Vienne 1784).

REYNER, Clemens, O.S.B. : "Apostolatus Benedictorum in Anglia" (Douai 1626).

RISBECK, Kaspar (pseudonyme) : "Briefe eines reisenden Franzosen über Deutschland an seinen Bruder zu Paris" (Zurich 1783).

RIVAROL, Antoine (1753-1801) : Discours sur l'universalité de la langue française (1784) que Nicolai cite comme "Preisschrift über die französische Sprache".

RÖHL : "Sammlung astronomischer Tafeln" (Berlin 1776).

RÖSSIG : "Geschichte der Oekonomie- Polizey- und Kameralwissenschaften".

ROUSSEAU, J.J. (1712-1778) : Confessions (Genève), traduites en allemand en 1781.

SANDER, H. : "Reisebeschreibung" ou "Beschreibung (seiner) Reisen durch Frankreich, die Niederlande, Holland, Deutschland und Italien" (Leipzig 1784).

SCHÄFER : "Versuche und Muster, ohne alte Lumpen... Papier zu machen" (Regensburg 1765).

SCHIRACH, G.B. : "Politisches Journal" (Hambourg 1781-84).

SCHINK (ou Schinck), Johann Friedrich : "Dramaturgische Fragmente" (Graz 1781-82).

SCHLETTWEIN, Johann August (1731-1802) : spécialiste d'économie politique, partisan des idées des physiocrates, auteur de Grundfeste der Staaten oder die politische Okonomie (1778) mais dont Nicolai cite seulement "Archiv".

SCHLÖTZER, August Ludwig (1735-1809) : il s'agit du grand publiciste des 72 cahiers des Staatsanzeigen, selon Nicolai, du Staatsanzeiger (Brockhaus) parus de 1782 à 1793. Briefwechsel (1776-82).

SCHMIDT, Michael Ignaz (1736-1794) : Geschichte der Deutschen (1778-85).

SCHREBER : "Beschreibung der Eisen- Berg- und Hüttenwerke zu Eisenerz in Steyermark" (1772).

SCHRÖDER, Wilhelm von (1640-1688) : Fürstliche Schatz- und Rentkammer" (Königsberg 1737).

SCHRÖTTER (père du précédent) : "Abhandlung aus dem österreichischen Staatsrecht" (1775).

SCHWAIGHOFER : "Versuch über den gegenwärtigen Zustand der österreichischen Seehandlung" (Wien 1783).

SEMLER, Johann Salomo (1725-1791) : théologien protestant dont Nicolai cite "Lebensbeschreibung" (Halle 1780), "Freymüthige Briefe über die Religionsvereinigung der dreyen streitigen Theile im römischen Reiche" (Leipzig 1783) et "Paraphrasis in Epistolam II. Petri et Epistolam Judae" (Halle 1784).

SERVAN : "Gedanken über einige Punkte der französischen Gesetze" (Bern 1782).

SINAPIUS : "Die Hauptzweige des Weinhandels" (Hambourg 1781).

SONNENFELS, Joseph von (1733-1817) : du grand Aufklärer autrichien Nicolai cite "Abhandlung von der Theuerung in Hauptstädten" (Vienne 1770).

SPRENGER, Placidus : "Litteratur des katholischen Deutschlands".

STÖRK (ou Stoerck), Anton von (1731-1803) : médecin dont est citée Instituta Facultatis medicae Vindobonensis curante (1775).

STROBEL : "Miscellaneen" (Nuremberg 1781).

STRANITZKY, Joseph Anton (1676-1726) : acteur et auteur de Olla potrida (1722).

STRUENSEE, Johann Friedrich von (1737-1772) : homme politique danois, médecin de Charles VII, Aufklärer, ministre, exécuté après le renversement de son cabinet. Nicolai cite une oeuvre économique "Beschreibung der Handlung der vornehmsten europäischen Staaten".

STÜTZ, Andreas (1747-1806) : directeur du Cabinet d'histoire naturelle impérial à Vienne et auteur de nombreux travaux dont Versuch über die Mineralgeschichte von Oesterreich unter der Enns (Vienne 1783).

SULZER, Johann Georg (1720-1779) : philosophe et pédagogue suisse, professeur et membre de l'Académie des Sciences de Berlin, chargé de nombreuses tâches scientifiques et pédagogiques par Frédéric II, auteur d'ouvrages de philosophie critique : Versuch einiger moralischer Betrachtungen über die Werke der Natur (1741), Kurzer Begriff aller Wissenschaften (1745). Nicolai cite de lui "Tagebuch einer von Berlin nach den mittäglichen Ländern von Europa in den Jahren 1775 und 1778 gethanen

Reise und Rückreise" (Leipzig 1780) et "Litterarische Reise" (1782).

SÜSSMILCH, Johann Peter (1707-1767) : auteur de Göttliche Ordnung in den Veränderungen des menschlichen Geschlechts (Berlin 1741), souvent citée par Nicolai. Il fut également un des pionniers des statistiques.

SYLVIUS, Aeneas : "De Moris Germanorum" (Bâle 1571).

SZENT, Ivani, S.J. : "Fünfzig Motive, warum man nicht lutherisch werden soll" (1754).

TACITE (55-116) : "Annales".

TAUBER, Karl : "Abhandlung von der hierarchischen Gewalt der heiligen allgemeinen Kirche" (Vienne 1782).

TIEDENS : "Populationstabellen".

UFFENBACH : "Reisen".

VITRUVÉ dont Nicolai cite De architectura sous la forme "Buch f(ür) Baukunst".

VOGEL, Math. : "Leben und Sterben des Hl. Gottes" (Bamberg 1777).

VOIGT : "Mineralogische Reisen durch Weimar und Eisenach" (1782).

VOLTAIRE (1694-1778) dont Nicolai cite "Legende der Heiligen und katholische Missbräuche" d'après un manuscrit portant l'indication 'Salzburg 1784', et "Questions sur l'Encyclopédie".

WALSCH : "Neueste Religionsgeschichte". S'agit-il de Johann Georg Walch, auteur d'un Philosophisches Lexikon (Leipzig 1775)?

WEIKARD : "Selbstbiographie" (Berlin 1785).

WEINBRENNER, Friedrich (1766-1826) : architecte dont Nicolai cite "Patriotisch gemeinter Vorschlag".

WEINKOPF, A. : "Beschreibung der k.k. Akademie der bildenden Künste" (Vienne 1783).

WEISKERN, J.W. : dont Nicolai cite fréquemment "Topographie von Niederösterreich" ou "Niederöst. Topographie", dans laquelle se trouve une "Beschreibung von Wien" ou "Beschreibung aller Merkwürdigkeiten Wiens" (Vienne 1760-70).

WIELAND, Christoph Martin (1733-1813) dont Nicolai cite abondamment le Deutscher Merkur.

WILSE : "Reise durch Norwegen".

WINDISCH : "Geographie für Ungarn" ou "Geographie des Königreichs Ungarn" (Presbourg 1780).

WITTEBERGER, Ph. L. : "Delectus dissertationum medicarum" (Nuremberg 1777).

WÜRTEL : "Historische Nachrichten von der ehemaligen Judengemeine in Nürnberg" (1755).

YOUNG, Arthur (1741-1820) : auteur de Rural Economy, et dont Nicolai cite "Beschreibung einer Reise durch Frankreich" traduite en allemand en 1793.

ZOELER : "Universal-Lexikon".

ZIEGLER, Anton (1750-1812) : dessinateur et graveur viennois dont Nicolai évoque "Prospekte von Wien". Voir aussi Schütz.

Périodiques ou ouvrages cités sans nom d'auteur

Abhandlung was die Universitäten in k.k. Erblanden sind, und was sie seyn könnten (Prague & Vienne 1783).

Acta historico-ecclesiastica (1752).

Allgemeine Landesbereitung der Rektifikation für den Steuer-
ausgleich (1748).

Almanach de la Cour pour 1784.

Almanach für Freunde der theologischen Lektur (1781).

Behandlung Oberenserischer Unterthanen (1783).

Beurtheilung der oestreichischen Normalschulen (Berlin 1782).

Beyspiel der Intoleranz in Siebenbürgen.

Beyträge zur Geschichte der Kapuziner in Oestreich (1783).

Beyträge zur popularen Rechtsgelehrsamkeit (Nuremberg 1782).

Beyträge zur preussischen Finanzlitteratur.

Briefe aus dem Noviciate (de J. Pezzl).

Briefe über das Mönchwesen.

Comparaison du nouveau Règlement de Justice prussien avec ce-
lui de l'Autriche (Berlin 1782).

Constitutio Soc. Jes.

Denkwürdigkeiten von Wien (Vienne 1777).

Deutsche Museum, Das
Encyclopädie (Pariser).

Europäische Reisen.

Florae Austriacae... (1773-76)

Gallerie katholischer Missbräuche (Vienne 1784). (de J. Richter)

Gedanken über die Kleidertracht in Wien (1781).

Gedanken über einige dem Publikum sehr nützliche Verbesserungen
in Wien (1782).

Gedanken zu einer Finanzoperation zur Verbesserung der Trank-
steuer (Vienne 1781).

Geistliche Lieder zum Gebrauche der hohen Metropolitankirche
St Stephan in Wien (1774).

Gimpelinsel, Die. (voir Eybell et Heinze).

Gothaisches Theaterjournal.

Göttingisches Taschenbuch für 1778, für 1784.

Greifswaldische Nachrichten (1784).

Hallische Gelehrten Zeitung (1784).

Hamburger Korrespondent (Nr 166).

Histoire générale de la Compagnie de Jésus (Amsterdam 1761)

Historisches Portefeuille (1782).

Historisches diplomatisches Magazin (Nurember 1780).

Höchstnützliche Andachtübungen einer geistlichen Ordensperson (Ofen 1780).

Hortus botanicus Vindobonensis (1770-76).

Imago primi saeculi (1641).

Idées générales des Vices principaux de l'Institut des Jésuites, tiré de leurs constitutions par Monsieur l'Abbé de Ch** sur lesquelles les importants Arrêts du Parlement de Paris ont été rendus le 6 août 1761.

Jesuitengift, wie es unter Clemens XIII. entdeckt, unter Clemens XIV. unterdrückt, und unter Pius VI. noch fortschleicht, oder der Jesuit in fünferlei Gestalten, allen Christen zur Warnung vorgestellt, als Probabilist, Ketzermacher, Fürstenhasser und päpstlicher Soldat. (Vienne 1784).

Jesuits Memorial for the intended reformation in England (London 1690).

Kirchenbote (Der).

Kommerzialschema der Stadt Wien (1777, 1780).

Kurze und gute Unterweisung, wie ein katholischer Christ nach dem Exempel des grossen Heiligen und Blutzeugen Johannis von Nepomuk Gott kann treulich dienen (1751).

Mémoires sur la Cour de Vienne ou remarques faites par un voyageur curieux sur l'état présent de cette cour, et sur ses intérêts (Cologne 1705).

Münchensches Intelligenzblatt (1781).

Nachricht von den zusammengesetzten Wienerischen Ritterakademien (Wien 1749).

Nachrichten von den im Jahre 1778 bis 1781 in dem Strudel der Donau zur Sicherheit der Schifffahrt vorgenommenen Arbeiten, durch die k.k. Navigationsdirektion (Wien 1781).

Nationalhoftheater (Das k.k.) (1783).

Nationaltheater (Das k.k.) (1778-82)

Neue Miscellaneen politischen, moralischen auch verschiedenen Inhalts (Leipzig 1783).

Ordensregeln der Piaristen (Halle 1783).

Papagoyen (Die). Eine Präsidenten Geschichte.

Patriotische Gedanken die vielerley Landesanlagen in Niederösterreich zu vereinfachen (Vienne 1781).

Plan die österreichischen Erblände auf die höchste Stufe der Grösse zu erheben.

Politisches Journal (1784) (Hongrie).

Pragmatische Geschichte der Mönchsorden (Leipzig 1782).

Sammlung nützlicher Abhandlungen aus der Oekonomie, Mechanik...
(Nuremberg 1775).

Schreiben eines österreichischen Pfarrers über die Toleranz,
nach den Grundsätzen der katholischen Kirche (Vienne 1781).

Schreiben eines Wieners an die Ungarn über das Toleranzwesen
im Königreich Ungarn, deren Fortgang und Hindernisse (1783).

Schrifttasche auf einer Reise (Francfort 1780).

Schweizerisches Museum.

Système de la Nature.

Theateralmanach aufs Jahr 1782.

Theaterjournal.

Triester Kaufmannsalmanach von 1782.

Ueber den hohen Adel zu Wien (1781).

Ueber Empfindeley und Kraftgenies (Dessau & Leipzig 1783).

Ungarisches Magazin.

Versuch einer Beurtheilung der Schönheit des Frauenzimmers in
Wien (1781).

Vertheidigung des Papstes von einem Protestanten (Berlin 1782).

Vorstellung eines oekonomischen Gartens (Vienne 1782).

Was mag des geistlichen Chores der sogenannten kanonischen
Stunden wahrer Werth seyn vor Gott (Vienne 1783).

Wiener Realzeitung.

Wöchentliche Nachrichten für und über die Prediger in Wien.

ANNEXE N° 4

PLAN DES LIVRES I ET II DE LA "RELATION"

LIVRE I : Voyage de Berlin à Vienne

Vol. I	Chap. I	Voyage de Berlin à Leipzig
	" II	Voyage de Leipzig à Iena et séjour
	" III	Voyage de Iena à Cobourg
	" IV	Séjour à Cobourg
	" V	Voyage à l'abbaye de Banz et séjour
	" VI	Voyage de Banz à Bamberg par Seehof
	" VII	Séjour à Bamberg
	" VIII	Voyage de Bamberg à Erlangen
	" IX	Séjour à Erlangen
	" X	Voyage de Erlangen à Nuremberg
	" XI	Séjour à Nuremberg
Vol. II	" XII	Voyage de Nuremberg à Altorf et séjour
	" XIII	Voyage de Altorf à Ratisbonne
	" XIV	Séjour à Ratisbonne
	" XV	Voyage sur l'eau de Ratisbonne à Vienne

LIVRE II : Séjour à Vienne

	Chap. I	Topographie de Vienne
Vol. III	" II	Topographie des faubourgs de Vienne
	" III	Curiosités des environs de Vienne
	" IV	Remarques sur Vienne et ses faubourgs
	" V	Population de Vienne
	" VI	Police et institutions publiques
	" VII	Institutions politiques et autres
Vol. IV	" VIII	Commerce, manufactures, industrie
	" IX	Arts, architecture
	" X	Musique
	" XI	Spectacles
	" XII	Ecoles, Université, censure, sciences
Vol. V	" XIII	Religion et coutumes religieuses
	" XIV	Moeurs, caractère, langue des Viennois
Vol. VI	" XV	Excursion à la frontière hongroise

LIVRE III : Voyage de Vienne à St Blasien

Les chapitres I et II relatent le voyage de Vienne à Munich et le séjour à Munich. Les volumes VII à XII (c'est-à-dire les chapitres III à XV du Livre III) rapportent les trajets et séjours, comme c'est le cas dans le livre I (de Munich à Schaffhouse par Augsbourg, Ulm, Stuttgart, Tübingen et St Blasien).

die Politik gehabt hat, sich die fähigsten Köpfe einzuverleiben, wenn nicht der Orden durch Mittel, die von ihm nur allzusehr gebraucht worden, die Fähigkeit derselben bloß angewendet, um sie zu den Absichten der Obern thätig zu machen, und sie außerdem ganz zu unterdrücken. *) Diese Politik, und daß die wahre Tendenz dieser Politik so wenig beherzigt wird, hat manchen fähigen Kopf in den Orden gebracht, der sonst nicht in denselben gekommen seyn würde. Frühe Beschaulichkeit in Religionsübungen, die in der katholischen Erziehung nur allzugemein ist, frühes Vorurtheil für die Vollkommenheit des Ordens, welches die Jesuiten der unerfahrenen Jugend, deren ganzer Erziehung sie sich bemächtigt haben, durch alle mögliche Mittel einflößen, bringen demselben eine Menge Jünger, noch

*) Ein Jesuit, wenn er kaum anfängt zu denken, und wenn er kaum den harten Kampf gekämpft hat, seine Denkkraft unter dem abscheulichen blinden Gehorsam zu beugen, wird sogleich zur Professur des kleinern Syntax (der dritten Klasse in den Gymnasien) oder zum Tradiren der Kasuistik relegirt. Es muß ein außerordentliches Talent seyn, das auf diese Art nicht unterdrückt wird. Je mehr er um sich sieht, je mehr muß er bemerken, wie hinterlistig er in allem beobachtet wird, und einsehen, daß er, wenn er nicht den Orden ganz verlassen will, ganz im Orden, selbst wider seine eigne Ueberzeugung, leben muß.

noch bis jetzt zu. Die ganze innere Einrichtung desselben ist vollkommen konsequent und zusammengepaßt, daß wer einmal wirklich im Orden ist, mit demselben in der engsten Verbindung bleibt, selbst wenn der Orden öffentlich aufgehoben ist; so genau hängt der innere Orden von einem Ende der Erde bis zum andern zusammen. Dieß ist leider einmal nicht anders. Ich schätze aber jeden rechtschaffenen Mann, wo ich ihn finde, so wie jeden verbienten Mann. Denis ist beides, ein Schriftsteller von Talenten, und ein Mann von biederem bayerischen Sinne. Ich hatte die dichterischen Talente dieses wackeren Mannes schon längst hochgeschätzt und hatte schon seit mehrern Jahren mit ihm in einem gelehrten und freundschaftlichen Briefwechsel gestanden. Die Reise nach Wien machte mir auch deswegen schon vorher Freude, weil ich ihn sollte persönlich kennen lernen. Ich habe dort in seiner Gesellschaft sehr angenehme Stunden zugebracht. Ich verehere und liebe ihn noch; und er ist ein so edler Mann, daß ich hoffen darf, seine Freundschaft dadurch nicht verliert zu haben, daß er und ich, in verschiedenen Sachen, die uns beiden gleich wichtig sind, schon unserm

*) Die Professur trium votorum sind nur exteri, und der Orden kann sich von denselben losmachen, wenn er will. Zum vierten Gelübde, welches zum Noster oder zum wirklichen Jesuiten macht, gelangt, der Regel nach, keiner vor dem 45ten Jahre.

BIBLIOGRAPHIE

I. Oeuvres de Nicolai

Beschreibung einer Reise durch Deutschland und die Schweiz im Jahre 1781. Nebst Bemerkungen über Industrie, Gelehrsamkeit, Religion und Sitten (Berlin & Stettin 1783-96) 12 volumes.

Das Leben und die Meinungen des Herrn Magister Sebalduß Nothanker (Berlin & Stettin 1774-76) 3 volumes.

2. Correspondance

Correspondance entre Nicolai et Gebler pendant les années 1771-86 dans : Werner, R.M. : Aus dem Josephinischen Wien (Berlin 1888).

Lettres de Bretschneider à Nicolai dans : Göckingk, L.F.G.: Reise des Herrn von Bretschneider nach London und Paris nebst Auszügen aus seinen Briefen an Herrn Friedrich Nicolai (Berlin & Stettin 1817).

3. Autres oeuvres

ANER, Karl : Der Aufklärer Friedrich Nicolai (Giessen 1912)

BAHR, Ehrhard : Was ist Aufklärung? (Stuttgart 1974)

BECHTEL, Heinrich : Wirtschafts- und Sozialgeschichte Deutschlands (Munich 1967)

BLUMAUER, Manfred : Prolog zu Herrn Nicolai's neuester Reisebeschreibung (Vienne 1783)

BOISSET, Jean : Histoire du protestantisme (Paris 1970)

BÖRSCH-SUPPAN, Helmut : Bemerkungen zu Friedrich Nicolais Umgang mit der Kunst (Berlin 1983), dans Essays zum 250. Geburtstag.

BRANDIS, Clemens : Oesterreich und das Abendland in der Wende des XIX. Jahrhunderts (Innsbruck 1953)

CHAUNU, Pierre : La Civilisation de l'Europe classique (Paris 1970)

CHAUNU, Pierre : La Civilisation de l'Europe des Lumières (Paris 1971)

COURAU, Robert : Histoire pittoresque de l'Allemagne (Paris 1956)

CRANKSHAW, Edward : Maria Theresia (Munich-Vienne 1970)

DREYFUS, F.G. : Histoire des Allemagnes (Paris 1972)

DREWS, Wolfgang : Lessing (Hambourg 1962)

DROZ, Jacques : Histoire de l'Autriche (Paris 1954)

DUNCKER, Dora : Festschrift zur zweihundert Jahr-Feier der Nicolaischen Buchhandlung am 3. Mai 1913 (Berlin 1913)

- ENGEL, Eva J. : Vivida vis animi. Der Nicolai der frühen Jahre, dans Essays zum 250. Geburtstag (Berlin 1983)
- FABIAN, Bernhard : Friedrich Nicolai. Essays zum 250. Geburtstag (Berlin 1983)
- GAXOTTE, Pierre : Histoire de l'Allemagne (Paris 1963)
- GERSHOY, Léo : L'Europe des princes éclairés (New York 1944 & Paris 1966)
- GIDE, Ch. et RIST, Ch. : Histoire des doctrines économiques depuis les Physiocrates jusqu'à nos jours (Paris 1944)
- GÖCKINGK, L.F.G. : Friedrich Nicolai's Leben und litterarischer Nachlass (Berlin 1820)
- GOYARD-FABRE, Simone : La Philosophie des Lumières en France (Paris 1972)
- HANTSCH, Hugo : Die Geschichte Oesterreichs (Graz-Vienne 1969)
- HENNINGS, Fred : Das Josephinische Wien (Vienne 1966)
- HETTNER, Hermann : Geschichte der deutschen Literatur im 18. Jahrhundert (Leipzig 1928)
- HAZARD, Paul : La crise de la conscience européenne (1680-1715) (Paris 1935)
- HONEGGER, Marc : Dictionnaire de la musique (Paris 1970)
- KLEINDEL, Walter : Österreich. Daten zur Geschichte und Kultur (Vienne 1978)
- KLINGENSTEIN, Grete : Bemerkungen zum Problem 'Katholische Kirche und Aufklärung in Österreich' (Vienne 1975)
- KOSCH, Wilhelm : Deutsches Literatur-Lexikon (Berne-Munich 1963)
- KÖSTER, Albert : Die deutsche Literatur der Aufklärungszeit (Heidelberg 1925)
- LAFFUE, Pierre : Marie-Thérèse. Impératrice et reine (1717-1780) (Paris 1957)
- LEONARD, Emile : Histoire générale du protestantisme (Paris 1964)
- MAGENSCHAB, Hans : Joseph II. Revolutionär von Gottes Gnaden (Graz-Vienne-Cologne 1979)
- MARTENS, Wolfgang : Ein Bürger auf Reisen (Berlin 1983), dans Essays zum 250. Geburtstag
- MARTINI, Fritz : Annalen der deutschen Literatur (Stuttgart 1962)
- MAYER-KAINDL-PIRCHEGGER : Geschichte und Kulturleben Österreichs von 1493 bis 1792 (Vienne 1960)
- MAYER, Franz Martin : Geschichte Österreichs (Vienne & Leipzig 1900-1901), 2 tomes
- MEYER, Friedrich : Friedrich Nicolai. Ein Bericht über die Goethe-Schillerschen Xenien (Leipzig 1938)
- MÖLLER, Horst : Aufklärung in Preussen. Der Verleger, Publizist und Geschichtsschreiber Friedrich Nicolai (Berlin 1974)

- MÜLLER, Horst : Friedrich Nicolai als Historiker (Berlin 1983), dans Essays zum 250. Geburtstag
- MONTESQUIEU : Voyages en Europe, dans "Oeuvres complètes", Ed. du Seuil (Paris 1964)
- MICHEL, François : Encyclopédie de la musique (Paris 1959), 3 tomes
- MOSSE, Ferdinand : Histoire de la littérature allemande (Paris 1969)
- MOUSNIER, R. & LABROUSSE, E. : Le XVIIIème Siècle. L'Epoque des Lumières (Paris 1963)
- MÜLLER, Willibald : Gerhard van Swieten. Biographischer Beitrag zur Geschichte der Aufklärung in Österreich (Vienne 1883)
- MUNCKER, Franz : Nicolai, Friedrich, dans Allgemeine deutsche Biographie (Leipzig 1886)
- PARTHEY, Gustav : Das Haus in der Brüderstrasse (Berlin 1938)
- PETERMANN, Reinhard : Wien von Jahrhundert zu Jahrhundert (Vienne 1927)
- PEZZL, Johann : Skizze von Wien. Ein Kultur- und Sittenbild aus der josephinischen Zeit (Graz 1923), présenté par G. GUGITZ et A. SCHLOSSAR
- PIRENNE, Jacques : Les grands courants de l'histoire universelle (Paris 1950), tome 3 : "Des Traités de Westphalie à la Révolution française".
- POLLAK, Walter : Tausend Jahre Österreich. Von den Babenbergern zum Wiener Kongress (Vienne 1973)
- RAABE, Paul : Der Verleger Friedrich Nicolai (Berlin 1983), dans Essays zum 250. Geburtstag
- REDLICH, Oswald : Weltmacht des Barock (Vienne 1961)
- REINÜHL, Karl : Wien Anno 1786 (Vienne 1947)
- RICHTER, Joseph : Kaiser Joseph der Zweite vor Minos Richterstuhl (Frankfurt-Leipzig 1791). Présenté par H. WAGNER (Vienne 1967)
- RICHTER, Joseph : Bildergalerie weltlicher Missbräuche (Frankfurt-Leipzig 1785), Ed. "Die bibliophilen Taschenbücher" (Dortmund 1977)
- SCHERER, Wilhelm : Geschichte der deutschen Literatur (Vienne 1949)
- SCHNEIDER, F.J. : Die deutsche Dichtung der Aufklärungszeit dans "Epochen der deutschen Literatur" (Stuttgart 1948)
- SICHELSCHNIDT, Gustav : Friedrich Nicolai. Geschichte seines Lebens (Herford 1971)
- SOBOUL, Albert : La Civilisation et la Révolution française, tome 1 : "La Crise de l'Ancien Régime" (Paris 1970)
- SOBOUL-LEMARCHAND-FOGEL : Le Siècle des Lumières (Paris 1977)
- STAËL, Madame de : De l'Allemagne (Paris 1958)

- STRAUSS, Walter : Friedrich Nicolai und die kritische Philosophie (Stuttgart 1927)
- TAPIE, Victor-Louis : L'Europe de Marie-Thérèse, du baroque aux Lumières (Paris 1973)
- TOUCHARD, Jean : Histoire des idées politiques (Paris 1965)
- VALOTTON, Henry : Maria-Theresia (Munich 1978)
- VIERHAUS, Rudolf : Friedrich Nicolai und die Berliner Gesellschaft (Berlin 1983), dans Essays zum 250. Geburtstag
- WAGNER, Hans : Joseph II (Vienne 1973), dans Tausend Jahre Österreich
- WAGNER, Hans : Wien von Maria-Theresia bis zur Franzosenzeit, aus den Tagebüchern des Grafen Karl von Zinzendorf (Vienne 1972)
- WANDRUSCHKA, Adam : Maria Theresia (Vienne 1973), dans Tausend Jahre Österreich
- WERNER, R.M. : Aus dem Josephinischen Wien (Berlin 1888). Voir sous Correspondance
- WERTHEIMER, Paul : Des Berliner Freidenkers Friedrich Nicolai bedeutsame Aufzeichnungen über das katholische Deutschland 1781 (Leipzig-Wien 1921)
- WINTER, Eduard : Der Josephinismus und seine Geschichte (Brunn-Vienne 1943)
- WINTER, Eduard : Josef von Sonnenfels (Vienne 1973), dans Tausend Jahre Österreich
- WUNDT, Max : Die deutsche Schulphilosophie im Zeitalter der Aufklärung (Hildesheim 1964)
- WURZBACH, Constant von : Biographisches Lexikon des Kaisertums Österreich 1750-1850 (Vienne 1856-1891)
- ZÖLLNER, Erich : Geschichte Österreichs (Vienne 1966) et Histoire d'Autriche (Lyon 1976)

INDEX

Les pages soulignées comportent des indications biographiques.
Lire, p.e., 50n : page 50, note; 50s : page 50 et suivante(s).

- Abbt, T. : 177
Achenwall, G. : 48n
Adelung, J.C. : 75n, 237n, 312
Alembert, d' : 273, 285, 312
Alxinger, J.A. : 21n, 73n, 75s
235, 243
Ammon : 40n
Arnaud, A. : 290
Arnold : v. Rautenstrauch
Auenbrugger, J.L. : 73
Auersperg, von : 118n, 204
Ayenroff, C. : 245
Bach, C.Ph.E. : 220, 230s, 232
Bach, J.S. : 220s, 230s, 232,
255
Bach, W.Fr. : 230
Bartenstein, von : 68n
Bärtling : 146n
Basedow, J.B. : 186
Batthyany, J. : 118n, 297
Becher, J.J. : 149s, 312
Beethoven : 232
Bertieri : 199
Beyer, J.C. : 216
Biester, F. : 28, 39, 89
Binder, Fr. : 68s, 74, 243,
313
Birkenstock, J.M. : 72
Blumauer, A. : 21s, 23s, 27,
60, 73n, 235, 241s, 243, 245,
279, 313
Bob, F.J. : 76, 243
Bodmer, J.G. : 239n
Boer, L.J. : 239n
Born, I. von : 60s, 66, 73, 74n
279, 313
Bossuet : 290
Bougainville : 50, 313
Braun : 40n
Bretschneider, H.G. : 23n, 28n
56, 57s, 59s, 65, 70, 73, 84
297
Burlamaqui : 195n
Burney, Ch. : 86, 227, 313
Büsch : 148, 159, 162, 313
Büsching, A.F. : 81, 164n, 166s
313
Busenbaum : 276n
Caldara, A. : 223
Campe, J.H. : 186
Canisius, P. : 183
Carnaco : 253
Catherine II : 68n, 74n
Charles VI : 10n, 68n, 151n,
153n, 156, 158s, 206n, 207,
211n, 221, 224, 309
Clary : 118n
Clément XIV : 275
Cobenzl, J.L. : 68
Cobenzl, Ph. : 68n
Colloredo : 118n, 230
Comenius : 186n
Comte, A. : 48n
Cook, J. : 50, 313, 314
Corneille, P. : 252
Corvisart : 73n
Czartoryski : 118n
Defoe, D. : 186n
Delisle : 250
Denis, J.M. : 73n, 75s, 79,
187, 197n, 235, 243, 245,
277, 313
Descartes : 79
Dietrichstein : 118n, 205n
Diderot : 285
Dohm, I.C. : 51, 90, 314
Domitien : 116n
Eckhel, J.J. : 75
Erasme : 275n
Este, d' : 295n
Esterhazy : 118n, 221, 225,
301
Eugène de Savoie : 204, 205n,
214n
Eybell, J. : 196, 314, 322
Eyrell : 124n, 314
Fanti, G. : 212
Febronius : v. Hontheim
Felbiger, J.I. : 105, 181s,
184s, 314
Ferber, J.J. : 74, 314
Ferdinand de Prusse : 90n
Ferdinand Ier : 258, 275
Ferdinand II : 183, 221, 269,
275, 277
Ferdinand III : 174
Fischer von Erlach : 179, 205s
206n, 207s, 211n, 213, 284n,
309
François Ier (Franz Stephan) :
10n, 159s, 185n, 309
François Xavier (saint) : 216
Frédéric II : 20, 37, 41, 90n,
182, 233, 276n, 309

- Frédéric-Guillaume Ier : 37
Friess, J. : 161n
Fuhrmann, M. : 118n, 314
Fux, J.J. : 223, 224s, 228s,
234, 309
- Gassmann, F. : 225s
Gazzaniga : 199
Gebler, T. : 24, 51, 56, 57n,
60s, 62s, 70, 77, 91, 101,
168, 230, 243
Gellert, Ch. : 235, 239n
Gerbert, M. : 271, 315
Gessner, S. : 239n
Gleim : 239n
Gluck, Ch. W. : 221s, 225s, 230n
234, 306, 309
Göcking, L.F. : 28, 32n, 38,
44, 46, 88s, 218
Goethe : 242, 252n, 254n, 285n,
310
Goldoni : 250
Gottsched, J.C. : 235, 238, 251
309
Goya : 29
Gran, D. : 179, 212
Graun : 218s, 220, 231, 233
Grillparzer, F. : 245, 254n
Gronovius : 194n
- Haen, de : 72n, 135, 194
Haendel : 230
Hafner, Ph. : 250s
Hagedorn : 239n
Hägelin, F.K. : 76
Hagenauer, J.B. : 216
Hähn, J.F. : 182, 185
Haidinger : 74n
Harosi : 74n
Haschka, L. : 243
Hasse, J.A. : 231, 233
Haugwitz : 104
Haydn, J. : 79, 219, 221s, 225s
228, 230, 232, 234, 306, 309
Henri II Jasomirgott : 204n
Hell, M. : 73
Helvetius : 194n
Herder : 242, 285n, 310
Hermann, B.F. : 74, 84, 148, 315
Hess, J.A. : 68, 315
Heufeld, F. : 76, 250
Hickel : 217
Hildebrandt, J.L. : 205, 208n,
214n
Hirnheim : 295
Hofmann, L. : 222s, 225s
Hohenberg, F. : 216
Holzbauer, I. : 228
Hontheim, J.N. : 266, 287, 290
- Humboldt : 50
Hörnigk, P.W. : 149s, 151, 316
- Ienisch, B. : 74
Ignace de Loyola (saint) : 216,
273, 275, 277
Ingenhous, J. : 195, 197
Iselin : 79, 177, 180, 316
- Jacquin, N. : 194, 197
Jean Nepomuk (saint) : 284
Jérôme Bonaparte : 90n
Joseph Ier : 221, 309
Joseph II : 7, 10, 14, 16, 24,
26, 41, 51, 57n, 58, 60s, 65s
69, 71, 72n, 73n, 77n, 83,
101s, 106-112, 132s, 135s, 144
151n, 156, 168s, 170s, 175,
180s, 185s, 194s, 200, 206n,
211n, 221, 233, 235, 237, 241
s, 243, 245s, 253s, 256, 258s
268, 270, 276n, 279, 286s,
294, 296, 300s, 304s, 309s
Jussieu, B. de : 194n
Juvenal : 30
- Kaniz : 239n
Kaunitz, W.A. : 24n, 58, 60, 68n
69s, 72n, 102, 104, 118n, 168,
188, 208, 214, 286n, 309
Khevenhüller : 118n
Kinsky : 118n, 205n
Kirchoff : 247n
Kleist : 239n
Klemm, C.G. : 239n
Klinger : 252n
Klopstock : 75n, 197n, 235s,
239n, 242
Korrodi : 40n
Kozeluh, L.A. : 231s
Kramer : 239n
Kressel (Kressl) : 69, 296
Krüger : 251
Krünitz : 136n
Küchelbecker : 122n, 127
Kurz-Bernardon : 249s
- La Condamine : 50, 194n
Laennec, R. : 73
Lambeck : 179, 317
Lanner : 223n
La Pérouse : 50
Lascy, F.M. : 54, 146n
Lavater : 121
Leber, F. : 194
Lebrun, J.B. : 161
Leibniz : 79, 290, 295
Leisewitz : 252n
Leon, G. : 243, 245

- Léopold Ier : 149, 174, 207,
214, 221, 299, 309
Léopold II : 181
Lessing : 30, 32, 39, 44, 51,
235, 238, 243, 246n, 252s,
272, 309
Lichtwehr : 239n
Lieberkühn : 186
Liechtenstein : 118n, 204, 208,
215
Liesganig, J. : 197n
Ligue : 118n
Linné : 194n
Lobkowitz : 118n, 221
Luca, I. de : 23, 86, 115n, 135
317
Luther : 30, 43, 257, 261s, 264
291, 307

Machiavel : 177
Magni, V. : 295
Marc-Aurèle : 116
Marie-Antoinette : 222
Marie-Thérèse : 10, 14, 20, 51,
68n, 69, 72n, 73n, 77n, 101,
105s, 110s, 113, 127, 133,
152, 154, 156, 161n, 165, 171
174s, 181s, 185n, 188n, 193,
205, 221, 234, 237, 246, 256,
276, 283, 284n, 295s, 300,
302, 305, 309s
Marivaux : 250, 252
Martini, K.A. : 115, 195s, 243,
278, 295n, 296, 317
Mastalier, K. : 197, 235, 243
Maulpertsch, F.A. : 217
Maximilien II : 258, 284n
Mayer, G. : 79
Mechel : 215, 317
Meisner : 136n, 318
Meissner, A. : 235
Mendelssohn, M. : 44, 98s, 177,
180, 309
Meninski, F. : 68n, 74n
Mercier, S. : 123, 136n, 318
Messerschmidt, F.X. : 217s, 297
Metastase : 233
Migazzi : 71, 73n, 238
Molière : 250
Monn, H.G. : 228s
Montagu, Lady : 127, 131, 318
Montesquieu : 47n, 177, 298, 312
Mosheim : 239n
Mozart, L. : 229n
Mozart, W.A. : 221, 222n, 228s,
229, 306, 309s
MÜLLER, I. : 78, 271, 276n, 278,
296
Muratori, L.A. : 256, 295s

Nagel, J.A. : 72
Napoleon : 73n
Neipperg : 300
Nestroy, J. : 245s
Nicolai, C. G. : 38
Nicolai, S. : 45, 51, 55
Nicolai, W. : 32n

Obermayr : v. Blumauer
Opitz : 239n
Ossian : 75n, 245
Ottokar II : 204n

Pacassi, N. : 284n
Pallfy : 68, 301
Palm : 118n
Parhammer, I. : 54, 185, 199,
229n
Parthey, Fr. : 32n
Parthey, G. : 28, 32, 38n
Petersen : 40n
Pezzl, J. : 24s, 27, 115n, 118n
122n, 130s, 255, 259n, 273n,
286n, 293s, 322
Pie VI : 286n
Poniatowsky : 118n
Pope : 79, 180
Popowitsch, V. : 237n, 319
Pozzo, A. : 212
Prehauser, G. : 249

Quantz, J.J. : 220, 224

Rabener : 239n
Racine : 252
Raimund, F. : 245s
Ratschky : 21n, 243
Rautenstrauch, F.S. : 73n, 78,
243, 245, 278, 290, 296, 312
319
Resewitz : 186
Retzer : 243
Reutter, G. : 229
Richter, J. : 112n, 322
Riegger, J.A. : 196n
Riegger, P.J. : 196, 243
Risbeck : 86n, 319
Rochow, F.E. : 186, 192
Rodolph II : 258
Rosalino, F. de Paula : 77
Rottmayr, J.J. : 205, 212
Rousseau : 177, 186n, 199, 285n
319
Rubens : 214s
Rümelin : 28, 33

Sandar, H. : 82, 86, 319
Sauvage : 194n
Scherfler, K. : 197

Schiffermüller, I. : 79
Schiller, Fr. 37, 243, 247n
254n, 278, 285n
Schlegel : 239n
Schlötzer : 23n, 86, 122n
260n, 320
Schmidt : 40n
Schmidt, M.I. : 77, 79, 243s,
320
Schönborn : 204
Schröder, W. : 149s, 320
Schwaighofer : 148, 320
Schwarzenberg : 118n, 221
Seibt, C.H. : 237n, 295
Shakespeare : 127, 131, 252
Shaftesbury : 79, 180, 285
Sinapius : 148, 320
Sinzendorf, P.L. : 154n
Skerletz : 297
Sonnenfels, J. : 60, 72n, 73n,
102, 105, 109, 175, 177s, 180
196, 235, 238s, 240, 243, 249
s, 254, 310, 320
Spielmann, A. : 68n
Sporck : 295
Stadler, M. : 79, 218
Stamitz, J.W. : 228
Starhemberg : 118n
Starzer : 229n
Steffan, J.A. : 231s
Stéphanie le J. : 230n
Stock : 296
Stoll, M. : 60, 72, 135, 194
Störck, A. : 72, 135, 194, 320
Stranitzky, J.A. 248, 320
Strass : 147
Strauss, J. : 223n
Stütz : 70, 320
Stuve : 186
Sulkowski : 118n
Sulzer, J.G. : 220, 320
Sumerau : 176n
Sylvius, A. : 127, 131, 321
Taube : 118n
Telemann : 231, 233, 255
Thomas d'Aquin (saint) : 199
Tindal, M. : 285
Toland, J. : 285
Trapp, E.C. : 186
Trenk : 67n
Troger, P. : 217n
Unterberger : 217
Uz : 239n
Van Dyck : 215s
Van Eyck : 215
Vanhall : 222, 226
Van Swieten, Gerhard : 62, 72, 76
77n, 78, 102, 105, 109, 135,
174s, 177, 179, 193s, 196, 201
Van Swieten, Gottfried : 23, 59,
230
Voltaire : 199, 261n, 285n, 321
Wagenseil, G.C. : 221n, 228, 232
Weinbrenner : 148, 159, 161n, 321
Wieland : 21n, 75n, 235, 239n,
243
Windisch, G. : 297, 321
Wolff, C. : 292, 295
Zachariae : 239n
Zanorowski, J. : 274n
Zaupfer : 40n
Zeiller, F.A. : 196s
Zimmermann : 239n
Zöllner, J.F. : 98n

**